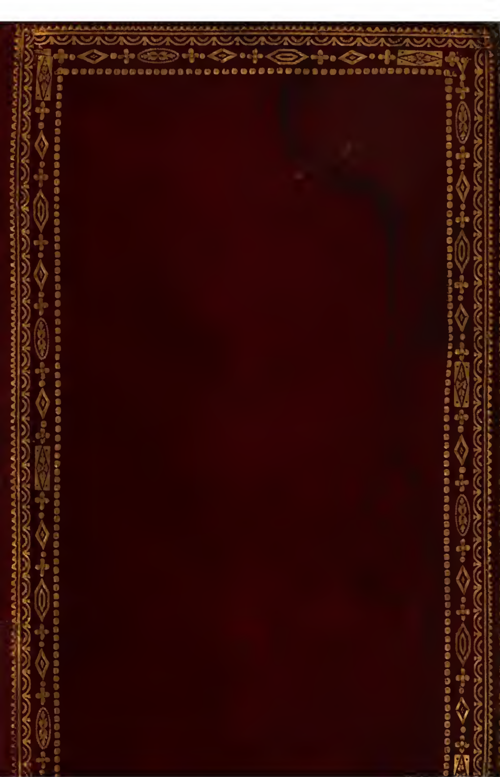
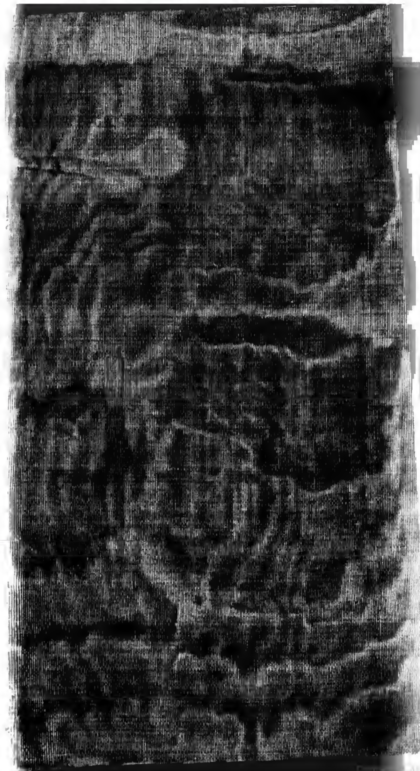






ŒUVRES
DE PLUTARQUE.

TOME NEUVIEME.

VIES DES HOMMES ILLUSTRES
contenues dans le huitieme Volume.

LES VIES
DES
HOMMES ILLUSTRES
DE PLUTARQUE,

Traduites du Grec par JACQUES AMYOT, Grand-Aumônier de France;

Avec des Notes & des Obfervations de M. VAUVILLIERS, Lecteur du Roi, Profeffeur de Langue grecque au Collége Royal, de l'Académie Royale des Infcriptions & Belles-Lettres.

TOME NEUVIEME.





A PARIS,

Chez JEAN-BAPTISTE CUSSAC, Libraire, rue & carrefour S. Benoît, vis-à-vis la rue Taranne.

M. DCC. LXXXVI.

AVEC APPROBATION, ET PRIVILÉGE DU ROI.

EXPLICATION des deux Figures contenues dans ce neuvieme Volume.

La premiere eſtampe repréſente le château de Syracuſe. Ariſtomaché, ſœur de Dion, lui préſente ſon fils & ſa femme Areté, en lui diſant avec combien de douleur & de regret elle avoit ſubi le joug du mariage, que Denys l'avoit forcée de contracter. Dion prend la main de ſa femme éplorée, lui remet ſon fils, & lui dit d'aller l'attendre dans ſa maiſon. *Vie de Dion, Chap. LXIV, p.* 92.

La ſeconde repréſente la tente de Scipion. Le général Romain rend au prince des Celtibériens ſon épouſe priſonniere; & lui donne en dot tout ce

que les parens de la jeune princeſſe lui avoient apporté pour ſa rançon. *Vie de Scipion, Chap. VII, p.* 521.

SOMMAIRE

SOMMAIRE

DE LA VIE DE DION.

Dion & Brutus formés aux mêmes vertus, l'un par les leçons, l'autre par les écrits de Platon. II. *Réflexions sur les spectres qui leur prédirent à tous deux leur mort.* III. *Établissement de la tyrannie de Denys. Ses mariages.* IV. *Crédit de Dion auprès de lui.* V. *Le commerce de Platon perfectionne les vertus de Dion.* VI. *Denys fait vendre Platon.* VII. *Noble franchise avec laquelle Dion parle à Denys.* VIII. *Mort de Denys.* IX. *Offres de Dion au jeune Denys, relativement aux Carthaginois.* X. *Les courtisans du nouveau tyran cherchent à l'aigrir contre Dion.* XI. *Austérité du caractere de Dion.* XII. *Caractere des deux Denys.* XIII. *Dion exhorte le jeune Denys à l'étude des lettres & de la philosophie.* XIV. *Ils engagent tous deux Platon à passer en Sicile.* XV. *Les ennemis de Dion engagent Denys à rappeller Philiste de son exil.* XVI. *Effet que la présence de Platon produit sur Denys.* XVII. *Efforts de Philiste & de ses partisans pour rendre Dion & Platon odieux à Denys.* XVIII. *Denys chasse Dion de la Sicile.* XIX.

Honneurs qu'il continue de rendre à Platon. XX. *Platon retourne en Grèce. A quelles études il applique Dion.* XXI. *Voyages de Dion.* XXII. *Denys rappelle Platon à Syracuse.* XXIII. *Maniere honorable dont il le traite.* XXIV. *Il se brouille avec lui & le renvoie.* XXV. *Il force la femme de Dion d'épouser Timocrate.* XXVI. *Dion se détermine à faire la guerre à Denys.* XXVII. *Ses préparatifs.* XXVIII. *Courage qu'il inspire à ses troupes.* XXIX. *Éclipse de lune. Interprétation que Miltas donne à ce présage.* XXX. *Autres présages survenus tant à Dion qu'à Denys.* XXXI. *Dion arrive au promontoire Pachynus.* XXXII. *Tempête qui l'écarte de sa route; il est près de Minoa.* XXXIII. *Il se met en marche vers Syracuse.* XXXV. *Par quelle aventure le courier envoyé pour en avertir Denys perdit la lettre qu'il lui portoit.* XXXVI. *Dion s'approche de Syracuse.* XXXVII. *Il entre dans la ville.* XXXVIII. *Il fait publier la liberté publique.* XXXIX. *Négociations de Denys avec les Syracusains.* XL. *Il attaque subitement la ville.* XLI. *Il est repoussé avec une grande perte.* XLII. *Lettres de Denys lues dans l'assemblée du peuple. Effet qu'elles produisent.* XLIII. *Il nomme Héraclide amiral.* XLIV. *Sa conduite relativement à Dion.* XLV. *Fourberie d'un nommé Sosis.* XLVI. *Il est condamné à mort;*

XLVII. *Mort de Philiſte.* XLVIII. *Denys s'enfuit.* XLIX. *Mutinerie du peuple contre Dion.* L. *Comment il ſort de Syracuſe.* LI. *Il eſt reçu avec honneur à Léontium.* LII. *Nypſius, capitaine de Denys, ſurprend Syracuſe.* LIII. *Les Syracuſains envoient prier Dion de venir à leur ſecours.* LIV. *Conſeil tenu par Dion avec ſes ſoldats.* LV. *Ce qui ſe paſſe à Syracuſe pendant ſa route.* LVI. *Il entre dans Syracuſe.* LVII. *Nypſius repouſſé ſe renferme dans le château.* LVIII. *Héraclide & Théodote demandent pardon à Dion.* LIX. *Beau diſcours de Dion qui leur pardonne.* LX. *Héraclide rétabli dans ſa charge d'amiral.* LXI. *Il recommence à intriguer contre Dion.* LXII. *Entrepriſe d'Héraclide pour chaſſer Dion. Géſylus, Lacédémonien les réconcilie.* LXIII. *Le fils de Denys abandonne le château & ſe retire.* LXIV. *Dion réprend ſa femme Aréta.* LXV. *Conduite de Dion dans la proſpérité de ſes affaires.* LXVI. *Pourquoi Dion ne relâcha jamais rien de ſon auſtérité vis-à-vis du peuple.* LXVII. *Il permet le meurtre d'Héraclide.* LXVIII. *Callipus complotte la mort de Dion.* LXIX. *Spectre qui apparoît à Dion.* LXX. *Callipus ſe diſculpe par un ſerment devant la femme & la ſœur de Dion.* LXXI. *Il l'aſſaſſine. Il fait mettre en priſon ſa femme & ſa ſœur.* LXXIII. *Il eſt tué.* LXXIV. *Icéte*

fait tuer Aristomaché & Areté. Timoléon le fait mourir.

Depuis la premiere année de la 93ᵉ olympiade environ, jusqu'à la troisieme année de la 106ᵉ, avant J. C. 354.

LES VIES
DES
HOMMES ILLUSTRES
GRECS ET ROMAINS,
COMPARÉES L'UNE AVEC L'AUTRE
PAR PLUTARQUE DE CHÆRONNÉE.

DION.

AINSI comme Simonides, ô Sossius Senecion, dit que la ville d'Ilion ne sçavoit point mauvais gré aux Corinthiens de ce qu'ilz luy estoyent venus faire la guerre avec les autres Grecs, pourautant que Glaucus, duquel les ancestres estoyent ancienement venus de Corinthe, avoit pris les armes & combatu affectueusement pour elle : Aussi certainement me semble il, que les Grecs ny les Romains n'ont point occasion de se plaindre de l'Academie, attendu qu'ilz rapportent egale louange d'elle par ce present livre, auquel

je comprens les vies de Dion & de Brutus, dont l'un ayant familierement vescu avec Platon mesme, l'autre ayant esté dès son enfance nourry en la doctrine de ses escripts, tous deux sont par maniere de dire, sortiz d'une mesme eschole, ou d'une mesme salle d'escrime, pour aller executer les plus grands combats qui se facent entre les hommes. Et n'est point de merveilles, s'ilz ont tous deux fait plusieurs actes germains & tous semblables les uns aux autres, en rendant tesmoignage à ce qu'a escrit leur precepteur de vertu, Que pour faire des exploits au gouvernement d'une chose publique, qui ayent ensemble la grandeur conjointe avec la beauté, il fault que puissance & fortune soyent concurrentes en un, avec justice & prudence. Car comme un certain maistre de lucte & d'escrime, nommé Hippomachus, disoit qu'il cognoissoit bien de tout loing ceulx qui avoyent appris ces exercices du corps soubz luy, à les voir tant seulement revenir du marché apportans de la chair en leurs mains : Aussi est il vray-semblable, que la raison accompagne egalement toutes les actions de ceulx qui ont esté bien nourris & bien instituez, laquelle oultre le devoir & l'honnesteté leur apporte une certaine consonance & conformité des uns aux autres. Mais davantage les fortunes qui leur sont advenues toutes pareilles & semblables,

plus par cas d'adventure, que par discours de jugement, font une grande similitude entre leurs vies : car ilz ont tous deux esté tuez avant que d'avoir peu conduire leurs entreprises jusques à la fin qu'ilz s'estoyent proposée.

II. Et ce qui est encore plus esmerveillable, c'est qu'à tous deux la mort a esté divinement predite par un mauvais esprit & fantasme sinistre, qui visiblement s'apparut à l'un & à l'autre : combien qu'il y en a aucuns qui rejettent entierement toutes telles opinions, & maintienent que jamais ces apparitions d'espritz & ces visions n'advienent à personne de sain entendement, ains que ce sont quelques petits enfans, quelques femmelettes, ou bien quelques hommes debilitez de cerveau par maladie, qui se trouvans en quelque devoyement d'esprit ou indisposition de corps, impriment en leur fantasie de telles estranges apprehensions, ayans ceste superstitieuse opinion, qu'il y ait un maling esprit & mauvais ange en eulx. Mais si Dion & Brutus hommes graves, bien versez en la philosophie, & qui n'estoyent point legers ny faciles à troubler, ou aisez à vaincre d'aucune passion, out esté tellement emeuz par un fantasme, qu'ilz en ont compté la vision à leurs amis, je ne sçay si nous ne serons point contrains de recevoir l'une des plus estranges & plus ancienes opinions, laquelle

tient qu'il y a des malings esprits, qui portent envie à la vertu des gens de bien, & pour empescher leurs vertueuses actions, leur suscitent des troubles & frayeurs, taschans par là à esbranler & faire tumber la vertu, de peur que s'ilz persistent fermes & entiers en la vertu, ilz ne soyent après leur mort recompensez de meilleure & plus heureuse condition de vie, que n'est la leur : mais remettons ceste dispute à une autre œuvre, & maintenant en ceste douzieme couple des hommes illustres, mettons en avant premierement la vie de celuy qui est le plus ancien des deux.

III. Dionysius l'aisné [1], incontinent après avoir occupé la seigneurie de Sicile, espousa la fille de Hermocrates citoyen de Syracuse : mais n'estant pas encore sa tyrannie bien asseurée, les Syracusains se soubleverent encontre luy, lesquelz oultragerent si cruellement & si meschamment le corps de celle femme siene, qu'elle mesme se feit vouluntairement mourir. Depuis ayant recouvré & estably sa domination plus seurement qu'au paravant, il espousa de rechef deux autres femmes tout ensemble, l'une estrangere de la ville des Locres, nommée Doride, l'autre du

[1] L'ancien, pere de Denys le jeune, s'empara de la tyrannie la quatrieme année de la quatre-vingt-treizieme olympiade, avant J. C. 405 ans.

païs mesme nommée Aristomache fille de Hipparinus le premier homme de Syracuse, & qui avoit esté compagnon de Dionysius en la charge de capitaine souverain la premiere fois qu'il le fut eleu. Lon dit qu'il les espousa toutes deux en un jour, & que jamais homme ne sceut à laquelle premiere il eut affaire : au demourant, que tousjours depuis il feit egale faveur à l'une & à l'autre : car elles mangeoyent ordinairement toutes deux ensemble avecques luy, & y couchoyent l'une après l'autre chascune à son tour, combien que le peuple de Syracuse voulust que celle de sa nation fust preferée à l'estrangere : mais elle eut cest heur d'enfanter le filz aisné de Dionysius, qui luy servit à se soustenir, & defendre de ce qu'elle estoit foraine.

IV. Et au contraire Aristomache demoura long temps mariée à Dionysius sans faire enfans, combien qu'il desirast fort en avoir d'elle, de sorte qu'il feit mourir la mere de la Locriene, luy mettant sus que par charmes & sorcelleries elle gardoit Aristomache de concevoir : de laquelle Dion estant frere, du commencement fut en honneur & credit pour l'amour d'elle : mais depuis le tyran l'ayant esprouvé homme de bon sens, l'aima pour l'amour de luymesme : tellement que outte beaucoup d'autres faveurs qu'il luy feit, il commanda à ceux qui manioyent ses

finances, qu'ilz luy delivrassent tout tant qu'il leur demanderoit, moyennant que le jour mesme ilz luy vinsent dire ce qu'ilz luy auroyent baillé.

V. Et combien que de tout temps auparavant, il eust naturellement le cueur grand, & que son naturel fust genereux & magnanime, si est ce que celle magnanimité luy creut encore bien davantage, quand par une divine fortune Platon arriva en la Sicile : ce qui ne se feit point par humaine providence, comme je croy, ains fut quelque dieu, qui voulant de loing projetter les fondements de liberté à ceulx de Syracuse, & dresser l'eversion de la tyrannie, transporta Platon de l'Italie en la ville de Syracuse, & le feit parler & avoir communication avecques Dion, qui lors estoit bien fort jeune, mais d'entendement le plus docile à comprendre, & de vouloir le plus prompt à suyvre la vertu, que fut oncques jeune homme qui hantast alentour de Platon, ainsi que Platon luymesme l'a escrit, & comme ses faicts aussi le tesmoignent : car ayant esté nourry de jeunesse en meurs serviles soubz un tyran, & accoustumé à une vie subjette & craintive, à un traittement superbe & insolent, à une superfluité de delices, qui met son souverain bien en volupté & avarice, neantmoins si tost qu'il eut un peu gousté des preceptes & des discours de philosophie, qui enseignent le chemin de la

vertu, ſon ame s'enflamma incontinent du deſir de la ſuyvre : & pourautant qu'il ſe ſentoit avoir eſté ſi aiſéement perſuadé & induit à aimer les choſes honeſtes & vertueuſes, eſperant par une grande ſimplicité & naïfve bonté qui eſtoit en luy, que les meſmes raiſons imprimeroyent une meſme affection en Dionyſius, il feit tant, que Dionyſius eſtant de loiſir, fut content de voir Platon & de l'ouir parler.

VI. Quand ils furent enſemble, leurs devis en ſomme furent tous de la vertu : mais principalement diſputerent ilz que c'eſtoit que la vraye force & proueſſe, là où Platon luy verifia & prouva que les tyrans n'eſtoyent rien moins que vaillans hommes. Et de là tournant ſon propos à parler de la juſtice, il luy monſtra que la vie des juſtes eſtoit bien heureuſe : & au contraire, celle des hommes injuſtes, malheureuſe : tellement que le tyran ſe ſentant convaincu, ne le ſceut plus endurer diſcourir, & fut marry de voir que les aſſiſtans l'avoyent en merveilleuſe eſtime, & qu'ilz prenoyent très grand plaiſir à l'ouïr raiſonner : ſi luy demanda à la fin tout courroucé, quel affaire l'avoit amené en Sicile. Et comme Platon luy euſt reſpondu qu'il eſtoit venu chercher un homme de bien, Dionyſius luy repliqua : « Comment ? il ſemble » par les dieux, à t'ouir parler, que tu n'en ayes

» encore point trouvé ». Dion pensa que son courroux ne tireroit point oultre, & à ceste cause renvoya Platon, qui luy en faisoit grande instance, sur une galere à trois rengs de rames, laquelle remenoit Pollis capitaine Lacedæmonien en la Grece : mais Dionysius secrettement feit requeste à ce Pollis, que sur tout il le tuast par le chemin, s'il luy vouloit faire un bien grand plaisir : sinon, à tout le moins qu'il le vendist comment que ce fust : « Car il ne luy en sera, dit » il, de rien pis pour cela, par ce que s'il est » homme juste, il sera (ce dit il) aussi heureux » estant serf, comme autrement ». Voilà comme lon dit que ce Pollis mena Platon en l'isle d'Ægina, là où il le vendit, pource que les Æginetes ayans pour lors la guerre contre les Atheniens, avoyent fait un edict, que tous les Atheniens qui seroyent pris en leur isle, fussent vendus.

VII. Ce nonobstant Dionysius ne laissa point pour cela à faire autant d'honneur à Dion, & à se fier autant en luy comme il faisoit auparavant, ains se servit de luy en ambassades de très grande importance : comme quand il l'envoya vers les Carthaginois, là où il se gouverna tellement qu'il en rapporta bien grande reputation : & enduroit le tyran patiemment sa liberté de parler : car il n'y avoit que luy seul qui luy osast dire franchement & sans crainte, tout ce qui luy

venoit en la bouche, comme quand il le reprit de ce qu'il blasmoit Gelon [1] : car un jour que lon se mocquoit en sa presence du gouvernement de Gélon, & que Dionysius luymesme disoit (faisant allusion à son nom, lequel signifie risée) que ce avoit esté la mocquerie mesme de la Sicile, les autres courtisans faisoyent semblant de trouver singulierement bonne l'arguce de ce mot de risée, mais Dion estant marry luy dit, « Et comment, pour l'amour de luy on s'est fié » en toy, au moyen dequoy tu t'es fait tyran, » mais pour le regard de toy on ne se fiera jamais » en personne ». Car aussi à la verité le gouvernément de Gelon monstra que la plus belle chose que lon sçauroit voir, est une cité regie par un prince souverain, & celuy de Dionysius au contraire, monstra qu'il n'est rien plus infame à voir.

VIII. Cestuy Dionysius eut de sa femme Locriene trois enfans, & d'Aristomache quatre, dont il y avoit deux filles, l'une appellée Sophrosyne, l'autre Arete, desquelles Dionysius son filz aisné espousa Sophrosyne, & Arete fut mariée

1 Gélon s'empara de la puissance souveraine à Siracuse la deuxieme année de la soixante-douzieme olympiade. Il battit auprès d'Himère, la premiere année de la soixante-quinzieme olympiade, avant J. C. 480, les Carthaginois, qui étoient venus attaquer la Sicile pour favoriser l'entreprise de Xerxès contre la Grèce. Gélon mourut deux ans après, & eut pour successeur son frere Hiéron l'ami de Pindare.

à ſon frere Thearides, après la mort duquel, Dion l'eſpouſa eſtant ſa niepce. Et comme le pere fuſt tumbé en une groſſe maladie, dont on n'eſperoit pas qu'il peuſt jamais eſchapper, Dion luy voulut parler des enfans de ſa ſœur Ariſtomache : mais les medecins pour gratifier à celuy qui devoit eſtre ſucceſſeur de la tyrannie, empeſcherent qu'il n'euſt jamais temps opportun de luy pouvoir rien dire, ou comme eſcrit Timæus, ilz luy donnerent ainſi qu'il leur avoit commandé, un breuvage ayant force de faire dormir, & luy oſterent par ce moyen tout ſentiment, en conjoignant la mort avecques le dormir [1].

IX. Toutefois en la premiere aſſemblée de conſeil, que teindrent ſes amis touchant les affaires du jeune Dionyſius, Dion parla tellement de ce qui eſtoit pour le temps profitable & expedient, qu'il monſtra qu'en ſageſſe les autres n'eſtoyent que enfans, & en franchiſe de parler que ſerfz de la tyrannie, conſeillans laſchement & timidement tout ce qu'ilz ſçavoyent eſtre aggreable à ce jeune tyran : mais ce qui plus les eſtonna en ſon dire, fut, que comme ilz craigniſſent plus que toute autre choſe, le danger qui pendoit à l'eſtat de Dionyſius du coſté de

[1] Il mourut après trente-huit ans de regne, la premiere année de la cent troiſieme olympiade, avant J. C. 368 ans, ſelon Diodore de Sicile.

Carthage, il promit, si Dionysius vouloit la paix, qu'il s'en iroit incontinent en Afrique, & qu'il trouveroit le moyen d'appaiser honorablement la guerre, ou s'il aimoit mieux la guerre, qu'il luy equipperoit à ses despens, & entretiendroit de son revenu cinquante galeres prestes à voguer : de laquelle magnanimité & magnificence Dionysius s'esmerveilla grandement, & luy sceut fort bon gré de la bonne affection qu'il avoit monstrée envers ses affaires.

X. Mais les autres estimans que la magnificence de Dion fust reprehension de leur avarice, & son credit & authorité diminution de la leur, prirent incontinent de ceste offre, occasion de le calumnier, sans omettre ny espargner aucunes paroles qui fussent propres à aigrir & irriter ce jeune homme contre luy, mettans en avant qu'il prattiquoit finement les moyens d'occuper la tyrannie, en se faisant fort par mer, taschant par ses galeres de faire tumber la seigneurie entre les mains des enfans d'Aristomache, qui estoyent ses nepveux enfans de sa sœur : mais les plus grandes & les plus apparentes causes de la haine & de l'envie qu'ilz luy portoyent, estoyent la diversité de sa vie, & qu'il ne les vouloit aucunement hanter ne vivre à leur guise. Car eulx, qui dès le commencement s'estoyent insinuez en la grace & familiarité de ce jeune tyran mal

nourry, en le flattant, & se rendant ministres de ses voluptez, ne cherchoyent autre chose qu'à l'entretenir tousjours en quelques amourettes, & autres vaines occupations, comme, à faire festins, entretenir folles femmes, & tous autres telz vicieux passetemps, par lesquelles choses la tyrannie devenant molle, ne plus ne moins que le fer par le feu, sembloit aux subjets doulce : & de faict, aussi en estoit la trop grande severité & austerité un petit relaschée, non tant pour la benignité, que pour la nonchalance & paresse du seigneur : tellement que ceste lasche negligence croissant par chaque jour de plus en plus & gaignant tousjours petit à petit sur ce jeune tyran, fondit & rompit à la fin ces fortes chaines de diamant, desquelles Dionysius l'aisné se vantoit qu'il laissoit sa principaulté & monarchie enchainée à son filz : car il demoura quelquefois trois jours entiers à yvrongner continuellement, sans intervalle depuis qu'il eut commencé, durant lequel temps son palais fut tousjours clos & fermé à toutes graves personnes, & à tous honestes devis, & plein d'yvrongneries, farces, plaisanteries, danses, mommeries, & de toutes autres dissolutions.

XI. Pourtant estoit il aisé à penser que Dion leur estoit ennuyeux, lequel ne se laissoit aller à nulle volupté ny gayeté de jeunesse, au moyen

dequoy

dequoy ilz le calumnioyent en surnommant ses vertus par les noms des vices ayans quelque semblance d'icelles, comme en appellant sa gravité arrogance, son rond parler opiniastreté : s'il admonestoit, ilz disoyent qu'il accusoit, s'il ne se rendoit compagnon de leurs folies, qu'il les mesprisoit. Car aussi à la verité, ses meurs avoyent de nature une certaine haultaineté & austerité mal aisée à abborder & malgracieuse à accointer : tellement que sa compagnie n'estoit pas tant seulement fascheuse & desplaisante à ce jeune homme, qui avoit les aureilles si delicates qu'elles ne pouvoyent patiemment ouir rien que flatteries, ains plusieurs de ses familiers & plus privez amis, qui aimoyent la franchise & ronde generosité de son naturel, reprenoyent neantmoins sa maniere de communiquer avec les gens : pour ce qu'il leur sembloit qu'il negocioit & parloit plus rudement & plus austerement avec ceulx qui s'addressoyent à luy, que les affaires d'estat ne veulent estre traictez : touchant lequel propos Platon mesme luy escrivit quelquefois, comme prophetisant ce qui luy estoit à advenir, qu'il fouyst opiniastreté, laquelle demeure avec solitude, c'est à dire, qui fait que lon est en fin abandonné de tout le monde : toutefois on luy faisoit pour lors plus d'honneur qu'à nul des autres, à cause des affaires, & pource que lon

estimoit qu'il estoit seul, ou à tout le moins celuy qui mieulx pouvoit asseurer & entretenir la tyrannie, laquelle estoit en grand branle.

XII. Or cognoissoit il très bien, que ce n'estoit pas tant de la voulunté du tyran qu'il estoit le premier & le plus grand, comme maulgré luy, pour la necessité des affaires & du temps. Et pensant que l'ignorance & faulte de sçavoir de Dionysius en fust cause, il s'estudia de le jetter en honestes occupations, & luy faire gouster les sciences & les lettres, mesmement celles qui servent à reformer les meurs, à celle fin qu'il cessast de craindre la vertu, & qu'il s'accoustumast à prendre plaisir aux choses honestes : car Dionysius de sa nature n'estoit pas des plus mauvais tyrans, mais son pere craignant s'il venoit à sentir son cueur, ou qu'il hantast quelques gens de bon entendement, qu'il ne machinast aucune chose, & ne le deboutast en fin de sa seigneurie, le tenoit enfermé en une chambre sans souffrir que personne parlast avecques luy, là où, à faulte d'autres occupations, il s'amusoit à faire de petits chariots, des chandeliers, des selles, escabelles & tables de bois : car ce Dionysius l'aisné estoit si deffiant, si souspeçonneux de tout le monde, & si miserablement craintif, qu'il n'eust pas souffert que lon luy eust rongné les cheveux avec des ciseaux de barbier,

ains faisoit venir un de ceulx qui font des images de terre, lequel avecques un charbon ardent luy brusloit la perruque tout alentour. Il n'entroit personne en la chambre, où il estoit, avecques sa robbe, non pas son propre frere, ny son filz, ains falloit avant que d'y entrer qu'il posast son habillement, & que les gardes de la chambre le veissent tout nud, qui qu'il fust, puis on luy bailloit une autre robbe que la sienne. Un jour Leptines son frere luy voulant descrire l'assiette de quelque place, prit la halebarde de l'un de ses gardes, & avec la poincte se prit à luy en trasser le portraict en terre. Dionysius s'en courroucea bien aigrement à luy, & feit mourir le soudard qui luy avoit baillé sa halebarde. Il disoit avoir peur de ses amis, mesmement des plus advisez, par ce qu'il sçavoit bien qu'ilz aimeroyent mieulx dominer que non pas estre dominez, & commander que non pas obeïr. Il tua un de ses capitaines nommé Marsyas, qu'il avoit avancé, & à qui il avoit donné charge de gens de guerre, pourautant qu'il avoit songé qu'il le tuoit : disant que ceste vision luy estoit venue la nuict en dormant, par ce que le jour en veillant il avoit pensé & proposé de le faire : & ce pendant luy qui estoit si poureux, & qui pour sa timidité avoit l'ame pleine de tant de miseres & de maulx, se courroucea

à Platon de ce qu'il ne le prononcea & ne le jugea pas estre le plus magnanime & le plus vaillant homme du monde.

XIII. Dion donques voyant, comme nous avons dit, son filz corrumpu, & ses meurs gastées & perdues à faulte d'avoir esté bien nourry, l'admonesta le plus qu'il peut de s'addonner à l'estude des lettres, & de prier par toutes les prieres qu'il luy seroit possible, le prince des philosophes de s'en venir en la Sicile : & s'il pouvoit tant faire qu'il y vinst, quand il y seroit venu qu'il se meist du tout entre ses mains, à celle fin qu'en reformant ses meurs à la vertu par la cognoissance des lettres, & se conformant à la divinité, qui est le plus bel exemplaire qui sçauroit estre, au gouvernement duquel l'univers obeïssant est de faict & de nom Monde [1], qui autrement ne seroit que desordre & confusion immunde, il s'acquist à luy mesme premier une très grande felicité, & consequemment à ses citoyens aussi, qui desormais feroyent de bonne voulunté par la temperance & justice d'un pere, les mesmes choses que maintenant ilz faisoyent à regret par la crainte d'un seigneur, en quoy faisant, il deviendroit de tyran roy : pourautant que les chaines de diamant, pour bien retenir & asseurer une seigneurie,

[1] Le mot grec signifie ordre.

n'estoyent point la force & la crainte; comme disoit son pere, ny grande multitude de jeunes soudards, ou une garde de dix mille Barbares : mais au contraire que c'estoyent la bienvueillance, la bonne affection & la grace & amour des subjects, que le prince acquiert par vertu & justice, lesquelles chaines, bien qu'elles soyent plus lasches que celles là si dures & si roidement tendues, sont neantmoins plus fermes & plus fortes pour long temps garder & entretenir une principaulté. Et davantage le prince, disoit il, n'est point desireux d'honneur, ny homme qui merite d'estre grandement loué ny estimé, lequel a bien le soing de vestir sumptueusement son corps, & qui fait gloire que sa maison soit richement meublée & delicatement servie, & ce pendant ne donne point ordre que son parler, sa compagnie & conversation soit plus grave & plus sage, que de quelque basse & vulgaire personne, ne tenant compte d'avoir le royal palais de son ame accoustré royalement & ainsi qu'il appartient à une royale magnificence.

XIV. Dion repetant souvent ces exhortations à Dionysius, & luy entremeslant aucunefois quelques unes des raisons qu'il avoit ouy discourir à Platon, luy imprima un merveilleux, &, par maniere de dire, furieux desir d'avoir Platon en sa compagnie, & d'apprendre de luy. Si vin-

drent incontinent à Athenes force lettres de Dionysius, force prieres de Dion, & force requestes du costé d'Italie de la part de certains philosophes Pythagoriens, qui prioyent & enhortoyent Platon de s'en venir en Sicile, pour arrester & contenir dedans les bornes de raison par graves discours & sages enseignemens, l'ame legere de ce jeune homme, qui en effrenée licence, & puissance non limitée, vaguoit sans bride çà & là. Et pourtant Platon, comme il dit, se vergongnant plus de soy mesme que d'autre, & craignant qu'il ne donnast occasion aux hommes de croire que ce n'estoyent que paroles de luy, & qu'il n'eust jamais vouluntairement mis la main à aucune œuvre louable : & davantage esperant que en purgeant un seul homme qui estoit comme la guide de tous les autres, il gueriroit toute la Sicile estant corrompue & malade, il feit ce que lon luy mandoit.

XV. Mais les adversaires de Dion craignans la mutation de Dionysius, luy persuaderent de rappeller d'exil Philistus, qui estoit homme docte, nourry & accoustumé aux meurs des tyrans, à celle fin qu'il leur servist de contrepois alencontre de Platon & de la philosophie : car Philistus dès le commencement que la tyrannie commenceoit à s'establir, s'estoit monstré fort affectionné à l'establissement d'icelle, & avoit

eu en garde le chasteau bien long temps, & disoit on qu'il entretenoit la mere de Dionysius l'aisné, non point du tout au desceu du tyran : mais depuis Leptines ayant eu deux filles d'une femme, qu'il desbaucha estant mariée avecques un autre, donna en mariage l'une de ses filles à ce Philistus sans en avoir parlé premierement à Dionysius, dont le tyran fut si courroucé qu'il en meit ceste femme de Leptines en prison bien enferrée, & chassa Philistus de la Sicile, lequel s'en alla en exil devers quelques siens amis qui se tenoyent sur la coste de la mer Adriatique, là où, comme il me semble, il escrivit, estant de loisir, la plus grande partie de son histoire : car il ne fut point revocqué du vivant de Dionysius l'aisné : mais après sa mort l'envie que les autres courtisans portoyent à Dion, fut cause de le faire rappeller, ainsi que nous avons dit, comme celuy qui leur estoit plus idoine, & qui tiendroit plus ferme pour la tyrannie. Aussi ne fut il pas plus tost retourné qu'il se meit à la soustenir : & d'autre costé les autres dressoyent des charges & calumnies envers le tyran alencontre de Dion, luy mettans sus qu'il avoit tenu propos à Theodotes & Heraclides de ruiner la domination de Dionysius : car Dion, à mon advis, esperoit par la venue de Platon refrener un petit la trop imperieuse

& immoderée licence de la tyrannie de Dionysius, & en faire par ce moyen un sage & droitturier gouverneur : mais s'il resistoit & ne s'amollissoit, il avoit deliberé de le chasser, & de remettre le gouvernement entre les mains de ceulx de Syracuse, non qu'il approuvast la democratie, c'est à dire, le gouvernement où le peuple est souverain, mais estant totalement d'opinion que celle democratie valoit encore mieulx que la tyrannie, quand on ne pouvoit advenir à l'aristocratie, c'est à dire, au gouvernement d'un petit nombre des plus gens de bien.

XVI. Estans les affaires en tel estat, Platon arriva en la Sicile, là où à son arrivée il fut merveilleusement caressé & honoré par Dionysius : car incontinent qu'il fut descendu de la galere, sur laquelle il estoit venu, il trouva un beau chariot royal paré magnifiquement, qui luy estoit apresté pour le porter au chasteau, & feit le tyran un sacrifice pour rendre grace aux dieux de sa venue, comme de quelque grande felicité advenue à sa seigneurie. Davantage une merveilleuse honesteté que lon commencea à garder ès banquets, la cour toute reformée, & une grande benignité & doulceur du tyran en toutes choses qui se traittoyent & despechoyent, apporterent aux Syracusains très bonne esperance de changement, & n'y avoit

celuy en la cour, qui de grande affection ne se meist à l'estude des lettres & de la philosophie, tellement [1] que lon ne voyoit au palais du tyran, comme lon dit, autre chose que le sable & le poulcier où les estudians trassoyent les portraicts & figures de geometrie. Quelque peu de jours après que Platon fut arrivé, d'adventure le temps escheut de faire un certain sacrifice ordinaire qui se devoit faire dedans le chasteau, auquel sacrifice le herault, comme paravant estoit la coustume, proclama tout haultement la priere solemnelle que lon avoit accoustumé d'y faire, qu'il pleust aux dieux maintenir longuement en son entier l'estat de la tyrannie, & Dionysius estant auprès de luy dit, « Ne cesseras tu point de me detester & maul- » dire » ?

XVII. Ceste parole fascha bien fort Philistus & ses compagnons, estimans que avec le temps, petit à petit, Platon acquerroit si grande authorité envers Dionysius & si grande puissance, que puis après ilz ne luy pourroyent resister, attendu que pour si peu de temps qu'il commenceoit à le hanter, il avoit desjà tellement changé la voulunté, & mué le courage de ce jeune homme : pourtant commencerent ilz non

[1] Ou bien que le palais estoit tout plein de poulcier, pour la multitude grande de ceux qui estudioient en géométrie. *Amyot*.

plus à part un à un, ny secrettement en derriere, mais tous ensemble apertement à injurier Dion, disans qu'il estoit bon à voir qu'il charmoit & enchantoit Dionysius par le moyen de l'eloquence de Platon, à celle fin que voulontairement il quittast & cedast la seigneurie, laquelle il vouloit faire tumber entre les mains des enfans de Aristomache, desquelz il estoit oncle. Les autres faisoyent semblant d'estre courroucez de ce que les Atheniens estans venus quelque temps auparavant en la Sicile avec grande puissance, tant de mer que de terre, y estoyent tous periz, & y avoient esté desfaits, sans qu'ilz peussent prendre la ville de Syracuse, & que maintenant par un seul sophiste, ilz ruinassent l'empire & la seigneurie de Dionysius, luy persuadans de casser les dix mille soudards qu'il avoit tousjours autour de sa personne pour sa garde, & se dessaisir de quatre cents galeres, de dix mille hommes de cheval, & de plusieurs fois autant de gens de pied, pour aller en l'academie chercher je ne sçay quel souverain bien, dont on n'ouyt jamais parler, & se faire bienheureux par la geometrie, en quittant l'heur & la felicité de estre grand seigneur, d'avoir force argent & de vivre sumptueusement, à Dion & à ses nepveux.

XVIII. Par telles calumnies & mauvais langa-

ges ; commencea premierement Dionysius à se deffier de Dion, & puis à se courroucer ouvertement à luy, & luy monstrer mauvais visage : & sur ces entrefaittes on luy apporta secrettement unes lettres que Dion escrivoit aux gouverneurs de la ville de Carthage, par lesquelles il leur mandoit que quand ilz voudroyent traitter de paix avec Dionysius, qu'ilz ne feissent point ce parlement qu'il n'y fust present, & qu'il leur aideroit à appointer toutes choses, si bien qu'il n'y auroit desormais plus rien à raccointer. Dionysius ayant leu ces lettres à Philistus, & s'estant conseillé à luy de ce qu'il avoit à faire, ainsi que dit Timæus, abuza Dion par fauls semblant de reconciliation, faignant ne luy vouloir point de mal, & disant qu'il vouloit retourner en amitié comme devant avecques luy. Si le mena un jour sur le bord de la mer au dessoubz du chasteau, & luy monstra ces lettres, le chargeant d'avoir machiné & conspiré avec les Carthaginois encontre luy : & comme Dion s'apprestast de luy respondre pour se descharger, jamais il ne le voulut ouyr, ains le feit mettre incontinent, tout ainsi qu'il estoit, dedans une fuste, & commanda aux mariniers qu'ilz le menassent en la coste d'Italie. Quand cela eust esté fait & divulgué, il n'y eut celuy à qui le cas ne semblast estre cruel, tellement que la maison

mesme du tyran en fut toute troublée pour le grand deuil que les femmes en menerent, & la ville de Syracuse commencea à lever la teste, s'attendant de voir bien tost quelque nouvelleté & quelque changement pour le tumulte qui adviendroit de ce que Dion estoit chassé, & aussi pour la deffiance que tous les autres auroyent de Dionysius. Ce que luy voyant, & craignant qu'il ne luy en mesadvinst, reconforta de paroles ses amis, & les femmes de sa maison, leur donnant à entendre qu'il ne l'avoit point banny : mais qu'il avoit bien voulu qu'il s'absentast pour un temps, de peur que par quelque soudain courroux, il ne fust à l'adventure contrainct de luy faire pis, s'il fust demouré, à cause de son opiniastreté : davantage il bailla aux domestiques de Dion deux navires pour y charger tant qu'ilz voudroyent des biens, de l'argent & des serviteurs de Dion, & les luy mener au Peloponese. Or estoyent les biens de Dion grands à merveilles, & la pompe du service & des meubles de sa maison sentant en sumptuosité son tyran, toute laquelle opulence les amis de Dion chargerent sur des navires & la luy menerent, oultre plusieurs autres riches dons que les femmes & ses familiers luy envoyerent, tellement que à l'occasion de ses grandes richesses, Dion estoit fort renommé entre les Grecs, qui par

l'opulence d'un citoyen banny conjecturoyent quelle devoit estre la puissance du tyran.

XIX. Quant à Platon, Dionysius le feit aussi tost qu'il eut chassé Dion loger dedans le chasteau, luy donnant finement par ce moyen une garde honorable soubz couleur d'hospitalité amiable, de peur qu'il ne s'en retournast quant & Dion en Grece, pour tesmoigner le tort & l'injure qu'il luy avoit fait : mais par trait de temps & continuation de hanter autour de luy, Dionysius s'accoustuma si bien à sa compagnie & à ses propos & devis (ne plus ne moins qu'une beste saulvage qui s'apprivoise à hanter l'homme) qu'il en devint amoureux, mais c'estoit une amour tyrannique : car il vouloit que Platon n'aimast autre que luy, & qu'il l'estimast plus que personne du monde, estant prest & appareillé de luy mettre entre les mains tous les affaires de sa seigneurie, toutes ses forces & sa tyrannie, moyenant qu'il voulust preferer l'amitié siene à celle de Dion, de sorte que ceste passionnée affection de Dionysius estoit un malheur à Platon, car il en estoit affolé, ne plus ne moins que font les jaloux de leurs amours, si qu'en peu de temps il se courroucea plusieurs fois à luy, & plusieurs fois le raccointa & le pria de luy pardonner : car à la vérité il avoit affection

merveilleuſe de l'ouir diſcourir & d'eſtudier en la philoſophie avecques luy : mais d'autre coſté, il reveroit ceux qui l'en divertiſſoyent, luy remonſtrans qu'il ſe perdroit & ſe gaſteroit, s'il s'y mettoit ſi avant.

XX. Sur ces entrefaittes il ſurvint une guerre à l'occaſion de laquelle il renvoya Platon, luy promettant que ſur le temps nouveau il rappelleroit Dion, en quoy neantmoins il faillit de promeſſe, mais bien luy envoya il le revenu de ſes biens, priant Platon de luy pardonner s'il n'avoit tenu en ceſt endroit ſa promeſſe au temps qu'il avoit promis, par ce que la guerre en eſtoit cauſe, & que tout auſſi toſt comme la guerre ſeroit finie, il renvoyeroit querir Dion, lequel ce pendant il requeroit d'avoir patience, & de ne rien remuer ou attenter aucune nouvelleté contre luy, ny detracter & meſdire de luy entre les Grecs : ce que Platon s'eſſaya de faire : car le deſtournant à l'eſtude de la philoſophie, il le contenoit en l'academie. Or eſtoit il logé dedans la ville chez un nommé Calippus [1], auquel il avoit anciene familiarité & cognoiſſance, mais il achepta une terre pour s'aller quelquefois esbatre aux champs, laquelle puis

[1] Non pas celui qui réforma le calendrier de Méton, la troiſieme année de la cent douzieme olympiade.

après quand il voulut faire voile en Sicile, il donna en pur don à Speusippus [1] qui luy feit compagnie & vescut ordinairement avecques luy, plus qu'autre amy qu'il eust à Athenes, par le conseil de Platon, qui vouloit un petit adoulcir & resjouir les meurs de Dion par la conversation de quelque homme recreatif, qui sceust bien en temps & lieu modestement jouer & plaisanter, comme estoit Speusippus, pour laquelle cause Timon en ses satyriques brocards l'appelle bon gaudisseur. Et ayant Platon luy mesme entrepris de faire la despense ès jeux publiques de la danse des jeunes enfans, Dion prit la peine de les exerciter & apprendre, & si fournit toute la despense qu'il y convenoit faire du sien, luy permettant Platon de faire ceste liberalité & honesteté aux Atheniens, laquelle apportoit plus de bienvueillance à Dion, que d'honneur à luy.

XXI. Si ne se teint pas tousjours Dion à Athenes, ains alla visiter aussi les autres bonnes villes de la Grece passant le temps, & se trouvant aux festes solemnelles & publiques assemblées, avec les plus gens de bien & les mieulx entendus au gouvernement des choses publiques; sans y monstrer une seule apparence de disso-

[1] Qui succéda à l'école de Platon la premiere année de la cent huitieme olympiade, avant J. C. 348.

lution, ou de fierté & d'arrogance tyrannique en son vivre, ny d'homme qui eust esté nourry en superfluité & en delices, ains d'homme vertueux, attrempé, magnanime & bien versé ès honestes estudes des lettres & de la philosophie, au moyen dequoy tout le monde l'aimoit & l'estimoit : les villes luy deferoyent honneurs publiques, & luy envoyoyent des decrets faits en assemblée de conseil à sa gloire : & qui plus est, les Lacedæmoniens le feirent Spartiate, c'est à dire, leur bourgeois, ne tenans compte du mescontentement qu'en avoit Dionysius, combien que lors il leur feist un grand secours en la guerre qu'ilz avoyent alencontre des Thebains. Lon dit que quelquefois Ptœodorus Megarien pria Dion de le venir voir en sa maison, ce qu'il feit. Ce Ptœodorus estoit homme puissant & riche, & pourtant Dion voyant à la porte de son logis une si grande multitude de gens qu'il estoit malaisé d'entrer & de parler à luy, tant il avoit d'affaires, se retourna vers ses amis qui l'accompagnoyent estans courroucez & marriz dequoy on le faisoit attendre à la porte, & leur dit, « Quelle raison avons nous de nous plaindre de luy, veu que nous en faisions tout autant, quand nous estions en Syracuse » ?

XXII. Mais avec le temps Dionysius conceut une jalousie contre luy, & craignant la bienvueillance

lance que les Grecz luy portoyent, cessa de luy plus envoyer son revenu, & feit saisir ses biens, lesquelz il bailla à regir à ses propres receveurs : & voulant abolir le mauvais bruit qu'il avoit acquis entre les philosophes à cause de Platon, il assembla plusieurs hommes que lon estimoit doctes & sçavans, lesquelz il s'esforceoit par une vaine ambition de surmonter tous en sçavoir de bien dire : si estoit contraint de se servir mal & impertinemment des beaux discours qu'il avoit ouy faire à Platon, à l'occasion dequoy il recommencea de rechef à le desirer & à se blasmer soy mesme, de ce qu'il n'en avoit sceu user durant le temps qu'il l'avoit eu à son commandement, & qu'il ne l'avoit autant ouy qu'il devoit : &, comme un tyran qu'il estoit, tousjours transporté & passionné de cupiditez, & aisé à se tourner tantost à une affection, & tantost à une autre, il luy prit soudain un impatient desir de le ravoir. Si employa tous les moyens qu'il peut imaginer, jusques à prier Archytas philosophe Pythagorien de luy mander qu'il vinst asseureement, & de vouloir pleiger & cautionner envers luy, ce qu'il luy promettroit : car ilz avoyent eu premierement cognoissance & amitié ensemble par son moyen : parquoy Archytas y envoya le philosophe Archidemus. Dionysius aussi de son costé y envoya quelques ga-

leres, & quelques uns de ses amis pour le prier de venir, & luy mesme escrivit notamment, que Dion se trouveroit mal si Platon ne venoit en Sicile : mais s'il se laissoit persuader de venir, qu'il feroit tout ce que lon vouldroit. Force lettres & prieres venoyent à Dion de sa femme & de sa sœur, qu'il feist tant, comment que ce fust, que Platon obeïst à Dionysius, & qu'il ne luy alleguast excuse aucune. Voilà comment Platon mesme escrit, qu'il fut contraint de venir pour la troisieme fois au destroit de Sicile,

Pour repasser encores un voyage
De Charybdis le dangereux passage.

XXIII. Estant arrivé, il emplit Dionysius de grande resjouissance, & toute la Sicile de rechef de grande esperance, laquelle desiroit fort & faisoit tout tant qu'elle pouvoit, à fin que Platon surmontast Philistus, & que la philosophie vainquist la tyrannie. Les femmes de la maison de Dionysius mettoyent toute peine à l'entretenir : mais sur tout Dionysius monstroit avoir singuliere confiance en luy, & plus grande qu'à nul autre de ses amis : car il le laissoit approcher de luy sans le faire visiter ne fouiller, & luy offroit souvent en don grande somme d'argent, mais Platon n'en vouloit point prendre : parquoy Aristippus le Cyrenien, qui lors estoit

aussi en la cour de Sicile, disoit que Dionysius faisoit ses liberalitez & magnificences seurement: « Car il donne peu à nous qui demandons beau» coup, & beaucoup à Platon qui ne prent » rien ».

XXIV. Après les premieres caresses de la bienvenue, Platon commencea à luy parler de Dion, & Dionysius pour le commencement usa de remises & delais, mais puis après en monstra quelque mescontentement: à la fin il entra en debat & contestation avec Platon, sans que toutefois les autres s'en apperçeussent encore, pour autant que Dionysius dissimuloit cela, & luy faisoit au demourant toutes les caresses, bons traittements & honneurs dequoy il se pouvoit adviser, taschant à le retirer par ce moyen de l'amitié de Dion: non pas que Platon n'eust bien entendu tout du premier coup, qu'il n'y avoit point d'asseurance en ses promesses, & que ce n'estoyent que feintes & mensonges de tout ce qu'il disoit qu'il feroit, mais il ne luy en descouvroit rien pourtant, ains enduroit tousjours pour le mieux, faisant semblant de le croire. Ainsi qu'ilz estoyent tous deux en ces mines & dissimulations, & qu'ilz pensoyent que personne ne sceust rien de leurs secrets, Helicon Cyzicenien l'un des familiers de Platon predit l'eclipse du soleil, & estant advenue ainsi comme il l'a-

voit predite, il en fut fort estimé du tyran; qui pour ce luy feit don [1] d'un talent d'argent. Et adonc Aristippus dit en se jouant, qu'il sçavoit bien aussi une forte estrange chose qui devoit bien tost advenir. Et comme les autres luy priassent de dire que c'estoit, « Je vous pro-» nostique, dit il, que dedans peu de temps » Platon & Dionysius seront ennemis ». La fin fut que Dionysius vendit publiquement à l'encan les biens de Dion, & en retint l'argent, & meit Platon, qui paravant estoit logé dedans le verger prochain de son palais, entre les soudards de sa garde, lesquelz de long temps luy vouloyent grand mal, & cherchoyent à le tuer, comme celuy qui persuadoit à Dionysius de quitter la tyrannie & vivre sans gardes: auquel danger estant Platon, Archytas envoya soudain une ambassade devers Dionysius sur une fregate à trente rames le redemander, remonstrant que soubz l'asseurance & saufconduit de sa caution, il estoit venu à Syracuse. Dionysius pour s'excuser & monstrer qu'il n'avoit point de courroux encontre luy, feit à son departement force festins, & le convoya avec grandes caresses & demonstrations d'amitié. Et un jour entre les autres s'avancea de luy dire, « Certes je me doubte bien, Pla-» ton, que tu diras bien des maux de moy quand

[1] Six cents escus. *Amyot.* 4668 livres 15 sols de notre monnoie.

» tu feras en l'Academie entre tes compagnons » & amis » : Et lors Platon en se soubriant luy respondit, « Jà dieu ne plaise qu'il y ait si grande » faulte de propos en l'Academie, que lon y » face mention de toy ». Voilà quel on dit avoir esté le renvoy de Platon, combien que ce que Platon mesme en a escrit ne s'y accorde gueres.

XXV. Ces choses desplearent fort à Dion, de sorte que peu de temps après, il se declara ouvertement ennemy de Dionysius, mesmement quand il entendit ce qu'il avoit fait de sa femme. Platon soubs paroles couvertes le manda à Dionysius par ses lettres : & est le cas tel : Après que Dion eut esté chassé, Dionysius renvoyant Platon luy donna charge de sentir secrettement de Dion, s'il ne seroit point marry que sa femme fust donnée en mariage à un autre : pourautant qu'il couroit un bruit, soit qu'il fust vray, ou qu'il eust esté controuvé & rapporté par ceulx qui vouloyent mal à Dion, que ce mariage ne luy avoit jamais esté aggreable, & qu'il ne pouvoit commodement vivre avec sa femme. Parquoy quand Platon fut à Athenes, & qu'il eut parlé de toutes choses à Dion, il escrivit une lettres au tyran Dionysius, par lesquelles il luy exposa toutes autres choses si clairement, que chascun les pouvoit entendre, & ceste cy seule si obscurement, que celuy seul à qui il escrivoit

l'euſt entendue, luy mandant qu'il avoit parlé à Dion de ce qu'il ſçavoit, & qu'il luy avoit donné à cognoiſtre qu'il ſeroit griefvement irrité ſi Dionyſius le faiſoit : & pour lors à cauſe qu'il y avoit encore grande eſperance de reconciliation entre eulx, le tyran ne feit rien de nouveau touchant ſa ſœur, ains la ſouffrit tousjours demourer avec le filz de Dion : mais quand ilz furent tellement alienez, qu'il n'y eut plus apparence de retourner en grace, & qu'il eut renvoyé Platon en male grace & inimitié, alors donna il en mariage ſa ſœur Arete femme de Dion maugré qu'elle en euſt, à l'un de ſes amis nommé Timocrates, n'enſuyvant pas à tout le moins en cela l'equité de ſon pere : car Polyxenus qui avoit eſpouſé ſa ſœur Theſta eſtant auſſi devenu ſon ennemy, ſe retira & s'enfouit de peur hors de la Sicile. Dionyſius envoya querir ſa ſœur, & la tenſa fort de ce que ſachant bien que ſon mary s'en vouloit fouir, elle ne luy en avoit rien dit : elle luy reſpondit magnanimement certes, ſans ſe troubler ny eſtonner, « Et » comment, te ſemble il, Dionyſius, que je » ſois femme ſi laſche & de ſi peu de cueur, » ſi j'euſſe ſceu que mon mary s'en vouluſt aller, » que je ne me feuſſe miſe ſur la mer quant » & luy, & que je n'euſſe voulu eſtre compagne » de ſa fortune ? je n'en ay rien ſceu devant

» qu'il soit party : car il m'eust esté plus honorable d'estre ditte femme de Polyxenus banny, que sœur de toy tyran ». Dionysius fut bien esbahy d'ouïr sa sœur ainsi franchement parler, & les Syracusains eurent en grande admiration sa vertu, de sorte qu'encore après que la tyrannie fut ruinée, ilz ne laisserent point de luy faire tout l'honneur qu'ilz eussent sceu faire à une royne : & quand elle fut morte, tous les citoyens par ordonnance publique convoyerent le corps jusques à la sepulture. Ceste digression, quoy qu'elle soit hors de nostre histoire, n'est à l'avdenture point inutile.

XXVI. Mais pour revenir à nostre propos, Dion de là en avant tourna toutes ses pensées à la guerre, contre le conseil & advis de Platon [1] qui l'en divertissoit, tant pour la reverence de l'hospitalité & bon traittement que luy avoit fait Dionysius, comme aussi pour la vieillesse de Dion : mais au contraire, Speusippus & ses autres familiers l'incitoient à ce faire, & l'exhortoyent d'aller affranchir & delivrer de servitude tyrannique la Sicile, laquelle luy tendoit les bras, & le recevroit avecques grande devotion. Car durant le temps que Platon estoit à Syracuse, Speusippus qui hantoit plus avec les citoyens parmy la ville, que ne faisoit Platon,

[1] Voyez les Observations.

avoit cogneu quelles estoyent leurs humeurs & vouluntez, combien que du commencement ilz eussent peur de se descouvrir, & dire franchement ce qu'ilz en pensoyent, craignans que ce ne fust une espie que le tyran envoyast ainsi par les maisons pour sonder leurs affections : mais avec le temps ilz s'asseurerent de luy, & estoit la voix & parole de tous une, qu'ilz prioyent & enhortoyent Dion de venir, sans se soucier de mener quant & luy navires, soudards, ny chevaux : qu'il montast seulement sur quelque navire de loage, & qu'il prestast son corps & son nom aux Siciliens alencontre de Dionysius. Ces nouvelles que Speusippus racompta à Dion, luy donnerent courage.

XXVII. Si commencea à lever gens secretement par personnes interposées pour couvrir ce qu'il avoit en pensée. Plusieurs citoyens manians les affaires de la chose publique luy aiderent, & de ceulx aussi qui entendoyent seulement à l'estude de la philosophie, entre lesquelz Eudemus le Cypriot, (sur la mort duquel Aristote escrivit son dialogue de l'ame,) & Timonides Leucadien, qui luy associerent aussi Miltas Thessalien homme entendu en l'art de deviner, & qui avoit esté son compagnon d'estude en l'academie, là où de tous ceulx que le tyran avoit bannis, qui n'estoyent pas moins

de mille en nombre, il n'y en eut jamais que vingt & cinq[1] seulement qui ozassent l'accompagner en ceste guerre : tous les autres eurent le cueur si lasche, qu'ilz l'abandonnerent.

XXVIII. Le lieu où ilz se devoyent trouver & assembler, estoit l'isle de Zacynthe[2], en laquelle ilz amasserent leurs soudards qui n'estoyent point en tout huict cents, mais tous gens de faict, & hommes esprouvez en plusieurs guerres, esquelles ilz s'estoyent trouvez, adroits aux armes, & exercitez de leurs corps autant qu'il est possible de l'estre, & en experience & hardiesse les meilleurs que lon eust sceu choisir : brief, telz qu'ilz estoyent suffisans pour animer & encourager à combatre vaillamment avec eulx toute la trouppe qu'esperoit avoir Dion quand il arriveroit en Sicile. Ces soudards mercenaires, la premiere fois qu'ilz ouyrent dire que c'estoit pour aller en Sicile faire la guerre contre Dionysius, que lon dressoit ce voyage, furent de prime face fort estonnez, & condamnerent l'entreprise, comme estant faitte sans aucune apparence de raison, pour quelque despit & cholere forcenée de Dion, lequel à faulte d'autre meilleure esperance s'alloit jetter les yeulx clos à entreprendre des choses impossibles & deses-

[1] Diodore de Sicile dit, trente.

[2] Au midi de Céphallenie, à l'occident du Peloponèse.

perées, & pourtant ſe courrouceoyent ilz à leurs capitaines qui les avoyent levez, de ce qu'ilz ne les avoyent pas advertis de ceſte guerre dès le commencement. Mais quand Dion par une belle harengue leur eut donné à entendre, combien les tyrannies ſont ruineuſes & mal fondées, & leur eut declaré, qu'il ne les menoit pas tant en la Sicile comme ſoudards, qu'il faiſoit, comme pour eſtre capitaines des Syracuſains & autres Siciliens, qui de long temps ne cherchoyent que l'occaſion de ſe ſoublever : & quand encore après Dion, Alcimenes compagnon de l'entrepriſe & le premier homme des Achæiens, tant en nobleſſe qu'en reputation, eut parlé à eulx : à ceſte heure là furent ilz tous contents d'aller où on les voudroit mener.

XXIX. Or eſtoit il lors au cueur d'Eſté, & ſouffloit le vent que lon appelle Grec [1], la lune eſtant au plein, & Dion ayant fait appareiller un ſacrifice ſumptueux & magnifique en l'honneur d'Apollo, mena ſes ſoudards tous armez à blanc en proceſſion au temple, & après le ſacrifice leur feit un feſtin dedans le parc des lices des Zacynthiens, là où eſtoyent les tables dreſſées, dont les ſoudards furent bien esbahis voyans la grande quantité & magnificence des potz d'or

[1] Le Grec dit les vents étéſiens, qui ſoufflent périodiquement du nord & nord-oueſt vers la canicule.

& d'argent, des tables & autres meubles qui surpassoyent la richesse d'un homme privé, & penserent adonc bien en eulx mesmes : qu'un homme jà vieil & passé estant seigneur d'une si grande chevance, n'attenteroit point choses si hazardeuses sans quelque bon fondement, & sans que ses amis de par de là luy eussent offert beaucoup de bien grands moyens : mais après les oblations du vin, & oraisons accoustumées ès festins faittes aux dieux, la lune soudainement eclipsa : ce qui ne sembla point estrange à Dion, considerant les revolutions des eclipses, & entendant très bien que c'est une umbre qui tumbe sur le corps de la lune, à cause que la terre se treuve directement entre elle & le soleil : mais pourautant que les soudards qui s'en troubloyent & estonnoyent, avoyent besoing de quelque reconfort qui les asseurast, Miltas le devin se dressant en pieds au milieu de la compagnie, se prit à dire, « Compagnons, » ayez bon courage, & vous asseurez que tout » ira très bien pour nous : car la divinité nous » predit & nous monstre à l'œil qu'il y aura » eclipse de quelqu'une des choses qui sont main- » tenant les plus claires & plus illustres. Or n'est » il rien plus clair ne plus reluisant aujourd'huy, » que la tyrannie de Dionysius : par ainsi fault » il penser, que si tost que vous serez arrivez

» en la Sicile, vous en esteindrez la splendeur ».
Voilà l'interpretation de l'eclipse que feit le devin Miltas publiquement devant toute la compagnie.

XXX. Mais quant à la ruchée d'abeilles qui se vint poser sur la pouppe de la navire de Dion, il luy dit particulierement à luy & à ses amis, qu'il se doubtoit fort que ses actes seroyent beaux & glorieux, mais qu'ilz ne dureroyent pas longtemps, mais que après avoir fleury peu de jours, ilz se feneroyent & passeroyent incontinent. Lon dit qu'il advint aussi pareillement à Dionysius plusieurs estranges presages & signes merveilleux par permission divine. Entre les autres il y eut une aigle qui arracha des mains de l'un de ses gardes la javeline qu'il tenoit, qu'elle emporta bien hault en l'air, puis la laissa tumber dedans la mer : & l'eau de la mer alendroit qu'elle bat le pied du chasteau, fut tout un jour doulce & bonne à boire, comme chascun qui en voulut taster le peut experimenter : & luy nasquirent de petits pourceaux qui n'estoyent defectueux de nulles autres parties de leurs corps, sinon que des oreilles : ce que les devins interpreterent estre signifiance de rebellion & desobeissance, par ce que les citoyens ne voudroyent plus prester l'oreille, ny obeïr à sa tyrannie : & declarerent aussi, que la doulceur de l'eau de la mer pronostiquoit aux Syracusains

mutation de cruel & mauvais temps en bon & doulx gouvernement : & que l'aigle miniſtre de Jupiter, & la javeline marque de ſeigneurie & d'empire, ſignifioyent que Jupiter le plus grand des dieux avoit deliberé de deſtruire & abolir la tyrannie. Theopompus l'a eſcrit en ceſte ſorte.

XXXI. Si furent embarquez les ſoudards de Dion dedans deux grandes navires de charge, & un autre troiſieme vaiſſeau qui n'eſtoit pas gueres grand, & deux fuſtes à trente rames alloyent après. Quant aux armes, outre celles qu'avoyent les ſoudards, il portoit deux mille boucliers, grande quantité de traicts, de javelines, de picques, & munition de vivres à foiſon, à fin que rien ne leur faillist durant le temps qu'ilz auroyent à eſtre ſur la mer, attendu que tout leur paſſage & voyage giſoit entierement en la mercy des vents & de la mer, à cauſe qu'ilz craignoyent la deſcente en terre, & qu'ilz avoyent nouvelles que Philiſtus eſtoit à l'ancre en la coſte de l'Apouille [1] avec une flotte de vaiſſeaux qui les guettoit au paſſage. Si cinglerent poulſez par un doulx & gracieux vent l'eſpace de douze jours, & la treizieme journée arriverent alendroit du chef de Sicile, que lon appelle Pachynus [2], là où le pilote fut d'avis que lon deſ-

[1] Voyez les Obſervations.

[2] Au ſud-eſt de la Sicile.

cendist le plus tost que lon pourroit, pource que si de leur gré ilz eloignoyent la terre, & laissoyent celle poincte, ilz estoyent asseurez de perdre plusieurs jours & plusieurs nuicts en haute mer à attendre en vain, lors qu'il estoit la saison d'esté, le vent de midy [1].

XXXII. Mais Dion craignant de faire descente si près des ennemis, & voulant aller plus avant, passa oultre le chef de Pachynus : & adonc se leva le vent de la tramontaine [2] fort & impetueux, qui avecques une grande tourmente rechassa leurs vaisseaux loing de la coste de Sicile : & davantage l'esclair & le tonnerre meslé parmy, à cause que c'estoit le temps que l'estoille d'Arcturus commence à se monstrer, feirent une telle tempeste, & espandirent du ciel une si violente pluye, que les mariniers s'en trouverent tous estonnez, ne sçachans où le vent les poulsoit, jusques à ce que soudain ilz s'apperceurent que la tourmente alloit jetter leurs vaisseaux contre l'isle de Cercina, qui est en la coste de la Libye, mesmement du costé qu'elle est la plus pierreuse, plus aspre & plus dangereuse à abborder, & s'en fallut bien peu qu'ilz n'allassent donner atravers, & briser leurs vais-

[1] Parce que les vents étésiens soufflent pendant 45 ou 50 jours.

[2] Le vent du nord. Il ne se leva pas, d'après ce qu'on vient de lire, mais il devint très-violent, comme dit le grec.

ſeaux contre les rochers d'icelle : mais ilz repoulſerent les navires avec leurs longues perches à bien grande peine, & vaguerent çà & là par la mer, ſans ſçavoir où ilz alloyent, juſques à ce que la tourmente s'appaiſa : & lors ilz rencontrerent un vaiſſeau par le moyen duquel ilz ſceurent qu'ilz eſtoyent en la playe, que les mariniers appellent vulguairement les teſtes de la grande Syrte. Et comme ils erroyent ainſi, bien faſchez & ennuyez de ce que la mer eſtoit fort calme, il ſe leva de la terre un petit vent de midy, combien qu'ilz n'attendiſſent lors rien moins que ce vent là, & qu'ilz ne cruſſent point qu'il ſe deuſt ainſi changer : mais voyans que le vent petit à petit ſe renforceoit, ilz deſployerent toutes les voiles entierement, & faiſans vœuz & prieres aux dieux, cinglerent atravers la mer droit de la coſte de Libye vers la Sicile, & eurent le vent ſi à gré, que au cinquieme jour ilz ſe trouverent près d'une petite villette de la Sicile appellée Minoa [1], laquelle eſtoit ſoubz la ſeigneurie des Carthaginois.

XXXIII. Celuy qui en eſtoit capitaine, & qui l'avoit en garde homme Carthaginois nommé Synalus, hoſte & amy de Dion, s'y trouva d'adventure lors, & ne ſçachant rien de ſon

[1] A la côte méridionale de la Sicile, entre Agrigente & le promontoire de Lilybée.

entreprise, ny de sa venue, s'efforcea de garder de descendre ses gens de guerre, qui nonobstant sortirent soudain avec leurs armes sans occire personne, car Dion leur avoit defendu pour l'amitié qu'il avoit avec le capitaine: & suyvans de près ceulx de la ville, qui s'en fuyoyent devant eulx entrerent pesle mesle avec eulx, & se saisirent de la place par ce moyen. Mais après quand les deux capitaines se furent entreveuz, & qu'ilz eurent parlé ensemble, Dion remeit la ville entre les mains de Synalus, sans qu'il y fust fait aucun excès ny dommage: & Synalus de son costé feit devoir de recueillir & traitter les gens de guerre, en aidant à Dion à preparer les choses qui luy estoyent necessaires. Mais ce qui donna plus grande asseurance aux soudards, ce fut que par cas d'adventure Dionysius se trouva absent de la Sicile, quand ilz y arriverent: car il s'en estoit peu de jours au paravant allé avec quatre vingts voiles en Italie: & pourtant comme Dion les invitast à sejourner là quelques jours pour eulx refrechir, à cause qu'ilz avoyent si long temps esté travaillez de la marine, eulx mesmes ne le voulurent pas, tant ilz eurent grand desir d'embrasser l'occasion qui s'offroit d'elle mesme, & dirent à Dion qu'il les menast droit à Syracuse. Parquoy Dion laissant ce qu'ilz avoyent trop de harnois & de hardes entre les mains de Synalus, &

& le priant de les luy envoyer quand il en feroit temps, se meit en chemin vers Syracuse : & en allant, deux cents hommes de cheval Agrigentins de ceulx qui habitent au quartier nommé Ecnomus, se vindrent les premieres joindre à luy, & après ceulx là les Geloiens.

XXXV. Le bruit de leur venue fut tantost couru jusques à Syracuse : parquoy Timocrates celuy qui avoit espousé la femme de Dion, sœur de Dionysius, & à qui Dionysius avoit baillé la superintendence de ses gens & amis qu'il a en la cité, luy envoya soudain en diligence un messager avec des lettres, par lesquelles il luy mandoit les nouvelles de la venue de Dion : & luy ce pendant avoit l'œil à donner ordre qu'il ne se levast aucun tumulte ne mutination dedans la ville : car ilz avoyent bien tous bonne envie de se soublever, mais pource qu'ilz ne s'asseuroyent pas encore que ce bruit qui couroit fust vray, & qu'ilz en avoyent peur, chacun se tenoit coy. Or advint il une adventure bien nouvelle au messager qui portoit lettres à Dionysius : car après qu'il eut passé le destroit, & qu'il fut arrivé en la ville de Rege du costé d'Italie, il se voulut haster de gaigner la ville de Caulonia, où estoit Dionysius, & rencontra sur le chemin quelqu'un de sa cognoissance qui portoit une

hostie de sacrifice, laquelle venoit d'estre nagueres immolée. Ce compagnon luy bailla un morceau de la chair, & l'autre tira son chemin à la plus grande haste qu'il peut : mais quant il eut cheminé une bonne partie de la nuict, il se trouva si las qu'il fut contrainct de reposer & dormir un petit : si se coucha tout ainsi qu'il estoit sur la terre, dedans un bois, le long du grand chemin. La senteur de ceste chair attira celle part un loup, qui emporta la chair & le bissac aussi, dedans lequel il l'avoit enveloppée, & où il avoit mis les lettres que lon luy avoit baillées à porter. Quand il fut esveillé, & qu'il s'apperceut qu'il avoit perdu son bissac, il se meit en queste à le chercher, & alla & vint çà & là bien long temps : mais ce fut en vain, car il ne le peut onques trouver : à raison dequoy il luy fut advis qu'il ne devoit point aller sans ses lettres vers le tyran, ains plus tost s'en fouir en lieu où lon ne sceust qu'il seroit devenu. Par ainsi fut force que Dionysius eust l'advertissement bien tard, & par autres, de la guerre que lon luy faisoit en Sicile.

XXXVI. Et ce pendant les Camariniens se vindrent rendre à la trouppe de Dion sur le chemin de Syracuse, & y arrivoit d'heure en heure grand nombre de Syracusains souslevez ;

qui lors se trouvoyent parmy les champs : d'autre costé quelques Campaniens[1] & Leontins, qui s'estoyent mis dedans le fort de Epipoles avec Timocrates, en intention de le garder, pour un fauls bruit que Dion feit courir devant vers eulx, qu'il vouloit premierement aller contre leurs villes, abandonnerent Timocrates, & s'en allerent pour donner ordre à defendre leurs propres biens. Ce que Dion ayant entendu, qui lors estoit logé avec sa trouppe en un lieu qui s'appelle Macræ[2], il deslogea sur l'heure qu'il estoit encore nuict, & chemina tant qu'il arriva au fleuve de Anapus, qui n'est distant de la ville que d'une bonne demie lieuë[3] seulement, & là s'arrestant un petit sacrifia au fleuve, & feit sa priere au soleil levant : au mesme instant les devins luy vindrent annoncer que les dieux luy promettoyent certaine victoire. Et voyans les assistens que Dion avoit un chapeau de fleurs sur la teste, qu'il avoit pris pour la ceremonie du sacrifice, tous d'un mesme vouloir en prirent

[1] M. Dacier a eu tort de soupçonner une faute dans ce nom de Campaniens, auquel il substitue celui de Cataniens. Voyez les Observations.

[2] Ce nom est inconnu ; c'est Acres qu'il faut lire. C'étoit une petite ville entre le promontoire Pachynus & Syracuse. Elle avoit été bâtie par les Syracusains 70 ans après Syracuse, par conséquent la seconde année de la vingt-neuvieme olympiade, avant J. C. 662.

[3] Grec, dix stades, qui ne font pas tout-à-fait une demi-lieue.

aussi, n'estans pas moins de cinq mille qui s'estoyent amassez sur le chemin mal armez de ce qu'ilz avoyent peu finer, mais suppléans le default de leurs armeures par l'affection de leur bon vouloir, tellement que quand Dion commanda que lon marchast, ilz se prirent à courir de grande joye qu'ilz avoyent, s'encourageans l'un l'autre avec grands criz de se monstrer vertueux au recouvrement de la liberté.

XXXVII. Quant à ceulx qui estoyent dedans la ville, les plus notables personnages & les plus gens de bien les allerent recevoir aux portes, vestus de leurs belles robbes : mais le menu peuple s'alla ruer sur ceulx qui tenoyent le party du tyran, & saccagea ceulx que lon appelloit les Prosagogides, comme qui diroit les courratiers, hommes meschans, haïz des dieux & du monde, qui ne faisoyent autre mestier que se promener parmy la ville, & se mesler parmy les citoyens, s'enquerans de ce que chacun alloit disant, faisant ou pensant, pour puis après l'aller rapporter au tyran : ceulx là furent les premiers puniz, car on les assomma à coups de baston : & Timocrates n'ayant peu entrer dedans le chasteau avec ceulx qui le gardoyent, monta à cheval & s'enfouit de la ville, & en fuyant, par où il passoit, il emplissoit tout de tumulte & d'effroy, amplifiant de paroles la puissance de Dion, à celle fin qu'il ne semblast

que pour crainte de peu de chose, il eust laissé perdre & abandonné la ville. Ce temps pendant Dion approchoit tousjours avec ses gens, & estoit jà si près que lon le pouvoit voir evidemment de la ville, marchant le premier armé à blanc d'un harnois reluisant, ayant autour de luy d'un costé Megacles son frere, & de l'autre costé Callippus Athenien, couronnez de chappeaux de fleurs, & après luy suyvoyent cent soudards estrangers qu'il avoit choisiz pour sa garde, les autres venoyent après en bon ordre, marchans en bataille, soubz la conduitte de leurs capitaines : les Syracusains les regardoyent venir, & les recevoyent comme une saincte & sacrée procession, qui leur rapportoit la liberté & la domination populaire quarante & huict ans après qu'elle leur avoit esté ostée.

XXXVIII. Après que Dion fut entré en la ville par la porte que lon appelle Menitide, il feit à son de trompe appaiser le bruit & le tumulte du peuple, puis feit crier à haulte voix par un herault, que Dion & Megacles, qui estoyent venuz pour abolir la tyrannie, affranchissoyent les Syracusains, & ensemble tous les autres Siciliens, de la servitude du tyran, & voulant luymesme parler & harenguer au peuple, monta au hault de la ville par le quartier que lon appelle Acradine. Les Syracusains le long des rues par où il alloit, avoyent apresté de costé & d'autre

des facrifices, dreffé des tables & des taffes deffus, & au pris qu'il paffoit par devant leurs maifons, luy jettoyent des fruicts & des fleurs, & luy addreffoyent leurs prieres & oraifons, ne plus ne moins que fi c'euft efté un dieu. Or y avoit il au deffoubz du chafteau & du lieu appellé Pentapyla, un horologe à cognoiftre les heures au foleil que Dionyfius avoit fait faire, lequel eftoit hault elevé & en lieu eminent : Dion monta deffus, & de là feit fa harengue au peuple qui eftoit efpandu tout alentour de luy, prefchant & enhortant fes citoyens de fe mettre en debvoir pour recouvrer entierement & garder leur liberté : & eulx efpris de grande joye, & voulans gratifier à Dion, l'eleurent luy & fon frere capitaines generaulx avec puiffance & authorité fouveraine, puis en eleurent encore autres vingt du confentement de Dion mefme, & de fon frere, & à leur requefte, defquelz la moitié eftoit de ceulx qui avoyent efté chaffez par le tyran, & qui eftoyent retournez avec Dion. Les pronoftiqueurs & devins trouvoyent bien que c'eftoit un très heureux prefage pour Dion, ce qu'il avoit mis deffoubz fes pieds en faifant fa harengue celle magnifique ftructure du tyran : mais pource que c'eftoit une monftre du cours du foleil qui tourne tousjours inceffamment, fur laquelle il eftoit monté quand il fut eleu fouverain gouverneur & capitaine,

ils eurent peur, doubtans que ce ne fuſt ſigne que ès affaires de Dion, il y auroit bien toſt ſoudaine mutation de fortune. Cela fait, Dion ayant pris la forterelle de Epipoles delivra les citoyens qui y eſtoyent detenus priſonniers en grande captivité par le tyran, & environna de murailles le chaſteau tout à l'entour.

XXXIX. Sept jours après Dionyſius retourna par mer au chaſteau de Syracuſe & auſſi arriverent les chariots chargez des armes & harnois que Dion avoit laiſſez entre les mains de Synalus, leſquelz Dion diſtribua aux bourgeois de Syracuſe qui n'en avoyent point : les autres s'equipperent le mieux qu'il leur fut poſſible, ſe monſtrans bien deliberez & encouragez de combatre pour la liberté. En ſes entrefaittes Dionyſius envoya des ambaſſadeurs, premierement à Dion en privé, pour tenter s'il voudroit entendre à quelque compoſition : mais Dion ne les voulut point ouïr, & leur dit qu'ilz parlaſſent aux Syracuſains en public, comme à ceulx qui eſtoyent francs & libres. Et adonc les ambaſſadeurs parlerent de par le tyran en paroles doulces & gracieuſes au peuple de Syracuſe, leur promettans qu'ilz ne payeroyent plus ne tailles ne ſubſides, ſinon que bien peu, & ne ſeroyent plus travaillez de guerres, ſinon de celles qui ſeroyent entrepriſes du vouloir & conſentement d'eulx meſmes. Les

Syracusains ne se feirent que mocquer de telles offres, & Dion respondit aux ambassadeurs, que Dionysius n'envoyast plus parler à eulx que preallablement il n'eust quitté la tyrannie, que là où il la vouldroit quitter, il luy aideroit à impetrer & obtenir du peuple toutes choses justes & raisonnables. Dionysius trouva ceste ouverture bonne, & pourtant renvoya il ses ambassadeurs demander aux Syracusains, qu'ilz deputassent quelques uns d'entre eulx pour venir au chasteau parlementer avec luy touchant le bien & utilité publique, en alleguant leurs raisons, & entendant les siennes.

XL. On y envoya quelques personnages que Dion mesme choisit, & couroit desjà un grand bruit, qui estoit venu du chasteau, entre les Syracusains, que Dionysius se demettroit voluntairement de la tyrannie, & qu'il le feroit plus pour soy-mesme, que pour la venue de Dion : mais c'estoit une fraude & feinte que ce tyran ourdissoit pour surprendre les Syracusains : car il reteint & enferma ceulx que lon luy avoit envoyez de la ville pour parlementer, & un matin après avoir bien fait boire & enyvrer les soudards qu'il avoit à sa soude, les envoya assaillir de grande impetuosité la muraille que les Syracusains avoyent bastie à l'entour du chasteau : & pourautant que ceulx de la ville n'attendoyent rien moins que cest assault, & que

de ces Barbares les uns avec une hardiesse merveilleuse & grand tumulte, abbatoyent la muraille, les autres couroyent sus aux Syracusains, il n'y eut pas un qui ozast arrester en place pour les repoulser & combattre, exceptez les gens de guerre estrangers que Dion avoit amenez quant & luy, lesquelz incontinent qu'ilz entendirent le bruit, accoururent au secours, & encore ne sçavoyent ilz pas bien eulx mesmes, comment ny en quelle maniere ilz s'y devoyent gouverner : car ilz ne pouvoyent rien ouir pour le grand bruit & desordre des Syracusains fuyans en confusion, qui se mesloyent & couroyent atravers eulx, jusques à ce que Dion voyant que personne n'entendoit sa parole, voulant par effect les guider à ce qu'ilz avoyent à faire, se jetta le premier sur ces Barbares, & là y eut autour de luy un aspre & cruel combat : car les ennemis le cogneurent aussi bien comme ses gens, & coururent tous de grande fureur & avec grands cris sur luy.

XLI. Or quant à luy, vray est qu'il estoit desja, à cause de l'aage [1], plus pesant qu'il n'eust esté requis, pour supporter le travail de telz combats, mais neantmoins il eut le courage si vertueux & si bon, qu'il le soubsteint, & meit en pieces ceulx qui se ruerent sur luy : aussi y eut il la main percée d'un coup de picque, & à

[1] Il avoit cinquante ans.

grand peine peut ſa cuirace reſiſter aux coups de traict & de main qu'il receut, tant elle fut martellée atravers l'eſcu faulſé de coups de javelines & de picques, qui furent rompues contre luy en ſi grand nombre, qu'à la fin il en fut porté par terre : mais ſes ſoudards le retirerent incontinent. Et adonc il leur bailla pour capitaine Timonides & montant à cheval, s'en alla par toute la ville arreſtant & rapaiſant la fuitte des Syracuſains, puis alla querir les gens de guerre eſtangers qu'il avoit mis en garniſon au quartier de la ville qui s'appelle Acradine pour le garder, & les mena tous frais & bien deliberez contre les Barbares du chaſteau ja recreuz & laſſez, & davantage desja tous deſcouragez de plus avant tenter ce qu'ilz avoyent entrepris : car ilz avoyent fait ceſte ſaillie en eſperance de ſurprendre & occuper toute la ville de primſault, en la courant ſeulement : mais quand ilz rencontrerent contre leur eſperance & opinion ces hommes prompts à la main & bons combatans, ilz commencerent à reculer vers le chaſteau : & au contraire, les ſoudards Grecs les ſentans tirer le pied arriere, les preſſerent davantage, de ſorte qu'ilz furent à la fin contrains de monſtrer le dos, & furent rembarrez jusques au dedans de leur muraille, après avoir tué ſoixante & quatorze hommes de ceulx de Dion, & perdu grand nombre des leurs.

XLII. Ceste victoire fut belle & illustre, parquoy les Syracusains, donnerent aux soudards estrangers pour loyer de leur bon service [1] cent mines d'argent : & eulx donnerent à leur capitaine Dion une couronne d'or. Après cela de la part de Dionysius il descendit quelques trompettes du chasteau, qui apporterent à Dion des lettres que luy escrivoyent les femmes de sa maison : & entre les autres y en avoit une qui estoit inscripte au dessus, A mon pere, que luy escrivoit Hipparinus : car ainsi s'appelloit le filz de Dion, combien que Timæus escrit qu'il s'appelloit Aretæus du nom de sa mere Areta : mais il me semble qu'en telles choses on doibt adjouster plus de foy à Timonides, lequel estoit amy & compagnon d'armes de Dion. Toutes les autres missives furent ouvertes & leuës devant tout le peuple de Syracuse, & ne contenoyent autre chose que supplications & prieres de ces femmes à Dion. Les Syracusains ne vouloyent pas que lon ouvrist publiquement celle que lon estimoit estre de son filz : mais Dion contre leur vouloir l'ouvrit, & se trouva que c'estoit Dionysius luymesme qui de paroles addressoit son escritture à Dion, & de faict parloit aux Syracusains : car elle contenoit en apparence une forme de priere & de justification : mais à la verité, elle estoit

[1] Mille escus. *Amyot.* 7,781 livres 5 sols de notre monnoie.

attiltrée & composée expressement pour calumnier & faire souspeçonner Dion : car premierement il luy ramentevoit & luy mettoit en avant les choses qu'il avoit autrefois faittes de grande affection pour l'establissement & conservation de la tyrannie, & puis de très cruelles menaces alencontre des personnes qu'il devoit avoir les plus cheres, comme sa femme, son filz & sa sœur, & finablement de très humbles prieres & obsecrations avecques regrets & lamentations. Mais ce qui plus encore emeut Dion que tout le demourant, fut, qu'il le requeroit de ne ruiner pas la tyrannie, ains plus tost la prendre pour luymesme, & de n'affranchir point des hommes qui le haïssoyent, & qui auroyent tousjours en memoire les maux qu'il leur avoit autrefois faitz, mais qu'il voulust luymesme se faire seigneur, en asseurant par ce moyen la vie de ses parents & amis. Quand ces lettres eurent esté leuës devant toute l'assistence du peuple, il ne vint point en pensée aux Syracusains de reverer avecques admiration comme ilz devoyent, la constance inflexible, ny la magnanimité de Dion, qui contre tant de passions de consanguinité tenoit ferme pour la justice & la vertu, ains en prirent un commencement de crainte & de deffiance, comme de celuy qui seroit necessairement contraint de pardonner au tyran pour les grands

oſtages qu'il avoit de luy : au moyen dequoy ilz commencerent dès lors à vouloir eſlire de nouveaux gouverneurs, meſmement quand ilz ouirent dire que Heraclides s'en venoit vers eulx, & eurent affection ſinguliere à luy.

XLIII. Ceſtuy Heraclides eſtoit un de ceulx qui avoyent eſté chaſſez & bannis, homme de guerre, bon capitaine & bien cogneu pour les charges qu'il avoit euës ſoubz les tyrans, mais qui ne demouroit jamais ſtable en un propos, ains eſtoit inconſtant & leger en toutes choſes, & moins encore ferme qu'ailleurs en compagnie d'affaires & de charges, où il eſtoit queſtion de ſuperintendence & d'honneur : il avoit eu quelque different avecques Dion eſtant au Peloponeſe, à l'occaſion dequoy il ſe delibera de tenir ſon reng à part, & s'en venir avec ſa flotte ſeule contre le tyran. Si feit tant qu'il arriva à Syracuſe avec ſept galeres & trois autres vaiſſeaux, là où il trouva Dionyſius de rechef emmuré dedans le chaſteau, & les Syracuſains ayans les teſtes levées : ſi ſe meit incontinent à s'inſinuer par toutes manieres de careſſes en la grace du menu peuple, ayant de nature une certaine façon de faire, attrayante à manier & mener un populaire qui ne demande qu'à eſtre flatté : & luy fut d'autant plus aiſé à les gaigner, que desja ilz ſe faſchoyent de la gravité de Dion, comme d'un homme trop

austere & trop severe pour gouverner une chose publique : car ilz estoyent desja devenuz si pleins de leur vouloir, & si fiers de se voir les plus forts, qu'ilz vouloyent estre flattez & caressez, comme lon fait ordinairement ès citez franches un peuple seigneur, avant qu'ilz fussent entierement affranchis : & tout premierement sans estre assemblez de l'authorité des gouverneurs, ilz s'en coururent de leur propre mouvement au lieu des assemblées publiques, là où ilz eleurent Heraclides admiral : & comme Dion, cela entendu, fust venu vers eulx se plaindre du tort qu'ilz luy faisoyent, en leur remonstrant, que bailler maintenant ceste puissance à Heraclides, estoit luy oster celle qu'ilz luy avoyent premierement baillée, pourautant qu'il ne demouroit plus souverain, si on elisoit autre que luy chef de la marine, les Syracusains adonc par acquit & mal vouluntiers revocquerent le pouvoir qu'ilz avoyent donné à Heraclides. Cela fait, Dion l'envoya prier de venir parler à luy en sa maison, & quand il fut venu, le tensa un petit, luy remonstrant que ce n'estoit ny honestement, ny utilement fait à luy, de briguer & estriver pour l'honneur encontre luy, en temps si perilleux qu'il ne falloit que la moindre occasion du monde pour perdre tout : puis de rechef luymesme teint assemblée de ville, en laquelle

il establit Heraclides admiral, & suada à ses citoyens de luy decerner des gardes comme il en avoit.

XLIV. Heraclides de paroles & de mines, faisoit la cour à Dion, confessant en public qu'il estoit bien tenu à luy, estant tousjours à sa cueuë tout humblement, & faisant ce qu'il luy commandoit : mais ce pendant en secret il alloit suscitant & mutinant le menu populaire, en irritant ceulx qu'il cognoissoit plus enclins à nouvelletez : par lesquelles menées il embrouilla Dion de tant de troubles, & le meit en telle perplexité, qu'il ne sçavoit plus que faire ne que dire : car s'il estoit d'opinion que lon laissast sortir du chasteau Dionysius en paix, on le calumnioit, qu'il le faisoit pour l'espargner & luy sauver la vie : si ne les voulant fascher, il continuoit le siege sans rien mettre en avant, il leur sembloit qu'il faisoit durer ceste guerre expressement, à celle fin qu'il fust plus long temps capitaine en chef, & qu'il teinst en crainte plus longuement ses citoyens.

XLV. Or y avoit il pour lors à Syracuse un nommé Sosis, qui n'estoit cogneu ny renommé entre les Syracusains pour autre chose, que pour sa meschanceté & temerité, estimant que c'estoit abondance de liberté, que d'avoir licence jusques là effrenée, d'ozer dire de telles choses

comme il feit : car espiant les moyens de faire desplaisir à Dion, premierement un jour qu'il y avoit assemblée de ville, il se dressa en pieds, & appella les Syracusains bestes, entre plusieurs autres injures qu'il leur dit, s'ilz ne s'appercevoyent, qu'estans sortis d'une folle & yvre tyrannie, ilz avoyent maintenant receu un maistre sobre, vigilant, & avisé tyran. Après qu'il se fut monstré apertement ennemy de Dion, pour ce jour là il s'absenta de la place, & le lendemain on le veit courir parmy la ville tout nud, ayant la teste & le visage plein de sang, comme s'il y eust eu quelques gens à sa cueuë qui l'eussent poursuyvy, & se jettant en tel estat au beau milieu de la place, alla criant par tout, que c'estoyent les soudards de Dion qui avoyent failly à le tuer, monstrant sa teste blecée.

XLVI. Il y avoit beaucoup des assistens qui prenoyent le cas bien à cueur, & qui se partialisoyent avec luy, crians alencontre de Dion, que c'estoit meschamment & tyranniquement fait à luy, de vouloir par crainte & danger d'estre ainsi batu & meurtry, oster la liberté de parler aux citoyens. Toutefois combien que ce fust une assemblée confuse, seditieuse & turbulente, Dion y vint, & respondit aux charges que lon luy mettoit sus, faisant promptement apparoir, que cestuy Sosis estoit frere propre de l'un des gardes

&

& satellites de Dionysius, qui luy avoyent mis en teste de troubler ainsi & mettre en combustion la cité, pourautant que Dionysius n'avoit plus d'autre esperance ny moyen de se sauver, sinon en suscitant ainsi des seditions & partialitez entre eulx, tant qu'ilz se deffiassent les uns des autres : incontinent les chirurgiens furent appellez pour visiter la bleceure de ce Sosis, lesquelz trouverent que c'estoit plus tost une esgratigneure superficielle, que bleceure faitte d'un coup violentement donné : car les playes de coups d'espée sont tousjours au milieu plus profondes, & celle de Sosis estoit par tout legere, ayant plusieurs commencemens, & faitte à plusieurs reprises, comme il estoit vray-semblable que pour la douleur il avoit lasché la couppeure, & puis y avoit remis le ferrement à plusieurs fois. Davantage sur ces entrefaittes survindrent quelques uns de ses familiers qui apporterent en pleine assemblée un rasoir, & compterent, comme en passant leur chemin ilz avoyent rencontré Sosis tout ensanglanté, disant qu'il s'enfuyoit devant les soudards de Dion, qui ne faisoyent tout à l'heure que de le venir blecer, au moyen dequoy ilz s'estoyent incontinent mis à les poursuyvre, mais qu'ilz n'avoyent trouvé personne, ains avoyent apperceu en allant ce rasoir que lon avoit jetté dessoubz une pierre creuse à l'endroit de là où ilz l'avoyent

premierement veu venir vers eulx. Par ainsi se portoit desja mal le cas de Sosis : mais quand encore oultre toutes ces preuves & indices, ses serviteurs domestiques vindrent porter tesmoignage contre luy, qu'il estoit sorty de la maison tout seul de grand matin avant jour, tenant en sa main un rasoir, alors ceulx qui chargeoyent & accusoyent Dion ne sçeurent plus que dire, & se retirerent, & le peuple condamnant Sosis à mourir, fut appaisé envers Dion.

XLVII. Toutefois si avoyent ilz tousjours les soudards estrangers pour suspects, mesmement quand ilz veirent que la plus part des combats qu'ilz avoyent contre le tyran se faisoit par mer, depuis que Philistus fut venu de la coste de l'Apouille avec grand nombre de galeres au secours du tyran : car alors ilz estimerent que ces soudards estrangers, qui estoyent armez de toutes pieces pour les combats de terre ferme, ne leur servoyent plus de rien à leur guerre, ains qui plus est, que c'estoyent eulx mesmes qui les tenoyent en seureté, par ce qu'ilz estoyent gens de marine exercitez aux combats de mer, & qu'ilz estoyent les plus forts par le moyen de leurs navires : mais encore les esleva & leur haulsa bien le cueur davantage la bonne fortune d'une bataille qu'ilz eurent sur la mer, en laquelle ayans vaincu Philistus, ilz se porterent

cruellement & barbarement envers luy. Il est bien vray, que Ephorus escrit qu'il se desfeit luy-mesme, quand il veit que sa galere estoit prise : mais Timonides qui fut tousjours quant & Dion, depuis le commencement que ces choses se feirent, escrivant au philosophe Speusippus, dit qu'il fut pris vif, parce que sa galere donna en terre, & que les Syracusains luy osterent premierement sa cuirace, & le meirent tout nud, & après luy avoir fait & dit plusieurs villainies, luy coupperent la teste, puis en baillerent le corps aux jeunes enfans, leur commandans qu'ilz le trainassent tout le long du quartier de la ville nommé l'Acradine, & qu'ilz l'allassent puis après jetter dedans les quarrieres. Et Timæus l'oultrageant encore davantage, dit que les petits enfans en attacherent le corps mort par la jambe dont il estoit boiteux, & qu'ilz le trainerent par toute la ville, où il fut injurié & oultragé par tous ceulx de Syracuse, estans bien aises de voir trainer par la jambe celuy qui avoit dit qu'il ne falloit pas que Dionysius s'enfuist de la tyrannie sur un cheval leger, ains qu'il falloit que lon l'en tirast par la jambe, plus tost que d'en sortir vouluntairement. Et toutefois Philistus recite ceste parole, non comme ditte à Dionysius par luy, ains par un autre. Mais Timæus prenant pour couleur & occasion non injuste de mesdire,

l'affection, la diligence & la fidelité que Philistus avoit tousjours monstré à l'entretenement & defense de la tyrannie, s'emplit à cueur saoul d'oultrages & de villainies qu'il luy dit en cest endroit. Or quant à ceulx qu'il avoit de faict oultragez s'ilz furent inhumains jusques à perdre par courroux le sentiment des cruautez qu'ilz luy faisoyent, à l'adventure leur estoit il pardonnable : mais ceulx qui depuis sa mort en ont escrit les gestes, qui ne furent oncques offensez de luy en sa vie, & qui doivent en escrivant user de raison, il me semble que le soing de leur estime & reputation requeroit, qu'ilz ne luy reprochassent point oultrageusement & avec une sotte mocquerie, les adversitez & malheurs qui peuvent par fortune aussi tost advenir au plus homme de bien du monde qu'à luy. Aussi peu sagement fait Ephorus de louer Philistus lequel combien qu'il soit très ingenieux à pallier de belles excuses, beaucoup de meschans actes & de mauvaises meurs, & eloquent à inventer des raisons fardées de paroles honestes si ne se sçauroit il luymesme, encore qu'il y employast tous ses cinq sens de nature, sauver de ceste charge, qu'il n'ait esté l'homme du monde qui a le plus favorisé les tyrans, & qui a tousjours aimé, sur tout desiré & admiré les delices, la puissance, les richesses & les alliances des tyrans ;

mais celuy qui ne louë les actes de Philistus, ny aussi ne luy reproche ses calamitez, tient le vray moyen qu'il fault tenir à un historiographe.

XLVIII. Après la mort de Philistus, Dionysius envoya devers Dion, luy faire offre de luy livrer entre ses mains le chasteau, les armes & les soudards qui estoyent dedans, avec argent pour les souldoyer l'espace de cinq mois entiers, moyennant qu'il luy fust permis de s'en aller à sauveté demourer en Italie, & illec jouir des fruicts d'une certaine contrée que lon appelle Gyarta, estant au territoire de Syracuse, où il y a beaucoup & de bien bonne terre qui prent depuis le bord de la mer & monte contremont au dedans de l'isle. Dion ne voulut point recevoir cest offre, ains respondit qu'il falloit le requerir aux Syracusains, lesquelz esperans qu'ilz prendroyent aiseement Dionysius vif, chasserent & ne voulurent point ouir ses ambassadeurs. Quoy voyant Dionysius laissa le chasteau entre les mains de son filz aisné Apollocrates, & ayant espié l'opportunité d'un vent impetueux & violent, feit secrettement charger sur quelques navires les personnes qu'il avoit les plus cheres avec ses plus riches & plus precieux meubles, puis se meit à la voile sans estre apperceu de Heraclides admiral de Syracuse, auquel pour ceste cause les Syracusains voulurent grand mal, & crioyent incef-

famment après luy : mais pour appaifer ce mefcontentement du peuple, il attiltra un certain orateur faict à fa pofte nommé Hippon, qui meit en avant au peuple qu'il falloit diftribuer & partir egalement tout le territoire, & que le commencement de liberté eftoit l'egalité, & de fervitude la pauvreté à ceulx qui n'avoyent nulz heritages.

XLIX. Heraclides favorifant à cefte fentence, & mutinant le menu populaire à l'encontre de Dion qui y contrarioit, feit tant qu'il perfuada aux Syracufains, non feulement de conclurre & arrefter ce qu'il avoit propofé en affemblée de confeil, mais auffi de ne payer plus la foulde des foudards eftrangers, & d'elire d'autres capitaines & gouverneurs, fe delivrans de l'ennuyeufe feverité de Dion. Mais en fe cuidant tout à coup relever & reffourdre de la tyrannie, ne plus ne moins que d'une longue maladie, & voulans hors de faifon faire tout ce que font les peuples francs de longue main, ilz ruinoyent eulx mefmes leurs affaires, & empefchoyent les deffeings de Dion qui vouloit, comme un bon medecin, contenir la ville en eftroitte & reglée diete. Ainfi comme ilz eftoyent affemblez pour elire de nouveaux officiers au cueur d'efté, il furvint des orages de tonnerres horribles & d'autres finiftres prefages de l'air, qui l'efpace de quinze jours

continuellement feirent tousjours lever & retirer le peuple toutes les fois qu'il s'assembloit : tellement que pour crainte de ces celestes prodiges ilz n'ozerent oncques, durant ce temps, creer de nouveaux magistrats. Quelques jours après, ainsi que ceulx qui manioyent le peuple par leur beau parler ayans choisy un serein asseuré procedoyent à l'election des officiers, il y eut un bœuf attelé à un chariot, & qui avoit assez accoustumé de voir du monde & d'ouir du bruit, lequel toutefois, ne sçait on comment, s'effaroucha lors contre le bouvier qui le menoit, & rompant le joug auquel il estoit lié, prit sa course de grande roideur droit au theatre, là où il feit bien sourdre le peuple, & l'escarta fuyant en grand desordre çà & là, puis alla regibbant & renversant tout ce qu'il trouva en son chemin, courir autant de la ville, comme les ennemis en occuperent depuis.

L. Ce neantmoins les Syracusains ne faisans compte de tout cela, eleurent vingt & cinq capitaines, dont Heraclides fut l'un, & envoyerent secrettement vers les soudards estrangers pour sonder s'ilz les pourroyent soubstraire à Dion, & les retirer à eulx en leur faisant de grandes promesses, & entre autres de leur donner droit de bourgeoisie egal à eulx. Les soudards n'y voulurent oncques entendre, ains fidelement &

de grande affection prirent Dion entre eulx avec leurs armes, & l'enfermans au milieu d'eux le menerent hors de la ville, ne faisans desplaisir à personne, mais bien reprochans l'ingratitude & la meschanceté à tous ceulx qu'ilz rencontroyent en leur chemin. Adonc les Syracusains les mesprisans pour leur petite trouppe, & pource qu'ilz ne les assailloyent point les premiers, se confians au contraire en ce qu'ilz estoyent en bien plus grand nombre qu'eulx, leur allerent courir sus cuidans qu'ilz viendroyent facilement à bout d'eulx, mesmement dedans la ville, & qu'ilz les occiroyent tous. Dion se voyant reduit à ceste contrainte de fortune, qu'il falloit necessairement ou qu'il combatist à l'encontre de ses citoyens, ou qu'il fust tué avecques ses soudards, rendoit les mains aux Syracusains, & les prioit le plus affectueusement qu'il pouvoit, leur monstrant le chasteau tout plein d'ennemis, qui se monstroyent de dessus les murailles, & regardoyent tout ce qu'ilz faisoyent : à la fin quand il veit qu'il n'y avoit ordre d'appaiser l'impetuosité de ceste multitude, & que toute la ville estoit menée par les souflemens de ces seditieux flateurs du peuple, ne plus ne moins que la mer est agitée des vents, encore defendit il à ses soudards de les aller charger : mais bien feirent ilz seulement semblant de leur vouloir courir sus avecques grand cris, en faisant

bruire leurs armes, & lors il n'y eut homme des Syracusains qui ozast arrester en place, ains se meirent tous à fouir courans atravers les rues, sans que personne les chassast : car Dion rappella incontinent ses gens, & les mena droit au territoire des Leontins, dont les officiers & nouveaux gouverneurs de Syracuse, voyans que les femmes mesmes se mocquoyent d'eulx, & voulans reparer la honte qu'ilz avoyent receue, feirent de rechef prendre les armes à leurs gens, & se meirent de rechef à poursuyvre Dion à la trasse, lequel ilz trouverent sur le bord d'une riviere, comme il la vouloit traverser. Si commencerent leurs gens de cheval à escarmoucher un petit sa trouppe : mais quand ilz veirent qu'il ne supportoit plus doulcement ny paternellement leurs faultes, ains leur monstroit visage courroucé, & mettoit en bataille ses gens contre eulx, ilz tournerent le dos une autre fois plus laschement encore & plus villainement qu'ilz n'avoyent fait la premiere fois, & se retirerent fuyans en la ville, sans qu'il y eust gueres de leurs gens tuez.

LI. Les Leontins receurent Dion avecque grands honneurs, prirent les soudards estrangers à leur soulde, & les feirent leurs bourgeois, & si envoyerent des ambassadeurs vers les Syracusains pour leur remonstrer qu'ilz eussent à leur faire la raison. Les Syracusains envoyerent aussi de

leur costé vers les Leontins pour charger & accuser Dion. Si furent assemblez en la cité des Leontins tous ceux qui estoyent de leur ligue & confederation, en laquelle assemblée, après que les raisons sur ce eurent esté deduittes & ouyes d'une part & d'autre, il fut dit que les Syracusains avoient le tort : mais ilz n'acquiescerent pas pourtant à la sentence de leurs alliez : car ilz estoyent desjà devenuz insolents & superbes, à cause qu'ilz n'avoyent plus personne qui leur commandast, ains avoyent des capitaines qui ne cherchoyent qu'à leur complaire, & craignoyent de les courroucer.

LII. Après cela arriverent à Syracuse quelques galeres de Dionysius, dont estoit capitaine Nypsius Neapolitain, qui menoit vivres & argent à ceulx qui estoyent assiegez dedans le chasteau. Il y eut rencontre, de laquelle les Syracusains gaignerent la victoire, & prirent quatre galeres à trois rengs de rames de celles du tyran : mais ilz abuserent oultrageusement de leur victoire : & pource qu'il n'y avoit ame qui leur commandast, employerent leur resjouissance en banquets dissoluts, & assemblées folles & desordonnées, se donnans si peu de soing de leurs affaires, que lors qu'ilz pensoyent desjà tenir le chasteau, ilz perdirent presque leur ville : car Nypsius voyant qu'il n'y avoit nul endroit en la cité qui ne fust desar-

royé, & que le menu populaire ne faisoit autre chose tout le long du jour, jusques bien avant en la nuict, que boire, yvrongner, & danser au son des fluftes & haulbois, & que les gouverneurs eulx mesmes estoyent aussi bien aises de voir une telle feste, ou bien feignoyent & n'osoyent user de commandement & de contrainte envers ce peuple qui estoit tout yvre; embrassa très sagement l'occasion qui s'offrit d'elle mesme, & feit assaillir la muraille, dont le chasteau estoit emmuré, laquelle il gaigna & la rompit : puis envoya les soudards Barbares en la ville, leur commandant faire de tous ceulx qu'ilz rencontreroyent ce qu'ilz vouldroyent ou pourroyent. Parquoy les Syracusains s'apperceurent tantôt bien de leur mal, mais tard & à grande peine y donnerent ilz aucune provision, tant ilz furent estonnez : car c'estoit un vray sac de ville que ce qui s'y faisoit, par ce que lon tuoit les hommes, on demolissoit la muraille, on emmenoit les femmes & petits enfans prisonniers, crians & pleurans, dedans le chasteau, & si desesperoyent les capitaines d'y pouvoir mettre aucun ordre, ni de se servir de leurs gens contre les ennemis qui se jettoyent de tous costez pesle mesle parmy eulx.

LIII. Estant la ville en tel estat, & approchant desjà le peril du quartier, que lon nommoit

Acradine, où lon n'avoit encore point touché; & sur lequel seul se pouvoit plus appuyer l'esperance de leur ressource, il n'y avoit celuy qui ne sentist bien en soymesme qu'il falloit rappeller Dion, mais personne n'en parloit pourtant, ayans honte de leur ingratitude & de la grande folie qu'ilz avoyent faitte en le chassant: toutefois la necessité les pressant, il y eut aucuns des alliez & des gens de cheval qui crierent qu'il falloit rappeller Dion, & envoyer querir les soudards Peloponesiens, qui estoyent avec luy au territoire des Leontins. Si tost que la premiere parole en fut ouye, & qu'il se trouva quelqu'un qui prit la hardiesse de le dire, tous les Syracusains se prirent à crier que c'etoit le poinct, & en furent si aises, que les larmes en vindrent de joye aux yeux à chascun, prians aux dieux qu'il leur pleust le leur ramener, tant ilz desiroyent de le ravoir: car ilz ramenoyent en memoire comment il estoit ferme & courageux aux dangers, & comme non seulement il ne s'effroyoit jamais, ains les asseuroit de sa hardiesse, & les encourageoit de sorte qu'ilz ne craignoyent point d'aller soubz sa conduitte affronter leurs ennemis. Si luy furent envoyez incontinent de la part des alliez Archonides & Telesides, & de la part des nobles qui servoyent à cheval, cinq autres avec Hellanicus, lesquelz

se meirent en chemin courans sur leurs chevaulx à bride abbattue, de sorte qu'ilz arriverent en la ville des Leontins qu'il estoit desjà environ le soleil couchant, & descendans le plus habilement qu'ilz peurent, s'allerent tout premier jetter aux piedz de Dion, auquel ilz exposerent en plorant les miseres des Syracusains. Desjà y survenoyent aucuns des Leontins, & plusieurs des soudards Peloponesiens s'amassoyent alentour de Dion, se doubtans bien qu'il estoit survenu quelque chose de nouveau à voir la grande instance, & l'humble priere que faisoyent ces deputez de Syracuse.

LIV. Parquoy Dion les prit incontinent & les mena luymesme au théatre où se faisoyent les assemblées de ville : tout le monde y accourut aussi tost de grande affection, & adonc Archonides & Hellanicus par luy introduits, compterent sommairement devant toute l'assistence, la grandeur de leurs maux, requerans les gens de guerre estrangers de venir porter aide aux Syracusains sans tenir leur cueur, ny se ressentir des tortz que lon leur avoit faits, attendu qu'ilz en avoyent desjà payé plus griefve amende, que eulx mesmes qu'ilz avoyent oultragez n'eussent daigné prendre ny exiger d'eulx. Quand ilz eurent achevé de dire, il y eut un grand silence en tout le theatre, & adonc se leva Dion &

commencea à parler : mais les grosses larmes qui luy tumboyent des yeulx, luy empeschoyent la voix, & les soudards estrangers ayant compassion de le voir plorer, le prierent de ne se fascher point, & d'avoir bon courage. Parquoy Dion, après s'estre un peu revenu de la douleur qu'il avoit sentie, se prit à dire, « Seigneurs » Peloponesiens, & vous, seigneurs alliez, je » vous ay icy assemblez, pour deliberer & con» sulter entre vous de ce que vous avez à faire : » car quant à moy, il ne me seroit point ho» neste de consulter de ce que je doy faire » maintenant, que la ville de Syracuse s'en va » perdue : & pource, si je ne la puis sauver, à » tout le moins me veux-je faire ensepulturer » au feu & en la ruine de mon païs : mais quant à » vous, si vous avez vouloir de secourir encore » à ceste fois nous autres très mal conseillez, & » non moins infortunez, vous releverez sur ses » pieds la pauvre cité de Syracuse, qui est votre » ouvrage : ou, si pour la souvenance des griefs » & torts que vous ont fait les habitans d'icelle, » vous les voulez laisser exterminer, au moins » je prie aux dieux qu'il leur plaise vous payer » condigne recompense de la vertu, loyaulté & » bonne voulunté que vous avez jusques icy » monstrée envers moy, vous suppliant d'avoir » memoire de Dion lequel n'a abandonné ny

» vous cy devant quand on vous a oultragez, ny » ses citoyens quand ilz ont esté affligez ». Ainsi comme il parloit encore, les soudards estrangers saillirent en avant avec grands cris, & le prierent qu'il les menast en diligence au secours de Syracuse : & adonc les envoyez des Syracusains les saluerent en les embrassant, & priant aux dieux qu'ilz envoyassent tant à Dion comme à eux, le comble de leurs desirs.

LV. Après que le bruit fut appaisé, Dion leur commanda qu'ilz s'en allassent tout de ce pas apprester, & qu'ilz se trouvassent avec leurs armes, si tost qu'ilz auroyent souppé, là mesme, ayant proposé de partir la nuict mesme pour aller au secours de son païs : mais à Syracuse, tant que jour dura, les capitaines & gens de guerre de Dionysius ne cesserent oncques de faire tous les maux du monde en la ville, & quand il fut nuict se retirerent dedans le chasteau n'ayans perdu que bien peu de leurs gens : & adonc les séditieux gouverneurs des Syracusains reprirent cueur, esperans que les ennemis se tiendroyent à ce qu'ilz avoyent fait, & commencerent à mettre en teste à leurs citoyens, qu'ilz devoyent laisser là Dion, & ne le recevoir point s'il venoit à leur secours avec ses estrangers, disans qu'ilz estoyent plus gens de bien qu'eulx pour sauver leur ville, & defendre leur liberté

eulx mesmes, sans aide d'autruy. Ainsi furent de rechef envoyez d'autres ambassadeurs vers Dion, les uns de par les capitaines & gouverneurs de la ville pour le divertir de venir, & d'autres au contraire de par les gens de cheval & de par ses familiers & amis, pour le faire haster : au moyen de laquelle diversité il cheminoit lentement & tout à son aise. Quand la nuict fut bien advancée, ceulx qui vouloyent mal à Dion se saisirent des portes pour le garder d'entrer : & Nypsius feit de rechef sortir du chasteau ses soudards bien mieulx deliberez & en plus grand nombre qu'ilz n'estoyent auparavant, avec lesquelz il abattit incontinent toute la muraille que lon avoit bastie devant le chasteau, courut & saccagea toute la ville. A ceste saillie lon tuoit non seulement les hommes, comme lon avoit fait à la premiere fois, mais aussi les femmes & les petits enfans, & ne s'amusoyent plus gueres au pillage, mais à tout perdre & exterminer. Car pource que desjà Dionisius voyoit [1] bien que tout estoit desesperé pour luy, il conceut si grande haine contre les Syracusains, qu'il delibera d'ensepvelir, par ma-

[1] On a vu précédemment que Denys n'étoit plus à Syracuse en ce moment. Ainsi il faut regarder ce que dit ici Plutarque comme exprimant les sentiments, & les ordres que Denys avoit donnés en partant.

niere

niere de dire, sa tyrannie, puisqu'il falloit qu'il la perdist, en la ruine & desolation totale de leur cité : & pour prevenir le secours de Dion, & plus promptement desoler, ruiner & reduire tout à neant, ilz userent de feu, embrazans à la main ce qui estoit le plus près d'eulx, avecques des torches & des flambeaux, semans des lances & flesches à feu avecques des arcs, ès parties plus loingtaines & plus reculées de la ville : par ainsi ceulx qui s'enfuyoyent pour le feu, estans rencontrez ès rues par les soudards, estoyent passez au fil de l'espée : ceulx qui s'estoyent jettez en leurs maisons, estoyent contraints pour le feu d'en resortir : car il y avoit desjà grand nombre de maisons embrazées, & qui tumboyent dessus ceulx qui alloyent & venoyent.

LVI. Ceste calamité fut principale cause que tous les Syracusains d'un accord ouvrirent les portes à Dion : car depuis qu'il avoit ouy dire en chemin que les gens de guerre de Dionysius s'estoyent retirez & renfermez dedans le chasteau, il ne s'estoit pas gueres hasté de venir : mais quand il fut jour, il vint premierement au devant de luy quelques gens de cheval qui luy apporterent les nouvelles que les ennemis avoyent une autre fois repris la ville : puis vint aucuns de ses adversaires mesmes le prier de se haster. Et comme

le mal tirast oultre en croissant & empirant tousjours, Heraclides y envoya son frere, & puis Theodotes son oncle, le supplier de venir vistement au secours, pource qu'il n'y avoit plus personne qui resistast aux ennemis, à cause qu'il estoit blecé luy, & que la ville estoit bien près d'estre du tout entierement destruite & bruslée. Quand ces nouvelles vindrent à Dion, il estoit encore loing des portes de la ville environ quatre lieuës [1] : si declara aux soudards estrangers le danger auquel estoit la ville, & les ayans un peu preschez, les mena, non plus le pas, mais courans vers la ville, rencontrant tousjours en son chemin des messagers les uns sur les autres, qui luy venoyent au devant le solliciter de se haster : & au moyen que les soudards feirent une extreme diligence, & d'une singulierement bonne affection, il entra par les portes au quartier de la ville qui se nomme Hecatompedon, & d'arrivée envoya devant contre les ennemis, ceulx qu'il avoit les plus legerement armez, à celle fin que ceulx de Syracuse les voyans prissent courage, cependant qu'il mettoit en bataille ses autres soudards pesamment armez, & les citoyens qui y accouroyent & se venoyent joindre à luy, desquelz il y feit plusieurs esquadrons plus longs que larges, & ordonna ceulx

[1] Grec, soixante stades, deux lieues & demie.

qui auroyent la charge de les conduire, à celle fin, qu'en courant sus aux ennemis de plusieurs costez tout ensemble, il leur fût plus espouventable.

LVII. Quand il eut preparé tout son cas & fait sa priere aux dieux, qu'on le veit passer atravers la ville marchant contre les ennemis, adonc se leva un bruit, une resjouissance publique, & une grande clameur militaire entremeslée de vœuz, prieres & admonestemens de tous les Syracusains, qui appelloyent Dion leur saulveur & leur dieu, & les soudards estrangers leurs concitoyens & leurs freres. Et n'y eut homme en Syracuse si aimant sa personne, ny tant craignant la mort, qui ne monstrast estre pour lors en plus grand esmoy du salut de Dion tout seul, que de tous les autres ensemble : car ilz le voyoyent s'aller jetter au peril le premier atravers le feu, marchant dedans le sang & par dessus les corps morts qui gisoyent emmy les rues & places de la ville. Or est il vray, que seulement aller joindre & affronter les ennemis, estoit bien chose dangereuse, pource que c'estoyent gens totalement enragez, & si s'estoyent rengez en bataille au long du mur qu'ilz avoyent abbatu, en lieu dont l'approche & l'advenue estoit bien malaisée & difficile à gaigner : mais le danger du feu troubloit & estonnoit encore.

plus les estrangers & leur empeschoit plus le chemin : car de quelque costé qu'ilz se tournassent, ilz veoyent tout alenviron d'eulx la flamme qui brusloit les maisons d'alentour, & falloit qu'ilz marchassent par dessus les ruines ardentes, & qu'ilz courussent en grand danger entre les grands pans de parois & de murailles qui tumboyent, & en passant atravers la fumée espesse meslée de force poucier, qu'ilz taschassent à entretenir & ne rompre point l'ordonnance de leurs rengs. Quand ce vint à charger les ennemis, ilz ne peurent combatre main à main, que peu en nombre contre peu, à cause que le lieu estoit estroit & bossu : mais les Syracusains à force de crier & d'inciter encouragerent tellement ceulx de leur party, que finablement Nypsius & ses gens furent contraints d'abandonner la place. La plus grande partie se sauva de vistesse dedans le chasteau, duquel ilz estoyent bien près : les autres qui n'y peurent entrer assez à temps, s'en fouirent çà & là, que les soudards Grecs occirent en courant après.

LVIII. La qualité du temps ne permeit point aux vainqueurs recevoir promptement le fruict de leur victoire, ny la resjouissance, les caresses & embrassemens convenables à un si grand effect : car les Syracusains s'en allerent chacun en sa maison pour esteindre le feu, qui à grande peine

peut eſtre eſteinct de toute la nuict. Incontinent que le jour fut venu, il n'y eut pas un des autres mutins flatteurs de peuple qui ozaſt arreſter en la ville, ains ſe condamnans eulx meſmes, prirent la fuitte. Heraclides & Theodotes ſeulz ſe vindrent d'eulx meſmes rendre entre les mains de Dion, confeſſans qu'ilz luy avoyent fait tort, & le ſupplians qu'il ſe vouluſt monſtrer meilleur envers eulx, qu'ilz n'avoyent fait envers luy, & que c'eſtoit choſe ſeante & convenable à luy, qui n'avoit ſon pareil en toute autre vertu, de ſe faire cognoiſtre plus magnanime à vaincre ſon courroux, que n'avoyent fait ſes ingrats adverſaires, leſquelz venoyent preſentement advouer, confeſſer & recognoiſtre qu'ilz eſtoyent moindres que luy en vertu, de laquelle ilz avoyent auparavant voulu eſtriver alencontre de luy. Telles prieres faiſoyent Heraclides & Theodotes à Dion : mais ſes amis l'enhortoyent qu'il ne pardonnaſt plus à deux ſi meſchans hommes, qui portoyent malignement envie à ſa gloire, & que s'il vouloit faire plaiſir aux ſoudards eſtrangers, il leur meiſt Heraclides entre leurs mains, & qu'il extirpaſt du gouvernement de la choſe publique de Syracuſe celle ſiene façon de careſſer & flatter le peuple, qui eſtoit une peſte non moins pernicieuſe en une cité que la tyrannie.

LIX. Dion en les reconfortant leur respondit, » Que les autres capitaines & chefz d'armée ont » accoustumé d'employer le plus de leur estude » aux exercices des armes & de la guerre, & » que de luy il avoit par long temps estudié & » appris en l'eschole de l'Academie à surmonter » l'ire, l'envie & toute contentieuse opiniastre- » té, de laquelle magnanimité la preuve & de- » monstration se fait, non pas en se portant » modereement envers ses amis ou envers les » gens de bien, ains en pardonnant doulcement, » & remettant humainement son coutroux à » ceulx par qui on a esté offensé : & que de » luy il aimoit beaucoup mieulx surmonter He- » raclides en bonté & justice, que non pas en » puissance ny en prudence, pourautant que là » estoit ce qui plus veritablement se doibt ap- » peller bien, & que ès beaux & glorieux faicts » d'armes, encore que nulle autre personne n'y » querelle part, si est ce que la fortune en pre- » rend la plus grande partie estre siene. Et si » Heraclides, disoit il, par envie a esté desloyal » & meschant, est ce pourtant à dire que Dion » par courroux doyve maculer sa vertu? Vray » est, que les loix des hommes portent qu'il » est plus juste de se revenger d'une injure faitte, » que de la faire premier : mais toutefois na- » ture monstre, que l'un & l'autre procede d'une

» mesme imbecillité : & combien qu'il soit bien » difficile de changer la mauvaistié d'un homme, » depuis qu'il a pris une habitude d'estre meschant, toutefois si n'est pas l'homme de nature si brutale, si farouche, ne si sauvage à » manier, que sa meschanceté ne se puisse bien » vaincre à la fin par beneficence, quand il voit » que lon retourne souvent à luy faire plaisir ».

LX. Dion usant de telz discours, pardonna à Heraclides, & se remettant à renfermer d'une closture le chasteau tout alentour, feit commandement aux Syracusains, que chacun eust à couper un pau, & à l'apporter là auprès : puis quand la nuict fut venue, mettant là soudards estrangers après, pendant que les Syracusains se reposoyent, on ne se donna garde qu'il eut environné le chasteau d'une cloison de pallis : tellement que le lendemain ceulx qui veirent la grandeur & soudaineté de l'ouvrage s'en esmerveillerent grandement, autant les ennemis que ceulx de la ville : & après avoir inhumé les morts, & racheté ceulx qui avoyent esté faits prisonniers, qui n'estoyent pas moins de deux mille, teint une assemblée de ville, en laquelle Heraclides meit en avant, que lon le devoir eslire capitaine souverain de Syracuse avec pleine puissance, tant par mer que par terre : ce que tous les plus gens de bien trouverent bon, & vou-

lurent le faire passer par les voix du peuple ; mais une tourbe des mariniers & autres gens mechaniques qui vivent de leurs bras, ne voulans souffrir que lon deposast Heraclides de l'admiraulté, se mutinerent, pensans, encore qu'il ne valust rien à autre chose, qu'au moins seroit il en tout & par tout plus populaire que Dion, & plus soubz la main de la commune. Dion leur conceda cela, & rendit pour l'amour d'eulx la charge de la marine à Heraclides : mais il les offensa d'autre costé bien griefvement, quand non seulement il resista à la chaulde poursuitte qu'ilz faisoyent, que les terres, maisons & heritages fussent entre tous divisez par egales portions, mais aussi cassa & annulla tout ce qui en avoit desjà paravant esté fait.

LXI. Parquoy Heraclides estant de sejour à Messine, prit de là nouveau commencement de rentrer en ses menées, & se meit à caresser les gens de guerre & de marine, qu'il avoit là menez quant & luy, & à les irriter alencontre de Dion, disant qu'il se vouloit faire tyran, & luy ce pendant traittoit secrettement avec Dionysius, par le moyen d'un Spartiate nommé Pharax, dequoy les plus notables personnages des Syracusains se doubterent bien, & en sourdit une sedition & mutinerie en leur camp, à l'occasion de laquelle y eut charté & grande

faulte de vivres à Syracuse, de sorte que Dion estoit en si grande perplexité, qu'il ne sçavoit qu'il devoit faire, & estoit blasmé & tensé de ses amis de ce qu'il avoit ainsi avancé & mis en authorité grande contre luymesme un homme si malaisé à manier, & si corrompu d'envie & de malignité comme estoit Heraclides. Et comme Pharax fust avec une armée logé près la ville de Neapolis en la marche des Agrigentins, Dion meit aux champs l'armée des Syracusains, ayant toutefois deliberé d'attendre encore à le combatre à un autre temps : mais par les crieries de Heraclides & de ses gens de marine, qui alloyent crians qu'il ne vouloit pas vuider ceste guerre par une battaille, ains vouloit qu'elle durast tousjours, à celle fin qu'il demourast aussi tousjours capitaine en chef, il fut contraint de donner la battaille, laquelle il perdit : toutefois la roupte ne fut pas grande, & advint plus par ce que ses gens se troublerent eulx mesmes, à cause de leurs partialitez, que autrement.

LXII. Au moyen dequoy Dion se preparoit pour venir de rechef à la bataille, & rassembloit ses gens, les preschant & leur donnant courage, quand sur le commencement de la nuict on luy vint apporter nouvelles que Heraclides avecques toute sa flotte s'en alloit cin-

glant droit à Syracuse en intention d'occuper la ville, & de l'en forclorre luy & son armée. Parquoy il prit incontinent avec luy ceulx qui avoyent le plus d'authorité en la ville, & qu'il cognoissoit de meilleure voulunté, avec lesquelz il chevaucha toute la nuict en si grande diligence, que le lendemain environ les neuf heures du matin, ilz se trouverent aux portes de Syracuse, ayans fait quarante & quatre lieuës [1] de chemin. Heraclides qui avoit fait tout son effort de le prevenir avecques ses navires, voyant qu'il estoit demouré derriere, tourna voile, & en errant par la mer sans avoir aucun but certain en ses affaires, rencontra par cas d'adventure Gæsylus Lacedæmonien, soy disant estre envoyé de Lacedæmone pour servir de chef aux Siciliens en ceste guerre, comme autrefois Gylippus y avoit esté envoyé. Il fut bien aise de l'avoir rencontré, & s'en munit comme d'un preservatif alencontre de Dion le monstrant aux confederez & alliez de Syracuse, & envoyant devant advertir & sommer par un herault ceulx de Syracuse de recevoir le capitaine Lacedæmonien, qui leur estoit envoyé pour les gouverner. Dion feit response que les Syracusains avoyent

[1] Grec, 700 stades, 29 lieues & un sixieme, à 24 stades pour la lieue. C'est déja bien assez, si ce n'est même trop pour si peu de temps.

assez de gouverneurs, & encore que les affaires requissent necessairement un capitaine Lacedæmonien, que luymesme l'estoit, ayant esté fait bourgeois de Sparte : parquoy Gæsylus desesperant de pouvoir obtenir la charge de capitaine general, s'en alla à Syracuse vers Dion, là où il feit l'appointement de Heraclides, moyenant les plus grands juremens & sermens du monde qu'il presta, & moyenant aussi que Gæsylus jura qu'il vengeroit luymesme Dion, & puniroit Heraclides si jamais il luy advenoit d'attenter ou machiner aucune meschanceté.

LXIII. Depuis cela les Syracusains casserent & rompirent leur armée de mer, pource qu'elle ne leur servoit plus de rien, & leur coustoit beaucoup à entretenir, & si estoit occasion de divorce & de sedition entre leurs gouverneurs, & se meirent à assieger le chasteau encore plus estroittement que devant, reedifians tout alentour la muraille qui avoit esté abbatue. Parquoy voyant le filz de Dionysius qu'il ne leur venoit secours de nulle part, que vivres leurs failloyent, & que les soudards devenoyent mauvais & meschants, n'ayant plus moyen de tenir, feit appointement avec Dion, & luy rendit entre ses mains le chasteau avec toutes les armes & autres meubles qui estoyent dedans : & de luy il prit sa mere & ses sœurs & chargea cinq ga-

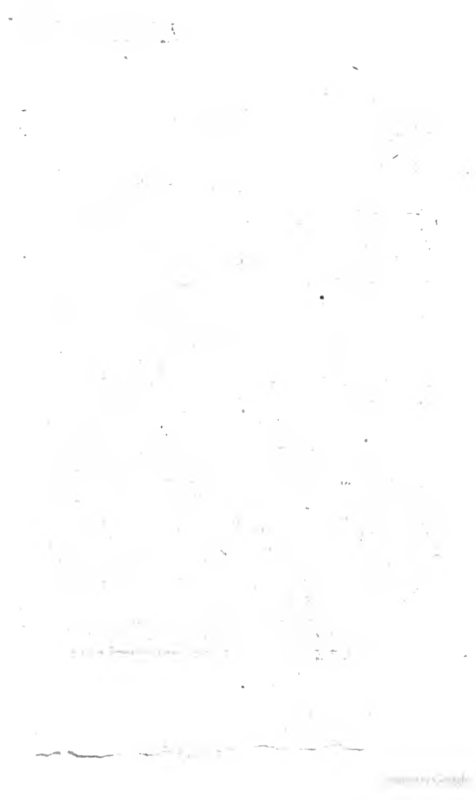
leres, avec lesquelles il se retira devers son pere, moyenant la sauvegarde que Dion luy feit, à ce qu'il s'en peust aller en seureté. Il n'y eut homme en toute la ville de Syracuse qui faillist à voir ce spectacle, ou si aucuns d'adventure en estoyent absents, les autres les appelloyent à haute voix tant qu'ilz pouvoyent crier, disans qu'ilz ne voyoyent pas le beau jour & le beau soleil qui lors premier pouvoit voir à son lever la cité de Syracuse pleinement affranchie. Car si jusques aujourd'huy entre les rares exemples de mutation de fortune on compte la fuitte de Dionysius, comme l'un des plus grands, des plus insignes & des plus notables qui furent onques, quelle liesse devons nous penser que receurent alors ceulx qui le chasserent, & quel contentement d'eulx mesmes devoyent avoir ceulx qui avec le moins de moyen qu'il est possible, ruinerent la plus grande & la plus puissante tyrannie qui fut jamais au monde ?

LXIV. Quand Apollocrates fut embarqué, & que Dion voulut entrer dedans le chasteau, les femmes qui y estoyent ne se peurent contenir ny attendre qu'il fust entré, ains luy coururent au devant jusques à la porte, Aristomache menant par la main le filz de Dion, & Areta la suyvant après toute esplorée, & doubtant en elle mesme comment elle devoit nommer & sa-



Dion remet son fils entre les mains de sa femme, comme un gage de réunion T. IX. P. 93.

A. Borel, Inv. 1786. L. M. Halbou, Sculp.



luer son mary, pourautant qu'un autre avoit eu sa compagnie. Quant à luy, il salua premierement sa sœur, & puis après son filz : & adonc Aristomache luy presentant Areta luy dit, « Nous » avons esté en grande captivité & misere, Dion, » pendant que tu as esté en exil : mais maintenant que tu es retourné & ès demouré victorieux, tu nous as delivré de tristesse, & » as fait que nous ozons bien maintenant lever » la teste, excepté ceste cy seule, laquelle je » miserable ay veuë, toy vivant, mariée par » force avec un autre. Puis que donques maintenant la fortune t'a fait seigneur & maistre » de nous, quel jugement fais tu de ceste contrainte ? comment veulx tu qu'elle te saluë, » ou comme son oncle, ou comme son mary » ? Ainsi que Aristomache disoit ces paroles, les larmes vindrent aux yeux à Dion, & prenant sa femme par la main doulcement & amiablement, luy bailla son filz, & luy commanda qu'elle s'en allast en la maison où il faisoit pour lors sa demourance, ayant mis le chasteau en sa puissance.

LXV. Les affaires luy estans ainsi succedez, il ne voulut recevoir aucun fruict ny aucun plaisir de sa prosperité presente avant que rendre graces à ses amis, faire des presens aux alliez de Syracuse, & principalement avant que de-

partir à ses familiers citoyens, & aux soudards estrangers à chacun quelque portion de profit & d'honneur selon son merite, surpassant en cela de magnanimité sa puissance : & ce pendant il se maintenoit quant à luy sobrement & petitement, se contentant de ce que premier luy venoit en main, dont chacun avoit sa vertu en grande admiration, consideré que non seulement toute la Sicile & Carthage, mais aussi universellement toute la Grece avoit les yeux jettez sur luy en une prosperité si grande, & n'estimoit pour lors rien au monde plus grand que luy, ne qu'il y eust autre capitaine, dont la prouesse ou la fortune fust plus illustre que la siene : & neantmoins se contenoit aussi sobrement & modestement tant en habillemens qu'en suitte de serviteurs & service de table, comme s'il eust esté en l'Academie vivant avecques Platon, & non pas conversant entre gens de guerre, capitaines & soudards, qui n'ont autre reconfort des travaux qu'ilz endurent, & des dangers où il fault qu'ilz se jettent ordinairement, sinon que de boire & manger leur saoul, & prendre leurs plaisirs tous les jours. Platon luy escrivit que tous les hommes de la terre avoyent les yeux fichez sur luy : mais luy, à mon jugement, ne regardoit qu'en un seul lieu d'une seule ville, c'est à sçavoir, en l'Academie, & ne vouloit

autres juges, ny autres ſpectateurs de ſes faicts que les eſtudians d'icelle, qui n'admiroyent ny aucun de ſes exploits, ny ſa hardieſſe, ny ſa victoire, ains regardoyent ſeulement s'il uſeroit modereement & attrempeement de ſa fortune, & s'il ſe ſçauroit bien contenir dedans les bornes de temperance, ayant fait de ſi grandes choſes.

LXVI. Quant à la gravité qu'il tenoit en parlant aux gens, & à la rigueur auſtere & inflexible, dont il uſoit envers le peuple, il s'opiniaſtra à n'en vouloir jamais rien diminuer ne relaſcher, combien que ſes affaires requiſſent fort qu'il uſaſt de doulceur & de grace, & que Platon l'en repriſt, & luy eſcriviſt que l'opiniaſtreté demouroit avec ſolitude, comme nous avons desja dit: mais il me ſemble qu'il le faiſoit pour deux raiſons : l'une pource qu'il n'avoit point de nature celle gracieuſeté de doulceur attrayante, & que ſon naturel y repugnoit : l'autre, qu'il s'eſtudioit de tirer au contraire les Syracuſains qui eſtoyent trop delicats & corrompuz par telles flatteries & ſemblables careſſes : car Heraclides ſe remeit de rechef à le harceler.

LXVII. Tout premier quand Dion l'envoya prier de venir au conſeil, il luy manda qu'il n'y iroit point, & qu'eſtant citoyen privé il ſe trouveroit à l'aſſemblée comme les autres quand il y

en auroit : & puis il le chargea de n'avoir pas demoly & rasé le chasteau, & de n'avoir pas voulu laisser faire le peuple, lequel vouloit ouvrir la sepulture de Dionysius l'aisné pour en jetter le corps dehors : & qu'il envoyoit querir des conseillers à Corinthe, & dedaignoit avoir pour compagnons au gouvernement de la chose publique les citoyens de la ville. A la verité aussi Dion voirement avoit envoyé querir des Corinthiens, esperant qu'il establiroit mieulx la forme de police qu'il avoit en l'entendement, quand ceulx là seroyent venuz, & avoit en pensée de rompre & enfraindre la pure democratie, c'est à dire, le gouvernement de ville, où le peuple a souveraine puissance de toutes choses, comme estant non une police, mais plus tost une foire & un marché, là où tout se vend, ainsi que dit Platon, & d'establir une sorte de police Laconiene & Cretique, meslée du gouvernement populaire, & du royal, qui seroit une aristocratie, c'est à dire, un petit nombre des plus gens de bien qui gouverneroyent & disposeroyent des principales & plus grandes choses. A quoy faire il estima que les Corinthiens luy serviroyent bien, voyant que ilz gouvernoyent leurs affaires plus par un petit nombre de gens de bien eleuz qu'autrement, & qu'ilz ne commettoyent point beaucoup de choses aux voix du peuple : & pourautant qu'il se tenoit tout asseuré

que

que Heraclides luy resisteroit & contrarieroit en cela, & qu'au demourant il cognoissoit bien que c'estoit un homme turbulent, seditieux, inconstant & muable, il permeit adonc à ceulx qui de piеça l'eussent fait, s'il ne les en eust gardez, de l'aller tuer, & l'allerent trouver en sa maison, où ilz le feirent mourir. Ceste mort fut bien desplaisante aux Syracusains : mais Dion luy feit preparer honorables obseques, & accompagna le corps jusques à la sepulture avec toute l'armée qui le suyvit : puis feit une harengue au peuple, par laquelle il leur donna à entendre qu'il estoit impossible de faire qu'il n'y eust des troubles & seditions en la ville, tant que Dion & Heraclides eussent esté au gouvernement ensemble.

LXVIII. Or y avoit il l'un des familiers de Dion nommé Callippus [1], natif d'Athenes, que Platon dit n'estre point venu à la cognoissance & familiarité de Dion pour l'occasion de l'estude de la philosophie, ains par le moyen de ce qu'il luy avoit esté guide à le mener voir les mysteres & secrettes ceremonies des sacrifices, & pour autre telle frequentation & communication vulguaire : mais neantmoins il l'avoit accompagné en ceste guerre, estant bien honoré de luy, & avoit entré quant & luy en la ville le premier de tous ses amis couronné d'un chappeau de

[1] Cornelius Népos le nomme Callicrate.

fleurs, & s'estoit bien fait voir & cognoistre en toutes les rencontres & combats qui s'estoyent faits. Cestuy Callippus voyant que les premiers & les meilleurs amis de Dion avoyent esté tous tuez en ceste guerre, que Heraclides estoit mort, & que le peuple de Syracuse n'avoit plus de chef, & davantage que les soudards qui estoyent avec Dion, luy portoyent plus d'affection qu'à nul des autres, devint le plus desloyal & le plus meschant des meschants, esperant que pour loyer d'occire son hoste & son amy, il gaigneroit asseureement la seigneurie de toute la Sicile : &, comme disent aucuns, ayant pris davantage des ennemis vingt talents [1] pour salaire de commettre le meurtre qu'il commeit. Si se meit à pratiquer, corrompre & suborner quelques uns des soudards estrangers à l'encontre de Dion, commenceant par une très malicieuse & cauteleuse voye : car en luy rapportant ordinairement quelques paroles mutines, ou veritablement dittes par les soudards, ou bien controuvées par luy, il gaigna une telle licence pour la fiance que Dion avoit en luy, qu'il luy estoit loisible de parler à seureté à qui il vouloit d'entre eulx, & mesdire franchement de Dion, par le commandement de luymesme, à celle fin qu'il sceust asseureement s'il y en avoit aucuns qui fussent mal contents de luy,

[1] Douze mille escus. *Amyot.* 93,375 livres de notre monnoie.

ou bien qui luy voulussent mal de mort. De là advint que Callippus trouva incontinent ceulx qui avoyent mauvaise voulunté, & qui estoyent desjà gastez, lesquelz il tira à sa ligue, & si aucun ne le voulant ouir parler, alloit descouvrir à Dion, qu'il l'avoit solicité contre luy, que Dion ne s'en emouvoit, ny ne s'en courrouceoit point à luy, pensant qu'il ne feist que ce qu'il luy avoit commandé de faire.

LXIX. Ainsi que ceste trahison se menoit & se machinoit contre Dion, il s'apparut à luy un grand & monstrueux fantasme : car il estoit d'adventure en une galerie de son logis assis sur le soir tout seul, pensant profondement quelque chose en luymesme, & va tout soudain ouir un bruit : si jetta sa veuë à l'autre bout de la galerie (il estoit encore jour) & veit une grande femme de vesture & de visage ressemblant totalement aux furies que lon introduit quelquefois ès tragedies, laquelle nettoyoit la maison avec un ballay. Ceste vision l'estonna fort, & en fut si effroyé, qu'il envoya querir ses amis, ausquelz il la recita, & les pria de demourer avecques luy, & y passer la nuict, estant totalement transporté hors de soy, pour la crainte qu'il avoit que ce fantasme ne se presentast encore devant luy quand il seroit tout seul, ce qui toutefois ne luy advint oncques puis : mais quelque peu de

jours après, son filz, qui estoit presque desjà en l'aage d'adolescence, pour quelque courroux dont l'origine avoit esté une chose puerile & legere, se precipita du hault en bas de la maison la teste la premiere, & se tua.

LXX. Estant Dion en cest estat, Callippus poursuyvit de plus en plus sa trahison, & sema un bruit parmy les Syracusains, que Dion se voyant privé d'enfans avoit deliberé d'appeller Apollocrates le filz de Dionysius, & le faire son heritier & successeur, comme estant cousin germain de sa femme, & filz de la fille de sa sœur. Desjà commenceoit Dion, & sa femme & sa sœur à se doubter des menées de Callippus, & leur en venoit on faire des descouvertures, & apporter des indices de tous costez : mais Dion estant marry de la mort de Heraclides, ainsi que je pense, & ayant tousjours sur le cueur avecques grande desplaisance ce meurtre là, comme estant une tache qui maculoit sa vie & ses actes, dit qu'il aimoit mieulx mourir de plusieurs morts, & offrir sa gorge à coupper à qui voudroit, plus tost que de vivre en telle destresse, qu'il fust contraint de se donner garde, non-seulement de ses ennemis, mais aussi de ses amis. Et Callippus voyant que ces femmes en faisoyent grande & vehemente inquisition, & craignant que son faict fust descouvert, s'en vint vers elles leur dire en

pleurant qu'il n'en estoit rien, & qu'il estoit prest & appareillé de leur en donner toute telle asseurance qu'elles luy demanderoyent. Elles luy demanderent qu'il jurast le grand serment, lequel estoit tel : Celuy qui doit prester ce jurement, entre dedans le temple des deesses Thesmophores, qui sont Ceres & Proserpine : & après quelques sacrifices faits, il vest la chappe de pourpre de la deesse Proserpine, tenant en sa main une torche ardente, & jure en cest estat.

LXXI. Callippus ayant fait toutes ces ceremonies, & presté le serment en la sorte que j'ay dit, feit si peu de compte des deesses, qu'il n'attendit à faire le meurtre qu'il avoit entrepris, que jusques à ce que la feste solennelle de la deesse, par laquelle il avoit juré, fust venuë, & le tua au jour mesme de la feste de Proserpine : non que je pense qu'il eust expressement choisy ce jour là, sachant très bien qu'il offensoit & pechoit tousjours contre elle, en quelque temps qu'il eust tué son confrere, mesmement luy qui l'avoit introduit en la religion & confrairie des mysteres de Ceres & de Proserpine. Or estoyent ilz plusieurs consorts de ceste trahison : & comme Dion estoit assis devisant avecques aucuns de ses amis en une chambre, où il y avoit plusieurs lictz à se seoir, les uns environnerent la maison tout à l'entour, les autres se meirent aux huis & aux

feneftres de la chambre : & ceulx qui devoyent mettre la main fur luy, qui eftoyent foudards Zacynthiens, entrerent dedans tous en faye fans efpée. Si toft qu'ilz furent entrez, ceulx de dehors tirerent les portes après eulx, & les teindrent fermées de peur que perfonne ne fortift : & ceulx qui eftoyent entrez, fe ruerent incontinent fur Dion, tafchans à l'eftrangler & l'eftouffer : mais quand ilz veirent qu'ilz ne pouvoyent, ilz demanderent une efpée. Perfonne de dedans n'ofoit s'entremettre d'ouvrir les portes, combien qu'ilz fuffent plufieurs avec Dion : car chafcun d'eulx penfoit, qu'en le laiffant tuer il fauveroit fa vie, & par ainfi ne l'oferent fecourir. Si furent les meurtriers long temps à attendre fans rien faire : à la fin il y eut un Syracufain nommé Lycon, qui tendit une dague par la feneftre à l'un de ces Zacynthiens, de laquelle ilz luy coupperent la gorge, ne plus ne moins qu'à un mouton qu'ilz tenoyent, long temps y avoit, entre leurs mains tout efperdu de frayeur.

LXXII. Le meurtre executé, ilz jetterent en prifon fa fœur, & fa femme qui eftoit groffe, & feit la pauvre dame un piteufe gefine : car elle s'accoucha en la prifon d'un beau filz qu'elles fe delibererent de nourrir plus toft qu'en faire autre chofe, ce que leur permeirent aifeement ceulx qui les avoyent en garde, à caufe que

desjà Callippus commenceoit à estre troublé & embrouillé en ses affaires : car du commencement après qu'il eut tué Dion, il eut quelque temps la vogue & teint en sa main la ville de Syracuse, & en escrivit à la ville d'Athenes, laquelle il devoit, après les dieux immortelz, la plus redoubter, ayant souillé ses mains d'une si damnable forfaitture : mais il ne fut, à mon advis, jamais mal dit, que c'est la ville qui produit les meilleurs hommes du monde, quand ilz s'addonnent à bien, & les plus meschans aussi, quand ilz s'addonnent à mal : comme leur region porte le meilleur miel que lon trouve point, & la cigue, qui le plus soudainement esteinct la vie de l'homme.

LXXIII. Toutefois les dieux & la fortune ne sousteindrent pas long temps ce crime, & cest impropere de souffrir demourer en regne un homme ayant acquis domination & seigneurie par une si grande meschanceté, ains en paya tantost après la peine qu'il avoit meritée : car s'estant mis aux champs pour aller prendre la ville de Catane, il perdit aussi tost celle de Syracuse, & treuve lon qu'il dit lors, Ayant perdu une ville, j'ay pris une [1] rape à raper du formage.

[1] Τυροκνῆστιν, une poile, pource que les simples gens appelloyent κατάνη & κατάνην, ce que les bien parlans appelloyent πατάνη ou πατάνην, c'est-à-dire, une poile, qui autrement s'appelle τυροκνῆστις. Voyez Julius Pollux, livre 10, chap. 24. *Amyot.*

Depuis il alla assaillir ceulx de Messine, là où il perdit la plus grande partie de ses gens, entre lesquelz furent ceux qui avoyent tué Dion : & pource qu'il ne trouva ville aucune en toute la Sicile, qui le voulust recevoir, ains le haïssoyent toutes, & l'avoyent en abomination, il alla occuper la ville de Rege en la coste d'Italie, là où estant en grande disette de toutes choses, & ne pouvant qu'à grande peine nourrir ses soudards, il fut occis par Leptines & Polyperchon de la mesme dague de laquelle Dion avoit esté tué : ce que lon recogneut à la façon, pource qu'elle estoit courte comme les Laconienes & aussi à l'ouvrage de dessus, qui estoit singulier. Telle fut l'amende que paya Callippus.

LXXIV. Quant à Aristomache & à Arete, elles furent mises hors de prison, & Icetes Syracusain, qui avoit esté autrefois des amis de Dion, les retira en sa maison, & les traitta pour quelque temps fidelement & bien, mais depuis il fut gaigné par les ennemis de Dion : si leur feit preparer une navire, faisant à croire qu'il les vouloit envoyer au Peloponese, & donna charge à ceulx qui les menoyent de les tuer par le chemin, & les jetter dedans la mer : les autres disent qu'elles y furent jettées toutes vifves, & le petit enfant avec. Mais la peine du peché qu'il oza commettre en cest endroit, retourna à la fin

ſur ſa teſte auſſi bien comme des autres : car il fut pris par Timoleon qui le feit mourir, & ſi luy tuerent encore les Syracuſains deux de ſes filles en vengeance de la deſloyauté dont il avoit uſé vers Dion : deſquelles choſes nous avons eſcrit par le menu de poinct en poinct en la vie de Timoleon.

SOMMAIRE

DE LA VIE DE BRUTUS.

*N*AISSANCE *de Brutus.* II. *Ses études philosophiques.* III. *Il va en Cypre avec son oncle Caton.* IV. *Il prend parti avec Pompée.* V. *César ordonne à ses troupes d'épargner la vie de Brutus. Pourquoi.* VI. *Il va trouver César. Avec quelle distinction César le traite.* VII. *César lui donne le gouvernement de la Gaule Cisalpine.* VIII. *Il lui donne la préture urbaine.* IX. *Ce que César pensoit de Brutus & de Cassius.* X. *Ce qui engagea Brutus à conspirer contre César.* XI. *Cassius lui propose de se mettre à la tête de la conjuration.* XII. *Comment elle se forme.* XIII. *Inquiétude de Brutus.* XIV. *Comment sa femme lui montre qu'elle étoit assez courageuse pour être digne d'avoir part à son secret.* XV. *Les conjurés fixent le jour de l'exécution.* XVI. *Tranquillité d'esprit de Brutus.* XVII. *Divers accidents propres à déconcerter & à effrayer les conjurés. Porcia s'évanouit.* XIX. *Circonstance inquiétante. Comment Brutus la juge.* XX. *Meurtre de César.* XXI. *Brutus s'oppose au meurtre d'Antoine.* XXII. *Harangue de Brutus au peuple. Comment le peuple la reçoit.* XXIII. *Décret du sénat en l'honneur de Brutus & de ses consorts.*

XXIV. *Éloge de César fait par Antoine.* XXV. *Fureur du peuple contre ses meurtriers.* XXVI. *Brutus sort de Rome.* XXVII. *Brutus blâme les démarches de Cicéron en faveur d'Octave.* XXVIII. *Adieux de Brutus & de Porcia.* XXIX. *Brutus va à Athènes.* XXX. *Il se rend maître de quelques vaisseaux qui portoient de l'argent à Rome.* XXXI. *Accident survenu à Brutus.* XXXII. *Caius Antoine se rend à lui avec ses troupes.* XXXIII. *Octave fait condamner Brutus & ses compagnons.* XXXIV. *Brutus fait mourir Caius Antoine.* XXXV. *Réunion des troupes de Brutus & de Cassius.* XXXVI. *Éloge de Brutus.* XXXVII. *Brutus & Cassius se séparent.* XXXVIII. *Brutus assiége la ville de Xanthe.* XXXIX. *Elle est consumée par un incendie.* XL. *La ville de Patare se rend à lui.* XLI. *Il fait mourir Théodote.* XLII. *Querelle entre Brutus & Cassius.* XLIII. *Jugement de Brutus qui déplaît à Cassius.* XLIV. *Phantôme qui apparoît à Brutus.* XLV. *Il raconte sa vision à Cassius qui le tranquillise.* XLVI. *Brutus & Cassius campés vis-à-vis d'Octave & d'Antoine.* XLVII. *Mauvais présages qui effrayent Cassius.* XLVIII. *L'avis de Brutus, pour hazarder la bataille, prévaut.* XLIX. *Brutus & Cassius se promettent de se tuer, s'ils venoient à être vaincus.* L. *Leur armée se met en mouvement.* LI *Grand avantage du côté de Brutus.* LII. *L'aîle de Cassius est entié-*

rement défaite. LIII. *Étonnement de Brutus à son retour.* LIV. *Mort de Cassius.* LV. *Brutus lui rend les honneurs funebres.* LVI. *Trouble dans le camp de Brutus.* LVII. *Promesse que Brutus fait à ses troupes, si elles faisoient bien leur devoir dans le combat.* LVIII. *Bataille gagnée par la flotte de Brutus. Il n'en est pas instruit à temps.* LIX. *Nouvelle apparition du phantôme.* LX. *Brutus est défait.* LXI. *Lucilius se fait mener à Antoine sous le nom de Brutus.* LXII. *Brutus envoie visiter son camp.* LXIII. *Mort de Brutus.* LXIV. *Honneurs qu'Antoine rend à son corps. Mort de Porcia.*

Depuis l'an 675 jusqu'à l'an 712 de Rome, avant J. C. 42.

La comparaison de Dion avec Brutus.

MARCUS BRUTUS.

MARCUS BRUTUS estoit descendu de celuy Junius [1] Brutus, auquel les anciens Romains dresserent une statue de bronze au Capitole entre celles des roys, tenant une espée nue en la main, à cause qu'il avoit très vertueusement chassé & debouté les Tarquins de la royauté de Rome [2] : mais celuy là ayant les meurs austeres de nature, & non addoulcies par la raison, ressemblant aux espées [3] de trop aigre trempe, se laissa transporter au courroux & à la haine qu'il avoit contre les tyrans, jusques à en occire ses propres enfans. Et au contraire, cestuy dequoy nous escrivons maintenant, ayant temperé ses meurs par la cognoissance des lettres & par la raison apprise en l'étude de la philosophie, & ayant excité son naturel, qui de soymesme estoit doulx & grave, à faire & executer de grandes choses, me semble avoir esté très bien composé à la vertu : tellement que ceulx mesmes qui luy veulent mal, pour ce qu'il conjura alencontre de Cæsar, s'il y a eu aucune chose genereusement faitte en toute la conjuration, l'at-

[1] Denys d'Halicarnasse & Dion le nient formellement.

[2] L'an de Rome 244, avant J. C. 510.

[3] ψυχρήλατα, c'est-à-dire, battue à froid, de mot à mot. *Amyot.*

tribuent à Brutus, & tous les actes aspres ou aigres à Cassius, lequel estoit bien familier & amy de Brutus, mais non pas en ses meurs si entier ne si net comme luy. Servilia sa mere se disoit extraitte du sang de Servilius Hala, lequel, comme Spurius Mælius attentast de se faire roy, & à ses fins sollicitast & emeust le menu peuple à sedition, prit un poignard qu'il cacha soubz son aixelle, & s'en alla sur la place, là où il feit semblant d'avoir quelque chose à luy communiquer, & pour ce faire, s'approcha tout au plus près de luy, mais ainsi que l'autre baissa la teste pour ouïr ce qu'il luy vouloit dire, il luy donna un coup de poignard, dont il le tua [1]: & quant à cela, il n'y a personne qui die du contraire. Mais quant au costé paternel, il y en a eu aucuns qui pour haine & malvueillance qu'ilz ont conceuë encontre Brutus, à cause de la mort de Julius Cæsar, soustienent qu'il n'estoit point issu de celuy qui chassa les Tarquins, pourautant qu'il ne demoura nul de sa race, attendu qu'il tua ses enfans, & que cestuy estoit descendu d'une maison populaire [2], laquelle depuis peu de temps avoit commencé à estre avancée aux estat &, honneurs de la chose pu-

[1] L'an de Rome 315, avant J. C. 439.

[2] Le Grec dit, fils d'un Brutus, économe, c'est-à-dire, intendant de maison.

blique. Au contraire, le philosophe Posidonius escrit, que Junius Brutus tua voirement deux de ses enfans [1], qui estoyent desjà en aage, comme lon trouve par les histoires, mais qu'il en demoura un tiers, qui estoit pour lors encore en sa premiere enfance, duquel la maison a depuis esté derivée : & davantage, que de son temps il se trouvoit quelques hommes illustres de celle famille, desquelz la forme & les traicts de visages ressembloyent fort à celle statue de Brutus. Mais à tant c'est assez parlé de ce propos.

II. Marcus Cato le philosophe estoit frere de Servilia mere de Brutus, & celuy de tous les Romains que plus il se proposa à imiter, estant son oncle, duquel il espousa encore depuis la fille. Quant aux philosophes Grecs, il n'y en a pas une secte, par maniere de dire, de qui il n'en ait ouy quelcun, ny dont il ait esté adversaire : mais sur tous les autres, il aima singulierement les Platoniques, & ne s'appliquant pas fort à la nouvelle ny à la moyenne academie que lon appelle, il s'estoit du tout adonné à l'ancieue : au moyen de quoy il eut bien tous-

[1] Nommés par Tite-Live Titus & Tiberius. Il ne les tua pas, mais en sa qualité de consul, il présida à leur supplice; comme convaincus d'un complot pour rétablir Tarquin sur le trône; l'an de Rome 245.

jours en grande admiration le philosophe Antiochus de la ville d'Ascalon, mais il se feit amy familier de son frere Ariston, & le voulut avoir pour domestique [1], lequel en lettres & sçavoir n'estoit pas si excellent comme ont esté beaucoup d'autres philosophes, mais en sagesse & en doulceur il contestoit avecques les premiers. Touchant Empylus, de qui luymesme fait mention en ses Epistres, & ses amis aussi en plusieurs lieux, c'estoit un orateur, lequel a laissé un petit livre qui n'est pas mauvais, de la mort de Cæsar, intitulé Brutus. Il estoit suffisamment exercité en la langue latine, tant pour faire un long discours, comme pour harenguer & plaider : mais en la langue grecque, lon note & observe par quelques unes de ses epistres qu'il a affecté celle grave & sententieuse briefveté de parler, qui est propre aux Lacedæmoniens : comme ayant desjà la guerre commencée il escrivit aux Pergameniens en ceste sorte, « J'entends que vous avez baillé de l'argent à Dolobella : si vous l'avez fait voluntairement, vous confessez m'avoir offensé : si malgré vous, declarez le, en m'en baillant voluntairement ». Une autre fois aux Samiens, « Voz conseilz sont longs, voz effects sont lents, pensez quelle en sera la fin ». Et une autre qu'il leur

[1] Non pas serviteur, mais vivant avec lui.

escrit

» escrit des Patareïens [1], les Xanthiens [2] pour » avoir mesprisé ma grace, ont fait de leur païs » un sepulchre de desespoir : & les Patareïens » pour s'estre mis en ma sauvegarde, n'ont perdu » pas un seul poinct de leur liberté. Parquoy » pendant qu'il vous est loisible, choisissez ou » le jugement des Patareïens, ou la fortune » des Xanthiens ». Voilà la sorte dequoy sont les missives de Brutus, que lon note pour la briefveté.

III. Estant encore en son adolescence, il alla en Cypre avec son oncle Caton, que lon avoit envoyé contre le roy Ptolomæus [3], lequel s'estant desfait luy-mesme, Caton ayant quelque affaire qui le retenoit necessairement en l'isle de Rhodes, avoit desjà envoyé devant l'un de ses familiers Caninius [4] pour garder l'argent & les biens : mais craignant qu'il ne se tiendroit jamais de desrobber, il escrivit à Brutus qu'il s'en vinst en Cypre tout incontinent de la Pam-

[1] Patare, ville de Lycie, d'où Apollon est surnommé Pataréen. Il y rendoit ses oracles pendant les six mois d'hiver, & les rendoit à Délos pendant les six mois d'été. Elle étoit sur la côte méridionale de l'Asie, à l'embouchure du Xanthe du côté de l'orient.

[2] La ville de Xanthe étoit dans la Lycie au-dessus de l'embouchure du Xanthe à l'occident. Ce Xanthe n'est pas, comme on voit, le même que la riviere de la Troade.

[3] Voyez la Vie de Caton d'Utique, ch. XLVII & XLVIII au T. VI.

[4] Ou, Canidius. *Amyot.* Dans la Vie de Caton d'Utique il est toujours écrit Canidius.

philie, où il estoit se revenant d'une maladie : ce qu'il feit, mais bien à regret, tant pour la vergogne qu'il avoit de Caninius que Caton rejettoit à son advis ignominieusement, comme aussi pour ce que ceste charge & administration luy sembloit trop vile & mal seante à luy qui estoit jeune & dedié à l'estude : toutefois il s'y employa si bien & si diligemment, que Caton l'en loua : & après que tous les biens eurent esté vendus, il prit la plus grande partie des deniers, avec lesquelz il s'en retourna à Rome.

IV. Depuis quand la puissance Romaine fut divisée en deux ligues, que Cæsar & Pompeius prirent les armes l'un contre l'autre, & que tout l'empire de Rome fut troublé, on s'attendoit bien qu'il suyvroit le party de Cæsar, pourautant que quelque temps auparavant Pompeius avoit fait mourir son pere : mais estimant qu'il falloit preposer les affections publiques aux privées, & se persuadant que la cause qui faisoit prendre les armes à Pompeius, estoit meilleure & plus juste que celle de Cæsar, il se meit de la part de Pompeius, combien qu'au paravant ayant quelquefois rencontré Pompeius, il ne le daigna pas seulement saluer, pensant que ce seroit à luy un peché, que de parler à l'homicide de son pere : mais lors se soubzmettant à luy comme

au chef de la chose publique, il feit voile en Sicile comme lieutenant de Sestius, à qui le gouvernement de celle province estoit escheut : & voyant qu'il n'y avoit pas là moyen de faire de grandes.choses, & que desjà Cæsar & Pompeius estoyent l'un auprès de l'autre combatans à qui demoureroit le maistre, il s'en alla voluntairement sans estre mandé en Macedoine pour estre participant du danger, là où lon dit que Pompeius estant joyeux & esmerveillé de sa venue, quand il le veit venir se leva de son siege & l'alla embrasser devant tout le monde, aussi honorablement comme il eust sceu faire à l'un des plus grands de sa ligue. En ce camp là tout le long du jour, excepté le temps qu'il estoit avec Pompeius, il vacquoit aux livres & à l'estude, non seulement tous les jours precedents, mais aussi celuy mesme de devant la grande bataille de Pharsale. Il estoit au cueur d'esté & faisoit un fort grand chault, avecques ce que lon avoit logé le camp près de lieux marescageux, & ceulx qui portoyent sa tente avoyent beaucoup demouré à venir : au moyen dequoy tout las & travaillé qu'il estoit, à peine se meit il sur le midy à manger un morceau : puis au lieu que les autres dormoyent, ou bien pensoyent & se soucioyent de ce qui adviendroit le lendemain, il estudia & escrivit tout le long du jour jus-

ques au soir, composant un sommaire de Polybius [1].

V. Lon dit que Cæsar ne le meit point à nonchaloir, & qu'il dit devant la bataille à ses capitaines & chefs de bandes, qu'ilz se gardassent de tuer Brutus en la bataille, & s'il se rendoit vouluntairement, qu'ilz le luy amenassent: mais s'il se mettoit en defense pour n'estre point pris, qu'ilz le laissassent aller sans luy faire autre violence: & dit on qu'il le faisoit pour l'amour de Servilia mere dudit Brutus: car estant encore bien jeune il avoit cogneu Servilia, qui avoit esté desmesureement amoureuse de luy: & pourautant que Brutus estoit né environ le temps que leur amour estoit en sa plus grande ardeur, il se persuadoit qu'elle l'avoit conceu de luy. Auquel propos on raconte que du temps que lon traittoit au senat des affaires de la conjuration de Catilina, laquelle fut bien près de ruiner & destruire toute la ville de Rome, Cæsar & Caton se trouverent près l'un de l'autre, soustenans contraires opinions, & qu'en ces entrefaittes on apporta de dehors quelque petit escript à Cæsar. Cæsar le prit & le leut à part tout bas: & adonc Caton se prit à crier que Cæsar faisoit meschamment de recevoir advertissement

[1] Historien célèbre de la ville de Mégalopolis, né l'an de Rome 548, mort l'an de Rome 631.

& lettres des ennemis, dequoi plusieurs des assistans murmurerent. Parquoy Cæsar donna la lettre tout ainsi comme elle estoit à Caton, qui la leut, & trouva que c'estoit une lettre amatoire & lascive de sa sœur Servilia : si la rejetta à Cæsar, & luy dit, Tien, yvrongne. Et cela fait, il reprit son propos, & poursuyvit le discours de son opinion comme devant, tant estoit pnbliée & cogneuë de tous l'amour & l'affection que Servilia portoit à Cæsar.

VI. Mais après la defaitte de Pharsale que Pompeius s'en fut fouy vers la mer, & que lon vint assieger le camp, Brutus en sortit par les portes sans estre apperceu, & se jetta dedans un marescage plein d'eau & de roseaux palustres : puis quand la nuict fut venue, il sortit & se retira en la ville de Larissa [1], de là où il escrivit à Cæsar, lequel fut bien aise de ce qu'il estoit sauvé, & luy manda qu'il s'en vinst vers luy : & quand il fut venu, il ne luy pardonna pas seulement, ains le reteint autour de luy, en aussi grand honneur que personne qui y fust. Il n'y avoit homme qui sceust dire là où s'enfuyoit Pompeius, & estoit on en peine de le sçavoir : pourtant Cæsar marchant quelque espace de chemin seul à seul avecques Brutus, enquit de

[1] Une des plus grandes villes de Thessalie, près du fleuve Pénée.

luy ce qu'il en penſoit, & luy ſembla par quelque diſcours qu'il luy ouit faire, qu'il jugeoit très bien par conjectures de ſa fuitte : & pource, laiſſant tout autre advis & conſeil, il prit chemin vers Ægypte. Mais Pompeius, qui, comme Brutus avoit conjecturé, s'eſtoit retiré en Ægypte, fut là ſurpris de l'heure de ſa deſtinée. Au demourant Brutus impetra encore de Cæſar grace pour Caſſius : & defendant la cauſe du roy de Libye [1], vray eſt qu'il ſuccumba à la multitude & au pois des charges que lon luy mettoit ſus, mais intercedant & priant pour luy, encore luy ſauva il grande partie de ſon royaume & de ſes terres. Et dit on que la premiere fois que Cæſar l'ouit harenguer devant luy, il dit à ſes amis, Je ne ſçay pas que veult ce jeune homme : mais tout ce qu'il veult, il le veut d'une merveilleuſe vehemence. Car comme ſa gravité ne ſe laiſſoit pas aller aiſeement à tous ceulx qui le venoyent requerir de leur faire plaiſir, ains eſtant meuë par conſeil & par raiſon, elle tendoit tousjours à faire choſes louables & honeſtes : auſſi, là où

[1] C'eſtoit Juba, mais il eſt certain que Brutus intercéda auſſi pour Dejotarus, roy de Galatie, qui neantmoins fut par Cæſar privé d'une grande partie de ſon pays. Et pource ſeroit plus à propos entendre ce lieu de luy. *Amyot.* On peut conſulter ſur cette difficulté la note de l'Edition de Plutarque, par M. Reiske. Il eſt certain qu'il ne peut être queſtion ici du roi Juba, mais ſeulement de Dejotarus, roi de Galatie.

elle se mettoit à poursuyvre quelque chose, elle usoit d'une instance vehemente & pressante, qui ne desistoit jamais qu'elle ne fust venue à chef de son entreprise : car par le flatter on n'eust jamais sceu obtenir de luy, ne luy faire faire aucune chose injuste, & estimoit que se laisser vaincre de prieres & requestes par ceulx qui sans vergongne pressent & importunent ceulx de qui ilz veulent obtenir aucune chose desraisonnable, ce que aucuns font par honte de n'ozer rien refuser, estoit une chose bien laide & mal convenable à un grand personnage : & pource il avoit accoustumé de dire, qu'il luy sembloit que ceulx qui ne pouvoyent rien refuser, avoyent très mal gouverné la fleur de leur jeunesse.

VII. Quand Cæsar voulut passer la mer pour aller en Afrique contre Caton & Scipion, il luy laissa à gouverner la Gaule, qui est deçà les Alpes du costé d'Italie, qui fut un heur singulier à celle province : car au lieu que les autres estoyent travaillées & pillées par l'insolence & l'avarice des gouverneurs, ne plus ne moins que si c'eussent esté païs de conqueste, Brutus estoit aux Gaulois repos & reconfort des travaux qu'ilz avoyent mesme auparavant endurez : duquel bon traittement la grace estoit entierement par luy attribuée à Cæsar, de sorte que à son retour d'Afrique, en visitant l'Italie,

ce qu'il y veit plus voulontiers, & avec plus de plaiſir, furent les villes du gouvernement de Brutus, & Brutus meſme qui luy faiſoit honneur de ſa perſonne, & duquel la compagnie luy eſtoit fort aggreable.

VIII. Or y avoit il à Rome pluſieurs ſortes de prætures, & s'attendoit on bien que Brutus ou Caſſius emporteroyent celle qui eſt de plus grande dignité, que lon nommoit la præture urbaine, à cauſe que celuy qui l'exerçoit, faiſoit droit & jugeoit entre ceulx de la ville : à raiſon dequoy ilz entrerent en different l'un contre l'autre, combien que les uns veulent dire, que pour quelques autres cauſes precedentes, il y avoit desjà quelque peu de picque entre eulx, & que ceſte concurrence les meit encore plus avant en querelle, quoy qu'ilz fuſſent alliez : car Caſſius avoit eſpouſé Junia la ſœur de Brutus. Les autres diſent que ce debat entre eulx vint de Cæſar meſme, lequel ſecrettement donnoit eſperance de ſa faveur à l'un & à l'autre : ſi tira leur brigue ſi avant, & ſe picquerent tellement à ceſte pourſuitte, qu'ilz en eurent procès l'un contre l'autre. Brutus combatoit de ſa vertu & bonne renommée alencontre de pluſieurs beaux exploits d'armes que Caſſius avoit faits contre les Parthes : & Cæſar, après avoir ouy leurs allegations, dit à ſes amis

auquelz il se conseilloit sur cest affaire. « Il est » vray que les raisons que Cassius allegue, sont » plus justes : mais neantmoins il fault preferer » Brutus » : & par ainsi eut Brutus la premiere, & Cassius la seconde, lequel ne luy voulut pas tant de bien pour celle qu'il avoit obtenue, que de mal pour celle qu'il avoit perdue.

IX. Mais Brutus en beaucoup d'autres choses se sentit encore de la puissance de Cæsar autant comme il voulut : car s'il eust voulu il eust peu estre le premier de ses amis, & avoir le plus de credit autour de luy : mais ceulx de la faction de Cassius l'en divertissoyent (car, quant à Cassius, ilz n'estoyent point encore retournez en grace, depuis le different de leur brigue) & estoyent incessamment après luy à l'admonester & prescher de ne se laisser point destremper ny amollir par les allechemens de Cæsar, ains fouir toutes ses caresses & ses graces tyranniques, desquelles ilz disoyent que Cæsar usoit envers luy non pour honorer sa vertu, mais pour affoiblir la force de son courage. Si n'estoit point Cæsar luymesme sans en avoir quelque souspeçon, & sans en ouir quelques rapports, ains craignoit son grand cueur, son authorité & ses amis : mais d'autre costé il se fioit à la bonté de ses meurs & de son naturel : car comme on luy eust un jour rapporté que Antonius &

Dolobella machinoyent quelque nouvelleté contre luy, il respondit, que ces gras & perruquez ne luy faisoyent point de peur, mais ouy bien ces palles & maigres, entendant cela de Brutus & de Cassius. Une autre fois que lon accusoit & chargeoit Brutus envers luy, & l'admonestoit on de s'en donner de garde, il respondit en touchant de la main son estomac, « Comment, vous semble il que Brutus n'aura pas la patience d'attendre que ce pauvre corps ait fait son temps » ? comme s'il eust voulu dire, qu'il n'appartenoit à nul autre qu'à Brutus, d'avoir après luy aussi grande puissance que luy.

X. Et me semble quant à moy, qu'il eust peu estre asseureement le premier homme de la ville, s'il eust peu endurer de seconder Cæsar quelque espace de temps, & laisser un peu fener, par maniere de dire la fleur de son authorité, & passer la gloire qu'il avoit acquise par ses grandes victoires : mais Cassius homme cholere, qui haïssoit plus Cæsar en privé, qu'il ne faisoit le tyran en public, l'enflamma & le precipita : & dit on que Brutus portoit mal patiemment la seigneurie, mais que Cassius haïssoit le seigneur, se plaignant de plusieurs tortz qu'il luy avoit fait, & entre autres, qu'il luy avoit osté des lions. Cassius en avoit fait provision pour ses jeux, quand il seroit ædile ;

& furent trouvez en la ville de Megare lors qu'elle fut prise par Calenus, & Cæsar les reteint. On dit que ces bestes porterent grand dommage aux Megariens : car sur l'instant que la ville s'en alloit prise, ilz rompirent les cages où ilz estoyent enfermez, & les deslierent, pensans qu'ilz empescheroyent les ennemis de leur courir sus : mais les lions se tournerent contre eulx mesmes, ainsi qu'ilz s'enfuyoyent çà & là tous desarmez, & en deschirerent aucuns si cruellement, que les ennemis mesmes eurent pitié de le voir. Voilà ce que aucuns disent avoir esté cause principale de faire conspirer Cassius alencontre de Cæsar : mais ilz ne disent pas la verité. Car Cassius avoit dès sa naissance une nature impatiente de toutes sortes de tyrans, comme il monstra estant encore jeune enfant allant à une mesme eschole que Faustus filz de Sylla : car comme ce Faustus soy glorifiant entre les autres enfans louast haultement la monarchie de son pere, Cassius se dressant en pieds luy donna une couple de souflets : dequoy les tuteurs de Faustus voulurent avoir reparation & poursuyvre ceste injure en justice : mais Pompeius les en engarda, & feit venir les deux enfans devant luy, ausquelz il demanda comment la chose estoit allée : & là Cassius, ainsi que lon trouve par escript, dit à l'autre, « Or sus, Faustus,

» prens encore la hardiesse de redire une autre
» fois en la presence de ce personnage icy, les
» mesmes paroles qui me irriterent alors en-
» contre toy, à celle fin que de rechef je te
» rompe la teste à coups de poing », tel estoit
le naturel de Cassius. Mais quant à ses familiers
amis, par plusieurs sollicitations, & ses citoyens
par plusieurs bruits de ville & plusieurs escrit-
teaux l'appelloyent nommeement, & l'incitoyent
à faire ce qu'il feit : car au dessoubz de celuy
sien ancestre Junius Brutus, qui abolit la domi-
nation des roys à Rome, on escrivit, « Pleust à
» dieu que tu fusses maintenant, Brutus » : &
une autre fois, « Que vescusses tu aujourd'huy,
» Brutus ». Le tribunal mesme, sur lequel il
seoit & donnoit audience durant le temps de
sa præture, se trouvoit le matin tout plein de
telz escritteaux, « Brutus, tu dors, & n'es pas
» vray Brutus ». Dequoy les flatteurs de Cæsar
estoyent cause, lesquelz oultre plusieurs autres
excessifz & desmesurez honneurs qu'ilz luy inven-
toyent tous les jours, mettoyent la nuict des
diademes sur les testes de ses statues, esperans
par ce moyen attraire la commune à l'appeller
roy au lieu de dictateur : mais il en advint tout
autrement, ainsi que nous avons escrit bien au
long en la vie de Julius Cæsar.

XI. Comme donques Cassius alloit fondant &

solicitant ses amis alencontre de Cæsar, tous unanimement luy promettoyent d'entrer en ceste conjuration, moyenant que Brutus en fust le chef, disant qu'une telle entreprise avoit besoing, non tant de hardiesse ne de gens qui meissent la main à l'espée, que d'un personnage de telle reputation comme estoit Brutus, pour commencer à faire à chacun asseureement penser par sa seule presence, que l'acte seroit sainct & juste: autrement, que & à le faire ilz auroyent moins de cueur, & après l'avoir fait, en seroyent plus souspeçonnez, pource que chascun estimeroit que jamais ce personnage n'auroit refuzé à estre participant d'une telle execution, si la cause en eust esté bonne. Parquoy Cassius après avoir discouru ces raisons en luymesme, parla le premier à Brutus, depuis le different qu'ilz avoyent eu ensemble: après s'estre reconcilié avec luy, & qu'ilz se furent entr'embrassez l'un l'autre, il luy demanda s'il avoit deliberé de soy trouver au senat le premier jour du mois de mars, pourautant qu'il avoit entendu que les amis de Cæsar devoyent ce jour là mettre en avant au conseil que Cæsar fust par le senat appellé & déclaré roy. Brutus respondit qu'il ne s'y trouveroit point. « Mais si on nous y appelle, dit Cassius. Alors » sera ce à moy, respondit Brutus, à point ne

» me taire, ains à y resister, & à mourir plus » tost que de perdre la liberté. Cassius adonc » encouragé & poulsé par ceste parole : Et qui » sera (dit-il) celuy des Romains qui te veuille » laisser mourir pour la liberté? Ignores tu que » tu es Brutus? estimes tu que ce soyent tissiers, » cabaretiers, ou autres telles basses gens mecha- » niques, qui escrivent ces billets & escritteaux » que l'on treuve tous les jours en ton siege » prætorial, & non les premiers hommes, & » les plus gens de bien de la ville qui le facent? » Car il fault que tu saches qu'ilz attendent des » autres præteurs quelques données & distribu- » tions populaires, quelques jeux, & quelques » combats d'escrimeurs à oultrance pour donner » passetemps au peuple : mais ilz te demandent » à toy nommeement, comme une debte here- » ditaire à laquelle tu leur es obligé, l'abolition » de la tyrannie, estant bien deliberez de faire » & souffrir toutes choses pour l'amour de toy, » moyenant que tu te veuilles monstrer tel » comme ilz pensent que tu le doyves estre, » & qu'ilz s'attendent que tu sois ». Cela dit, il baisa Brutus, & l'embrassa, & ainsi prenans congé l'un de l'autre, s'en allerent chacun parler à leurs amis.

XII. Or y avoit il un des amis de Pompeius

nommé [1] Caius Ligarius, qui pour avoir ſuyvy ſon party avoit eſté accuſé devant Cæſar, & Cæſar l'en avoit abſouls : mais ne luy ſachant pas tant de gré de ſon abſolution, comme eſtant indigné de ce que pour ſa tyrannique domination il avoit eſté en danger, il luy en eſtoit demouré fort aſpre ennemi en ſon cueur, & ſi eſtoit fort familier de Brutus, lequel l'alla voir malade en ſon lict, & luy dit, « O Ligarius, en quel temps es-tu malade » ? Ligarius incontinent ſe ſoulevant ſur le coude, & luy prenant la main droitte, « Si tu as (dit-il) » Brutus, voulunté d'entreprendre choſe digne » de toy, je ſuis ſain ». Depuis cela ilz commencerent à tenter tous ceulx de leur cognoiſſance, deſquelz ilz ſe fioyent, & à leur communiquer leur entrepriſe, choiſiſſans non leurs familiers & amis ſeulement, ains tous ceulx qu'ilz eſtimoyent avoir le cueur aſſez ferme pour attenter choſes perilleuſes, & qui ne craigniſſent point la mort : à raiſon dequoy ilz n'en deſcouvrirent rien à Ciceron, combien que ce fuſt le perſonnage que plus ilz aimoyent, & auquel

[1] Ailleurs il s'appelle Quintus. *Amyot.* Et c'eſt Quintus qu'il faut lire aſſurément; car les freres de Quintus Ligarius avoient ſuivi le parti de Céſar. Mais Quintus avoit pris celui de Pompée, comme on peut le voir dans le diſcours de Cicéron pour Quintus Ligarius, qu'il défendit ſi heureuſement devant Céſar, comme on l'a vu dans ſa Vie.

plus ilz se fioyent, de peur que oultre ce que de nature il avoit faulte de hardiesse, luy ayant encore l'aage apporté de la crainte davantage, il ne rabbatist, par maniere de dire, & n'emoussast la poincte de leur deliberée affection, & ne refroidist l'ardeur de leur entreprise, laquelle avoit principalement besoing d'estre chauldement executée, en voulant par discours de raison reduire toutes choses à si grande seureté, qu'il n'y eust aucun doubte. Car Brutus laissa mesme de ses autres amis, Statillius l'Epicurien, & Faonius, celuy qui faisoit profession d'imiter & ensuyvre Marcus Caton, à cause que leur en ayant jetté de loing quelques paroles couvertes en devisant & disputant ensemble de la philosophie, pour sonder leur vounté, Faonius respondit qu'une guerre civile estoit pire qu'une principaulté de monarchie usurpée contre les loix : & Statillius avoit dit, que ce n'estoit point le faict d'un homme prudent & sage, que de se mettre en danger & en peine de sa vie pour des folz & des ignorans. Labeo estoit present à ceste dispute, qui sousteint le contraire à tous deux : mais Brutus s'en teut comme s'il y eust eu en cela quelque doubte, & quelque difficulté malaisée à resoudre en ce propos : mais depuis hors de là, il communiqua sa deliberation à ce Labeo, lequel s'offrit bien vouluntiers à en estre participant,

participant, & furent d'advis de prattiquer aussi un autre Brutus surnommé Albinus, non qu'il fust autrement homme à la main ny fort vaillant de sa personne, mais pour ce qu'il pouvoit beaucoup, à cause d'un grand nombre de serfs escrimans à oultrance qu'il nourrissoit pour donner au peuple le passetemps de les voir combatre: joinct aussi qu'il avoit credit alentour de Cæsar. Cassius & Labeo luy en parlerent premierement ensemble, ausquelz il ne respondit rien, mais quand il en eut luymesme parlé à Brutus à part, & que Brutus luy eust declaré qu'il en estoit le chef & conducteur de toute l'entreprise, adonc il promeit bien vouluntiers d'y aider de tout son pouvoir.

XIII. Brief la meilleure & plus grande partie des conjurez fut induitte à entrer en ceste conspiration par la dignité & la reputation de Brutus: & sans avoir jamais juré ensemble, sans avoir ne pris ne donné asseurance, ne s'estre obligez les uns aux autres par aucuns religieux sermens, tous teindrent la chose si secrette en eulx mesmes, tous la sceurent si bien celer, & si couvertement manier & mener entre eulx, que combien que les dieux la descouvrissent par predictions de devins, par signes & prodiges celestes, & par presages des sacrifices; jamais neantmoins elle ne fut creuë, Mais Brutus comme celuy qui

sçavoit très bien que à son adveu & pour l'amour de luy tous les plus nobles, les plus vertueux & plus magnanimes hommes de la ville se mettoyent en ce hazard, considerant en soymesme la grandeur du peril, quand il estoit hors de sa maison taschoit à se contenir, & à composer de sorte sa contenance & son visage, que lon ne cogneust point qu'il eust aucune chose qui le travaillast en son entendement : mais la nuict & en sa maison il ne le pouvoit pas aussi faire : car ou son soucy l'esveilloit malgré luy, & le gardoit de dormir, ou de luy mesme il se mettoit le plus souvent à penser si profondement en ses affaires, & s'arrestoit à discourir en son esprit toutes les difficultez qui estoyent en son entreprise, si fort, que sa femme estant couchée auprès de luy, s'apperceut bien qu'il estoit plein d'agonie & de tristesse d'entendement qu'il n'avoit point accoustumée, & qu'il remuoit à par luy en son esprit quelque deliberation, qui luy pesoit beaucoup & luy estoit bien malaisée à resoudre & desvelopper.

XIV. Sa femme Porcia estoit, comme nous avons desja dit, fille de Caton, & l'espousa Brutus qui estoit son cousin, non point fille, mais bien jeune veufve après la mort de son premier mary Bibulus, duquel elle avoit eu un petit garson nommé Bibulus, qui depuis a escrit un petit

livre des faicts & gestes de Brutus que lon trouve encore aujourdhuy. Ceste jeune dame estant sçavante en la philosophie, aimant son mary, & ayant le cueur grand, joinct avec un bon sens & une prudence grande, ne voulut point attenter d'interroger son mary de ce qu'il avoit sur le cueur, que premierement elle n'eust fait une telle espreuve de soymesme : elle prit un petit ferrement, avec lequel les barbiers ont accoustumé de roigner les ongles, & ayant fait sortir de sa chambre toutes ses femmes & servantes, elle se feit une playe bien profonde dedans la cuisse, tellement qu'il en sortit incontinent une grande effusion de sang, & tantost après pour l'aspre douleur de celle incision la grosse fiebvre la commencea à saisir : & voyant que son mary s'en tourmentoit fort, & en estoit en fort grand esmoy, au plus fort de sa douleur elle luy parla en ceste maniere, « Je (dit elle) Brutus, estant » fille de Caton t'ay esté donnée, non pour » estre participante de ton lict & de ta table » seulement, comme une concubine, ains pour » estre aussi parsonniere & compagne de toutes » tes bonnes & mauvaises fortunes. Or quant » à toy, il n'y a que plaindre ne reprendre de » ton costé en nostre mariage : mais de ma part, » quelle demonstration puis je faire de mon » devoir envers toy, & de combien je vouldrois

» faire pour l'amour de toy, si je ne sçay sup-
» porter constamment avec toy un secret acci-
» dent, ou un soucy qu'il soit besoing de celer
» fidelement? Je sçay bien que le naturel d'une
» femme semble communement trop debile pour
» pouvoir seurement contenir une parole de se-
» cret: mais la bonne nourriture, Brutus, & la
» conversation des gens vertueux, ont quelque
» pouvoir de reformer un vice de la nature: &
» quant à moy, j'ay cela davantage, que je suis
» fille de Caton, & femme de Brutus, à quoy
» neantmoins je ne me fioye pas du tout par
» cy devant, jusques à ce que maintenant j'ay
» cogneu que la peine mesme & la douleur ne
» me sçauroyent vaincre ». En disant ces paroles, elle luy monstra sa bleceure, & luy compta comment elle se l'avoit faitte pour s'esprouver elle mesme. Brutus fut fort esbahy quand il eut ouy ces paroles, & levant les mains au ciel, feit prieres aux dieux de luy faire tant de grace, qu'il peust mener à chef son entreprise si bien qu'il fust trouvé digne d'estre mary d'une si noble dame comme Porcia, laquelle pour lors il reconforta le mieux qu'il peut.

XV. Au reste, ayant esté prefix un jour de conseil, auquel on esperoit que Cæsar ne fauldroit pas de venir au senat, ilz delibererent d'executer adonc leur entreprise, pource que

lors tous les conjurez se pourroyent trouver ensemble sans souspeçon, & qu'ilz auroyent là les premiers hommes de la ville & les plus gens de bien tous portez, lesquelz quand ilz verroyent un si grand exploit executé, tiendroyent au demourant la main à la defense de la liberté : & si leur sembla davantage, que l'assignation du lieu auquel se devoit tenir le conseil, estoit proprement chose conduitte par expresse providence divine, & qui faisoit pour eulx : car c'estoit l'un des portiques qui sont alentour du theatre, dedans lequel portique y avoit un conclave garny de sieges tout alentour, & en iceluy une image de Pompeius que la ville y avoit fait dresser en son honneur, lors qu'il orna & embellir ce quartier là de la ville du theatre qu'il y feit bastir, & des portiques qui sont alentour d'iceluy. En tel lieu doncques fut assignée l'assemblée du senat droittement au quinzieme jour du mois de mars, que les Romains appellent Idus Martias, de sorte qu'il sembloit proprement que quelque dieu menast expressement là Cæsar pour y estre tué, en vengeance de la mort de Pompeius.

XVI. Quand le jour fut escheut, Brutus sortit de son logis ayant une dague ceincte par dessoubs sa robbe longue sans que personne en sceust rien que sa femme seule : & les autres

conjurez estoyent tous assemblez chez Cassius, pour accompagner & conduire jusques sur la place son filz, qui ce jour là prenoit la robbe que lon appelle virile : & de là se rendirent tous en trouppe dedans ce portique de Pompeius, s'attendans que Cæsar deust incontinent venir au senat : là où principalement fut certes admirable la constance asseurée de ces hommes là, en chose de si grand peril, attendu ce qu'ilz avoyent entrepris : car plusieurs d'iceulx pour le deu de leurs offices, à cause qu'ilz estoyent præteurs, estans contraints de faire droit aux parties, non seulement escouterent doulcement & patiemment ceulx qui voulurent parler à eulx, ou plaider quelque cause devant eulx, de sens aussi rassis comme s'ilz n'eussent eu autre affaire quelconque en teste, ains qui plus est, donnerent des sentences graves & de reposé jugement, en y vacquant très attentifvement. Si y eut quelque partie, qui ayant esté condamnée ne vouloit pas payer, ains en criant & protestant disoit qu'il en appelloit par devant Cæsar ; & Brutus adonc regardant les assistens, « Cæsar (dit il) » ne m'empeschera point de faire ce que com-» mandent les loix ».

XVII. Et toutefois il leur survint, par cas de fortune, plusieurs accidents qui estoyent bien pour les troubler, dont le premier & le prin-

cipal fut, que Cæsar demoura beaucoup à venir, de sorte qu'il estoit desja bien tard quand il arriva au senat, à cause que ne se trouvans pas les signes des sacrifices bons ny propices, sa femme le retenoit en la maison, & les devins luy defendoyent d'en sortir. Le second fut, que quelcun s'approchant de Casca, qui estoit l'un des conjurez, & le prenant par la main droitte luy dit, « Dea Casca, tu m'as bien celé ton » secret, mais Brutus m'a le tout descouvert » : dequoy Casca se trouvant estonné, l'autre continua son propos en disant, « Comment, par » quel moyen ès tu soudainement devenu si riche, » que tu brigues d'estre ædile » ? Tant peu s'en fallut que Casca deceu par l'ambiguité des paroles que l'autre luy avoit dittes, ne decelast tout le secret de leur conjuration. Un autre senateur nommé Popilius Læna, après avoir salué plus affectueusement que de coustume Brutus & Cassius, leur dit tout bas en l'oreille, « Je prie » aux dieux que vous puissiez venir à chef de ce » que vous avez entrepris : mais je vous con» seille & admoneste de vous avancer, car vostre » faict n'est point celé ». Leur ayant dit ces paroles il s'en alla incontinent, & les laissa en grande doubte que leur conspiration ne fust descouverte.

XVIII. Et sur ces entrefaittes accourut à grande

haste l'un des domestiques de Brutus pour luy dire que sa femme se mouroit, à cause que Porcia passionnée du soucy de l'advenir, & n'estant pas assez puissante pour supporter une si grande agonie d'esprit, à peine se pouvoit contenir dedans la maison, ains tressailloit de frayeur à chaque bruit ou cry qu'elle entendoit, ne plus ne moins que font ceulx qui sont espris de la fureur des Bacchantes, demandant à tous ceulx qui revenoyent de la place que faisoit Brutus, & y envoyant continuellement messagers les uns sur les autres pour en sçavoir des nouvelles. A la fin la chose allant en longueur, sa force corporelle ne peut plus resister, ains se laissa aller & defaillit tout à coup : tellement qu'elle n'eut pas seulement loisir d'entrer en sa chambre, car il luy prit une foiblesse ainsi qu'elle estoit assise emmy la maison, dont elle se pasma incontinent & perdit la parole entierement : ce que voyans ses servantes, se prirent à crier, & les voisins y accoururent à la porte, au moyen dequoy le bruit fut incontinent espandu par tout qu'elle estoit trespassée : toutefois elle se revint bien tost de ceste pasmoison, & fut couchée & traitée par ses femmes. Quant à Brutus, ayant ouy ceste nouvelle il en fut bien troublé, comme lon peult estimer : mais toutefois il n'en abandonna point le public, ny ne s'en retira on-

ques en sa maison pour chose qui y fust advenue.

XIX. Et ja disoit on que Cæsar estoit en chemin, se faisant porter dedans une littiere : car il avoit deliberé de n'arrester rien au senat de tout ce jour là, pource qu'il craignoit les sinistres presages des sacrifices, ains de remettre les affaires de consequence à une autre assemblée de conseil, faignant qu'il se trouvoit mal. Au sortir de sa littiere, Popilius Læna, celuy qui un peu devant avoit dit à Brutus qu'il prioit aux dieux qu'il peust conduire à fin son entreprise, l'alla abborder, & le teint longuement à parler à luy. Cæsar luy presta l'oreille & l'escouta bien attentifvement : parquoy les conjurez (s'il les fault ainsi appeller) n'entendans pas sa parole, mais conjecturans parce qu'il leur avoit un peu auparavant dit, que ce parlement n'estoit autre chose que la descouverture de leur conspiration, furent bien estonnez, & s'entreregardans les uns les autres, donnerent bien à cognoistre à leurs visages, qu'ilz estoyent bien tous d'advis, qu'il ne falloit pas attendre jusques à ce que lon les saisist au corps, ains que plus tost ilz se devoyent occire eulx mesmes avec leurs propres mains : & comme Cassius & quelques autres jettassent desja les mains sur les manches de leurs espées par dessoubz leurs robbes pour les desguainer, Brutus

regardant le geste & la contenance de Læna, & considerant qu'il avoit la façon d'un homme qui prie humblement & affectueusement, non pas d'un qui accuse, il n'en dit mot à ses compagnons, à cause qu'il y avoit parmy eulx plusieurs qui n'estoyent pas de la conspiration : mais avec un visage joyeux & une chere guaye asseura Cassius, & tantost après se departit Læna d'avec Cæsar en luy baisant la main, ce qui monstra que c'estoit pour quelque affaire qui le concernoit que ce long parlement s'estoit fait.

XX. Estant donques le senat entré le premier dedans le conclave où se devoit tenir le conseil, tous les autres conjurez environnerent incontinent la chaire de Cæsar, comme s'ilz luy eussent voulu dire quelque chose. Et dit on que Cassius jettant sa veuë sur l'image de Pompeius, la pria, ne plus ne moins que si elle eust eu sens & entendement. Trebonius d'autre costé retira à part Antonius à l'entrée du conclave, & luy commencea un long propos pour l'arrester au dehors. Quand Cæsar entra au dedans, tout le senat se leva par honneur devant luy, & aussi tost qu'il fut assis, les conjurez l'environnerent de tous costez, en luy presentant un d'entre eulx, nommé Tullius Cimber, lequel supplioit pour la restitution de son frere qui estoit banny, tous faisoyent semblant d'interceder pour luy,

en luy touchant aux mains, & luy baisant l'estomac & la teste : Cæsar du commencement rejetta simplement leurs caresses & leurs prieres : mais puis après voyant qu'ilz ne desistoyent point de tousjours l'importuner, il les repoulsa à force : & adonc Cimber avec les deux mains luy avalla sa robbe de dessus les espaules, & Casca qui estoit tout joignant luy par derriere, desguaina le premier, & luy donna un coup auprès de l'espaule, mais la playe n'entra pas gueres avant, & Cæsar se sentant blecé, luy saisit incontinent la main dont il tenoit sa dague, & s'escria à haulte voix en langage Romain, « Meschant traistre Casca, que fais tu » ? Et Casca de l'autre costé s'escria aussi en langage Grec, appellant son frere à son aide. Et comme jà plusieurs à la foule chargeassent sur luy, en regardant tout alentour de soy, & s'en voulant fouir, il apperceut Brutus qui tenoit une espée nue au poing pour le frapper : & adonc il lascha la main à Casca qu'il tenoit encore, & couvrant son visage avec sa robbe, abandonna son corps à qui le voulut navrer : & lors les conjurez s'entrepressans les uns les autres pour l'affection qu'ilz avoyent de ne le point espargner, en frappant de tant de dagues & espées sur un seul corps, se blecerent les uns les autres, entre lesquelz Brutus fut attaint en la main, en voulant estre

participant de ce meurtre, & tous les autres furent aussi ensanglantez.

XXI. Ayant donques esté Cæsar ainsi tué, Brutus se presentant au milieu de la salle, voulut parler, & arrester les autres senateurs qui n'estoyent point de la conspiration, pour rendre raison de leur faict : mais ilz s'en fouirent tous effroyez en grand desarroy, s'entrepressans & poulsans à la porte de grande haste qu'ilz avoyent de sortir, sans que personne toutefois les chassast : car il avoit expressement esté dit & arresté entre eulx, que lon ne tueroit autre que Cæsar seul, ains que lon convieroit au reste tous les autres à tascher de recouvrer la liberté. Tous les autres avoyent bien esté d'avis en deliberant sur ceste affaire, que lon devoit aussi tuer Antonius, pource que c'estoit un homme insolent, & qui de sa nature favorisoit à la monarchie, oultre ce qu'il avoit grande faveur & bon credit envers les gens de guerre pour la longue frequentation & conversation qu'il avoit eue entre eulx, & mesmement pource qu'estant homme de sa nature entreprenant & convoiteux de grandes choses, il avoit encore davantage lors l'authorité du consulat, estant consul avec Cæsar : mais Brutus empescha qu'il ne se conclust, premierement pource qu'il dit que la chose seroit injuste de soy : & secondement, par ce qu'il leur

proposa quelque esperance de changement en luy : car il n'estoit point hors d'espoir qu'Antonius estant homme magnanime de nature & desireux d'honneur & de gloire, quand il verroit que Cæsar seroit mort, ne peust entrer en voulunté d'aider à son païs à recouvrer la liberté, estant par l'exemple d'eulx attiré à aimer & suyvre la vertu. Ainsi fut Brutus cause de sauver la vie à Antonius, lequel sur l'heure de ce grand effroy se desguisa de l'habillement de quelque basse & vile personne, & se desroba: mais Brutus & ses consors ayans les mains toutes sanglantes, & leurs espées toutes nues aux poings, s'en allerent droit au Capitole, admonestans par tout où ilz passoyent les Romains de reprendre leur liberté.

XXII. Or y eut il du commencement, soudain que le cas eut esté fait, quelques clameurs & quelques gens qui s'en coururent çà & là par la ville, ce qui augmenta le trouble, l'effroy & le tumulte davantage: mais quand on veit que lon ne tuoit personne, que lon ne pilloit ny ne forceoit chose quelconque, adonc aucuns des senateurs & plusieurs du peuple prenans asseurance de là, s'en monterent vers eulx au Capitole, là où s'estant à la file assemblé grand nombre de personnes, Brutus leur feit une harengue pour gaigner la grace du peuple, &

justifier ce qu'ilz avoyent fait. Tous les assistans dirent qu'ilz avoyent bien fait, & leur crierent qu'ilz descendissent hardiment : à l'occasion de quoy Brutus & ses compagnons prirent l'asseurance de descendre sur la place : les autres suyvoyent en trouppe, mais Brutus marchoit devant environné tout alentour fort honorablement des plus notables personnages de la ville, qui l'accompagnerent & l'amenerent du mont du capitole atravers la place, jusques en la tribune aux harengues. Quand la commune le veit monté là dessus, encore que ce fust une tourbe de gens ramassez de toutes pieces, & bien deliberez de faire quelque emeute, elle eut neantmoins honte de le faire pour la reverence de Brutus, & presta silence pour entendre ce qu'il vouldroit proposer : & quand il commencea à parler presterent audience fort paisible à sa harengue : toutefois si donnerent ilz bien clairement à cognoistre incontinent après, que le faict ne leur plaisoit point à tous : car quand un autre nommé Cinna voulut parler, & qu'il commencea à charger & accuser Cæsar, ilz entrerent en un courroux & une mutination grande, & luy dirent plusieurs injures, tellement que les conjurez s'en retirerent de rechef au mont du Capitole, là où Brutus craignant y estre assiegé, renvoya plusieurs gros personnages qui y estoyent montez

quant & luy, estimant qu'il n'estoit pas raisonnable que ceulx qui n'avoyent point esté participans du faict, fussent participans du peril.

XXIII. Toutesfois le lendemain s'estant le senat assemblé dedans le temple de la deesse Tellus, c'est à dire, la Terre, & en icelle assemblée ayans Antonius, Plancus & Ciceron mis en avant, qu'il falloit ordonner une generale oubliance & abolition de toutes choses passées, & une concorde pour l'advenir, il fut arresté que non seulement ilz auroyent impunité du faict, mais que davantage les consulz mettoyent en deliberation du senat, quelz honneurs on leur decerneroit. Cela conclud, le senat se leva, & Antonius le consul pour asseurer ceulx qui estoyent au Capitole, leur envoya son filz en ostage. Sur ceste fiance Brutus & ses compagnons descendirent, là où chascun pesle mesle les salua, caressa & embrassa entre lesquelz Antonius mesme donna à soupper en son logis à Cassius, & Lepidus à Brutus, & ainsi des autres selon que chascun avoit eu où familiarité ou amitié avec quelqu'un d'eulx. Le jour ensuyvant, le senat estant de rechef assemblé en conseil, loua premierement Antonius de ce qu'il avoit sagement esteinct & assopy un commencement de guerre civile : puis donna aussi de grandes louanges à Brutus & à ses consors qui là estoyent présens : & finable-

ment leur assigna des gouvernemens de provinces : car à Brutus fut ordonnée la Candie, à Cassius la Libye, & à Trebonius l'Asie, à Cimber la Bithynie, & à l'autre Brutus la Gaule de deçà les Alpes.

XXIV. Cela fait, on vint à parler du testament de Cæsar, de ses funerailles & de sa sepulture, là où estant Antonius d'advis que lon devoit lire son testament hault & clair en public, & aussi inhumer le corps honorablement, & non point à cachettes, de peur que cela ne fust occasion au peuple de s'irriter & aigrir davantage si on le faisoit autrement, Cassius y contredit fort & ferme : mais Brutus y consentit & s'y accorda : en quoy il semble qu'il feit une seconde faulte : car la premiere fut quand il empescha de conclurre que lon occiroit Antonius, pource qu'à bon droit on le chargea d'avoir en ce faisant sauvé & fortifié un très grief & inexpugnable ennemy de leur conspiration : & la seconde fut qu'il accorda que lon feist les funerailles de Cæsar en la sorte que Antonius voulut : ce qui fut cause de perdre & gaster tout. Car premierement quand on eut leu en public le testament par lequel estoit porté qu'il leguoit & donnoit à chasque citoyen Romain soixante & quinze drachmes d'argent[1] pour teste,

[1] Sept escus & demy. *Amyot.* 57 livres 12 sols 11 deniers $\frac{1}{4}$ de notre monnoie.

&

& qu'il laissoit au peuple ses jardins & vergers qu'il avoit deçà la riviere du Tybre, au lieu où maintenant est basty le temple de la Fortune, le peuple l'en aima & regretta merveilleusement: puis quand le corps fut apporté sur la place, Antonius qui feit la harengue à la louange du defunct selon l'anciene coustume de Rome, voyant que la commune s'esmouvoit à compassion par son dire, tourna son eloquence à l'inciter encore davantage à commiseration, & prenant la robbe de Cæsar toute ensanglantée, la desploya devant toute l'assistence, monstrant les decoupeures d'icelle, & le grand nombre de coups qu'il avoit receus.

XXV. Dequoy le peuple se mutina & s'irrita si fort, qu'il n'y eut plus d'ordre en la commune, parce que les uns crioyent qu'il falloit faire mourir les meurtriers qui l'avoyent occis, les autres alloyent arracher les estaux, les tables, selles & bancs des boutiques d'alentour de la place, comme lon avoit fait ès funerailles de Clodius, & en ayant fait un monceau, meirent le feu dedans, & sur iceluy poserent le corps, qu'ilz brusserent au milieu de plusieurs lieux sacrez, inviolables & sanctifiez, & aussi tost que le feu fut bien embrazé, les uns deçà les autres delà en prirent des tisons ardents, avec lesquelz ilz s'en coururent ès maisons de ceulx

qui l'avoyent tué pour les y bruſler : toutefois eulx qui s'eſtoyent bien auparavant munis & prouveuz, ſe ſauverent aiſeement de ce danger : mais il y eut un poëte nommé Cinna, lequel n'avoit aucunement eſté participant de la conjuration, ains avoit tousjours eſté amy de Cæſar, & la nuict de devant avoit ſongé que Cæſar le convioit à ſoupper avec luy, & que l'ayant refuzé, il l'en avoit preſſé à grande inſtance, juſques à le forcer, tant qu'à la fin il l'avoit mené par la main en un grand lieu vague & tenebreux, là où tout effroyé il avoit eſté contrainct de le ſuyvre malgré luy. Ceſte viſion luy avoit donné la fiebvre toute la nuict : & neantmoins le matin quand il ſceut que lon portoit le corps pour l'aller inhumer, ayant honte de ne ſe trouver au convoy de ſes funerailles, il ſortit de ſon logis, & s'alla mettre parmy la commune qui eſtoit jà mutinée & irritée : & pource que quelqu'un le nomma par ſon nom Cinna, le peuple penſa que ce fuſt celuy, qui nagueres avoit en ſa harengue blaſmé & injurié publiquement Cæſar, & ſe ruant deſſus luy en fureur le deſchira en pieces ſur la place.

XXVI. Cela effroya plus Brutus & ſes compagnons, que nulle autre choſe après la mutation d'Antonius : à l'occaſion dequoy ilz ſe retirerent hors de Rome, & ſe teindrent du com-

mencement en la ville de Antium [1], en esperance de retourner à Rome quand la fureur du peuple seroit un peu appaisée : ce qu'ilz estimoyent devoir estre bien tost, attendu qu'ilz avoyent à faire à une multitude inconstante & facile à emouvoir, & que le senat estoit pour eulx, lequel pourtant ne teint compte de faire informer alencontre de ceulx qui avoyent desmembré le pauvre Cinna, mais bien feit rechercher & prendre ceulx qui avec des tisons ardents estoyent allez assaillir les maisons des conjurez. Le peuple mesme estant desja ennuyé de l'insolence d'Antonius, lequel faisoit presque toutes choses de puissance absoluë, ne plus ne moins que s'il eust esté roy, desiroit que Brutus retournast : & s'attendoit on qu'il viendroit luy mesme en personne faire jouer les jeux qu'il devoit au peuple, à cause de son office de præteur : mais estant adverty que plusieurs soudards de ceulx qui avoient esté à la guerre soubz Cæsar, & qui avoyent des heritages de luy & des maisons ès villes où il les avoit logez, le guettoyent pour le tuer, & que tous les jours par petites trouppes ilz se couloyent secrettement à la file dedans Rome, il n'y oza retourner, ains eut le peuple le passe-

[1] Iola, ville du Latium près de la mer, aujourd'hui Nettuno dans la Campagne de Rome.

temps de voir en son absence ses jeux & autres esbatemens, qui furent bien & magnifiquement fourniz de toutes choses à ce necessaires, sans qu'il y eust rien espargné : car il avoit fait achepter grand nombre de bestes estranges, desquelles il ne voulut que lon donnast pas une à aucun particulier, ny aussi que lon en laissast pas une, ains voulut qu'elles fussent toutes employées à ses jeux, & alla luymesme jusques à Naples pour parler à aucuns joueurs de comædies & musiciens qui s'y tenoyent, & escrivit à ses amis touchant un Canutius, qui lors estoit un excellent joueur, qu'ilz feissent tant envers luy, comment que ce fust, qu'il voulust jouer à ses jeux, pource qu'il n'estoit pas raisonnable, ce disoit il, de forcer aucun des Grecs, s'ilz n'y venoyent de leur bon gré : & si escrivit davantage à Ciceron, en le priant très instamment d'y vouloir assister comment que ce fust.

XXVII. Les affaires estans en tel estat à Rome, il survint une autre mutation, quand le jeune Cæsar y fut arrivé. Il estoit filz de la niepce de Julius Cæsar, qui l'avoit adopté pour son filz, & institué son heritier universel par son testament : mais lors que son pere adoptif fut tué, il estoit en la ville d'Apollonie, là où il estudioit en l'attendant, pource qu'il avoit deliberé d'aller faire la guerre aux Parthes, &

si tost qu'il ouit les nouvelles de la mort, s'en retourna à Rome, là où pour commencer à se insinuer en la bonne grace du peuple, tout premierement il prit le nom de son pere adoptif, & distribua l'argent qu'il leur avoit laissé par son testament : au moyen dequoy il embrouilla fort Antonius, & à force d'argent retira grand nombre des soudards qui avoyent esté à la guerre soubz son pere. Et Ciceron mesme, pour la haine grande qu'il portoit à Antonius, favorisoit à ses affaires, dequoy Brutus le reprenoit & le blasmoit fort, luy escrivant qu'il monstroit par ses deportemens de n'estre pas marry d'avoir maistre, mais seulement d'en avoir un qui le haïst, & que ses conseilz en l'administration de la chose publique tesmoignoyent qu'il cherchoit & choisissoit de se soubmettre à une servitude gracieuse & humaine, en disant & escrivant que ce jeune Cæsar estoit homme doulx & debonnaire : & noz predecesseurs, disoit il, ne se sont jamais voulu asservir à aucuns maistres quelque doulx qu'ilz fussent. Et que de sa part il n'avoit jamais resoluëment arresté en soymesme de faire ny la paix, ny la guerre, mais que sa resolution & sa deliberation arrestée estoit de jamais ne servir : & qu'il s'esmerveilloit grandement, comme Ciceron redoutoit une guerre civile pour estre perilleuse, & ne craignoit point

une paix ignominieuse, & que pour debouter Antonius de la tyrannie qu'il usurpoit, il cherchoit d'establir ce jeune Cæsar tyran en recompense : telle estoit la substance des premieres lettres que Brutus escrivit à Ciceron.

XXVIII. Mais estant jà la ville de Rome divisée en deux parts, les uns se rengeans du costé d'Antonius, & les autres du costé de ce jeune Cæsar, & les gens de guerre vendans leur service, ne plus ne moins qu'à un encan, à qui plus leur offroit, Brutus desesperant que les affaires se peussent bien porter, delibera de sortir d'Italie, & s'en alla à pied par le païs de la Lucanie en la ville d'Elea, qui est assise sur le bord de la mer, là où Porcia estant sur le poinct de se departir d'avec luy pour s'en retourner à Rome, taschoit le plus qu'elle pouvoit à dissimuler la douleur qu'elle en portoit en son cueur : mais un tableau la descouvrit à la fin, quoy qu'elle se fust au demourant, jusques à là tousjours constamment & vertueusement portée. Le subject de la peinture estoit pris des narrations grecques, comment Andromache accompagnoit son mary Hector, ainsi qu'il sortoit de la ville de Troye, pour aller à la guerre, & comment Hector luy rebailloit son petit enfant ; mais elle avoit les yeux & le regard tousjours fichez sur luy. La conformité de celle peinture

avec sa passion la feit fondre en larmes, & retournant plusieurs fois le jour à revoir ceste peinture, elle se prenoit tousjours à plorer. Ce que voyant Acilius l'un des amis de Brutus recita les vers qu'Andromache dit à ce propos en Homere,

> Hector, tu tiens lieu de pere & de mere
> En mon endroict, de mary & de frere.

Adonc Brutus en se soubriant, « Voire mais » (dit il) je ne puis de ma part dire à Porcia, » ce qu'Hector respond à Andromache au mesme » lieu du poëte,

> Il ne te fault d'autre chose mesler,
> Que d'enseigner tes femmes à filer.

» Car il est bien vray, que la naturelle foiblesse » de son corps ne luy permet pas de pouvoir » faire les mesmes actes de prouesse, que nous » pourrions bien faire, mais de courage elle se » portera aussi vertueusement en la defense du » païs, comme l'un de nous ». Bibulus le filz de Porcia l'a ainsi escript en son histoire.

XXIX. Au partir de là Brutus montant sur la mer cingla droit vers Athenes, là où le peuple le receut bien vouluntiers avec force decrets honorables à sa louange, & se logea chez un sien amy, allant tous les jours ouïr les lectures & disputes de Theomnestus philosophe academi-

que, & de Cratippus Peripatetique, & communiquant avec eulx de la philosophie, tellément qu'il sembloit que tous affaires mis en arriere, il ne vacquast seulement qu'à l'estude : toutefois ce pendant soubs main il faisoit ses apprests pour la guerre : car il envoya Herostratus en Macedoine pour prattiquer & gaigner les capitaines & les gens de guerre qui estoyent en celle marche, attiroit & entretenoit tous les jeunes gentilzhommes Romains, qui estoyent à Athenes pour l'estude des lettres & de la philosophie, entre lesquelz estoit le filz de Ciceron, lequel il louë singulierement, disant que soit qu'il veillast, ou qu'il songeast en dormant, il le trouvoit de cueur merveilleusement gentil, tant il haïssoit naturellement les tyrans.

XXX. Quelque temps après il commencea à manier ouvertement affaires, & estant adverty qu'il venoit de l'Asie quelque flotte de vaisseaux Romains, où il y avoit de l'argent, & que le capitaine qui estoit homme de bien & son familier, prenoit la route d'Athenes, il alla au devant jusques auprès de l'isle [1] de Carystos, là où ayant parlé avec luy, il feit en sorte que l'autre fut content de luy mettre ses vaisseaux entre mains : à l'occasion dequoy Brutus le vou-

[1] Cette île est de l'invention d'Amyot. Le Grec dit simplement jusqu'à Caryste. C'est une ville de l'Eubée au pied du mont Ocha.

lut bien traitter magnifiquement en ſon logis, attendu meſmement que c'eſtoit le jour de ſa nativité. Quand ce vint au milieu du feſtin, que lon commencea à boire les uns aux autres, les conviez ſe prirent à boire à la victoire de Brutus & à la liberté des Romains : & Brutus les voulant encore plus confirmer & encourager, demanda une plus grande couppe, & la tenant pour boire, il ſe prit à prononcer à haulte voix, ſans occaſion quelconque apparente ces vers :

Mais toutefois ma triſte deſtinée
Et Phœbus ont ma vie terminée.

Suyvant lequel propos, on dit que le jour qu'il eut la derniere bataille près la ville de Philippes, au ſortir de ſa tente il donna pour le mot de la bataille à ſes gens, Phœbus : tellement que depuis on a jugé que ceſte ſoudaine exclamation eſtoit un preſage du malheur qui luy devoit advenir. Après cela Antiſtius luy delivra [1] cinq cents mille drachmes de l'argent qu'il portoit en Italie, & tous les ſoudards de Pompeius qui eſtoyent encore errans çà & là par la Theſſalie, ſe retirerent bien vouluntiers par devers luy, & il oſta à un nommé Cinna cinq cents hommes de cheval qu'il conduiſoit en Aſie à

[1] Cinquante mille eſcus. *Amyot.* 389,062 livres 10 ſols de notre monnoie.

Dolobella : puis s'en alla par mer en la ville de Demetriade [1], là où il se saisit d'une grande quantité d'armes que lon portoit à Antonius, & qui par le commandement de Julius Cæsar avoyent là esté faittes & forgées pour servir à la guerre Parthique : qui plus est, Hortensius gouverneur de la Macedoine luy en meit le gouvernement entre ses mains : & tous les princes, roys & seigneurs d'alenviron se joignoyent & entroyent en ligue avec luy, quand il fut adverty que Caius frere d'Antonius venant de l'Italie avoit passé la mer, & tiroit en diligence vers les villes de Dyrrachium & d'Apollonia pour s'emparer des gens de guerre que Gabinius y tenoit.

XXXI. Parquoy Brutus voulant gaigner le devant & le prevenir, meit incontinent aux champs si peu de gens qu'il avoit autour de luy, prenant son chemin par païs aspres & malaisez en la saison d'hyver qu'il negeoit bien fort, & diligenta si bien qu'il devancea de beaucoup ses sommiers qui portoyent les vivres : tellement que quand il fut auprès de Dyrrachium, il luy prit une maladie que les medecins appellent Bulimia, c'est à dire, famine, à cause du froid & du travail qu'il avoit enduré. Cest accident de maladie advient souvent aux hommes & aux

[1] On a vu dans la Vie de Démétrius que pour lui faire honneur, on avoit donné ce nom à la nouvelle ville de Sicyone.

bestes qui travaillent quand il a negé, soit ou pource que la chaleur naturelle estant toute retirée & resserrée au dedans du corps par la froidure de l'air environnant & espaississant le cuir, digere & consume incontinent la viande, ou qu'un petit vent subtil, agu & perceant, qui sort de la nege quand elle se fond, penetre au dedans du corps & en chasse la chaleur naturelle, qui s'en espand au dehors : car il semble que la chaleur esteinte par le froid qu'elle rencontre au sortir de la peau du corps, soit cause des sueurs qui advienent en telle maladie, desquelles choses nous avons ailleurs disputé plus amplement. Mais Brutus s'estant evanouy, & ne se trouvant en son camp chose aucune qu'on luy peust bailler pour manger, ses gens furent contraints de recourir à leurs ennemis, & approchans de la porte de la ville, demanderent de grace du pain aux gardes : lesquelz entendans l'inconvenient qui estoit arrivé à Brutus, y allerent eulx mesmes, & luy porterent à boire & à manger : en souvenance dequoy puis après quand il eut la ville entre ses mains, non seulement il les traitta humainement & gracieusement quant à eulx, ains aussi tous les autres habitans pour l'amour de eulx.

XXXII. Estant doncques Caius Antonius arrivé en la ville d'Apollonia, il manda aux gens de

guerre qui estoyent aux environs qu'ilz se retirassent par devers luy : mais entendant qu'au contraire ilz se retiroyent tous devers Brutus, & davantage, que ceulx d'Apollonia luy favorisoyent aussi, il abandonna la ville, & s'en alla en celle de Buthrotus : toutefois il perdit premierement en chemin trois enseignes qui furent mises en pieces : puis s'efforcea de gaigner à force quelques lieux forts & avantageux d'assiette, qui sont alentour de Byllis, & en chasser des gens de Brutus qui les avoyent preoccupez : & pour ce faire donna la bâtaille à Ciceron le filz, par lequel il fut vaincu : car Brutus se servoit desja de luy, comme d'un capitaine, & feit plusieurs bons exploits par son entremise & son moyen. De là à quelque temps, ayant surpris Caius en quelque païs de marets fort escarté & esloigné de sa retraitte, il ne luy voulut pas courir sus à toute oultrance, ains seulement le feit chevaler tout alentour, commandant à ses soudards qu'ilz l'espargnassent luy & ses gens, comme ceulx qui bien tost après seroyent à eulx sans coup ferir, ainsi qu'il en advint : car ilz se rendirent eulx & leur capitaine à sa mercy : tellement que Brutus avoit desja une bonne grosse trouppe de gens de guerre autour de luy. Or teint il long temps ce Caius en honneur, sans luy oster mesmes les marques

& enſeignes de magiſtrat, combien que pluſieurs, & entre les autres Ciceron, luy eſcriviſſent qu'il le feiſt mourir : mais quant il apperceut qu'il commenceoit à parler en ſecret aux capitaines, & à prattiquer quelque nouvelleté, il le feit mettre dedans une navire, & là le feit garder. Les ſoudards, qui desja avoyent eſté par luy ſubornez, s'eſtoyent retirez en la ville d'Apollonia, de là où ilz manderent à Brutus qu'il s'y en allaſt vers eulx : mail il leur feit reſponſe, que cela n'eſtoit point la couſtume des Romains, & qu'il falloit qu'eulx meſmes vinſſent vers leur capitaine, pour le ſupplier de leur pardonner la deſloyauté qu'ilz avoyent commiſe : ce qu'ilz feirent, & il leur pardonna.

XXXIII. Ainſi comme il s'appreſtoit pour paſſer en Aſie, luy vindrent nouvelles de la mutation qui eſtoit advenue à Rome : car le jeune Cæſar avoit eſté fortifié d'honneur & d'autorité par le ſenat alencontre d'Antonius : mais après qu'il l'eut desfait & chaſſé hors de l'Italie, il commencea à eſtre luy meſme redoutable au ſenat, pourautant qu'il demandoit le conſulat, qui eſtoit choſe defendue par les loix, & entretenoit de groſſes armées ſans que la choſe publique en euſt aucun beſoing. Et d'autre coſté, voyant que le ſenat non content de cela, ſe tournoit devers Brutus, lequel eſtoit hors d'Ita-

lie, & qu'il luy ordonnoit & decernoit des gouvernemens de provinces, il eut aussi luy-mesme peur de son costé, & envoya devers Antonius luy offrir son alliance & amitié : puis approchant son armée près de Rome, se feit eslire bon gré mal gré consul, n'estant pas à peine en son adolescence : car il n'avoit encore que vingt ans, ainsi comme luy mesme l'escrit en ses commentaires, & tout incontinent commeit des juges pour faire le procès criminel à Brutus & à ses complices, pour avoir occis le premier & le plus grand personnage de Rome, tenant le plus hault & le plus honorable magistrat d'icelle, sans avoir esté jugé, ouy, ny condamné judiciellement, faisant accuser Brutus de ce crime par Cornificius, & Cassius par Agrippa. Si furent les accusez condamnez par contumace, pource que les juges furent contrains d'ainsi juger. Et dit on, qu'ainsi comme un huissier suyvant la coustume des jugemens, montant sur la tribune aux harengues appellast à haulte voix Brutus, l'adjournant à comparoir en personne devant les juges, tout le peuple assistant souspira manifestement, & les gens d'honneur baisserent la teste sans oser dire mot, entre lesquelz, on veit les larmes tumber des yeux de Publius Silicius, à l'occasion dequoy tantost après il fut au nombre de ceulx qui par

affiches furent profcripts & abandonnez à eftre tuez.

XXXIV. Après cela, ces trois, Cæfar, Antonius & Lepidus, feirent un accord & une ligne enfemble, par les capitulations de laquelle ilz partagerent entre eulx les provinces de l'empire Romain, & feirent par affiches condamner à mourir deux cents des principaux perfonnages de Rome, au nombre defquelz fut Ciceron : dequoy les nouvelles eftans venues en Macedoine, Brutus adonc contraint, efcrivit à Hortenfius, qu'il feift mourir Caius Antonius pour vengeance de la mort de Ciceron,. & de l'autre Brutus, dont l'un eftoit fon amy & l'autre fon parent. Pour cefte caufe, Antonius depuis ayant pris Hortenfius en la bataille de Philippes, le feit occire deffus la fepulture de fon frere. Mais Brutus dit adonc, qu'il avoit plus de honte de la caufe, pour laquelle Ciceron eftoit mort, qu'il n'avoit de compaffion de fa mort, & qu'il ne pouvoit que blafmer & reprendre grandement les amis qu'il avoit à Rome, lefquelz eftoyent ferfs plus par leur faulte, que par la vertu de ceulx qui ufurpoyent la tyrannie fur eulx, attendu qu'ilz avoyent bien la voulunté fi lafche, que de fouffrir voir faire devant leurs yeux, ce qui feulement à ouir leur devoit crever le cueur.

XXXV. Quand il eut passé son exercite, qui jà estoit gros & puissant, en Asie, il donna ordre à assembler grand nombre de vaisseaux, tant en la coste de la Bithynie, comme en la ville de Cyzicum [1], à fin de mettre sus une armée de mer : & ce pendant il alla par les villes y ordonnant & disposant toutes choses, & donnant audience aux princes & seigneurs du païs, qui avoyent affaire à luy. Puis il envoya devers Cassius en Syrie pour le destourner d'aller en Ægypte, luy mandant que ce n'estoit point pour acquerir empire ne seigneurie à eulx mesmes, qu'ilz alloyent ainsi errans par le monde, ains que c'estoit au contraire pour affranchir leur païs & le remettre en liberté, & que l'amas que ilz faisoyent d'armes & de gens de guerre, estoit pour destruire les tyrans qui les vouloyent asservir : au moyen dequoy eu esgard à leur premier but & principal desseing, ilz ne devoyent que le moins qu'il leur seroit possible esloigner l'Italie, ains plus tost se haster d'y aller pour secourir leurs citoyens. Cassius le creut & s'en retourna. Brutus luy alla au devant, & se trouverent ensemble près la ville de Smyrne, qui fut la premiere fois qu'ilz s'estoyent reveus depuis qu'ilz se departirent d'ensemble au port de Piræe à

[1] La Bithynie est dans l'Asie, au midi du Pont-Euxin, & Cyzique dans la Mysie, en revenant à l'occident sur l'Hellespont.

Athenes,

Athenes, l'un pour aller en la Syrie, & l'autre en Macedoine. Si eurent grande joie, & non moins d'asseurance quand ilz veirent ensemble les puissantes armées qu'ilz avoyent tous deux amassées, veu qu'estans partiz de l'Italie comme les plus denuez & les plus pauvres bannis du monde, sans armes, sans argent, n'ayant ny navire aucune equippée, ny un tout seul homme de guerre, ny une seule ville en leur devotion, neantmoins un peu de temps après ilz se retrouvoyent ensemble assez puissans de navires, d'argent & de gens de guerre tant à pied qu'à cheval pour combattre de la principaulté de l'empire Romain.

XXXVI. Or vouloit bien Cassius faire autant d'honneur à Brutus, comme Brutus luy en faisoit : mais Brutus le prevenoit le plus souvent, & s'en alloit le premier devers luy, tant pource qu'il estoit le plus aagé, comme aussi pource qu'il n'estoit pas si dispos ny si aisé de sa personne : & estimoit on communement qu'il estoit bien entendu au faict de la guerre, mais au demourant cholere & violent, qui vouloit commander aux autres plus tost par crainte qu'autrement : & puis au contraire estoit trop mol entre ses familiers, aimant par trop à railler & gaudir. Mais à l'opposite, Brutus estoit pour sa vertu bien voulu du peuple, aimé des siens,

estimé des gens de bien, & haï de nul, non pas de ses adversaires mesmes, à cause qu'il estoit homme de doulce & benigne nature à merveilles, magnanime, qui ne se passionnoit jamais d'ire, de volupté, ny d'avarice, ains avoit tousjours la voulunté & l'intention droitte, sans jamais fleschir ne varier, pour le droit & la justice, qui estoit la principale source de sa gloire, de son accroissement, & de la bienveillance que chascun luy portoit, pource que tout le monde avoit ceste persuasion, que son intention estoit droitte : car on n'esperoit pas certainement, que le grand Pompeius mesme s'il fust demouré au dessus de Cæsar, eust voulu soubmettre son authorité aux loix, ains pense lon qu'il eust tousjours retenu la souveraineté de puissance, en prenant pour contenter le peuple, le tiltre de consul, ou de dictateur, ou de quelque autre plus civil & plus gracieux office : & quant à Cassius homme violent & cholere, qui en mainte passion se forvoyoit du droit chemin de la justice pour suyvre son utilité, on estimoit asseureement qu'il faisoit la guerre, & alloit çà & là s'exposant aux dangers des armes, plus pour s'acquerir domination à soymesme, que pour rendre la liberté à ses citoyens : car qui considerera les autres encore plus vieux que ceulx-cy, comme un Cinna, un Marius, un Carbo, il est tout cer-

tain qu'ilz se proposoyent comme un pris & un butin de leur victoire, la domination sur leur païs, & que, par maniere de dire, ilz confessoyent presque, qu'ilz combatoyent pour occuper la tyrannie & se faire seigneurs de l'empire Romain : & au contraire, ses ennemis mesmes ne reprocherent oncque à Brutus une telle mutation, ains dit on qu'Antonius declara par plusieurs fois publiquement, qu'il estimoit que de tous ceulx qui avoyent mis la main sur Cæsar, il n'y avoit eu que Brutus seul qui eust esté meu à ce faire par avoir seulement estimé l'acte en soy louable & vertueux, ains que tous les autres conjurerent sa mort ou par haine particuliere, ou par envie qu'ilz luy portoyent. Par où il appert que Brutus ne se confioit pas tant en la puissance de son armée qu'en sa propre vertu, & le peult on voir par ses escripts mesmes : car estant jà fort prochain de l'extrême peril, il escrit à Pomponius Atticus, que ses affaires estoyent au plus beau degré de fortune qu'ilz eussent sceu estre : Car ou j'affranchiray tout le peuple Romain en gaignant la bataille, ou je me delivreray de servitude en mourant : & que toutes autres choses leur estans asseurées & certaines, un seul poinct leur estoit encore en doubte, s'ilz vivroyent, ou s'ilz mourroyent avec liberté. Il escrit davantage qu'Antonius recevoit la punition que sa

folie meritoit : car au lieu qu'il pouvoit participer egalement à la gloire de Brutus, de Cassius & de Caton, & estre mis en leur reng, il avoit mieulx aimé estre seulement un adjoinct d'Octavius, avec lequel, encore qu'il ne soit par nous maintenant vaincu, si aura il bien tost après la guerre contre luy : & quant à ce poinct, certainement il prophetisa très bien ce qui depuis en est advenu.

XXXVII. Mais pour lors, ainsi comme ilz estoyent en la ville de Smyrne, Brutus requit à Cassius qu'il luy baillast partie des deniers qu'il avoit amassez en grande quantité, pource que ce qu'il en avoit peu finer de son costé, il l'avoit despendu à faire bastir si grand nombre de navires, que par le moyen d'icelles, ilz tiendroyent toute la mer d'entre les terres en leur subjection : ce que les amis de Cassius empeschoyent, & luy dissuadoyent bien fort, luy remonstrans qu'il n'estoit point raisonnable que Brutus eust l'argent que Cassius avoit amassé en espargnant, & levé avec grand mescontentement des peuples subjects, pour en faire largesse à ses soudards, & par ce moyen en acquerir leur bienvueillance aux despens de Cassius : mais neantmoins Cassius luy en bailla la tierce partie de la somme totale. Et là se partans de rechef d'ensemble pour aller chascun de son costé prouvoir à leurs affaires,

Cassius prit la ville de Rhodes, là où il ne se porta ny humainement, ny honestement, quoy qu'en entrant dedans il eust respondu à quelques uns des habitans, qui en le saluant l'appellerent seigneur & roy, qu'il n'estoit ny seigneur ny roy, mais bien celuy qui avoit puny & tué celuy qui se vouloit faire seigneur & roy.

XXXVIII. Brutus au partir de là envoya demander argent & secours de gens de guerre aux Lyciens : mais il y eut un certain orateur nommé Naucrates, lequel feit rebeller les villes, tellement que ceulx du païs occuperent quelques petites montagnes, cuidans par ce moyen empescher le passage à Brutus. Parquoy Brutus envoya contre eulx ses gens de cheval, qui les surprirent ainsi comme ilz disnoyent, & en desfeirent environ six cents, & en prenant toutes les petites villettes & bourgades, il laissoit aller sans payer rençon tous ceulx qu'il y prenoit prisonniers, esperant par ceste gracieuseté les gaigner pour luy attraire tout le reste du païs : mais ilz estoyent si obstinez & si fiers, qu'ilz se mutinoyent pour un peu de dommage que lon leur faisoit en passant par leurs terres, & mesprisoyent sa bonté & son humanité, jusques à ce que finablement il alla mettre le siege devant la ville des Xanthiens, en laquelle s'estoyent enfermez les plus fiers & les plus belliqueux de toute la Lycie.

XXXIX. Or y a il une riviere[1] qui passe au long des murailles de la ville, par dedans laquelle se sauvoyent aucuns d'entre eulx nageans entre deux eaux, & s'en fuyoyent : mais on y prouveut avec des rets que lon feit tendre atravers la riviere, au dessus desquelz y avoit de petites sonnettes attachées, qui par leur son advertissoyent quand il y avoit quelqu'un pris dedans les filez. Ces Xanthiens de nuict feirent une saillie, & vindrent mettre le feu à quelques engins de baterie, dont on batoit leurs murailles : mais ilz furent incontinent rembarrez au dedans par les Romains aussi tost qu'ilz furent apperceuz. Le vent d'adventure se trouva impetueux qui augmenta la flamme, & la porta jusques aux creneaux des murailles, tellement que les prochaines maisons en furent incontinent esprises. Parquoy Brutus craingnant que toute la ville n'en fust embrasée, commanda soudain que lon esteignist le feu, & que lon taschast à secourir la ville : mais il prit sur l'heure à ces Lyciens une rage & furieuse incitation à desespoir si estrange & si horrible, que lon ne la sçauroit bien exprimer ny descrire, & ne la pourroit on mieulx ne plus veritablement accomparer, qu'à un forcené desir de mourir : car tous ensemble avec leurs

[1] Le Xanthe, comme nous avons dit ci-devant.

femmes & leurs enfans, maistres & serviteurs, de quelque aage qu'ilz fussent, combatoyent de dessus la muraille, & jettoyent pierres, traicts & toutes autres telles choses aux Romains qui taschoyent à amortir la flamme pour sauver la ville : & au contraire, apportans des fagots, des cannes & roseaux secs, & du bois, attiroyent le plus qu'ilz pouvoyent le feu au dedans de la ville, en luy donnant toute matiere propre à entretenir & augmenter le feu, & l'irritant par toute maniere qui leur estoit possible. Quand la flamme fut coulée par tout, & que jà embrassant tous les quartiers de la ville, elle commencea fort à reluire, Brutus en ayant grande compassion, monta à cheval, & environna tout le circuit des murailles pour voir s'il y pourroit donner quelque ordre, tendant les mains aux habitans, en les priant qu'ilz voulussent pardonner à leur pauvre ville, & se sauver eulx mesmes. Mais personne ne prestoit l'oreille à ses paroles, ains faisoyent tout ce qu'ilz pouvoyent pour se ruiner & se perdre eulx mesmes, non seulement les hommes & les femmes, mais aussi les petits enfans, dont les uns en plorant & criant se jettoyent eulx mesmes dedans le feu, les autres se precipitans du hault en bas des murailles, se rompoyent le col, les autres presentoyent leurs gorges nues aux glaives de leurs peres, & deslaçans leurs veste-

mens, les prioyent qu'ilz les tuassent eulx mesmes. Et quand la ville fut arse & bruslée, on trouva une femme qui s'estoit pendue & estranglée avec un cordeau, tenant de l'une de ses mains son enfant mort, attaché par le col, & de l'autre mettant le feu dedans sa maison avec un flambeau ardent. On la voulut monstrer à Brutus, mais il ne voulut point voir un si horrible & si tragique spectacle, ains se prit à plorer quand il l'entendit, & feit à son de trompe crier par un herault, qu'il donneroit certain pris d'argent à tout soudard qui pourroit sauver un Xanthien : il ne s'en trouva, à ce que lon dit, que cinquante seulement, qui furent sauvez malgré eulx. Ainsi les Xanthiens après un long espace de temps, ayans achevé la revolution de leur fatale ruine, renouvellerent par leur temerité, la memoire de la calamité de leurs ancestres, lesquelz semblablement ès guerre des Perses bruslerent leur ville, & se desfeirent eulx mesmes.

XL. A raison dequoy Brutus voyant celle des Patareïens resister & tenir fort contre luy, estoit en doubte, & ne sçavoit s'il la devoit faire assaillir ou non, craignant qu'ilz n'entrassent en un pareil desespoir : mais ayant pris quelques unes de leurs femmes prisonnieres, il les renvoya sans leur faire payer rençon : & elles qui estoyent filles & femmes des principaux hommes de la

ville, racomptans à leurs parents la grande preudhommie, justice, continence & honesteté, qu'elles avoyent trouvée en Brutus, leur persuaderent de soy soubmettre à luy, & luy livrer leur ville entre ses mains : après lesquelz tous les autres feirent le semblable, & s'allerent rendre & soubmettre tous à luy, lequel ilz trouverent humain, doulx & gracieulx trop plus qu'ilz n'avoyent esperé, mesmement à comparaison de Cassius, qui environ le mesme temps, après avoir contrainct les Rhodiens de contribuer tout l'or & l'argent comptant qu'ilz avoyent particulierement chascun en sa maison, dont il amassa bien jusques à la somme de [1] huict mille talents, encore condamna-il la ville en public à la somme de cinq cents autres talents : là où Brutus après avoir levé sur tout le païs de la Lycie cent cinquante talents [2] seulement, sans leur avoir fait autre dommage ne desplaisir, s'en partit du païs d'Ionie.

XLI. Or feit il en tout ce voyage là plusieurs actes notables & bien dignes de memoire, tant en remunerant comme en punissant ceulx qui l'avoyent merité, mais j'en racompteray icy un entre les autres, dont luy mesme & tous les

[1] Quatre millions huict cents mille escus. *Amyot.* 37,330,000 liv. de notre monnoie.

[2] 700,312 livres 10 sols de notre monnoie.

plus gens de bien des Romains furent fort aises : Lors que le grand Pompeius, ayant perdu la bataille contre Julius Cæsar, alla descendre en la coste de l'Ægypte près la ville de Pelusium, ceulx qui avoyent la tutelle & la garde de la personne du roy, qui estoit encore presque enfant, teindrent conseil avec ses serviteurs & amis paternelz, sur ce qui estoit à faire en ce cas. Ilz ne furent pas tous d'un advis en ceste consultation, pource que les uns furent d'opinion que lon le devoit recevoir, les autres que lon le devoit chasser & debouter arriere de l'Ægypte : mais un certain rhetoricien nommé Theodotus, natif de l'isle de Chio, qui estoit là pour enseigner la rhetorique à ce jeune roy, estant appellé à ce conseil faulte de plus suffisans personnages, dit, que les uns & les autres s'abusoyent, tant ceulx qui estoyent d'advis de le recevoir, que ceulx qui disoyent que lon le devoit chasser, & que le plus expedient, veu le temps, estoit de s'en saisir, & le faire mourir, adjoustant à ceste siene sentence, qu'un homme mort ne mord point. Le conseil s'arresta à ceste opinion : tellement que pour un notable exemple des adventures non croyables, & que lon ne penseroit jamais, le grand Pompeius se trouva occis par la rhetorique de ce plaidereau de Theodotus, ainsi que luy mesme en s'en glorifiant puis après le disoit :

mais quand Julius Cæſar fut depuis arrivé en Ægypte, les meſchans qui avoyent eſté de ce conſeil, en furent puniz ſelon leur demerite, & en moururent tous malheureuſement, excepté ce Theodotus, auquel la fortune preſta un reſpit de peu de temps, durant lequel encore veſcut il pauvrement & ignominieuſement, ſans jamais oſer arreſter en un lieu : mais lors que Brutus alloit par le païs d'Aſie, il ne ſe peut plus cacher, ains luy fut amené, là où il fut puny, de ſorte qu'il acquit plus de bruit à ſa mort, qu'il n'avoit oncques fait en toute ſa vie.

XLII. Environ ce temps, Brutus envoya prier Caſſius de ſe trouver en la ville de Sardis : ce qu'il feit, & Brutus eſtant adverty de ſa venue, luy alla au devant avec tous ſes amis, & là tout leur exercite eſtant en armes, les appella tous deux [1] empereurs : & comme il advient ordinairement en grands affaires entre deux perſonnages, qui ont l'un & l'autre beaucoup d'amis, & tant de capitaines ſoubs eulx, ilz avoyent quelques plaintes & quelques meſcontentemens l'un de l'autre : parquoy devant que faire autre choſe, incontinent qu'ilz furent arrivez au logis, ilz ſe retirerent à part en une petite chambre, feirent ſortir tout le monde, & fermerent les portes ſur eulx : & lors commencerent à ſe plain-

[1] Impératores, c'eſt-à-dire, ſouverains capitaines. *Amyot.*

dre reciproquement chascun de son compagnon : & finablement vindrent jusques à s'entrecharger & accuser, en se disant hault & clair leurs veritez l'un à l'autre, avec une grande vehemence, & puis à la fin se prirent tous deux à plorer. Leurs amis qui estoyent au dehors de la chambre, les oyans tenser ainsi haultement, & se courroucer si aigrement, en furent bien esbahis, & eurent peur qu'ilz ne tirassent oultre : mais ilz avoyent defendu que personne n'allast parler à eulx : toutefois un nommé Marcus Faonius, qui avoit esté, par maniere de dire, amoureux de Caton en son vivant, & se mesloit de contrefaire le philosophe non tant avec discours de raison qu'avec une impetuosité & une furieuse & passionnée affection, voulut entrer dedans, quoy que les serviteurs luy empeschassent l'entrée : mais il estoit trop malaisé de retenir ce Faonius, à quoy que ce fust que sa passion l'incitast : car il estoit homme vehement & soudain en toutes choses, qui n'estimoit rien la dignité d'estre senateur Romain : & combien qu'il usast de celle franchise de parler audacieusement, de laquelle faisoyent profession les philosophes que lon appelloit ancienement Cyniques, comme qui diroit, chiens, si est ce que le plus souvent on ne trouvoit point son audace fascheuse ny importune, pource que lon ne se faisoit que rire de tout ce qu'il

disoit. Ce Faonius doncques alors malgré les huissiers poulsa la porte au dedans, & entra en la chambre, prononceant avec une grosse voix & un accent grave, qu'il contrefaisoit expressement, les vers que dit le vieux Nestor en Homere :

> Escoutez moy, & mon conseil suivez :
> J'ai plus vescu, que tous deux vous n'avez.

Cassius s'en prit à rire : mais Brutus le jetta dehors, l'appellant chien de mauvaise grace, & chien contrefait à faulses enseignes : toutefois ilz feirent en cest endroit fin à leur contestation, & se departirent incontinent d'ensemble. Le soir mesme Cassius feit apprester le soupper en son logis, auquel Brutus mena ses amis : & comme ilz estoyent desjà à table, Faonius y survint s'estant lavé. Brutus le voyant se prit à dire tout hault qu'il ne l'avoit point mandé, & commanda que lon le meist [1] au plus hault lict : mais luy à force se coucha en celuy du milieu, ce qui donna à la compagnie matiere de rire, & en fut la chere du festin plus gaye, & non sans propos de philosophie.

XLIII. Le lendemain Brutus condamna judiciellement en public, & nota d'infamie Lucius Pella, homme qui avoit esté præteur des Romains, & à qui Brutus avoit donné charge, à la poursuitte

[1] Comme qui diroit au bas bout de la table. *Amyot.*

de ceulx de Sardis, qui l'accuserent & convainquirent de pilleries, concussions & malversations en son estat. Ce jugement despleut merveilleusement à Cassius, à cause que peu de jours auparavant, luymesme avoit seulement admonesté de paroles en privé deux de ses amis attainćts & convaincus de mesmes crimes, & en public les avoit absouls, & ne laissoit pas de les employer & de s'en servir comme devant : à l'occasion dequoy il reprenoit Brutus comme voulant estre trop juste & garder trop severement la rigueur des loix en un temps, auquel il estoit plus tost besoing de dissimuler un petit, & ne prendre pas les choses au pied levé. Brutus au contraire luy respondoit, « Qu'il se devoit souvenir des » Ides de mars, auquel jour ilz avoyent tué » Cæsar, lequel ne pilloit ny ne travailloit pas » luy mesme tout le monde, ains seulement » estoit le support & l'appuy de ceulx qui le » faisoyent soubs son authorité & soubs luy, » & que s'il y a aucune occasion, pour laquelle » on puisse honestement mettre à nonchaloir la » justice & le droit, il eust mieulx valu laisser » desrobber, & faire toutes choses iniques & » contre la raison aux amis de Cæsar, que de le » souffrir aux leurs : car lors on ne nous eust peu, » disoit il, imputer que lascheté de cueur seule» ment, & maintenant on nous accusera d'in-

» justice, oultre la peine que nous supportons, » & les dangers ausquelz nous nous exposons ». A cela peult on evidemment cognoistre quelle estoit l'intention de Brutus.

XLIV. Mais ainsi comme ilz se preparoyent pour repasser de l'Asie en Europe, on dit qu'il se presenta à luy un grand & merveilleux prodige. Il estoit homme vigilant de nature, & qui dormoit bien peu, tant pource qu'il vivoit fort sobrement, que pource qu'il s'exerceoit & travailloit continuellement. Jamais il ne dormoit de jour, & la nuict ne dormoit sinon autant qu'il eust esté contrainct de demourer sans rien faire, ou sans parler à personne, quand tout le monde reposoit. Mais lors qu'il avoit la guerre & la superintendence de tous les affaires, ayant tousjours l'entendement tendu à la cogitation de l'issue, & de ce qui en devoit advenir, depuis qu'il avoit seulement un petit sommeillé après soupper, il employoit tout le reste de la nuict à despescher ses plus pressants affaires, & après les avoir expediez, & y avoir donné provision, s'il luy restoit du temps, il se mettoit à lire quelque livre jusques au troisieme guet de la nuict, à laquelle heure les capitaines, centeniers & chefs de bendes avoyent accoustumé de s'en venir vers luy. Sur le poinct doncques qu'il devoit passer en Europe, une nuict bien tard, tout le monde estant en-

dormy dedans ſon camp en grand ſilence, ainſi qu'il eſtoit en ſon pavillon avec un peu de lumiere, penſant & diſcourant profondement quelque choſe en ſon entendement, il luy fut advis qu'il oüit entrer quelqu'un, & jetant ſa veuë à l'entrée de ſon pavillon, apperceut une merveilleuſe & monſtrueuſe figure d'un corps eſtrange & horrible, lequel s'alla preſenter devant luy ſans dire mot : ſi eut bien l'aſſeurance de luy demander qui il eſtoit, & s'il eſtoit dieu ou homme, & quelle occaſion le menoit là. Le fantaſme luy reſpondit, « Je ſuis ton mauvais » ange, Brutus, & tu me verras près la ville de » Philippes ». Brutus ſans autrement ſe troubler, luy repliqua, « Et bien, je t'y verray donc ». Le fantaſme incontinent ſe diſparut : & Brutus appella ſes domeſtiques, qui luy dirent n'avoir ouy voix, ne veu viſion quelconque.

XLV. A ceſte cauſe il ſe remeit pour lors à veiller & penſer comme devant : mais le matin ſi toſt qu'il fut jour, il s'en alla devers Caſſius, luy compter la viſion qu'il avoit euë la nuict. Caſſius qui tenoit les opinions d'Epicurus en la philoſophie, & avoit accouſtumé d'en diſputer & débatre ſouvent avec Brutus, luy dit là deſſus, » Nous tenons, Brutus, en noſtre ſecte de philo- » ſophie, que nous ne ſouffrons, ny ne voyons » pas à la vérité, tout ce que nous penſons

» voir

» voir ou souffrir : & que c'est chose bien in-
» certaine & tromperesse, que le sens naturel
» de l'homme, & que l'entendement qui est
» encore plus leger & plus soudain, le remue
» & le tourne facilement, sans matiere ne sub-
» ject aucun, en toutes formes & toutes espe-
» ces, ne plus ne moins que lon imprime fa-
» cilement sur de la cire : & par ainsi qu'il est
» bien aisé à l'ame de l'homme, laquelle a en
» soy ce qui fait & qui reçoit l'impression, de
» diversifier & differenter une chose par elle
» mesme ; ce que nous monstrent assez evidem-
» ment les diverses mutations des songes qui
» nous advienent en dormant, que la partie ima-
» ginative, ou l'apprehension de nostre enten-
» dement, de bien petit commencement tourne
» en toutes especes d'accidents, pource que le
» naturel de nostre entendement est de tous-
» jours se mouvoir, & son mouvement n'est
» autre chose qu'imagination ou apprehension ;
» mais encore y a il davantage maintenant en
» toy, c'est que le corps travaillé tient par nature
» l'entendement suspendu en transe & en trou-
» ble. Mais au reste de dire qu'il y ait des es-
» prits ou des anges, & encore qu'il y en eust,
» qu'ilz ayent forme d'hommes, ou voix, ou
» puissance aucune qui parviene jusques à nous,
» il n'est pas vray semblable. Quant à moy je

» voudrois qu'il y en euſt, à fin que nous euſ-
» ſions confiance, non ſeulement en ſi grand
» nombre d'armes, de chevaux, de navires & de
» vaiſſeaux, mais auſſi au ſecours des dieux,
» attendu que nous ſommes autheurs & defen-
» ſeurs de très beaux, très ſaincts & très ver-
» tueux actes ». Par telz diſcours Caſſius remeit
& appaiſa un petit Brutus.

XLVI. Au deſloger de l'armée y eut deux aigles qui fondans de grande roideur s'allerent renger aux premieres enſeignes, & ſuyvirent touſjours les ſoudards, qui les nourrirent juſques auprès de la ville de Philippes, là où un jour ſeulement devant la bataille elles s'en volerent toutes deux. Or avoit jà Brutus reduit en ſon obeïſſance la meilleure partie des peuples & nations de tout ce païs là : mais s'il y eſtoit encore demouré à renger quelque ville ou quelque ſeigneur, alors ilz acheverent de les ſubjuguer tous, & tirerent oultre juſques à la coſte de Thaſſos [1] : là où Norbanus, ayant planté ſon camp en certains pas que lon appelle les Deſtroits près d'un lieu que lon nomme [2] Symboſon, Caſſius & Brutus l'environnerent tellement, qu'il fut contrainct de ſe retirer de là, & abandonner le

[1] L'île de Thaſos qui eſt au deſſous de la Thrace.

[2] C'eſt tout autre choſe : c'eſt le nom d'un port de mer. Voyez Strabon livre 7. *Amyot.* Voyez les Obſervations.

lieu qui estoit fort avantageux pour luy, & s'en falut bien peu qu'ilz ne luy prissent toute son armée : car Cæsar ne l'avoit peu suyvre à cause de sa maladie, pour raison de laquelle il estoit demouré derriere, & l'eussent fait, n'eust esté le secours d'Antonius, qui feit une si extreme diligence que Brutus ne la pouvoit croire. Cæsar n'arriva que dix jours après : & se camperent Antonius alencontre de Cassius, & Brutus à l'opposite de Cæsar. Les Romains appellent la plaine qui estoit entre leurs deux osts, les champs Philippiens, & n'avoit on jamais veu deux si belles ne si puissantes armées de Romains l'une devant l'autre prestes à combatre. Il est vray que celle de Brutus estoit en nombre d'hommes beaucoup moindre que celle de Cæsar, mais en beauté de harnois & en sumptuosité d'equippage, il faisoit beaucoup meilleur voir celle de Brutus : car la plus part de leurs armes n'estoyent qu'or & argent, que Brutus leur avoit donné largement, combien qu'en toutes autres choses il enseignast très bien à ses capitaines à vivre regleement sans superfluité quelconque ; mais quant à la sumptuosité des armes, qu'il fault que les gens de guerre ayent tousjours en leurs mains, ou qu'ilz les portent ordinairement sur leur dos, il estimoit qu'elle augmentoit le cueur à ceulx qui de nature sont convoiteux d'honneur, &

qu'elle rend plus aspres au combat ceulx qui aiment à gaigner & craignent à perdre, à cause qu'ilz combatent pour sauver leurs armes, comme leurs biens & leurs heritages.

XLVII. Quand ce vint à faire la reveuë & la purification de leurs armées, Cæsar feit la siene au dedans des trenchées de son camp, & donna un peu de bled seulement, & [1] cinq drachmes d'argent pour teste à chasque soudard pour sacrifier aux dieux, en leur demandant la victoire : mais Brutus condamnant ceste chicheté ou pauvreté, premierement feit la reveuë de son exercite & le purifia aux champs, ainsi comme est la coustume des Romains : & puis donna à chasque bende force moutons pour sacrifier, & [2] cinquante drachmes d'argent à chasque soudard : de maniere que leurs gens estoyent bien plus contents d'eulx, & mieulx deliberez de bien faire au jour de la bataille, que ceulx de leurs ennemis. Toutefois en faisant les cerimonies de ceste purification, on dit qu'il advint à Cassius une chose de sinistre presage : car l'un de ses sergens qui portoyent les verges devant luy, luy apporta le chappellet de fleurs qu'il devoit avoir

[1] Environ dix sept sols & demy. *Amyot.* 3 liv. 17 sols 9 d. $\frac{3}{4}$ de notre monnoie.

[2] Cinq escus. *Amyot.* 38 livres 18 sols 1 denier $\frac{1}{2}$ de notre monnoie.

ſur la teſte en ſacrifiant, renverſé à l'envers : & dit on que encore auparavant en quelques jeux & quelque pompe, où lon portoit une image de la victoire de Caſſius qui eſtoit d'or, elle tumba, parce que celuy qui la portoit tresbucha. Davantage lon voyoit tous les jours dedans le camp grand nombre d'oiſeaux qui mangent les charongnes des corps morts, & ſi trouva lon des ruchées d'abeilles, qui s'eſtoyent amaſſées en un certain lieu dedans le pourpris des trenchées du camp, lequel lieu les devins furent d'advis de forclorre de l'enceinte du camp, pour oſter la ſuperſtitieuſe crainte & ſouſpeçon qu'ilz en avoyent, laquelle commenceoit meſme à retirer & demouvoir un petit Caſſius des opinions d'Epicurus, & avoit totalement eſpouventé ſes ſoudards : tellement qu'il n'eſtoit pas lors d'advis que lon decidaſt ceſte guerre par une ſeule bataille, ains que lon dilayaſt plus toſt, & que lon la tiraſt en longueur, attendu qu'ilz eſtoyent les plus fort d'argent, & les plus foibles en nombre d'hommes & d'armes.

LXVIII. Mais au contraire, Brutus tousjours auparavant & lors meſmement ne demandoit autre choſe, que de mettre tout au hazard d'une bataille le plus toſt qu'il ſeroit poſſible, à fin que viſtement ou il recouvraſt & rendit la liberté à ſon païs, ou qu'il delivraſt de ces maulx tout le monde,

qui estoit travaillé à suyvre, nourrir & entretenir tant de grosses & puissantes armées. Et encore voyant que ès courses & escarmouches qui se faisoyent tous les jours, ses gens estoyent tousjours les plus forts, & avoyent tousjours du meilleur, cela luy elevoit le cueur davantage. Et oultre cela, pource que desja il y avoit eu quelques uns de leurs gens qui s'estoyent allez rendre aux ennemis, & en souspeçonnoit on encore d'autres d'en vouloir faire autant, cela feit que plusieurs des amis mesme de Cassius, qui paravant estoyent de son opinion, quand se vint au conseil à debatre si lon donneroit la bataille ou non, furent de l'advis de Brutus : & neantmoins y eut l'un de ses amis, qui s'appelloit Atellius, qui y contredit, & fut d'advis que lon attendist l'hyver passé. Brutus luy demanda quel profit il esperoit d'attendre encore un an : & Atellius luy respondit, « Si autre profit il n'y » a, au moins auray je d'autant plus longuement » vescu ». Cassius fut fort marry de ceste response, & en fut Atellius très mal voulu, & pis estimé de tous les autres : tellement qu'il fut sur l'heure conclu & arresté, que le lendemain on donneroit la bataille.

XLIX. Si teint Brutus tout le long du soupper contenance d'homme qui avoit bien bonne esperance, & feit de beaux discours de la phi-

losophie : puis après foupper s'en alla repofer. Mais quant à Caffius, Meffala dit qu'il fouppa à part en fon logis avec bien peu de fes plus familiers, & que tout le long du foupper il eut la façon morne, trifte & penfive, combien que ce ne fuft point fon naturel, & qu'après foupper il le prit par la main, & la luy ferrant eftroitement, comme lon fait par maniere de careffe, ainfi qu'il avoit accouftumé, il luy dit en langage Grec, « Je te protefte & appelle à tefmoing, Meffala, que, comme le grand Pompeius, je fuis contre mon vouloir & advis contraint d'adventurer au hazard d'une bataille la liberté de noftre païs : & neantmoins fi devons nous avoir bon courage, ayans regard à la fortune, à laquelle nous ferions tort fi nous nous deffions d'elle, encore que nous fuyvions mauvais confeil ». Meffala efcrit que Caffius luy ayant dit ces dernieres paroles, luy dit, à dieu, & que luy l'avoit convié de foupper le jour enfuyvant en fon logis, pource que c'eftoit le jour de fa nativité. Le lendemain doncques auffi toft comme il fut jour, fut haulfé au camp de Brutus & de Caffius le figne de la bataille, qui eftoit une cotte d'armes rouge : & parlerent les deux chefs enfemble au milieu de leurs deux armées, là où Caffius le premier fe prit à dire, « Plaife aux dieux, Brutus, que nous

» puissions ce jourdhuy gaigner la bataille, & » vivre desormais tout le reste de nostre vie » l'un avec l'autre en bonne prosperité : mais » estant ainsi, que les plus grandes & principales » choses qui soyent entre les hommes, sont les » plus incertaines, & que si l'issue de la journée » d'huy est autre, que nous ne desirons & que » nous n'esperons, il ne sera pas aisé que nous » nous puissions revoir, qu'as tu en ce cas deli» beré de faire ? Ou de fouir, ou de mourir » ? Brutus luy respondit, « Estant encore jeune & » non assez experimenté ès affaires de ce monde, » je feis, ne sçay comment, un discours de » philosophie, par lequel je reprenois & blas» mois fort Caton de s'estre desfait soymesme, » comme n'estant point acte licite ny religieux, » quant aux dieux, ny, quant aux hommes, ver» tueux, de ne point ceder à l'ordonnance divine, » & ne prendre pas constamment en gré tout ce » qui luy plaist nous envoyer, ains faire le restif » & s'en retirer : mais maintenant me trou» vant au milieu du peril, je suis de toute autre » resolution : tellement que s'il ne plaist à dieu » que l'issue de ceste bataille soit heureuse pour » nous, je ne veux plus tenter d'autre esperance, » ny tascher à remettre sus de rechef autre equi» page de guerre, ains me delivreray des mi» seres de ce monde, me contentant de la for-

» tune [1] : car je donnay aux Ides [2] de mars ma » vie à mon païs, pour laquelle j'en vivray une » autre libre & glorieuse ». Cassius se prit à rire, luy ayant ouy dire ce propos, & en l'embrassant, « Allons doncques, dit il, trouver noz » ennemis pour les combatre en ceste intention : » car ou nous vaincrons, ou nous ne craindrons » plus les vaincueurs ».

L. Ces paroles dittes ilz se meirent à deviser en presence de leurs amis touchant l'ordonnance de la bataille, là où Brutus pria Cassius de luy laisser la conduitte de la poincte droitte, laquelle on estimoit estre plus convenable & mieux seante à Cassius, tant pource qu'il estoit plus aagé, que pource qu'il estoit plus experimenté : & neantmoins Cassius le luy ottroya, & voulut que Messala qui avoit la charge de l'une des plus belliqueuses legions qu'ilz eussent, fust aussi en celle poincte. Si meit incontinent Brutus aux champs sa chevalerie, qui estoit fort bien en poinct, & les gens de pied ne furent pas moins prompts à donner dedans. Or faisoyent les gens d'Antonius une trenchée depuis le marets, au long duquel ilz estoyent logez, pour coupper à Cassius le chemin de la mer : & Cæsar, au moins son armée, ne bougeoit : car quant à

[1] Ce lieu est corrompu au texte grec *Amyot*.

[2] Le 15 de mars, jour où il tua César.

luy, il n'estoit pas en son camp, pource qu'il se trouvoit malade, & ne s'attendoyent pas ses gens que les ennemis leur deussent donner la bataille, ains seulement faire quelques saillies pour empescher ceulx qui besongnoyent à la trenchée, & à coups de traict les troubler & empescher de faire leur ouvrage, & ne se donnans point garde de ceulx qui venoyent droit à eulx pour leur donner la bataille, s'esmerveilloyent du grand bruit qu'ilz oyoyent venant de l'endroit auquel se faisoit la trenchée.

LI. Cependant Brutus envoya aux chefz des bendes & particuliers capitaines de petits bulletins, esquelz estoit escrit le mot de la bataille, & luy mesme passant à cheval au long de toutes les trouppes, alloit preschant & priant les soudards de bien faire leur devoir, tellement qu'il y en eut bien peu qui entendissent quel mot de bataille avoit esté donné, ains la plus part, sans attendre que lon le leur dist, coururent de grande impetuosité charger les ennemis, de sorte que pour ce desordre il y eut grande inegalité entre les legions, qui furent fort distraittes & esloignées les unes des autres. Celle de Messala la premiere, & les plus prochaines après, passerent oultre la poincte senestre des ennemis, sans faire autre chose que glisser seulement au long & en renverser quelques uns en passant,

& tirans oultre, allerent donner droit dedans le camp de Cæsar, hors duquel, comme luy mesme escrit en ses commentaires, il avoit un peu devant esté transporté par le conseil & advertissement de l'un de ses amis nommé Marcus Artorius: qui la nuict en dormant avoit eu une vision, laquelle commandoit qu'il fust transporté hors de son camp: tellement que lon pensa qu'il y eust esté tué, à cause que sa lictiere, où il n'y avoit rien dedans, fut percée & faulsée à coups de traict & de javelines en plusieurs endroits. Il y eut grand meurtre dedans ce camp: & entre autres y furent mis en pieces deux mille Lacedæmoniens, qui peu devant estoyent arrivez au secours de Cæsar: les autres qui n'avoyent front point glissé au long, ains avoyent chargé de à droit fil la bataille de Cæsar, les meirent facilement en roupte à cause qu'ilz estoyent ja troublez pour la perte de leur camp, & y furent des faittes à coups de mains trois legions: puis de la grande ardeur qu'ilz chassoyent & poursuyvoyent les fuyans, ilz se jetterent pesle mesle parmy eulx dedans leur camp ayans Brutus quant & eulx.

LII. Mais ce que les vaincueurs n'avoyent point advisé, l'occasion le monstra aux vaincus, c'estoit la poincte gauche de la bataille des ennemis toute nue & desemparée de ceulx de la poincte droitte, qui s'estoyent escartez trop loing

à poursuyvre ceulx qu'ilz avoyent rompus. Si s'allerent aspremeent ruer dessus : & neantmoins quelque effort qu'ilz feissent, ne peurent encore forcer ny rompre le milieu de la bataille, où ilz trouverent gens qui les sousteindrent & leur feirent teste vaillamment : mais bien rompirent ilz & meirent en fuitte la poincte gauche en laquelle estoit Cassius, pour le desordre qui s'y trouva, & aussi pource qu'ilz n'estoyent pas advertis comment leur poincte droitte s'estoit desja portée. Si les chasserent batans jusques dedans leur camp, qu'ilz pillerent, sans que ny l'un ny l'autre des capitaines en chef y fussent presens : pource qu'Antonius, à ce que lon dit, evitant la fureur de la premiere charge, s'estoit jetté dedans le prochain marets, & ne sçavoit on qu'estoit devenu Cæsar depuis qu'il s'estoit fait transporter hors de son camp, de maniere qu'il y eut quelques soudards qui monstrerent leurs espées sanglantes, desquelles ilz disoyent l'avoir occis, & notamment en descrivoyent la face, & specifioyent l'aage qu'il pouvoit avoir. Qui plus est, le front & le milieu de la bataille de Brutus avoit desja mis en roupte, avec grande effusion de sang, tout tant qu'ilz avoyent rencontré d'ennemis en teste devant eulx, de sorte que Brutus avoit entierement vaincu & gaigné tout de son costé, & Cassius tout perdu du sien, & n'y eut

rien qui ruina tant leurs affaires que cela, que Brutus n'alla pas secourir Cassius, pensant qu'il eust vaincu comme luy : & Cassius n'attendit pas Brutus, pensant qu'il fust perdu comme luy : & qu'il soit vray que la victoire fust de leur costé, Messala le monstre, parce qu'ilz gaignerent trois aigles & plusieurs autres enseignes sur leurs ennemis, & leurs ennemis n'en gaignerent pas une sur eulx.

LIII. Mais Brutus en s'en retournant de la chasse après avoir batu, pillé & saccagé ceulx de Cæsar, s'esmerveilla qu'il ne voyoit point la tente de Cassius dressée & hault eslevée comme elle souloit, ny les autres tentes & pavillons en son camp ordonnez comme ilz avoyent accoustumé, pource que tout avoit esté jetté par terre & deschiré à la premiere entrée des ennemis : mais ceulx d'autour de luy qui avoyent meilleure veuë, luy dirent qu'ilz voyoyent grand nombre d'armes reluysantes, & force boucliers argentez qui alloyent & venoyent par dedans le camp de Cassius, mais que ce n'estoyent point à leur advis ny les harnois, ny le nombre des hommes qui avoyent esté laissez & ordonnez pour la garde du camp, & neantmoins qu'ilz ne voyoyent point au delà un si grand nombre de morts ny une telle desconfiture, qu'il y devroit avoir, si tant de legions y avoyent esté desfaittes.

LIV. Cela commencea à faire doubter Brutus de ce qui estoit advenu, si ordonna quelques gens pour garder le camp de son ennemy, qu'il avoit pris, & feit rappeller ses gens qui chassoyent encore, & les rallia pour les cuider mener au secours de Cassius, duquel l'affaire estoit allé en ceste sorte : premierement il fut fort marry de voir comme les gens de Brutus couroyent sus aux ennemis, sans attendre ny le mot de la bataille, ny le commandement de charger, & moins encore luy pleut ce qu'après avoir vaincu ilz se meirent incontinent au pillage, sans se soucier d'aller envelopper le reste des ennemis par le derriere : mais aussi par trop attendre & trop differer, plus que par la provoyance ou vaillance des capitaines adversaires, il se trouva luy mesme enveloppé par la poincte droitte de l'armée des ennemis : tellement que ses gens de cheval se desbenderent incontinent, fuyans à val de roupte vers la marine : & voyant ses gens de pied branler aussi & reculer en arriere, il s'efforcea de les retenir, & osta à un portenseigne qui fuyoit, l'enseigne qu'il portoit, laquelle il planta en terre devant ses pieds, combien qu'à grande peine peust il ja plus tenir ensemble seulement ses gardes. Ainsi fut il à la fin contraint luy mesme de se retirer avec une petite trouppe de ses gens sur une motte de

là où lon pouvoit clairement voir & descouvrir ce qui se faisoit en la plaine : mais quant à luy, il n'y veit rien, car il avoit mauvaise veuë, sinon qu'il vêit, encore fut ce à grande peine, comme les ennemis pilloyent son camp devant ses yeux. Il veit aussi venir une grosse trouppe de gens de cheval que Brutus envoyoit à son secours, & pensa que ce fussent ennemis qui le poursuyvissent : & neantmoins envoya l'un de ceulx qui estoyent autour de luy, nommé Titinnius, pour sçavoir au vray que c'estoit. Ces gens de cheval l'apperceurent de tout loing : & si tost qu'ilz cogneurent que c'estoit l'un des meilleurs & plus feaux amis de Cassius, se prirent à jetter un grand cry de joye, & ceulx qui estoyent ses plus familiers, meirent pied à terre pour le saluer & l'embrasser : les autres l'environnerent tout alentour à cheval, avec chants de victoire & grand bruit de leurs armes, dont ilz faisoyent retentir la campagne pour l'excessive joye qu'ilz avoyent : mais ce fut ce qui feit le plus de mal que tout le reste : car Cassius pensa que Titinnius à la verité fust pris des ennemis, & dit adonc ces paroles, « Pour » avoir trop aimé à vivre, j'ay attendu jusques à » voir, pour l'amour de moy, prendre devant mes » yeux, l'un de mes meilleurs amis ». Et cela dit, il se retira à part en une tente où il n'y avoit

personne, & y tira quant & luy l'un de ses affranchis nommé Pindarus, qu'il avoit tousjours tenu auprès de luy pour une telle necessité, depuis le malheureux voyage contre les Parthes, auquel Crassus mourut : toutefois il se sauva bien de celle desconfiture, mais lors entortillant son manteau alentour de sa teste, & luy tendant le col tout nud, il luy bailla à trencher sa teste, (car on la trouva separée d'avec le corps) mais jamais depuis homme ne veit ce Pindarus, dont aucuns ont pris occasion & matiere de dire qu'il avoit occis son maistre sans son commandement.

LV. Incontinent après on advisa & recogneut clairement ces gens de cheval, & Titinnius couronné d'un chappeau de triumphe, qui s'en venoit devant en diligence pour trouver Cassius : mais quand il entendit par les cris, pleurs & lamentations de ses amis qui se tourmentoyent, l'inconvenient & l'erreur qui estoit advenu par l'ignorance de son capitaine, il desguaina son espée, en se disant mille injures à soy mesme de ce qu'il avoit tant demouré, & s'en tua luy mesme sur le champ. Brutus ce pendant approchoit tousjours, ayant desjà bien entendu que Cassius avoit esté rompu : mais de sa mort il n'en sceut rien qu'il ne fust bien près de son camp : là où, après l'avoir bien lamenté & ploré, en l'appellant le dernier des Romains, comme

estant

estant impossible que plus il peust à Rome naistre un personnage d'aussi grand cueur comme il avoit esté, il feit ensepvelir le corps, & l'envoya en la ville de Thassos, de peur que si l'on faisoit ses funerailles dans le camp, elles ne fussent cause de quelque desordre : puis assembla ses gens de guerre & les reconforta : & voyant qu'ilz avoyent perdu tout leur bagage, dont ilz ne se pouvoyent passer, il leur promeit à chascun deux mille drachmes [1] en recompense. Les gens de guerre furent tous consolez après l'avoir ouy harenguer, s'esmerveillans grandement de sa liberalité, & le convoyerent avec grands criz, quand il se retira, en le magnifiant comme celuy seul des quatre capitaines qui n'avoit point esté vaincu en la bataille. Aussi à la verité l'effect monstra que non sans cause il avoit eu esperance de demourer vaincueur : pource qu'avec peu de legions il avoit batu & chassé tous ceulx qui s'estoyent trouvez en teste devant luy, & encore si tous les siens eussent combatu, & que la plus part d'iceulx n'eust point oultrepassé les ennemis, pour courir au pillage de leurs biens, il est vray semblable qu'il les eust tous desfaits, & qu'il n'en fust demouré pas un. Il y mourut de sa part environ huict mille hommes, en comptant les serviteurs des soudards, que Brutus

[1] 556 livres 5 sols de notre monnoie.

appelloit Brigas, & de la part des ennemis Messala escrit qu'il en mourut, à son advis, plus de deux fois autant : à l'occasion dequoy ilz estoyent aussi plus ennuyez & plus descouragez que luy, jusques à ce que le soir bien tard il y eut l'un des serviteurs de Cassius, nommé Demetrius, qui s'en alla devers Antonius, & luy porta les vestemens dont le corps de son maistre avoit nagueres esté despouillé, & son espée aussi.

LVI. Cela asseura les ennemis de Brutus, & leur donna un tel courage, que le lendemain dès le matin ilz se presenterent aux champs en bataille: mais du costé de Brutus, les deux camps estoyent en branle & en trouble, non sans grand danger, par ce que le sien estant plein de prisonniers avoit besoing de grande & soigneuse garde : & celuy de Cassius portoit impatiemment la mutation de son capitaine, & si y avoit quelque sourde envie de ceulx qui avoyent esté batus, à l'encontre de ceulx qui avoyent vaincu : à l'occasion dequoy Brutus les teint bien tous prestz en armes, mais il se garda neantmoins de donner la bataille. Et quant aux prisonniers serfs, desquelz il y avoit un grand nombre, qui non sans souspeçon alloyent & venoyent parmy les soudards armez, il commanda qu'on les tuast : & quant à ceulx qui estoyent de libre condition, il les renvoya tous

delivrés, disant qu'ilz estoyent mieulx prisonniers avec ses ennemis qu'avec luy ;. pource qu'avec eulx ilz estoyent serfs & esclaves, & avec luy libres & citoyens : & voyant que ses amis & ses capitaines en avoyent aucuns en si grande haine qu'ilz ne leur vouloyent aucunement pardonner, luy mesme les recela & les envoya secrettement à sauveté. Entre ces prisonniers estoyent Volumnius un plaisant, & Sacculio joueur de farces, desquelz Brutus ne faisoit compte aucun : mais ses familiers les amenerent devant luy, les accusans & leur mettans sus, que tout prisonniers qu'ilz estoyent, ilz ne s'abstenoyent pas de se mocquer d'eulx, & de les broquarder injurieusement. Brutus ne respondoit rien à cela, ayant l'esprit tendu à autres choses, & Messala Corvinus dit que ce seroit bien fait de les faire très bien fouetter dessus un eschaffault, & puis les renvoyer tous nuds bien fouettez aux capitaines de leurs ennemis, pour leur monstrer leur vergongne en ce qu'il falloit qu'ilz eussent de telz rustres que ceulx là, estans en camp, pour les faire rire, & leur faire passer leur temps à la table. Quelques uns des assistans se prirent à rire de ce propos : mais Publius Casca, celuy qui donna le premier coup à Cæsar, quand il fut tué, dit adonc, « Nous » ne faisons pas le devoir que nous devrions aux » funerailles de Cassius, de nous amuser à plai-

» ſanter & à rire en ce poinct : & quant à toy ; » Brutus, tu monſtreras quelle ſouvenance tu » auras d'un tel capitaine ton pair & compagnon, » en faiſant mourir, ou en ſauvant ces galans icy, » qui ſe mocqueront cy après de luy, & diffame- » ront ſa memoire ». A quoy Brutus, reſpondit en grande cholere, « Pourquoy donc m'en venez » vous parler vous autres, Caſca, & que vous » n'en faittes de vous meſmes ce que bon vous » ſemble » ? Ces paroles ouyes, ilz prirent ceſte reſponſe pour un conſentement à l'encontre de ces pauvres malheureux, & une permiſſion d'en faire ce qu'ilz voudroyent : ſi les emmenerent hors de là, & les feirent mourir.

LVII. Cela fait, Brutus donna aux ſoudards ce qu'il leur avoit promis, après les avoir premierement un petit tenſez & repris de ce que ſans attendre que lon leur donnaſt le mot de la bataille, ilz eſtoyent ainſi allez à la desbendée chocquer les ennemis en la premiere bataille, & leur feit promeſſe, que ſi en la ſeconde ilz faiſoyent devoir de bien combattre, il leur donneroit à piller & ſaccager deux villes, à ſçavoir Theſſalonice & Lacedæmone. En toute la vie de Brutus il ne ſe treuve que ceſte ſeule faulte, à laquelle il n'y a point de reſponſe ,combien que Cæſar & Antonius ayent depuis payé à leurs gens beaucoup pire loyer de la victoire, ayans dechaſſé

presque de toute l'Italie les naturelz habitans & vrais proprietaires, pour donner à leurs soudards des terres & des villes, esquelles ilz n'avoyent rien : mais ceulx là ne se proposerent jamais autre but en ceste guerre, ny autre fin, sinon vaincre pour dominer : là où lon avoit si grande opinion de la vertu de Brutus, que la voix commune & opinion du monde ne luy permettoit ny de vaincre, ny de se sauver, s'il n'estoit juste & honeste, mesmement depuis que Cassius fut mort, lequel on chargeoit & mescroyoit de poulser aucunefois Brutus à faire des choses violentes. Mais ainsi comme sur la mer, après que le timon & le gouvernail de la navire est brisé par la tourmente, les mariniers taschent à y reclouer & attacher encore quelque autre piece de bois au lieu, en combatant le moins mal qu'il leur est possible contre la necessité : aussi Brutus ayant à gouverner une si grosse puissance, ses affaires estans en grand bransle, & n'ayant plus de capitaines qui fust en dignité & en authorité pareil à luy, estoit contrainct de soy servir necessairement de ceulx qu'il avoit, & consequemment de faire beaucoup de choses selon leur advis, & estoit bien de luy mesme d'opinion de leur ottroyer tout ce qu'il pensoit servir à faire qu'ilz se monstrassent gens de bien au besoing : car les gens de Cassius estoyent fort mal

aisez à manier, & se monstroyent fiers & braves au camp, pource qu'ilz n'avoyent point de chef qui leur commandast souverainement, mais lasches & couards envers les ennemis, pource qu'ilz avoyent esté jà par eulx desfaicts.

LVIII. D'autre costé les affaires de Cæsar & d'Antonius, ne se portoyent de rien mieulx : car premierement ilz avoyent faulte de vivres : & pource qu'ilz estoyent logez en lieu bas, ilz s'attendoyent d'avoir un bien fort aspre & mauvais hyver, à cause qu'ilz estoyent campez au long d'un marets, & que depuis la bataille il estoit survenu de grandes pluyes en la saison d'autonne, dont toutes les tentes & pavillons estoyent pleins de fange & d'eau, laquelle se geloit incontinent pour le froid : & encore sur ces entrefaittes leur vindrent nouvelles de la grande perte de gens qu'ilz avoyent faitte sur la mer : car les galeres de Brutus rencontrerent au passage un gros renfort de gens de guerre que lon leur amenoit encore d'Italie, & les desfeirent tellement qu'il s'en sauva bien peu, lesquelz furent encore si pressez de famine, qu'ilz furent contraincts de manger jusques aux cordages & aux voiles de leurs vaisseaux : si desiroyent fort venir de rechef à la bataille premier que Brutus fust adverty de ces bonnes nouvelles pour luy : car il advint par cas de fortune que la bataille de mer se donna

au mesme jour que celle de terre : mais par accident, plus tost que par la malice ou paresse des capitaines, il arriva que Brutus n'en sceut rien que vingt jours après. Ce que s'il eust sceu devant, il ne fust point de rechef descendu à la bataille, attendu qu'il avoit bonne provision de toutes choses necessaires à son armée pour un long temps, & estoit logé en un lieu fort opportun, de maniere que son camp ne pouvoit pas estre grandement offensé par l'hyver, ny aussi forcé par ses ennemis, & qu'il estoit paisible seigneur victorieux sur la mer, ayant de sa part encore vaincu sur la terre. Cela luy devoit bien haulser le cueur, & luy donner bonne esperance : mais estans les affaires de l'empire Romain, à ce qu'il me semble, reduits à tel estat qu'ilz ne pouvoyent plus estre regiz par plusieurs seigneurs, ains avoyent besoing d'un souverain monarque, Dieu voulant oster celuy qui seul pouvoit empescher celuy qui devoit parvenir à celle monarchie, engarda que celle victoire ne vinst à la cognoissance de Brutus, quoy qu'il fut bien près d'en estre adverty neantmoins : car le jour de devant que fut la derniere bataille, sur le soir bien tard il se vint rendre en son camp un des ennemis nommé Clodius, qui declara que Cæsar ayant eu la nouvelle de la desfaitte de son armée de mer, ne cherchoit autre chose qu'à combatre

premier que Brutus en fust adverty : mais on n'adjousta point de foy à son dire, & fut tellement mesprisé que lon ne daigna pas seulement le mener devant Brutus, par ce que lon estima que c'estoit une menterie qu'il avoit controuvée pour estre le bien venu en apportant bonnes nouvelles.

LIX. Celle nuict on dit que le mesme fantasme qui s'estoit desjà une fois apparu à Brutus, se representa de rechef à luy en la mesme forme & figure, & puis se disparut sans luy mot dire : mais Publius Volumnius homme sçavant & philosophe, qui fut dès le commencement de ceste guerre tousjours avec Brutus, ne fait point de mention de ce fantasme : bien dit il que la premiere & principale aigle fut toute couverte d'abeilles : & que il y eut l'un des capitaines à qui soudainement l'un des bras sua & rendit de l'huile rosat, & que plusieurs fois on tascha à l'essuyer & secher, mais que cela n'y servit de rien : & que devant le choc de la bataille, il y eut deux aigles qui combatirent entre les deux armées, durant lequel combat, il se feit un si grand silence, qu'il n'est pas croyable, en toute la plaine, estans les deux exercites l'un devant l'autre ententifs à les voir combatre, & qu'à la fin celle de devers Brutus ceda, & s'en fouit. C'est bien une chose toute notoire & certaine, que

quand la porte du camp fut ouverte, le premier homme que rencontra le portenseigne qui portoit l'aigle, fut un Æthiopien que les soudards meirent en pieces à coups d'espées pour le presage. Et depuis que Brutus eut mis aux champs son armée en bataille, & l'eut presentée droit en front à son ennemy, il demoura long temps à donner le signe de la bataille : pource qu'en allant çà & là visiter les compagnies, il luy tumba en l'esprit quelques souspeçons à l'encontre d'aucunes d'icelles, & luy en vint on faire quelques descouvertures & quelques advertissemens : & si voyoit ses gens de cheval aller laschement en besongue, & ne vouloir pas franchement commencer la charge ; ains attendre tousjours ce que feroyent les gens de pied : puis tout soudain l'un des meilleurs chevaliers qu'il eust en tout son ost, & qui jusques là avoit esté fort renommé pour sa prouesse, estant appellé Camulatius, s'en vint passer à cheval tout au long de Brutus, & s'alla devant luy rendre aux ennemis.

LX. Brutus en fut fort desplaisant, & partie par courroux, partie par crainte de plus grande rebellion & trahison, feit soudain marcher ses gens, qu'il estoit desjà plus de trois heures après midy : si eut du meilleur à l'endroit où il combatoit de sa presonne, & enfoncea la poincte gauche des ennemis, qui recula devant luy à

l'aide de sa chevalerie, qui chargea avec les gens de pied, quand elle veit les ennemis en bransle : mais ceulx de la pointe gauche, quand les capitaines les voulurent faire marcher, eurent peur d'estre environnez par derriere, à cause qu'ilz estoyent en moindre nombre que les ennemis, & à ceste cause en s'eslargissant s'escarterent un peu du milieu de leur bataille. Au moyen dequoy s'estans eulx mesmes affoibliz, ilz ne peurent soustenir l'effort des ennemis, ains se tournerent les premiers en fuitte : & ceulx qui les avoyent mis en roupte vindrent aussi tost envelopper Brutus par derriere, lequel au plus fort de la meslée feit tout ce que sçauroit faire un bon capitaine & vaillant soudard, tant de l'entendement que de la main, pour obtenir la victoire : mais ce qui luy avoit donné la bataille gaignée à la premiere journée, la luy donna perdue à la seconde : car à la premiere fois les ennemis qui furent rompus, furent aussi tost mis en pieces, & à ceste seconde, des gens de Cassius qui furent tournez en fuitte, il n'y en eut gueres de tuez, & ceulx qui se sauverent de vistesse, estans espouventez pour avoir jà esté vaincus, descouragerent le reste de l'armée en se venant rejoindre à eulx, & emplirent tout de desordre & d'effroy.

LXI. Si mourut là le filz de Marcus Caton,

combatant vertueusement entre les plus vaillans jeunes hommes : car combien qu'il fust extremement las & travaillé, il ne voulut jamais reculer ny fouyr : ains en combatant obstinéement à coups de main, & declarant tout hault qui il estoit par son nom & celuy de son pere, fut à la fin abbatu dessus plusieurs corps des ennemis qu'il avoit tuez autour de luy : aussi y demourerent morts sur le champ tous les plus gens de bien qui fussent en l'armée, qui s'exposerent courageusement à tout danger pour sauver la personne de Brutus : entre lesquelz y avoit un de ses plus familiers nommé Lucilius, qui voyant une trouppe d'hommes d'armes Barbares, ne faisans compte de tous les autres qu'ilz reuconrroyent en leur voye, & tirans tous en foule droit à l'encontre de Brutus, se delibera de les arrester tout court au peril de sa vie, & estant demouré derriere, leur dit qu'il estoit Brutus, & à celle fin qu'ilz le creussent plus tost, les pria de le mener à Antonius, pource, disoit il, qu'il craignoit Cæsar, & qu'il se fioit plus à Antonius. Ces Barbares estans fort joyeux de ceste rencontre, & cuidans bien avoir trouvé une très heureuse fortune, le menerent qu'il estoit desjà nuict, & envoyerent devant quelques uns d'entre eulx, pour en advertir Antonius : lequel en fut aussi très aise, & vint au devant de ceulx qui le menoyent. Les autres qui entendirent,

que lon amenoit Brutus prisonnier, y accoururent aussi de toutes parts, les uns ayans compassion de sa fortune, les autres disans qu'il avoit fait chose indigne de sa reputation, de s'estre pour peur de mourir laissé ainsi laschement prendre vif à des Barbares. Quand ilz approcherent les uns des autres, Antonius s'arresta un peu pensant en luymesme comment il se devoit porter envers Brutus : & ce pendant Lucilius luy fut presenté qui se prit à dire d'un visage fort asseuré : « Antonius, je te puis asseurer, que nul ennemy » n'a pris ny ne prendra vif Marcus Brutus, & » jà dieu ne plaise que la fortune ait tant de » pouvoir sur la vertu : mais quelque part que » lon le treuve, soit vif, soit mort, on le trouvera tousjours en estat digne de luy : au reste » quant à moy, je viens icy devant toy, ayant » abusé ces hommes d'armes icy, en leur faisant » à croire que j'estoye Brutus, & ne refuze point » de souffrir pour ceste tromperie, tous telz tourmens que tu voudras ». Ces paroles de Lucilius ouyes, tous les assistans en demourerent fort estonnez, & Antonius regardant ceulx qui l'avoyent amené, leur dit, « Je pense que vous » estes bien marriz d'avoir failly à vostre entente, » compagnons, & qu'il vous est advis que cestuy » cy vous a fait un grand tort : mais je veux bien » que vous sçachiez, que vous avez fait une

» meilleure prise, que celle que vous poursuyviez : car au lieu d'un ennemy, vous m'avez » amené un amy : & quant à moy, si vous » m'eussiez amené Brutus vif, je ne sçay certes » que je luy eusse fait, là où j'aime trop mieulx » que telz hommes que cestuy cy soyent mes » amis que mes ennemis ». En disant cela, il embrassa Lucilius, & pour lors le consigna & bailla en garde à l'un de ses amis, en le luy recommandant : & Lucilius le servit tousjours depuis loyaument & fidelement jusques à la mort.

LXII. Mais Brutus ayant passé une petite riviere bordée deçà & delà de haultes roches, & umbragée de force arbres, estant desjà nuict toute noire, ne tira gueres oultre, ains s'arresta en un endroit bas au dessoubs d'une haulte roche, avec aucuns de ses capitaines & amis qui l'avoyent suivy, & regardant vers le ciel tout plein d'estoiles, prononcea en souspirant deux vers, dont Volumnius en a noté l'un qui est de telle substance,

O Jupiter, que [a] celuy, dont naissance
Ont tant de maulx, n'eschappe ta vengeance.

Et dit qu'il avoit oublié l'autre. Un peu après nommant ses amis qu'il avoit veu mourir en la bataille devant ses yeux, il souspira plus fort qu'il

[a] Appian l'entend d'Antonius. *Amyot.*

n'avoit encore point fait, mesmement quand il vint à nommer Labeo & Flavius, dont l'un estoit son lieutenant, & l'autre maistre des ouvriers de son camp. Sur ces entrefaites, il y eut quelqu'un de la compagnie, qui ayant soif, & voyant que Brutus l'avoit aussi, s'en courut avec un cabasset vers la riviere. Au mesme instant lon entendit du bruit devers l'autre costé : Volumnius y alla avec Dardanus l'escuyer de Brutus pour voir qui c'estoit, & incontinent après estans retournez demanderent s'il y avoit plus à boire. Brutus en riant doulcement leur respondit, Tout est beu, mais on vous en apportera d'autre : & y renvoya celuy mesme qui y avoit esté la premiere fois, lequel fut en danger d'estre pris par les ennemis, & se sauva à bien grande peine estant encore blecé. Au reste Brutus estimoit qu'il ne fust pas mort grand nombre de ses gens en la bataille, & pour le sçavoir au vray, il y eut un nommé Statylius qui promeit passer atravers les ennemis, car autrement n'estoit il pas possible, & s'en aller visiter leur camp, & que là s'il trouvoit que tout s'y portast bien, il allumeroit un flambeau & le haulseroit en l'air, puis s'en retourneroit à luy. Le flambeau fut levé : car Statylius alla jusques là : & long temps après Brutus voyant qu'il ne revenoit point, dit, Si Statylius est en vie, il reviendra : mais il advint de male fortune,

qu'en s'en retournant il tumba ès mains des ennemis, qui l'occirent.

LXIII. La nuict estant jà bien advancée, Brutus s'inclinant devers Clitus l'un de ses domestiques, ainsi qu'il estoit assis, luy dit quelques mots tout bas en l'oreille : l'autre ne luy respondit rien, ains se prit à plorer. Parquoy il attira son escuyer Dardanus, auquel il dit aussi quelques paroles : & à la fin il s'addressa à Volumnius mesme, parlant en langage Grec, & le priant en memoire de l'estude des lettres & des exercices qu'ilz avoyent pris ensemble, qu'il luy voulust aider à mettre la main à l'espée & à poulser le coup pour se tuer. Volumnius rejetta fort ceste priere, & aussi feirent bien les autres, desquelz il y eut un qui dit, qu'il ne falloit pas demourer là, ains s'en fouir : & adonc Brutus se levant, « Il s'en fault fouir voirement, dit il, mais c'est » avec les mains, & non pas avec les pieds » : & leur touchant à tous en la main, leur dit ces paroles d'un fort bon & joyeux visage, « Je sens » en mon cueur un grand contentement, de ce » qu'il s'est trouvé que pas un de mes amis ne » m'a failly au besoing : & ne me plains point » de la fortune, sinon en tant qu'il touche à » mon païs : car quant à moy, je me repute plus » heureux que ceulx qui ont vaincu, non seule» ment pour le regard du passé, mais aussi pour

» le present, attendu que je laisse une gloire » sempiternelle de vertu, laquelle noz ennemis » victorieux ne sçauroyent jamais, ny par armes, » ny par argent, acquerir ne laisser à la posterité, » que lon ne die tousjours, qu'eulx estans injustes » & meschans, ont desfait des gens de bien » pour usurper une domination tyrannique qui » ne leur appartient point ». Cela dit, il les admonesta, & pria chascun d'eulx qu'ilz se voulussent sauver : puis se tira un peu à l'escart avec deux ou trois seulement, desquelz estoit Straton, qui estoit premierement venu à sa cognoissance par l'estude de la rhetorique. Il approcha le plus près de luy, & prenant [1] son espée à deux mains par le manche, se laissa tumber de son hault sur la poincte, & se tua ainsi. Les autres disent que ce ne fut pas luy qui tein: l'espée, mais que ce fut Straton à son instance & priere qui la lui tendit en tournant le visage d'autre costé, & que Brutus se jetta de grande roideur dessus, tellement que s'estant percé d'oultre en oultre par le milieu de l'estomac, il rendit l'esprit tout incontinent. Messala qui ayant esté grand amy de Brutus, se reconcilia depuis avec Cæsar, luy presenta quelque temps après, ce Straton un jour qu'il estoit de loisir, & en plorant luy dit, « Cæsar,

[1] Grec : & ayant à deux mains appuyé la poignée de son espée sur la terre.

» voicy

» voicy celuy qui feit le dernier service à mon » Brutus ». Cæsar le receut dès lors, & depuis en tous ses affaires s'en est trouvé aussi loyaument servy que de nul autre des Grecs qu'il eust alentour de luy, jusques à la bataille d'Actium. Et dit on que ce Messala mesme respondit un jour à Cæsar, qui en sa presence le louoit fort haultement d'avoir combatu très vaillamment & de très grande affection pour luy en la journée d'Actium, combien qu'il luy eust esté paravant très aspre ennemy en celle de Philippes pour l'amour de Brutus, « J'ay tousjours voulu estre » de la meilleure & plus juste partie ».

LXIV. Au demourant Antonius ayant lors trouvé le corps de Brutus, le feit envelopper de l'une de ses plus riches cottes d'armes. Et depuis estant adverty que la cotte avoit esté desrobée, feit mourir le larron qui l'avoit prise, & envoya les cendres & reliques du corps à Servilia mere de Brutus. Quant à Porcia sa femme, Nicolaus le philosophe, & Valerius Maximus [1], recitent qu'ayant pris en soy resolution de mourir, ses parents l'en voulurent engarder, & eurent soigneusement l'œil à la garder, & qu'à ceste cause elle tira du foyer des charbons tous ardents, & les jetta dedans sa bouche, qu'elle teint si estroittement fermée, qu'elle s'en estouffa. Toutefois

[1] L. IV, ch. 6. Il vivoit sous Auguste & Tibère.

on trouve une lettre missive de Brutus à ses amis, par laquelle il se plaint de leur nonchalance, d'avoir tenu si peu de compte de sa femme, qu'elle avoit mieulx aimé mourir, que de languir plus longuement malade. Ainsi sembleroit il que ce philosophe n'auroit pas bien cogneu le temps : car l'epistre, au moins si elle est veritablement de Brutus, donne assez à entendre la maladie & l'amour de ceste dame, & aussi la maniere de sa mort.

LA COMPARAISON

DE DION AVEC BRUTUS.

OR pour venir maintenant à comparer ces deux personnages, il est certain qu'ayans tous deux eu de grandes parties, mesmement celle cy pour la premiere, que de bien peu de chose ilz se sont tous deux faits très-grands, c'est une louange propre & singuliere à Dion qu'il n'a point eu de concurrent, n'y d'aide à ce faire, comme Brutus eut Cassius : lequel, sans point de doubte, n'avoit pas la reputation de vertu, ny la gloire pareille à luy : mais aux affaires de la guerre il ne contribua pas moins de sens, de hardiesse, ny d'entendement, & de tout exploit,

que luy : veu mesmement que plusieurs luy attribuent le premier commencement & l'origine de toute l'entreprise, & disent que ce fut luy qui donna cueur à Brutus de conspirer la mort de Cæsar. Là où comme Dion fournit du sien les armes, les navires & les soudards : aussi gaigna il de luymesme ceulx qui luy furent aides & compagnons à executer ce qu'il avoit entrepris. Et si ne feit pas de mesme Brutus, lequel des affaires mesmes prit sa grandeur, & acquit par la guerre sa puissance & sa richesse : ains au contraire avancea ses propres biens à faire la guerre pour recouvrer & rendre la liberté à ses citoyens, y employant l'argent mesme duquel il se devoit entretenir en son exil.

II. Davantage Brutus & Cassius par contrainte eurent recours aux armes, pourautant qu'ilz n'eussent peu seurement demourer en paix quand ilz furent hors de Rome, à cause qu'ilz estoyent condamnez & poursuyvis à mort : & à ceste cause pour la seureté de leurs personnes furent contraints de se mettre au hazard de la guerre, plus pour eulx mesmes, que pour leur citoyens : là où Dion vivant en son exil plus seurement & plus joyeusement que le tyran mesme qui l'avoit banny, se hazarda & exposa à un tel peril pour delivrer la Sicile de servitude : & si n'estoit point chose pareille aux Romains, d'estre delivrez de la

domination de Cæſar, que aux Syracuſains d'eſtre deſchargez de Dionyſius : car Dionyſius ne nioit point qu'il ne fuſt tyran, ayant emply la Sicile de maux infinis. Mais la domination de Cæſar quand elle vint à s'eſtablir, il eſt vray qu'elle feit beaucoup de maulx à ſon commencement à ceulx qui y voulurent reſiſter, mais depuis à ceulx qui eſtans vaincus la receurent, il ſemble que ce n'eſtoit qu'un nom ſeulement, & une apparence & opinion, plus toſt que choſe vraye : car il n'en ſourdit jamais un ſeul acte tyrannique ny cruel, ains au contraire, ſembloit que ce fuſt comme un doulx & clement medecin, que dieu de grace ſpeciale euſt donné à l'empire Romain, pour mettre quelque ordre aux affaires d'iceluy, leſquelz avoyent beſoing d'eſtre reduits en monarchie : & pourtant le peuple Romain regretta fort Cæſar incontinent qu'il euſt eſté tué, & ne pardonna jamais depuis à ceulx qui l'avoyent occis : là où ce dequoy plus les Syracuſains accuſerent Dion, fut qu'il laiſſa eſchapper Dionyſius du chaſteau de Syracuſe, & qu'il ne voulut pas demolir la ſepulture de ſon pere.

III. Au reſte, quant aux exploits de la guerre, Dion s'eſt tousjours monſtré capitaine irreprehenſible, ayant tousjours très bien & ſagement conduit les choſes qu'il avoit luy meſme de ſon propre conſeil entrepriſes, & emenda les faultes que faiſoyent les autres, en remettant les affaires

en meilleur estat qu'il ne les trouvoit : là où il semble que Brutus ne feit point sagement de recevoir la seconde bataille, attendu qu'il y alloit de tout : & après qu'il l'eut perdue, ne sceut trouver aucun remede ny resource, ains faillit de cueur, & quitta toute esperance, n'ayant ozé à tout le moins autant combatre contre la mauvaise fortune, comme feit Pompeius, attendu mesmement qu'il luy estoit demouré sur le lieu mesme encore beaucoup de matiere d'avoir esperance aux armes, & qu'il estoit oultre cela indubitablement seigneur de toute la mer.

IV. Et ce qui est le plus grand reproche que lon objice à Brutus, à sçavoir, que Cæsar luy ayant sauvé la vie, & donné grace pour autant de prisonniers pris en la bataille, comme il en avoit demandé, le reputant son amy, & l'honorant beaucoup plus que nul de ses autres familiers, Brutus neantmoins avoit souillé ses mains de son sang, cela ne sçauroit on reprocher à Dion : car à l'opposite tant comme il fut amy & allié de Dionysius, il luy dressa, & aida à maintenir tousjours ses affaires : & depuis estant banny de son païs, luy ayant esté fait un oultrage notable en sa femme, & luy ayans ses biens esté ostez, il entra adonc ouvertement en guerre juste & legitime contre luy.

V. Mais certes au contraire c'est le premier poinct qui se retourne tout au rebours : car ce en

quoy consiste leur principale louange, à sçavoir la haine contre les tyrans & contre les meschans, est toute pure & toute simple en Brutus, pource que ne ayant chose aucune en privé, pour laquelle il se peust plaindre de Cæsar, il s'exposa au hazard de le tuer, seulement pour le recouvrement de la liberté de son pais : là où si Dion n'eust receu en son privé quelque oultrage de Dionysius, jamais il ne luy eust fait la guerre. Ce qui appert assez par les epistres de Platon, où lon peult voir que Dion ayant esté chassé oultre son gré de la cour tyrannique, & non pas s'en estant retiré ny estrangé voluntairement, dechassa Dionysius. Davantage le regard du bien public feit que Brutus devint amy de Pompeius, duquel auparavant il estoit ennemy, & ennemy de Cæsar, duquel il estoit amy, comme s'il n'eust eu autres bornes pour limiter son amitié ou inimitié, que le droit & la justice seulement : & Dion feit plusieurs choses en faveur & au profit de Dionysius, pendant qu'il se fia de luy, & quand il commencea à s'en deffier, alors par despit il luy commencea la guerre : tellement que ses amis mesmes ne creurent pas tous, qu'après avoir chassé Dionysius il ne se deust luy mesme saisir de la seigneurie, en abusant le peuple de quelque plus doulx & plus gracieux tiltre que de tyran : mais quant à Brutus, ses ennemis mesmes

confessoyent, que de tous ceulx qui avoyent conspiré alencontre de Cæsar, il estoit celuy seul qui n'avoit jamais proposé autre but en son entreprise, sinon remettre le gouvernement de la chose publique Romaine en son premier estat.

VI. Et oultre cela, encore n'estoit ce pas chose pareille d'avoir affaire à Dionysius, comme d'avoir affaire à Cæsar : car il n'y a personne, qui ayant premier cogneu Dionysius ne l'eust mesprisé, attendu qu'il employoit la plusspart du temps à yvrongner, jouer aux dez & paillarder ; mais avoir ozé mettre en son entendement de ruiner Cæsar, & n'avoir point restifvé pour crainte de son grand sens, sa puissance & sa fortune, veu que son nom seulement tenoit en frayeur, & ne laissoit point reposer les roys des Parthes & des Indes, il falloit bien que cela vinst d'une excellente nature, & qui pour crainte ne eust jamais rien diminué de son courage. Et pourtant aussi tost que lon veit Dion en la Sicile, plusieurs milliers d'hommes s'en allerent joindre à luy contre Dionysius ; mais la gloire de Cæsar sousteint & remeit sus ses amis encore après qu'il fut mort, & son nom eut tant d'efficace, que d'un jeune enfant qui n'avoit aucun moyen ny aucun pouvoir de soy, il en feit incontinent le premier homme des Romains & en uza lon comme d'un remede ou d'un contrepoison contre la

haine, malvueillance & puissance d'Antonius.

VII. Et si lon veult dire que Dion chassa le tyran Dionysius avec grands combats & grands exploits d'armes : &, au contraire, que Brutus tua Cæsar estant tout nud, & n'ayant aucune garde : je responds que cela fut un acte de très grand sens & de très sage capitaine, d'avoir sceu si bien choisir le temps & le lieu propre pour surprendre un si puissant homme nud, & sans aucune garde : car il ne l'alla point assaillir subitement en chaude chole, ny tout seul, ou à peu de compagnie : ains fut son entreprise propensée de longue main, & arrestée avec plusieurs, desquelz il n'y eut oncques un seul qui luy faillist : ainsi fault il croire que dès le commencement il les choisit tous gens de bien, ou que par les avoir choisis il les rendit telz. Là où Dion, soit ou que dès le commmencement il ait failly à bien choisir s'estant fié à des meschans, ou que pour n'avoir sceu bien user de ceulx qu'il avoit choisis, il les ait rendus de gens de bien, malheureux & meschans, ne l'un ne l'autre ne peult estre le faict d'un homme sage : car Platon mesme le reprent de ce qu'il avoit choisy de telles personnes pour ses amis, que ce furent eulx qui l'occirent.

VIII. Et après que Dion eut esté tué, nul ne vengea [1] sa mort : & au contraire, des ennemis

[1] Nul homme, au moins d'une vengeance directe. V. la fin de sa Vie.

de Brutus, l'un (qui fut Antonius) feit honorablement inhumer fon corps, & Cæfar luy garda fes honneurs : car il y avoit à Milan cité de la Gaule qui eft du cofté de l'Italie[1], une fiene image faitte de cuivre à fa femblance, laquelle Cæfar, paffant par là quelque temps après, regarda fort attentifvement, pource qu'elle eftoit faitte d'un excellent ouvrier, & qu'elle retiroit fort au naturel, & paffa oultre : puis s'arrefta tout court, & appella en prefence de plufieurs, les officiers de la ville, aufquelz il dit que leur ville eftoit fon ennemie, & criminelle de lefe majefté, par ce qu'elle receloit un fien ennemy. Les officiers de prime face furent bien eftonnez, comme lon peult penfer, & le nierent fort & ferme : & ne fachans quel ennemy il vouloit dire, fe regarderent les uns les autres. Cæfar adonc fe retournant devers la ftatue de Brutus avec un vifage refrongné, leur dit, « Et ceftuy-cy que voicy debout, » n'eft il pas noftre ennemy » ? Les officiers adonc furent encore plus effroyez que devant, tellement qu'ilz ne fceurent que refpondre : mais lors Cæfar fe prit à rire, & louant les Gaulois de ce qu'ilz eftoyent fermes & loyaux à leurs amis, encore en leurs adverfitez, voulut que la ftatue demouraft en fon plant, ainfi comme elle eftoit.

[1] Grec, Gaule Cifalpine.

SOMMAIRE

DE LA VIE D'ARATUS.

Pourquoi Plutarque adresse la vie d'Aratus à Polycrate. II. *Aratus enfant sauvé des mains d'Abantidas.* III. *Exercices auxquels il s'applique dans sa jeunesse.* IV. *Nicoclès s'empare de la tyrannie de Sicyone après la mort d'Abantidas.* V. *Aratus forme le dessein de rendre la liberté à sa patrie.* VI. *Il se détermine à essayer l'escalade de la ville.* VII. *Ses préparatifs; comment il abuse les espions de Nicoclès.* VIII. *Il se met en marche.* IX. *Embarras que lui causent quelques chiens & les patrouilles de la ville.* X. *Il se rend maître de la ville. Nicoclès s'enfuit.* XI. *Il associe Sicyone à la ligue des Achéens.* XII. *Caractère d'Aratus.* XIII. *Sa modération & sa libéralité.* XIV. *Il va en Égypte.* XV. *Histoire du tableau d'Aristrate.* XVI. *Aratus rétablit la concorde entre ses citoyens.* XVII. *Antigonus cherche à le brouiller avec Ptolemée.* XVIII. *Il entreprend de se rendre maître de la citadelle de Corinthe.* XIX. *Importance de cette place.* XX. *Comment Antigonus s'en étoit rendu maître.* XXI. *Erginus promet de la livrer à Aratus moyennant 50 talents.* XXII. *Aratus met son argenterie en gage pour*

faire la somme. XXIII. *Comment l'entreprise pensa échouer.* XXIV. *Aratus entre dans la ville de Corinthe.* XXV. *Il attaque la citadelle.* XXVI. *Il la prend.* XXVII. *Il engage les Corinthiens à entrer dans la ligue des Achéens.* XXVIII. *Autres exploits d'Aratus.* XXIX. *Grande autorité qu'il obtient dans la ligue des Achéens.* XXX. *Il entreprend d'affranchir Argos de la tyrannie d'Aristomaque.* XXXI. *Aristomaque est tué. Aristippe se met à sa place.* XXXII. *Vie misérable de ce tyran.* XXXIII. *Aratus essaye de s'emparer d'Argos par surprise.* XXXIV. *Il entreprend inutilement de la prendre de force.* XXXV. *Il bat Aristomaque, qui est tué.* XXXVI. *Cette victoire rétablit sa réputation.* XXXVII. *Lysiade, tyran de Mégalopolis, quitte la tyrannie, & réunit sa ville à la ligue des Achéens.* XXXVIII. *Lysiade d'abord fort estimé perd son crédit.* XXXIX. *Victoire qu'Aratus remporte sur les Etoliens à Pallène.* XL. *Aventure singuliere dans le temple de Diane.* XLI. *Il essaye de surprendre le Pyrée.* XLII. *Il fait rendre aux Athéniens le Pyrée.* XLIII. *Il fait entrer Aristomaque second dans la ligue des Achéens.* XLIV. *Il surprend Mantinée.* LXV. *Mort de Lysiade ; discrédit où cet évenement jette Aratus.* LXVI. *Il refuse la préture.* XLVII. *Réflexions sur la conduite d'Aratus.* XLVIII. *Il empêche Cleomène d'entrer dans la*

ligue des Achéens. Suites funeſtes de cette affaire. XLIX. *Il ſe rend odieux en faiſant punir ceux qui avoient des liaiſons avec Cléomène.* L. *Les Corinthiens veulent ſe rendre maîtres de ſa perſonne. Il leur échappe.* LI. *Il refuſe les offres avantageuſes de Cléomène.* LII. *Il appelle Antigonus au ſecours des Achéens.* LIII. *Honorable manière dont Antigonus le traite.* LIV. *Il reprend Argos ſur Cléomène.* LV. *Divers reproches faits à Aratus.* LVI. *Sa conduite à l'égard de la ville de Mantinée, inexcuſable.* LVII. *Il eſt vaincu par les Etoliens auprès de Caphyes.* LVIII. *Crédit d'Aratus auprès de Philippe.* LIX. *Philippe change de conduite.* LX. *Aratus l'engage à rendre Ithome aux Meſſéniens.* LXI. *Aratus ſe retire de la cour de Philippe.* LXII. *Philippe le fait empoiſonner.* LXIII. *Il eſt enterré à Sicyone. Ses honneurs funebres.* LXIV. *Comment le ciel punit Philippe de ſon crime.*

Depuis la deuxième année de la cent vingt-ſeptième olympiade, juſqu'à la troiſième année de la 141, avant J. C. 214.

ARATUS.

LE philosophe Chrysippus, amy Polycrates, craignant, comme il me semble, le mauvais son d'un ancien proverbe, le couche, non du tout ès propres termes qu'il doibt estre & qu'il est en usage, mais ainsi qu'il estimoit qu'il seroit mieulx, en disant,

> Qui va louant son pere genereux,
> Si ce ne sont des enfans bienheureux?

Mais Dionysodorus le Trœzenien, en le reprenant, le raccoustre ainsi qu'il doibt estre à la vérité :

> Qui va louant son pere genereux,
> Si ce ne sont des enfans malheureux?

Disant que ce proverbe clost la bouche à ceulx qui d'eulx mesmes ne valent rien, & se vont tapissans soubs les vertus de leurs ancestres, ne faisant autre chose que les haultlouer continuellement. Mais ceulx qui ont, ainsi que dit Pindarus,

> Par nature la vertu claire
> De leurs parents hereditaire,

comme toy qui vas conformant ta vie aux exemples domestiques de tes vertueux ancestres, à ceulx là est-ce une grande felicité de rememorer

souvent les faicts glorieux de leurs parents, en oyant reciter, ou en recitant eulx mesmes souvent quelque chose notable d'eulx : car ce n'est point à faulte de qualitez recommandables en eulx mesmes, qu'ilz se vont attribuans & attachans la gloire des louanges d'autruy, ains en conjoignant les leurs propres à celles de leurs ancestres, les exaltent comme ceulx qui les ont conduits, non seulement à estre, mais aussi à bien estre. Pourtant ayant composé la vie d'Aratus ton citoyen & l'un de tes ancestres, à la memoire duquel tu ne fais point de honte à faulte de gloire ny à faulte de puissance, je te l'envoye : non que je pense que tu n'ayes plus diligemment que nul autre enquis tous ses faicts & tous ses dicts, mais à fin que tes deux enfans Polycrates & Pythocles en lisant & en oyant tousjours reciter quelque chose, soyent eslevez & nourriz en exemples domestiques de la vertu que lon leur proposera à ensuyvre : car celuy s'aime soymesme, & non pas le devoir ny l'honneur qui s'estime si parfaict, qu'il n'ait que faire de se proposer personne à imiter.

II. La cité doncques de Sicyone, depuis qu'une fois elle fut sortie du pur gouvernement de la noblesse, qui est le propre des villes Doriques, ne plus ne moins que si son armonie eust esté desaccordée & confuse, tumba en dissensions

civiles & seditieuses menées des harengueurs du peuple : & ne cessa d'estre travaillée de ces maulx & troubles là, changeant tousjours de nouveaux tyrans, jusques à ce que Cleon ayant esté occis, les citoyens eleurent pour leurs gouverneurs Timoclidas & Clinias, les deux plus notables personnages & de plus grande authorité, qui fussent en la ville : & comme la chose publique commenceast à prendre quelque estat certain, Timoclidas mourut, & Abantidas filz de Paseas, pretendant à se faire seigneur de la ville, tua Clinias, & de ses parents & amis feit mourir les uns & chassa les autres, & tascha de faire aussi mourir son filz Aratus, qui n'avoit encore lors que sept ans : mais en ce trouble & tumulte, il s'en fouyt de la maison de son pere parmy ceulx qui fuyoyent : & en errant parmy la ville tout effroyé, sans trouver personne qui le secourust, par cas de fortune il se jetta dedans la maison d'une femme qui estoit sœur d'Abantidas, mariée à Periphantus frere de Clinias, & s'appelloit la femme Soso : laquelle estant de nature magnanime, & estimant que l'enfant par expresse prevoyance divine s'en estoit ainsi fouy chez elle, le cacha au dedans : & puis la nuict l'envoya secrettement en la ville d'Argos.

III. Ayant doncques Aratus esté ainsi sauvé & respité de ce peril, commencea à conce-

voir en son cueur celle vehemente & ardente haine alencontre des tyrans, qui depuis alla tousjours en luy croissant avec l'aage. Si fut honnestement nourry en la ville d'Argos, chez les hostes & amis de son pere : & voyant que son corps devenoit grand & robuste, il s'adonna aux exercices de la personne, en quoy il se rendit si excellent, qu'il combatit ès jeux de prix publiques à toutes les cinq sortes d'exercices, dont il gaigna par plusieurs fois le prix : aussi apperçoit on en la face de ses images & statues ne sçay quoy de champion de lucte, & parmy la prudence & façon royale que lon veoit emprainte en son visage, cognoist on aussi qu'il estoit [1] grand mangeur & grand beuveur, comme sont ordinairement ceulx qui font profession de telz exercices du corps, dont advint qu'il ne s'exercita pas tant à bien parler, comme il eust esté à l'adventure requis à un gouverneur de choses publiques : toutefois il y en a qui jugent par ses commentaires qu'il estoit plus élegant en son parler, & plus eloquent qu'il ne semble à aucuns, à cause qu'il les escrivit à la haste, en faisant autre chose, avec les premieres paroles qui luy venoyent en l'entendement.

[1] Σκαφίον, aultres le prennent en ce lieu pour une marre, comme voulant dire qu'il sentoit son marreur. *Amyot.* Voyez les Observations.

IV. Mais

IV. Mais depuis Dinias & Ariſtoteles le Dialecticien occirent Abantidas, lequel avoit pris une couſtume de ſe trouver ordinairement ſur la place à ouir leurs devis & de diſputer avec eulx : ce qui leur donna moyen d'executer leur aguet. Après la mort d'Abantidas, ſon pere Paſeas occupa la tyrannie, & Nicocles depuis le tua auſſi en trahiſon, & ſe feit tyran en ſon lieu. Lon dit que ceſtuy Nicocles reſſembloit naïfvement de viſage à Periander filz de Cypſelus, comme Orontes Perſien à Alcmæon, filz d'Amphiaraus, & un autre jeune homme Lacedæmonien à Hector de Troye, lequel Myrſilus eſcrit avoir eſté foulé aux pieds par la grande preſſe du monde qui y accourut pour le voir quand on le ſceut. Ce Nicocles teint la tyrannie quatre mois durans, eſquelz il feit beaucoup de maulx à la ville, & s'en fallut bien peu qu'il ne la perdiſt par emblée des Ætoliens.

V. Or commenceoit lors Aratus d'entrer en ſon adoleſcence, eſtant beaucoup eſtimé pour la maiſon dont il eſtoit iſſu, & pour le courage que lon appercevoit en luy, qui n'eſtoit ny laſche ny petit, ains accompagné d'une gravité & d'un ſens raſſis plus que ſon aage ne portoit : à raiſon de quoy les bannis de Sicyone ſe rangerent plus auprès de luy que de nul autre : & Nicocles ne mettoit point à non chaloir de faire

diligemment enquerir ce qu'il attentoit, ains obfervoit & faifoit efpier fecrettement quelle intention il avoit, non qu'il fe doubtaſt d'aucune fi hardie entreprife, ny d'aucun fi adventureux exploit, ains fouſpeçonnant feulement qu'il folicitaſt les roys, qui eſtoyent hoſtes & amis de fon feu pere: car auſſi à la vérité Aratus eſſaya premierement de tenir ce chemin là: mais quand il veit qu'Antigonus tiroit fes promeſſes en longueur, & laiſſoit tousjours couler le temps, & que l'eſperance du fecours de Ptolomæus & de l'Ægypte eſtoit trop loingtaine, il refolut à la fin d'entreprendre de desfaire par luy meſme le tyran. Si communiqua premierement fa deliberation à Ariſtomachus & à [1] Ecdelus, dont l'un eſtoit auſſi banny de Sicyone, & l'autre Arcadien banny de la ville de Megalipolis, philofophe & homme à la main tout enſemble, ayant eſté familier & diſciple d'Arceſilaus academique en la ville d'Athenes. Ces deux ayans bien vouluntiers preſté l'oreille à fa femonce, il en parla encore aux autres bannis, defquelz y en eut quelques-uns, mais peu, qui eurent honte de n'eſtre participans d'une telle eſperance, & fe meſlerent de l'entrepriſe: mais la plus part non feulement n'y voulut point entrer, ains eſſayerent d'en divertir Aratus, difans

[1] Il le nomme ailleurs Ecdemus. *Amyot.*

qu'à faulte d'experience & de ne cognoistre pas bien le danger, il entreprenoit une chose où il n'y avoit point d'apparence.

VI. Et comme il fust en propos d'occuper une place sur le territoire de Sicyone, de laquelle ilz peussent faire la guerre aux tyrans, il vint devers eulx en Argos un homme eschappé des prisons du tyran de Sicyone, frere de Xenocles l'un des bannis : lequel estant mené par Xenocles mesme à Aratus, dit qu'à l'endroit par où il s'estoit sauvé, la terre au dedans estoit presque aussi haulte que les creneaux de la muraille, laquelle estoit en ce quartier là attachée contre des lieux hault relevez & pierreux, & que par le dehors la haulteur n'y estoit point si grande, que lon n'y peust bien advenir avec des eschelles. Aratus ayant entendu cela envoya avec Xenocles deux de ses serviteurs Seuthas & Technon, pour recognoistre la muraille, estant deliberé s'il y avoit apparence, d'attenter plus tost d'executer secrettement son entreprise, & de hazarder promptement tout à un coup, que de commencer une guerre qui seroit de longue durée, en y procedant par force evidente à la descouverte, luy qui estoit privé, alencontre de la puissance d'un tyran. Xenocles estant retourné après avoir pris la mesure de la hauteur de la muraille, rapporta que cest endroit là n'estoit

pas ny impossible ny difficile à monter ; mais qu'il estoit bien malaisé d'en approcher sans estre descouverts, à cause de quelques petits chiens qu'avoit un jardinier auprès de là, lesquelz estoyent aspres à merveilles, & ne les pouvoit on faire taire : toutefois il ne laissa pas pour cela de l'entreprendre incontinent.

VII. Si ne fut point chose nouvelle de leur voir faire provision d'armes, pource que lors on ne voyoit que voleries & brigandages par les champs, & ne faisoit on que courir les uns sur les autres : mais quant aux eschelles Euphranor qui estoit charpentier & faiseur d'engins, les feit tout publiquement, pource que son mestier ordinaire ostoit toute occasion de souspeçonner pourquoy c'estoit faire : car il estoit luymesme, aussi bien que les autres, banny de Sicyone. Au reste, les amis qu'il avoit en Argos, de ce peu qu'ilz avoyent, luy presterent chascun dix hommes, & luy arma trente de ses serviteurs, oultre lesquelz il soudoya & loua encore quelque petit nombre de soudards, par l'entremise d'un Xenophilus, que luy fournirent les capitaines des brigands, auxquelz on donna à entendre, que lon les menoit sur le territoire de Sicyone, pour y prendre & emmener les juments & le haras du roy, & les envoya lon devant, les uns par un costé, les autres par un autre, avec man-

dement de se rendre tous ensemble à la tour de Polygnotus, où ilz devoyent attendre : aussi envoya il devant Caphesias sans armes, avec quatre autres compagnons, qui devoyent le soir quand la nuict seroit venue, arriver en la maison du jardinier comme estrangers passans, & se loger leans pour le tenir renfermé au dedans avec ses chiens, à cause qu'il n'y avoit point d'autre chemin pour passer par ailleurs. Quant aux eschelles qui se mettoyent en pieces, ilz les cacherent dedans des tonnes à porter bleds, & les chargerent sur des chariots qu'ilz envoyerent devant. Mais sur ces entrefaittes on descouvrit en Argos des espies de Nicocles, qui se promenoyent çà & là par la ville, espians sans faire semblant de rien, ce que Aratus alloit faisant : parquoy le matin au poinct du jour, il sortit de son logis, & s'en alla sur la place promener avec ses amis comme il avoit de coustume : puis s'en alla au parc des exercices, là où il se despouilla, oignit & lucta : & finablement emmena quant & luy en son logis quelques uns des jeunes gentilzhommes qui avoyent accoustumé de faire bonne chere, boire & passer le temps avec luy : & aussi tost après veit on sur la place l'un de ses serviteurs qui portoit des chappeaux de fleurs, l'autre qui acheptoit des torches & flambeaux, l'autre qui parloit à des balladines & des me-

nestrieres qui avoyent accoustumé de baller & de jouer des instruments ès banquets. Ce que voyans les espions de Nicocles furent abusez, & se rians les uns aux autres, dirent que lon pouvoit bien voir à cela, qu'il n'y avoit rien au monde plus couard, ne plus craintif qu'un tyran, veu que Nicocles qui tenoit une si grosse ville, & avoit une si grande puissance, redoubtoit un jeune homme lequel despendoit tout ce qu'il pouvoit avoir pour l'entretenement de son exil, en voluptez & en bancquets & festins en plein jour.

VIII. Voilà comment ces espies furent trompez : mais Aratus incontinent après le disner se partit d'Argos, & alla trouver les soudards, ausquelz il avoit donné assignation de se trouver à la tour de Polygnotus, & les mena droit à Nemée, là où il leur declara à descouvert son entreprise, les ayant premierement bien preschez & leur ayant faits de belles promesses : puis leur donna pour le mot du guet Apollo favorable, & tira droit à Sicyone, hastant son pas du commencement à mesure que la lune baissoit, & puis le retardant après, de maniere que sa clarté leur servist tout le long du chemin, & qu'il arrivast à la maison du jardinier, qui estoit tout joignant la muraille, quand la lune seroit couchée : Si luy vint Caphesias au devant, lequel

n'avoit peu prendre les chiens, pour ce qu'ilz s'en estoyent fouyz : mais bien avoit enfermé le jardinier au dedans de sa maison. Cela descouragea la plusPart de la compagnie, qui vouloyent à toute force que lon s'en retournast : mais Aratus les reconforta, en leur promettant qu'il les remeneroit s'il voyoit que les chiens leur feissent trop d'ennuy, & incontinent feit partir & se mettre devant ceulx qui portoyent les eschelles, que conduisoyent Ecdelus & Mnasitheus, & luy mesme marcha tout bellement après.

IX. Les chiens abbayoyent desjà bien fort, & couroyent à l'entour de Ecdelus & de ses compagnons : mais neantmoins ilz approcherent de la muraille seurement, & y planterent les eschelles, par lesquelles ainsi que les premiers montoyent, le capitaine du guet, qui avoit cedé à celuy qui le devoit faire le matin, passa d'adventure par là devant, visitant les gardes avec une clochette [1], & y avoit force torches, & grand bruit de gens qui marchoyent après luy. Ce qu'entendans ceulx qui estoyent sur les eschelles se tappirent dessus sans bouger : au moyen dequoy il fut facile que les passans ne les apper-

[1] Cette clochette étoit faite pour reconnoître si les sentinelles veilloient. Les factionnaires étoient obligés de héler de loin, lorsqu'ils en entendoient le son.

ceussent point : mais le guet nouveau du matin venoit à l'opposite, qui les meit en extreme danger d'estre descouverts : toutefois l'ayans encore eschappé, à cause que ce second guet passa tout oultre sans s'arrester : Ecdelus & Mnasitheus saillirent incontinent sur la muraille, puis envoyerent en diligence Technon devers Aratus, luy mandans qu'il se hastast de venir. Or n'y avoit il pas grande distance depuis le jardin où estoyent les petits chiens, jusques à la muraille, & jusques à une tour, là où lon tenoit un grand chien de chasse pour y faire le guet : toutefois il ne sentit point leur venuë, fust ou pource que de sa nature il estoit lasche, ou que le jour de devant il eust esté travaillé : mais les petits chiens du jardinier qui jappoyent à bas l'ayans esveillé & convié à abbayer, il commencea à leur respondre en grongnant un petit seulement tout bas : mais puis quand ilz passerent au long de la tour où il estoit, il se prit à japper à pleine gorge, & feit retentir tout ce quartier là du bruit de son abboy, de sorte que l'escoute qui estoit plus avant, demanda à haulte voix au veneur qui gouvernoit le chien, à qui c'estoit qu'il abbayoit si asprement, & s'il y avoit point là quelque chose de nouveau. Le veneur luy respondit de dedans la tour, qu'il n'y avoit rien de mal, & que c'estoit son chien qui s'estoit

esveillé & mis à abbayer pour les lumieres du guet qui estoit passé & du son de la clochette : ce fut ce qui plus asseura les soudards d'Aratus, pour ce qu'ilz estimerent que le veneur fust de l'intelligence, & qu'il aidast à celer leur emblée, & qu'il y en eust beaucoup d'autres dedans la ville adherents à la conjuration. Quand ce vint à monter sur la muraille, il y eut adonc grande longueur & grand danger, à cause que les eschelles branloyent & plioyent soubz le faix, s'ilz ne montoyent un à un tout bellement, & l'heure les pressoit, pource que les coqs commençoyent desjà à chanter, & que les gens de village, qui apportoyent quelque chose pour vendre au marché, commenceoyent à arriver de tous costez.

X. A l'occasion dequoy Aratus se hasta de monter, y ayant quarante hommes seulement montez avant luy ; & en attendant encore quelques uns de ceulx qui estoyent à bas, marcha droit au palais & à la maison du tyran, là où les soudards qu'il tenoit pour sa garde à sa soude faisoyent le guet, & les surprenant au desprouveu, les saisit tous au corps sans en occire pas un : puis envoya par toute la ville ès maisons de ses amis les appeller : ilz accoururent incontinent de tous costez. Jà commenceoit le jour à poindre, & fut tout aussi tost le theatre plein de peuple qui s'estoit esmeu au bruit de ville,

ſans ſçavoir au vray que c'eſtoit, juſques à ce qu'un herault leur annoncea à haulte voix, que c'eſtoit Aratus filz de Clinias qui appelloit ſes citoyens au recouvrement de leur liberté : & lors s'aſſurans que ce qu'ilz attendoyent de pieça eſtoit advenu, s'en coururent tous en foule à la maiſon du tyran, où ilz meirent le feu, dont il s'en leva une ſi grande flamme quand la maiſon fut toute embraſée, que lon la veit juſques à Corinthe, de ſorte que les Corinthiens s'esbahiſſans que ce pouvoit eſtre, furent entredeux d'y aller au ſecours. Mais quant à Nicocles, il ſe ſauva & s'enfouit hors de la ville par des contremines ſecrettes : & les ſoudards eſteignans le feu avec ceulx de la ville, ſaccagerent tout ce qu'ilz trouverent de demourant dedans la maiſon : à quoy Aratus ne meit point d'empeſchement, ains meit encore en commun tout le reſte des biens qui appartenoyent au tyran. Et ſucceda la choſe ſi heureuſement, qu'il n'y eut perſonne tué ny blecé de ceulx qui eſtoyent venus de dehors, ny de leurs ennemis qui eſtoyent au dedans, ains contregarda la fortune tout ceſt exploit pur & net de toute effuſion de ſang civil.

XI. Si remeit Aratus en leurs biens & maiſons quatre vingts bannis qui avoyent eſté chaſſez par Nicocles, & d'autres qui avoyent auſſi eſté

jettez par les tyrans precedents, bien jusques au nombre de cinq cents, qui avoyent esté longuement errans hors de leur païs par l'espace de bien cinquante ans en tout : & s'en estans retournez la plus part pauvres & indigents, voulurent rentrer en leurs biens qu'ilz possedoyent auparavant : & se remettans de faict en leurs terres aux champs, & en leurs maisons à la ville, jetterent Aratus en grande perplexité, voyant d'un costé qu'Antigonus espioit tous les moyens de s'emparer de Sicyone, depuis qu'elle fut affranchie, & qu'au dedans elle estoit en trouble & en dissension civile : parquoy jugeant très bien & choisissant le meilleur party selon l'estat où estoyent les affaires de ce temps là, il l'associa à la ligue & communaulté des Achæïens[1]. Car ceulx de Sicyone estans de nation Dorique, se soubmeirent vouluntiers à la société du gouvernement, & soubs le nom des Achæïens, lesquelz n'avoyent encore pour lors ny grande authorité ne grande puissance, pource que c'estoyent toutes petites villes qui n'avoyent pas grande estendue de terres, ny de gueres bonnes, estans situez au long d'une coste de marine, en laquelle il n'y avoit presque nulz abris ny aucuns ports, ains force pierres & rochers, par

[1] La premiere année de la cent trente-deuxieme olympiade, avant J. C. 252, & fut nommé préteur.

entre lesquelz la mer batoit la terre ferme : & neantmoins ilz feirent très bien cognoistre que la force des Grecs est inexpugnable toutes & quantes fois qu'il y a bon ordre, & qu'ilz s'accordent bien entre eulx soubz la conduitte d'un sage capitaine : attendu que ce n'est pas, en maniere de dire, l'une des moindres parties des forces de la Grece, lors qu'elle estoit en sa fleur : & pour lors n'ayans pas tous ensemble la puissance d'une seule bonne ville, pour s'accorder bien les uns avec les autres à suyvre bon conseil, & à ne porter point d'envie à celuy qui estoit le premier en vertu, ains luy obeïr vouluntiers, non seulement ilz se mainteindrent francs & libres au milieu de tant de grosses citez, si grandes seigneuries & si puissantes tyrannies, ains delivrerent encore & preserverent de servitude plusieurs autres peuples Grecs.

XII. Mais quant aux meurs d'Aratus, il estoit homme qui de sa nature aimoit l'egalité civile, laquelle doibt estre entre bourgeois d'une mesme ville, magnanime, plus soigneux & plus diligent ès affaires de la chose publique, que non pas ès propres de sa maison, haïssant mortellement les tyrans, & mesurant ses amitiez ou inimitiez à la mesure du bien & de l'utilité publique. Au moyen dequoy il semble n'avoir pas esté si entier ne si parfait amy, comme doulx & gra-

cieux ennemy, s'accommodant au temps de la chose publique en l'un & en l'autre : brief, c'estoit une voix conforme & commune de tous les alliez, de toutes les villes confederées, de toutes les compagnies privées, & de toutes les assemblées des theatres, qu'Aratus n'estoit amy sinon des choses bonnes & honestes, qui n'estoit pas tant asseuré ny hardy pour donner une bataille rengée, & pour faire la guerre à descouvert, comme cauteleux & ruzé pour surprendre quelque ville d'emblée : & pourtant combien qu'il ait hardiment executé plusieurs grandes entreprises, dont on n'eut jamais esperé qu'il fust venu à bout, encore semble il qu'il en laissa davantage de celles qui estoyent bien possibles, à faulte de les ozer entreprendre : car il n'y a pas seulement des bestes qui voyent clair de nuict en tenebres, & sont aveugles de jour, par ce que la siccité & subtilité deliée de l'humeur qui est en leurs yeux, ne se peult contemperer avec la lumiere du jour : ains y a aussi bien des hommes, lesquelz estans au demourant prudents & sages de nature, se troublent facilement ès dangers où il fault aller en plein jour à la descouverte : & au contraire, s'asseurent ès entreprises secrettes, là où il fault proceder à la desrobbée : laquelle inegalité d'asseurance en personnes autrement bien nées,

procede de faulte d'avoir le jugement affiné, & le discours espuré par raisons de philosophie, produisant en eulx la nature d'elle mesme, la vertu non regie par certaine science, ne plus ne moins qu'un fruict qui vient de soy mesme sans estre cultivé de main d'homme. Mais cela se pourra mieulx cognoistre & juger par les exemples.

XIII. Aratus doncques s'estant joinct à la communaulté des Achæïens soymesme & sa ville aussi, & servant de sa personne à la guerre entre les hommes d'armes, estoit singulierement aimé des capitaines generaux qui le voyoyent ainsi obeïssant : car combien qu'il eust apporté à la communaulté une si notable contribution, comme estoit sa reputation de luy mesme & la puissance de sa ville, ce neantmoins, il se rendoit aussi prompt à executer tous les commandemens de ceulx qui estoyent esleuz capitaines, comme eust sceu faire le moindre soudard, soit qu'il fust ou de Dyme, ou de Trita [1], ou de quelque autre encore plus petite villette : & luy estant envoyé par le roy Ptolomæus [2] un don d'argent comptant, jusques à la somme de [3] vingt &

[1] Voyez les Observations sur le ch. XLIII de la Vie d'Agis & de Cleomène, au Tome VII, p. 568.

[2] Philadelphe, auquel Evergete I succéda, 247 ans avant J. C.

[3] Quinze mille escus. *Amyot.* 116,718 livres 15 sols de notre monnoie.

cinq talents, il l'accepta bien, mais il la distribua tout aussi tost entre ses pauvres citoyens, tant pour leur survenir à leurs autres necessitez, comme pour rachepter les prisonniers.

XIV. Ce nonobstant les bannis pressoyent tousjours les usurpateurs de leur bien pour les en faire sortir, & ne se vouloyent point contenter autrement : à ceste cause estant la chose publique en danger de tumber en une guerre civile, Aratus voyant qu'il n'y avoit autre moyen de remedier à tel inconvenient, sinon par la liberalité de Ptolomæus, resolut de s'en aller devers luy le supplier de luy faire delivrer de l'argent pour appaiser & accorder tous ces differents. Si s'embarqua au port de Methone au dessus du chef de Malée, pour de là prendre la route d'Ægypte : mais il eut le vent si fort contraire & la mer si haulte, que le pilote de la navire fut contraint de relascher. Et ainsi estant jetté hors de sa route, eut beaucoup d'affaire à gaigner la ville de Adria [1] qui luy estoit ennemie, pource qu'Antigonus [2] la tenoit, & y avoit dedans garnison de ses gens : mais Aratus la prevint en descendant habilement à terre hors de la navire, & se tirant bien loing arriere de

[1] C'est vraisemblablement l'île d'Andros qu'il faut lire ici, qui est vis-à-vis de l'Eubée.

[2] Gonatas, auquel Démétrius succéda la troisième année de la cent trente-quatrieme olympiade, avant J. C. 242.

la marine avec un de ses amis qui avoit nom Timanthes, se jetterent tous deux dedans un boscage où ilz passerent toute la nuict en grand mesaise. Il ne fut pas plus tost sorty hors de la navire, que le capitaine de la garnison y arriva qui le cherchoit : mais il fut abusé par ses serviteurs, lesquelz il avoit instruicts de ce qu'ilz devoyent dire, qu'il s'en estoit incontinent fouy, & avoit passé en l'isle d'Eubœe. Mais au demourant le capitaine reteint la navire, les serviteurs & tout ce qui se trouva dedans, comme estant de bonne prise. Quelques jours après estant Aratus en grande perplexité, ne sçachant ce qu'il devoit faire, il advint de bonne fortune qu'une navire Romaine abborda à l'endroit du lieu où il se tenoit le plus du temps, partie pour se cacher, & partie aussi pour espier s'il descouvriroit rien. Ceste navire s'en alloit en Syrie, il monta dessus, & feit tant envers le maistre, qu'il luy promeit de le porter jusques en la Carie, comme il feit : mais il ne fut pas en moindre danger de la tourmente sur la mer à ceste seconde fois, qu'il avoit esté à la premiere. Et de la Carie il passa long temps après en l'Ægypte, où il parla au roy, lequel estoit bien affectionné envers luy, pource que Aratus l'entretenoit, en luy envoyant souvent des tableaux, des peintures & autres telles singularitez

de

de la Grece : car y ayant bon jugement, il en amassoit & acheptoit tousjours des meilleures & plus exquises, mesmement de celles de Pamphilus & de Melanthus, pour les luy envoyer. Car encore florissoyent alors les lettres à Sicyone, & y estoit la peinture en reputation de retenir la vraye perfection, sans y avoir rien de corrompu ny d'alteré : tellement que Apelles, combien qu'il fust desjà en grande estime, s'y en alla, & paya à ces deux ouvriers [1] un talent pour demourer quelque temps avec eulx, à fin d'y acquerir, non tant la perfection de l'artifice, que la reputation.

XV. Et pourtant, si tost qu'Aratus eut remis la ville en liberté, il feit incontinent effacer & abbatre toutes les autres images des tyrans : mais il fut assez longuement en doute, s'il effaceroit aussi celle d'Aristratus, lequel avoit regné du temps de Philippus, pource qu'elle estoit peinte des mains de tous les disciples de ce Melanthus, estant auprès d'un chariot de triomphe qui portoit une victoire, & y avoit Apelles mesme mis la main, ainsi comme l'escrit Polemon le geographe. C'estoit une œuvre singuliere & très digne de voir, de maniere qu'Aratus du commencement fleschissoit & se laissoit aller à la vouloir conserver pour l'excellence de

[1] Voyez les Observations.

l'artifice : toutefois à la fin, poulsé de la haine excessive qu'il portoit aux tyrans, encore commanda il que lon l'effaceast. Mais on dit que le peintre Neacles qui estoit des amis d'Aratus, le pria les larmes aux yeux de vouloir pardonner à un si noble chef d'œuvre : & comme Aratus n'en voulust rien faire, il luy dit que c'estoit bien raison de faire la guerre aux tyrans, mais non pas à leurs images. Laissons doncques le chariot de triumphe & la victoire, & je feray que tu verras Aristratus sortant vouluntairement [1] hors du tableau. Aratus le luy permeit, & adonc Neacles effacea la figure d'Aristratus, au lieu de laquelle il peignit une palme seulement, & ny oza adjouster autre chose du sien. Lon dit qu'au dessoubs du chariot demourerent cachez les piedz d'Aristratus effacé.

XVI. Aratus doncques à raison de ces peintures estoit desjà bienvoulu du roy Ptolomæus : mais depuis qu'il eut un peu gousté & essayé sa compagnie, il l'aima bien encore plus chèrement que jamais : de sorte qu'il luy donna pour survenir à sa ville la somme de [2] cent cinquante talents, desquelz il emporta les quarante quant & luy au Peloponese, & depuis le roy luy envoya le reste à plusieurs fois. Si

[1] Grec, & je ferai sortir Aristratus du tableau.

[2] Quatre vingts dix mille escus. *Amyot.* 700,312 livres 10 sols de notre monnoie.

fut desjà chose de soy grande, d'avoir sceu finer à ses citoyens une somme de deniers telle, que les harengueurs, capitaines & gouverneurs des villes franches pour bien petite partie d'icelle, qu'ilz prenoyent des princes & des roys, s'en laissoyent corrompre, & leur vendoyent & trahissoyent leur païs & leurs villes. Mais encore fut ce plus grande chose que par le moyen de cest argent il remeit en bonne paix, union & concorde, les pauvres avec les riches, & consequemment asseura le salut de tout le peuple de Sicyone, là où il se monstra merveilleusement reservé & moderé en une si grande puissance & authorité comme il eut : car ayant esté esleu arbitre avec plein pouvoir pour composer, juger & decider par main souveraine, toutes les querelles & differents des bannis, il ne le voulut point entreprendre luy seul, ains prit avec luy quinze autres des principaux citoyens, avec lesquelz à grande peine & grand labeur il appointa & appaisa à la fin tous ses citoyens, & les meit en bonne paix les uns avec les autres. A raison dequoy non seulement tous les manans & habitans de Sicyone ensemble luy decernerent honneurs publiques telz comme il luy appartenoit : mais aussi les bannis particulierement luy feirent dresser une image de cuyvre, au dessoubs de laquelle ilz feirent engraver ceste inscription :

Les hauts exploits de sens & de prouesse,
Qu'a faits cest homme à l'honneur de la Grece,
Sont approchans des coulomnes jumelles
Dont Hercules borna ses œuvres belles :
Mais nous estans, Aratus, retournez
Par ta justice au lieu où sommes nez,
Pour honorer ton vertueux courage,
Fait eriger tant avons ceste image,
Te reverans comme nostre sauveur,
Qui, moyenant des bons dieux la faveur,
A ton païs as rendu liberté
Des sainctes loix en toute egalité.

XVII. Aratus doncques ayant fait tous ces actes, vainquit bien l'envie des bourgeois & habitans de la ville pour la grandeur des biens qu'il leur avoit faits : mais le roy Antigonus en estant marry, & voulant ou le tirer du tout à son amitié, ou le mettre en souspeçon & deffiance de Ptolomæus, luy faisoit plusieurs autres grandes courtoisies, sans que Aratus les recherchast : & mesmement un jour comme il sacrifioit aux dieux à Corinthe, il luy envoya jusques à Sicyone sa part des hosties qu'il avoit immolées, & au festin du sacrifice, où il y avoit beaucoup des personnes notables conviées, dit tout hault, « Je pensois du commencement » que ce jeune Sicyonien ne fust que franc de » sa nature, aimant la liberté de son païs & » de ses citoyens seulement : mais je cognois

» maintenant qu'il est homme qui sçait bien
» juger des meurs & des affaires des princes :
» car par cy devant il ne faisoit compte de nous,
» pource que son esperance le tiroit hors de ce
» païs, & qu'il estimoit beaucoup les richesses
» Ægyptienes, oyant parler de tant d'elephans,
» de si grosse flotte de vaisseaux, & de si grande
» cour comme lon fait celle d'Ægypte : mais
» maintenant qu'il a veu de près & cogneu que
» tout cela n'est qu'une apparence vaine, une
» pompe & une fumée, il s'est du tout retourné
» devers nous : & quant à moy, je le reçoy
» bien vouluntiers, & veulx que vous l'estimiez
» & le teniez tous pour mon amy ». Ces paroles ne faillirent pas d'estre bien recueillies par les envieux & gens de maligne nature, qui les prenans pour leur subject escrivirent à l'envy les uns des autres plusieurs mauvaises & fascheuses choses d'Aratus au roy Ptolomæus, de sorte que Ptolomæus luy envoya un messager exprès pour s'en plaindre à luy. Voilà comment il y avoit parmy les ardentes amitiez de ces princes & roys, qui faisoyent par jalouzie à l'envy l'un de l'autre à qui l'auroit, beaucoup d'envie & de malignité.

XVIII. Au demourant la premiere fois qu'Aratus fut esleu capitaine general de la ligue des Achæïens, il courut & pilla le païs de la Lo-

cride, qui est vis à vis de la coste d'Achaïe, & la Calydoine aussi : mais il n'arriva pas à temps pour secourir les Bœotiens en la bataille qu'ilz perdirent devant la ville de Chæronée contre les Ætoliens, là où Abœocritus gouverneur de la Bœoce fut occis sur le champ avec mille autres Bœotiens : mais l'année ensuyvant [1] estant de rechef esleu capitaine general, il entreprit de regaigner la forteresse & chasteau de Corinthe, qui estoit une entreprise qui concernoit le bien, non seulement de Sicyone en particulier, & de la ligue des Achæïens, ains aussi de toute la Grece, pource que son intention estoit d'en chasser la garnison des Macedoniens, laquelle sembloit proprement un joug qui tenoit en servitude tout le demourant des Grecs : car tout ainsi comme Chares capitaine des Atheniens ayant eu quelque avantage en une rencontre sur les lieutenans du roy, escrivit au peuple d'Athenes qu'il avoit gaigné une victoire sœur germaine de celle de Marathon : aussi me semble il que lon ne faudroit point, quand on diroit que ceste execution ressembloit naïfvement, comme un frere à l'autre, à l'occision des tyrans faicte par Pelopidas le Thebain, & par Thrasybulus Athenien, sinon que ce dernier acte

[1] Polybe, qui a écrit d'après les Commentaires d'Aratus, met sa seconde préture huit ans après la premiere.

est plus excellent en ce, que ce ne fut pas contre des Grecs, ains contre une domination estrangere qu'il fut executé.

XIX. Car l'encouleure du Peloponese, qui separe la mer Ægée d'avec l'Ionique, unit & conjoint la terre ferme du reste de la Grece avec la presque-isle du Peloponese : ainsi le mont que lon appelle Acrocorinthe, sur lequel est la forteresse, se levant au milieu de la Grece, quand il y a garnison de gens de guerre dedans, vient à rompre & empescher tout le commerce, traffic & passage d'armées de ceulx qui sont au dedans du destroit, d'avec ceulx qui en sont au dehors, tant par mer que par terre, & en rend seigneur & maistre celuy seul qui tient la place : de sorte que ce n'estoit point par maniere de jeu ny de mocquerie, ains à la verité, que Philippus le jeune [1] roy de Macedoine souloit appeller la ville & le chasteau de Corinthe, les ceps & les fers de la Grece. A l'occasion dequoy la place estoit fort requise & desirée de tout le monde, mesmement des princes & des roys : mais le desir qu'Antigonus en avoit, estoit si ardent qu'il ne differoit en rien de la fureur des plus passionnez amoureux : car il ne faisoit autre chose que penser continuellement comment il la pourroit oster par quelque surprise à

[1] Fils de Démétrius, & petit-fils d'Antigonus Gonatas.

ceulx qui la tenoyent, pource que de l'avoir par force ouverte il estoit impossible.

XX. Parquoy estant mort Alexandre qui tenoit la place, par poison qu'Antigonus luy feit bailler, comme lon dit, & la forteresse demourée entre les mains de sa femme Nicæa, qui prit le gouvernement des affaires, & feit soigneusement garder ceste fortesse d'Acrocorinthe, il y envoya incontinent son filz Demetrius, & luy donna une doulce esperance de nopces royales, en luy promettant de luy faire espouser ce jeune prince: chose qui estoit fort aggreable à la dame, encore qu'elle tirast desjà fort sur l'aage: si la gaigna incontinent quant à elle par le moyen de ce sien jeune filz, dont il usa comme d'un appast pour la tirer en ses rets: mais pour cela elle n'abandonna point son chasteau, ains le feit tousjours garder diligemment: dequoy Antigonus monstra semblant de ne se soucier point, faisant de sumptueux sacrifices aux dieux, des festins, des jeux, tous les jours dedans la ville de Corinthe pour les nopces, comme celuy qui ne vouloit entendre à autre chose qu'à faire festes, & la plus grande chere dont il se pourroit adviser. Quand l'heure de voir l'esbatement des jeux fut venue, & que le musicien Amœbeus commencea à chanter, luy mesme feit semblant de vouloir accompagner Nicæa jusques au

theatre, estant portée dedans une littiere parée & accoustrée comme pour une royne. Elle estoit fort aise de cest honneur, & ne pensoit à rien moins qu'à ce qui luy devoit advenir : mais quand Antigonus fut alendroit d'une ruelle, par où il fault destourner pour monter contremont au chasteau, il luy dit qu'elle s'en allast tousjours devant au theatre, & luy ce pendant laissa là Amœbeus avec tout son chant, & toute la feste des nopces, & monta droit au chasteau, s'efforceant plus que son aage ne portoit. Quand il fut amont, il trouva la porte fermée, & frappa de son baston, commandant à ceulx de la garnison qu'ilz ouvrissent. Eulx estonnez de le voir là en personne, ouvrirent : & luy s'estant ainsi saisy de la place, en fut si aise, qu'il ne se peut contenir dedans les bornes de prudence : ains se meit à banqueter au milieu des rues, de joye qu'il en avoit, & sur la place, ayant des menestrieres qui jouoyent des instruments devant sa table, & portant des chappeaux de fleurs sur sa teste, en follastrant ainsi dissoluëment, comme si c'eust esté quelque jeune homme, luy qui estoit jà vieil & ancien, & qui avoit en ses ans experimenté tant de mutations de la fortune : & neantmoins encore se laissoit il tant transporter à son aise, qu'il saluoit & embrassoit tous ceulx qu'il rencontroit en son

chemin : par où lon peult estimer que la joye entrant en l'esprit de l'homme sans raison, le fait quelquefois sortir hors de soy, & le met en plus grand trouble d'entendement, que ne font ny la douleur ny la peur. Antigonus doncques ayant gaigné la forteresse d'Acrocorinthe, en la maniere que nous avons dit, il la meit entre les mains & la donna en garde à ceulx dont il se fioit le plus, dont il bailla la charge au philosophe Persæus.

XXI. Mais Aratus, du vivant mesme d'Alexander, fut bien en voulunté de l'entreprendre, toutefois il s'en deporta, pource qu'il se feit allié des Achæïens : mais lors il se presenta de rechef une autre occasion de l'attenter, qui fut telle : Il y avoit à Corinthe quatre freres natifz de la Syrie, desquelz l'un nommé Diocles estoit soudard de la garnison du chasteau, & les autres ayans desrobbé de l'or du roy, se retirerent à Sicyone devers le bancquier Ægias, duquel Aratus se servoit en ce qui concernoit sa vacation. Ces trois freres luy vendirent incontinent partie de l'or qu'ilz avoyent desrobbé : & depuis, l'un d'eulx qui se nommoit Erginus, allant & venant souvent le voir, luy vendit petit à petit le demourant : moyenant lequel traffic, Ægias prit familiarité avec luy, & le meit en propos de la garnison de ceste forteresse d'Acro-

Corinthe. Erginus luy dit qu'en allant devers son frere contremont les rochers droits & couppez, il avoit apperceu une fente taillée dedans le roc en travers, qui conduisoit à un endroit où la muraille du chasteau estoit fort basse. Ce qu'entendant Ægias luy respondit en riant, « Et dea, » mon amy, comment allez vous pour gaigner » si peu d'or troublans les affaires du roy, veu » que vous pouvez vendre une seule heure bien » grosse somme d'argent ? car aussi bien vous » fera lon mourir si vous estes attaincts de ce » larcin, comme si vous estiez convaincus de » trahison ». A ceste parole Erginus se prit à rire, & promeit qu'il sonderoit là dessus la voulunté de son frere Diocles, pource qu'il ne se fioit pas trop des autres freres : & peu de jours après retournant, il feit marché de conduire Aratus en un endroit de la muraille, qui n'avoit pas plus de quinze pieds de hault, promettant qu'il luy aideroit à executer le demourant avec son frere Diocles.

XXII. Aratus promeit de leur donner [1] cinquante talents s'il venoit à bout de son entreprise, & s'il y failloit, qu'il leur donneroit à chascun une maison & un talent. Erginus voulut que les cinquante talents fussent realement de-

[1] Trente mille escus. *Amyot.* 232,437 livres 10 sols de notre monnoie.

posez entre les mains du bancquier Ægias. Aratus ne les avoit pas comptans, & si ne les vouloit pas prendre à usure, de peur de donner occasion de faire souspeçonner & d'esventer son entreprise : parquoy il prit toute sa vaisselle d'or & d'argent, & toutes les bagues & joyaux de sa femme, qu'il meit en gage pour la somme entre les mains d'Ægias : mais Aratus avoit le cueur si grand, & desiroit tant faire de belles choses, que sçachant comme Phocion & Epaminondas avoyent esté estimez les plus justes & les plus hommes de bien, qui fussent en toute la Grece, pour avoir refuzé de grands presens qu'on leur faisoit, & n'avoir jamais voulu vendre leur honneur pour de l'argent, luy passant encore plus oultre, estoit content d'avancer & despendre le sien secrettement pour mener à chef une entreprise, là où il falloit que luy seul se meist en danger de sa vie pour un bien commun à tous, sans que ceulx mesmes, au profit desquelz tournoit l'entreprise, en sceussent rien. Qui sera donc celuy qui n'aura en admiration la magnanimité grande d'un tel personnage, & ne sera, par maniere de dire, encore à ceste heure affectionné à luy aider, veu qu'il acheptoit si cherement un si grand danger de sa propre personne, & mettoit en gage ce qu'il avoit de plus precieux meuble, pour estre

mené la nuict au milieu de ses ennemis, là où il luy faudroit combatre pour sa propre vie, sans avoir autre plege ny autre gage que l'esperance de faire une belle chose, & rien davantage?

XXIII. Mais si l'entreprise estoit de soy perilleuse, un erreur qui survint par ignorance tout au commencement, la rendit encore plus dangereuse : car Aratus avoit envoyé devant un de ses gens nommé Technon avec Diocles [1] pour recognoistre la muraille : ce Technon n'avoit encore jamais parlé à Diocles, mais il pensoit bien avoir sa forme emprainte en son entendement par les enseignes qu'Erginus luy avoit baillées, qu'il avoit les cheveux crespes, le visage noir, & point de barbe. Estant doncques arrivé alendroit où Erginus avoit dit qu'il se trouveroit avec Diocles, il attendit devant la ville en un lieu qui se nommoit Ornis : pendant qu'il estoit là attendant, le premier frere de Diocles nommé Dionysius, qui ne sçavoit rien de l'entreprise, n'y n'estoit point de l'intelligence, & qui ressembloit de visage à Diocles, y survint par cas d'adventure. Technon emeu par les marques qu'il appercevoit en luy toutes semblables à celles que lon luy avoit baillées, luy demanda s'il tenoit rien à Erginus : il respondit qu'il estoit son frere : parquoy il se persuada

[1] Grec, pour reconnoître la muraille de concert avec Dioclès.

incontinent qu'il parloit certainement à Diocles, & sans luy demander son nom, ny rechercher autre indice quelconque, luy toucha en la main, & luy commencea à parler de l'intelligence qu'il avoit avec Erginus, & à luy en demander. L'autre se servant de son erreur finement luy advoua [1] tout, & sur l'heure mesme s'en retourna vers la ville devisant avec luy, sans que Technon se doubtast de rien : mais sur le poinct que ce Dionysius estoit tout prest de luy mettre la main sur le collet, Erginus y arriva aussi, lequel s'estant apperceu de l'erreur que Technon avoit fait, & du danger où il estoit, luy feit signe de la teste qu'il s'en fouist, & se prenans tous deux à courir, se sauverent de vistesse vers Aratus : lequel pour cela ne perdit encore point l'esperance, ains envoya tout aussi tost Erginus porter de l'argent à ce Dionysius, & le prier de ne descouvrir rien de ce qu'il avoit entendu, & davantage le mena quant & luy à Aratus : mais depuis qu'ilz le teindrent une fois, ilz ne le laisserent plus aller, ains le lierent & le serrerent en une chambre enfermé, pendant qu'ilz se preparoyent pour executer leur entreprise.

XXIV. Quand toutes choses furent prestes, Aratus ordonna au reste de son armée, qu'ilz demourassent derriere en armes toute la nuict,

[1] Lui répondoit dans son sens.

& luy avec quatre cents hommes des meilleurs qu'il eust, qui ne sçavoyent eulx mesmes où ilz alloyent, ne pourquoy, tira droit vers les portes de la ville passant le long du temple de Juno. Il estoit lors environ le cueur d'esté, & se trouvoit la lune au plein, le ciel clair sans nuée quelconque, de sorte qu'ilz avoyent grande peur que leurs armes reluisantes aux rayons de la lune, ne les decelassent : mais ainsi que les premiers approcherent assez près de la ville, se leverent des nuées de la mer qui couvrirent toute la ville & les environs d'icelle, de maniere qu'elles y feirent umbre, & là tous les autres se seans en terre deschausserent leurs souliers, tant pource que lon fait moins de bruit, que pource que lon glisse moins en montant à piedz nuds sur des eschelles : mais Erginus & sept autres jeunes compagnons habillez comme gens qui voyagent, entrerent secrettement dedans la porte de la ville, où ilz tuerent le portier & les gardes qui estoyent avec luy. Au mesme instant Aratus feit appuyer les eschelles contre les murailles, par lesquelles il feit monter en diligence cent soudards, & envoya commander aux autres qu'ilz le suyvissent le mieulx que ilz pourroyent : puis faisant tirer amont les eschelles à la plus grande haste qui luy fut possible, passa atravers la ville avec ces cent hommes pour aller vers le chasteau, estant

aussi joyeux comme s'il eust tenu la chose pour jà toute faitte, à cause qu'il ne se sentoit point descouvert. Mais en allant ilz apperceurent venir contre eulx quatre hommes du guet portans de la lumiere : ces hommes ne les voyoyent point, à cause qu'ilz estoyent encore dedans l'umbre, & au contraire eulx les voyoyent bien clairement de tout loing : parquoy Aratus & ses gens se serrerent un peu contre de vieilles murailles & masures, pour les attendre, & de primsault en tuerent les trois : mais le quatrieme blecé d'un coup d'espée sur la teste, s'en fouit criant que les ennemis estoyent dedans la ville. Incontinent les trompettes sonnerent l'alarme, toute la ville s'emeut, & furent aussi tost toutes les rues pleines de gens, qui couroyent çà & là, & de lumieres qui esclairoyent par tout, tant au bas de la ville, comme en hault au chasteau, & entendoit on un grand bruit confus de tous costez.

XXV. Aratus ce pendant s'efforceoit de monter contre mont les rochers droits & couppez, pas à pas du commencement, & avec grande peine & grande difficulté, n'estant pas dedans le sentier qu'il devoit tenir, ains l'ayant failly à cause qu'il estoit fort enfoncé & caché entre les rochers, & qu'avec plusieurs tours & retours il alloit aboutissant au pied de la muraille du chasteau, mais tout soudain comme par un miracle

exprès,

exprès, la lune penetrant atravers les nuées, mesmement lors qu'ilz furent alendroit le plus malaisé de tout le chemin, leur esclaira jusques à ce qu'il arriva alendroit de la muraille, où il falloit qu'il se trouvast, là où de rechef la lune se recacha, pource que les nuées se rassemblerent. Au reste les trois cents soudards qu'Aratus avoit laissez à la porte près du temple de Juno, quand ilz furent entrez dedans la ville pleine de bruit & de tumulte & de lumieres, ne pouvans trouver le sentier, par où les autres estoyent montez ny les suyvre à la trace, se rengerent & se serrerent ensemble au long d'un flanc de rocher umbragé & obscur, attendans en grande destresse & grande agonie d'esprit, des nouvelles d'Aratus, qui estoit desjà attaché au combat contre la garnison du chasteau, laquelle tiroit contre luy & contre sa trouppe à toute puissance.

XXVI. On oyoit bien au bas du chasteau un grand bruit de gens qui combatoyent : mais le son en estoit si confus pour le retentissement des rochers & du mont, que lon ne sçavoit certainement discerner dont il procedoit. Eulx doncques estans en ceste perplexité, & ne sachans en quelle part ilz devoyent tourner, Archelaus capitaine des gens du roy Antigonus, ayant bon nombre de combatans, monta amont

avec grands criz & grand bruit de trompettes pour aller donner sur la cueuë à Aratus & à sa trouppe : mais passé qu'il fut oultre les trois cents soudards, ilz se leverent en sursault comme s'ilz eussent expressement esté là mis en embusche, & chargeans sur luy, occirent ceulx qu'ilz peurent attaindre les premiers, & effroyerent les autres avec Archelaus mesme, de maniere qu'ilz les escarterent tous en fuitte, les uns d'un costé, les autres d'un autre. Et sur le poinct qu'ilz venoyent d'estre desfaits, arriva Erginus devers ces trois cents, venant d'avec ceulx qui combatoyent, & leur apporta nouvelles comme Aratus estoit attaché au combat de main contre ceulx du chasteau qui se defendoyent vaillamment, & qu'ilz combatoyent fort asprement pour la muraille, au moyen dequoy il estoit besoing de le secourir promptement. Les soudards luy dirent qu'il les menast doncques tout de ce pas sans plus attendre : comme il feit : & en montant signifierent par leurs cris à leurs gens qu'ilz alloyent à leur secours : davantage la lune qui estoit au plein, donnant sur leurs harnois, faisoit imaginer & penser aux ennemis, qu'ilz fussent en plus grand nombre qu'ilz n'estoyent, pour la longueur du chemin qu'ilz faisoyent en montant au long des rochers, & aussi pource que la resonnance de la nuict estoit cause que

leur clameur sembloit venir de beaucoup plus grosse trouppe qu'ilz n'estoyent. En somme se joignans avec les autres ilz feirent tel effort qu'ilz poulserent ceulx de la garnison hors de la muraille, gaignerent le dessus, & furent en fin maistres de la place à l'instant propre que le jour commencea à poindre, de sorte que tout à un coup le soleil levant vint à esclarcir leur exploit, & le demourant de leur armée à arriver de Sicyone, que les Corinthiens receurent bien vouluntiers à portes arriere ouvertes, leur aidans à prendre les gens du roy.

XXVII. Puis quand il leur sembla que tout estoit bien asseuré, alors Aratus descendit du chasteau au theatre de la ville, où il accourut une multitude innumerable de peuple, tant pour envie de le voir, que pour ouir les remonstrances qu'il feroit aux Corinthiens. Parquoy ayant dispose les Achæïens aux entrées du theatre d'un costé & d'autre, luy tout armé comme il estoit, entra sur la scene, & se tira en avant ayant le visage tout changé, tant pour la peine qu'il avoit endurée, que pour la faulte de dormir : tellement que la lassitude du corps amortissoit l'aise & le contentement de l'esprit. Et comme toute l'assistence du peuple, aussi tost qu'il se presenta sur la scene, se desbordast à luy faire toutes les demonstrations d'honneur,

de careſſes & de bon recueil qui leur eſtoit poſſible, il tranſpoſa ſa javeline de la main gauche en la droitte, & pliant un peu le genouil & le corps, s'appuya deſſus, & ſe teint longuement debout en ce poinct avant que parler, recevant les cris de joye & les battemens de mains que faiſoit tout ce peuple louant ſa vertu, & beniſſant ſa bonne & heureuſe fortune : puis quand ilz eurent ceſſé, & qu'ilz ſe furent raſſis, adonc compoſant ſa contenance, il commencea à leur faire une harengue au nom de toute la ligue & communaulté des Achæïens convenable à ce qu'il venoit d'executer, leur ſuadant de ſe vouloir joindre & unir à icelle : & leur rendit ſur l'heure meſme les clefz de leur ville, leſquelles juſques à lors n'avoyent point eſté en leur puiſſance, depuis le temps du roy Philippus. Et quant aux autres capitaines d'Antigonus, ayant pris priſonnier Archelaus, il le laiſſa aller, & feit mourir Theophraſtus, pource qu'il ne vouloit pas ſortir de Corinthe : mais Perſæus voyant que le chaſteau s'en alloit perdu, ſe ſauva ſecrettement de viſteſſe en la ville de Cenchrées : & dit on que depuis eſtant quelquefois tumbé en propos de la philoſophie, comme quelqu'un mainteinſt qu'il n'y avoit que le parfaict ſage, qui peuſt eſtre bon capitaine : « C'eſt bien, » reſpondit il (ainſi me ſoyent les dieux en aide)

» l'une des opinions de Zenon, qui m'a autrefois esté la plus aggreable : mais maintenant » ce jeune homme Sicyonien m'a bien fait changer d'advis ». Plusieurs historiens escrivent notamment ce propos de Persæus.

XXVIII. Au reste Aratus se saisit aussi lors incontinent du temple de Juno & du port de Lecheum, là où il prit vingt & cinq vaisseaux de ceulx du roy, & cinq cents chevaux de service pour la guerre, & quatre cents Syriens qu'il vendit tous. Les Achæïens laisserent dedans la forteresse d'Acrocorinthe une garnison de quatre cents hommes de pied, cinquante chiens, & autant de veneurs, qui tous estoyent nourriz & entretenus pour la garde du chasteau. Or les Romains ayans en admiration la vertu de Philopœmen, l'appellerent le dernier des Grecs : mais aussi pourrois je bien dire que cest acte (à mon advis) est le dernier exploit notable de vertu des Grecs, estant à mon advis) semblable, tant en hardiesse, qu'en prosperité, aux plus beaux des anciens, comme tesmoigna bien ce qui en ensuyvit incontinent après : car les Megariens se departans d'avec Antigonus, se joignirent incontinent à Aratus, & les Trœzeniens avec les Epidauriens entrerent aussi tost en la ligue & societé des Achæïens, & à la premiere saillie qu'il feit, il alla courir le païs

de l'Attique, & passa en l'isle de Salamine, laquelle il pilla & saccagea toute, ne plus ne moins que s'il eust delivré & tiré hors de prison la puissance des Achæïens pour s'en servir à tout ce que bon luy sembleroit : mais il renvoya francs les prisonniers Atheniens sans leur faire payer aucune rençon, pour leur faire venir envie de se rebeller contre les Macedoniens.

XXIX. Qui plus est, il feit le roy Ptolomæus [1] allié & confederé des Achæïens, soubs condition qu'il auroit la preeminence & superintendence en la guerre tant par mer que par terre : à raison desquelz effects, il acquit si grande authorité & un tel credit entre les Achæïens, que ne pouvant estre esleu continuellement d'an en an capitaine general, à cause que les loix le defendoyent, il l'estoit tousjours pour le moins de deux ans l'un, mais de faict & de conseil il avoit tousjours l'authorité de commander ; pource qu'ilz voyoyent & cognoissoyent evidemment qu'il n'y avoit ny gloire, ny richesse, ny amitié des princes & des roys, ny le profit mesme particulier de la cité dont il estoit né, ny autre chose quelconque, qu'il preferast à l'augmentation & à l'accroissement de la communaulté des Achæïens : ayant opinion que les villes estoyent d'elles mesmes chascune

1. Evergète.

à par soy foibles & se conservoyent les unes les autres estans liées ensemble par la chaine du bien public, ne plus ne moins que ès corps des animaux, les parties vivent, se nourrissent & prennent esprit de vie par la liaison qu'elles ont les unes avec les autres, & soudain qu'elles sont separées, elles ne prenent plus de nourriture, & se corrumpent & se pourrissent: semblablement aussi les villes perissoyent par ceulx qui desmembroyent leur société, & au contraire alloyent en accroissant lors que se faisans partie d'un autre grand corps, elles se sentoyent de la commune prevoyance.

XXX. Et voyant que les principales villes d'alentour estoyent libres & vivoyent à leurs loix, il luy sembla chose indigne de laisser les Argiens en servitude : si espia les moyens de faire mourir le tyran Aristomachus qui les dominoit, tant pour rendre graces à la ville de ce qu'il y avoit esté en son enfance eslevé & nourry, comme aussi pour joindre celle grosse & puissante cité à la ligue des Achæïens. Or se trouva il assez gens qui eurent bien le cueur & la hardiesse de l'oser entreprendre, dont furent les chefz Æschylus & Charimenes le devin, mais ilz n'avoyent point d'espées, pource qu'il estoit très estroittement defendu d'en tenir, & y avoit de fort griefves punitions ordonnées par

le tyran contre ceulx qui en seroyent trouvez saisiz. Parquoy Aratus leur feit à Corinthe forger de petites courtes dagues, qu'il cousut dedans des bastines que lon chargea dessus des bêtes de voiture, qui portoyent ne sçay quelles meschantes hardes : mais le devin Charimenes communiqua l'entreprise à un tiers, & l'associa à leur conjuration, dont Æschylus estant mal content, commencea à mener sa pratique à part, & se retirer d'avec eulx, dequoy l'autre s'appercevant, en fut si despit, qu'il les decela ainsi comme ilz s'en alloyent pour executer leur entreprise.

XXXI. Toutefois la plusspart des complices de la conspiration se sauva & se retira à Corinthe : ce nonobstant le tyran Aristomachus peu de temps après fut occis par ses propres serviteurs. Mais un autre tyran Aristippus plus meschant que le premier, se hasta d'usurper la tyrannie avant que lon n'y peust obvier : ce neantmoins Aratus avec tous les jeunes hommes Achæïens qui se trouvoyent en aage de porter armes, y alla promptement au secours, esperant y trouver les vouluntez de ceulx de la ville bien disposées à recouvrer leur liberté : mais le peuple estant desjà tout accoustumé à porter vouluntairement le joug de servitude, pour le long temps qu'il y avoit qu'il estoit asservy, il

ne trouva personne qui se rengeast de son costé : & ainsi s'en retourna sans rien faire, sinon que lon imputa aux Achæïens, qu'en pleine paix ilz avoyent commencé la guerre, & en furent sur ce appellez en justice par devant les Mantiniens, à l'instance & poursuitte d'Aristippus. La cause fut plaidée en l'absence d'Aratus, & furent condamnez en l'amende de trente marcs [a] d'argent. Depuis cest essay, Aristippus craignant & haïssant mortellement Aratus, espia de le faire tuer, à l'aide du roy Antigonus qui le secondoit à ce faire, & y avoit presque par tout gens au guet, qui n'espioyent & ne cherchoyent que le temps propre pour executer ceste voulunté : mais il n'est point de si seure garde pour un seigneur & un capitaine, que la vraye & constante bienveuillance des subjets : car depuis que la noblesse & le commun peuple sont accoustumez à craindre, non celuy, mais pour celuy qui leur commande, alors il voit de plusieurs yeux, il oyt de plusieurs oreilles, & sent de loing tout ce qui se fait.

XXXII. Pourtant veux je un petit arrester le fil de mon histoire en cest endroit, pour exposer la maniere de vivre de ce tyran Aristippus, à laquelle ceste tant enviée domination tyran-

[a] Grec : trente mines, 2334 livres 7 sols 6 deniers de notre monnoie. Le talent vaut 60 mines. La mine 100 drachmes.

nique, & ceste fumée de seigneurie, que tant on souhaitte & tant on estime, l'avoit reduit. Car encore qu'il eust le roy Antigonus pour allié, qu'il entreteinst grand nombre de gens de guerre pour la seureté de sa personne, & qu'il n'eust laissé dedans la ville aucun de ses ennemis & malveuillans vivant : ce neantmoins il vouloit que ses gardes & satellites logeassent & feissent le guet au dehors de son palais soubs les galeries & portiques d'alentour, & chassoit ses serviteurs tout aussi tost comme ilz avoyent souppé, puis fermoit sa court sur luy, & s'alloit serrer luy seul avec une siene concubine dedans une petite chambre haulte qui se fermoit avec une trappe, dessus laquelle il mettoit son lict, & y dormoit de tel somme que doibt dormir une personne qui est continuellement en telle deffiance & en telle frayeur : puis quand il y estoit monté, la mere de son amie venoit oster l'eschelle, & l'enfermoit dedans une autre chambre, & puis l'y remettoit le lendemain au matin appelant ce beau tyran, qui sortoit de là, ne plus ne moins que fait un serpent de son creux & de son trou. Là où Aratus au contraire ayant acquis non violentement par armes, ains legitimement par vertu une principaulté perpetuelle, sans estre ordinairement couvert d'autre chose que d'une simple robbe

& d'un manteau de peu de valeur, s'estant declaré ennemy mortel de toute sorte de tyrans, a laissé une race & lignée de ses descendans, qui dure jusques aujourd'huy très noble & très illustre entre les Grecs : & à l'opposite il se trouve bien peu de ces tyrans, qui usurpent les forteresses des villes libres, qui soudoyent & entretiennent tant de satellites, qui se remparent de tant d'armes, tant de portes, & tant de pontslevis pour la seureté de leurs personnes, qui se sauvent à la fin de mort violente, non plus que les lievres, & si ne laissent ny postérité, ny maison, ni sepulture, dont leur memoire soit honorée après leur mort.

XXXIII. Ayant donc Aratus essayé par plusieurs fois, & d'emblée, & à force ouverte, de surprendre la ville d'Argos, & l'oster à ce tyran Aristippus, il y avoit tousjours failly, mesmement une nuict entre autres qu'il y entra fort hazardeusement par eschelles avec peu de gens de guerre; & tua les gardes qui accoururent celle part au secours : mais puis après quand le jour fut venu, & que le tyran avec toutes ses forces, luy vint courir sus, les Argiens, comme si ce n'eust point esté pour leur liberté qu'Aratus eust combatu, ains tout ainsi que s'ilz eussent esté juges séans à voir l'esbatement des jeux de Nemée, pour adjuger de

bonne foy le prix au vaincueur, ſans vouloir favoriſer à l'une ni à l'autre partie, ne ſe bougerent aucunement : & ce pendant Aratus combatant en homme de bien, reçeut un coup de picque, qui lui percea la cuiſſe de part en part : toutefois il gagna à la fin le quartier de la ville où il combatoit, & n'en fut point desbouté juſques à la nuiđ, quelque effort que feiſſent les ennemis, & s'il euſt auſſi bien peu durer au travail toute la nuiđ, il fut venu au deſſus de ſon entrepriſe : car le tyran ne regardoit plus qu'à fouir, & avoit desjà envoyé vers la mer beaucoup de ſes biens : mais il n'y eut jamais homme qui en allaſt dire aucune nouvelle à Aratus, joinđ auſſi qu'ayant faulte d'eau, & ne ſe pouvant pas aider à cauſe de ſa bleceure, il fut enfin contraint de remmener ſes gens ſans rien faire.

XXXIV. Parquoy deſeſperant de la pouvoir plus avoir par la ſurpriſe, il y alla à force ouverte, pillant & fourrageant tout le plat pays d'Argos, là où il y eut une groſſe rencontre auprès de la riviere de Chares contre le tyran Ariſtippus, en laquelle on donna grand blaſme à Aratus d'avoir abandonné la viđoire, & de s'eſtre laſchement retiré de la meſlée, pource que le reſte de ſon armée avoit ſans point de doubte eu l'avantage, & ayant chaſſé les enne-

mis jusques bien loing, luy n'estant pas tant pressé & forcé de reculer, comme soy deffiant d'avoir gaigné, & s'estant effroyé, se retira avec ses gens dedans son camp tout troublé : & comme les autres retournans de chasser, se courrouceassent de ce qu'ayans rompu les ennemis, & en ayans tué beaucoup plus grand nombre qu'ilz n'en avoyent perdu des leurs, neantmoins ilz laissoyent, à faulte de cueur, dresser sur eulx un trophée en signe de victoire par ceulx qu'ilz avoyent batus & desfaits, ayant honte de cela, il proposa d'essayer le combat une autre fois pour le trophée. Et un jour seulement entre deux, il sortit aux champs, & presenta une autre fois son armée en bataille : mais neantmoins depuis voyant qu'il estoit arrivé un gros renfort à son ennemy, & que ceulx du tyran venoyent au combat plus franchement que devant, il ne l'oza pas attendre, ains se retira, envoyant demander congé d'enlever ses morts pour les ensepvelir : toutefois il sceut si gracieusement parler, & si sagement se conduire pour l'experience qu'il avoit de gouverner, & aussi pour la bienveillance qu'on luy portoit, qu'il effacea ceste faulte là, & acquit aux Achaïens la ville de Cleones, là où il feit celebrer la feste des jeux de Nemée, comme appartenant de toute ancieneté plus tost aux Cleoneïens, que non point aux Argiens.

Toutefois les Argiens la celebrerent aussi, & fut lors premieremenr rompue la franchise & la seureté que lon souloit donner à ceulx qui venoyent pour combattre à telz jeux, par ce que les Achæïens arresterent prisonniers ceulx qui avoyent combattu en Argos, en repassanr par leurs terres, & les vendirent comme ennemis: tant Aratus & les Achæiens haïssoyent asprement, & sans vouloir pardonner, toutes sortes de tyrans.

XXXV. Peu de temps après il fut adverty comme le tyran Aristippus espioit quelque occasion pour luy surprendre la ville de Cleones, mais qu'il le craignoit, à cause qu'il faisoit sa residence à Corinthe, si envoya mandemens par tout pour faire assembler l'armée de la ligue: & commanda que lon eust à faire provision de vivres pour plusieurs jours, & descendit à Cenchrées, provoquant Aristippus pour la ruze de cest esloignement, à fin qu'en son absence il attentast de courir sus aux Cleoneïens: comme il en advinr: car il ne faillit pas incontinent de s'y en aller avec son armée: mais Aratus retournanr de Cenchrées à Corinthe, qu'il estoit desjà nuict toute noire, & ayant mis des gardes sur tous les chemins, mena tout soudain l'armée des Achæïens droit à Cleones, si vistement & si paisiblement, qu'ilz ne furent point apper-

ceus par les chemins, ains entrerent dedans la ville de Cleones, qu'il estoit encore nuict, & furent prests à combatre avant que le tyran en sceust rien. Si furent les portes de la ville ouvertes au poinct du jour, & le signe de la bataille donné au son des trompettes, & courans sus avec grands cris aux gens du tyran, qui ne se doubtoyent de rien moins, les tournerent d'arrivée tous en fuitte : & pourautant que le lieu où se feit la rencontre, avoit plusieurs destours, Aratus en chassant se meit sur le chemin qu'il luy sembla que le tyran auroit plus tost fuyvy. La chasse dura jusques à la ville de Mycenes, là où le tyran fut attaint par un Candiot nommé Tragiscus, ainsi comme le met Dinias, qui le tua, & y mourut de ses gens plus de quinze mille combatans.

XXXVI. Mais Aratus ayant gaigné une si belle & si heureuse victoire qu'il n'y avoit pas perdu un tout seul homme, ne peut pas toutefois prendre la ville d'Argos, ni la remettre en liberté, parce qu'un Ægias & un second Aristomachus se jetterent dedans avec l'armée du roy, qui la teindrent : mais bien effacea il par cest exploit d'armes bonne partie du blasme qu'on luy donnoit, & des broccards & traicts de mocquerie que disoyent de luy les flatteurs des tyrans, lesquelz pour leur complaire, alloyent

racomptans, que quand on venoit à jouer des cousteaux le ventre s'esmouvoit au capitaine general des Achæïens, & qu'il luy prenoit un esblouissement d'yeulx & un tournoyement de teste soudain qu'il entendoit le son des trompettes : que quand il avoit mis ses gens en ordonnance & donné le mot de la bataille, il demandoit aux chefs des bendes, s'il y estoit besoing de sa presence, pource qu'il estoit blecé aux talons, & puis s'en alloit bien loing attendre quelle seroit l'issue de la bataille. Ces propos estoyent desjà si communs, que les philosophes mesmes disputans, à sçavoir si trembler & changer de couleur quand un peril se presente, sont signes de foiblesse de cueur, ou bien de mauvaise complexion & froideur de corps, alleguoyent tousjours Aratus comme estant bon & vaillant capitaine, à qui neantmoins cela tousjours advenoit à l'instant que commenceoit le combat.

XXXVII. Après doncques qu'il eust desfait Aristippus, il espia aussi les moyens de ruiner Lysiadas Megalopolitain, qui tenoit comme seigneur de souverain son païs, la ville de Megalipolis, toutefois il n'avoit point le cueur bas ne villain, ny ne s'estoit point laissé aller à ceste violente usurpation de tyrannie par effrenée concupiscence de vivre à son plaisir, ne par avarice

insatiable,

insatiable, comme font la plus part des princes : ains estant poulsé d'un desir d'honneur & de gloire, estans encore jeune homme, & ayant receu inconsidereement en son cueur, qui estoit hault & grand, les propos fauls & vains qu'il entendoit dire de la principaulté comme de chose grandement heureuse & admirable, il trouva moyen de se faire seigneur de son païs : mais il fut puis après bien tost saoul des dangers & travaux que telle seigneurie porte quant & soy, & desirant imiter Aratus, lequel il voyoit prosperer en gloire & en honneur, joint aussi qu'il redoubtoit les aguets qu'il luy dressoit, il luy prit une très honeste & très louable voulunté de se delivrer premierement de haine & de crainte de prison & de garde de satellites, & par consequent d'estre bienfaiteur de son païs : si envoya querir Aratus, quitta sa seigneurie, & meit sa ville en la ligue & communaulté des Achæïens : pour lequel acte, ilz le louerent haùltement, & l'esleurent capitaine general de leur ligue : & luy, voulant du premier coup surpasser la gloire d'Aratus, attenta plusieurs choses qui ne sembloyent point necessaires, comme entre autres il commencea la guerre aux Lacedæmoniens : à quoy Aratus luy voulut bien resister : mais on estima qu'il le feist par envie : au moyen dequoy il fut pour la seconde fois

esleu capitaine general des Achæïens, nonobstant toutes les menées d'Aratus qui luy contrarioit ouvertement & prochassoit d'en faire eslire un autre: car luy estoit tousjours esleu de deux ans l'un.

XXXVIII. Si fut ce Lysiadas esleu par trois fois capitaine general de la ligue des Achæïens au grand contentement de tout le monde, & avoyent l'authorité souveraine de commander alternativement l'un après l'autre, Aratus & luy: mais à la fin, pource qu'il prit une inimitié declarée encontre luy, & qu'il le blamoit & chargeoit ordinairement au conseil des Achæïens, on s'en fascha, & le rejetta lon, par ce que lon estima que ce fust une vertu feincte & simulée, qui vouloit estriver & contester alencontre d'une vraye, pure & syncere. Et tout ainsi comme Æsopus dit que les petis oiseaux respondirent au cocu [1] qui leur demandoit pour quelle raison ilz le fuyoyent, que c'estoit pource qu'ilz craignoyent qu'à la fin il ne devinst esparvier: aussi semble il qu'il estoit demouré en l'opinion des hommes ne sçay quoy de suspicion de la tyrannie de Lysiadas, qui faisoit estimer qu'il ne s'estoit point mué de bonne & franche voulunté.

XXXIX. Mais Aratus acquit aussi grand honneur par les choses qu'il feit alencontre des Ætoliens: car comme les Achæïens à toute force

[1] Coucou.

les voulussent combatre sur les confins du territoire de Megare, & que mesme le roy des Lacedæmoniens Agis, estant avec son armée arrivé au camp de la ligue, les enhortast & incitast à leur donner hardiment la bataille, Aratus y contredit fermement, & endura plusieurs reproches & plusieurs attaintes de mocquerie qu'on luy tira, en le chargeant de lascheté & de couardise: mais nonobstant tout cela, il n'abandonna point la resolution de son conseil salutaire pour une infamie apparente seulement, ains laissa les ennemis passer le mont Gerania, & entrer au dedans du Peloponese sans les combatre: toutefois depuis voyant que d'arrivée ilz avoyent pris la ville de Pallene, il ne suyvit plus son premier advis, ny ne voulut plus perdre temps, en attendant que ses forces fussent entierement assemblées: ains sans plus differer, marcha droit avec ce peu de gens qu'il avoit ensemble, contre les ennemis, lesquelz s'affoiblirent eulx mesmes pour user insolentement & desordonneément de leur victoire, jusques à ne se tenir point sur leurs gardes: car ilz ne furent pas plus tost entrez dedans la ville de Pallene, que les soudards s'escarterent incontinent par les maisons, s'entrepoulsans les uns les autres, & s'entrebatans pour les biens qui y estoyent: & les capitaines allerent aussi ravissans les filles & les femmes des Palleniens,

ausquelles ilz mettoyent leurs morrions & armets sus les testes, à fin que nul autre ne les prist, ains que lon cogneust à l'armet, qui seroit le maistre de chascune. Mais ainsi qu'ilz estoyent en ces termes & entendoyent à cela, on leur vint soudainement apporter nouvelles qu'Aratus arrivoit. Ce qui meit soudainement un tel effroy parmy eulx, que lon peult estimer, se voyans surpris en desarroy : car avant qu'ilz fussent tous advertis du danger de la surprise, les Achaïens estoyent desjà attachez au combat jusques dedans les portes de la ville & dedans les faulsbourgs, contre les premiers qui furent incontinent desfaits : & ceulx là rompus & fuyans à val de roupte meirent en telle perplexité ceulx qui s'estoyent ralliez ensemble pour aller au secours, qu'ilz ne sçavoyent qu'ilz devoyent faire.

XL. En ce tumulte y eut l'une des dames captives fille de Epigethes l'un des plus nobles de la ville, & elle grande & belle à merveilles, laquelle estant assise dedans le temple de Diane, où l'avoit retirée le capitaine qui l'avoit prise & choisie pour soy, & qui luy avoit mis son armet sur la teste, accourut soudainement quand elle entendit le bruit des combatans, & se presenta à la porte du temple avec l'armet sur sa teste pour regarder la meslée. Ceulx de la ville la voyans en cest accoustrement, la trouverent

plus venerable à voir, & de plus grande majesté que d'une creature humaine, & les ennemis en conceurent une telle frayeur, cuidans voir un fantasme, qu'il n'y en eut pas un qui eust le cueur de soy mettre en defense. Aussi disent les Palleniens, que l'image de Diane tout le reste du temps demoure serrée sans que lon y touche, & que quand la religieuse qui en a la charge la remue pour la porter ailleurs, personne ne l'oze regarder, ains tout le monde en destourne les yeux, pource que la veuë n'en est pas seulement espouventable & dommageable aux hommes, mais aussi qu'elle rend les arbres par où on la passe steriles, & y fait avorter les fruicts. Ce fut l'occasion qui troubla lors ainsi l'entendement aux Ætoliens, par ce que la religieuse en transportant l'image de la deesse, la tourna devers eulx : toutefois Aratus en ses Commentaires ne dit rien de tout cela, ains escrit seulement, qu'ayant desfait les Ætoliens, & les chassant, il entra pesle mesle quant & les fuyans dedans la ville, dont il les jetta hors, & en tua sept cents. Ce faict d'armes a esté renommé depuis entre les plus glorieux, & l'a le peintre Timanthes exprimé & representé fort au vif. Ce neantmoins pource que plusieurs princes, peuples & nations se benderent incontinent alencontre des Achæïens, Aratus appointa depuis, & feit paix

& alliance offensive & defensive avec les Ætoliens par l'entremise d'un Pantaleon qui avoit fort grand credit & authorité entre eulx.

XLI. Au surplus desirant aussi affranchir les Atheniens, il essaya de surprendre d'emblée le port de Piræe, dont il fut repris & blasmé par les Achæïens, à cause qu'il avoit enfrainct la tresve qu'ilz avoyent avec les Macedoniens: mais luy en ses commentaires nie fort & ferme que ce ait esté luy, & en rejette la coulpe sur Erginus, celuy par le moyen duquel il recouvra le chasteau d'Acrocorinthe, disant que ce fut luy qui de son propre mouvement essaya de l'escheller, & que s'estant son eschelle rompue soubs luy, il se prit à fouir: & que se sentant poursuyvy de près par les ennemis, il appella continuellement Aratus, comme s'il eust esté present, & qu'il se sauva ayant abuzé les ennemis par ceste ruze de guerre. Toutefois ceste responce ne me semble pas vray-semblable: pource qu'il n'est pas croyable, que Erginus soudard privé, Syrien de nation, eust mis une si grande entreprise en sa teste, si ce n'eust esté du sceu & par le commandement d'Aratus, qui luy eust baillé gens, temps & moyen de l'entreprendre: ce que depuis il monstra bien evidemment, par ce qu'il n'attenta pas deux & trois fois seulement, mais plus encore, comme ceulx qui desirent impatiem-

ment une chose, de surprendre ce port de Piræe, ne se rebutant point pour avoir failly une fois, ains plus tost asseurant de rechef son esperance pour l'avoir failly de peu & en estre approché bien près : & une fois, entre autres, en fuyant par la plaine Thriasie, il se denoua la jambe & luy fallut faire plusieurs incisions pour le guarir; de sorte qu'il fut long temps que lon le portoit dedans une littiere à la guerre.

XLII. Depuis estant mort Antigonus, & Demetrius succedé au royaume, il attenta encore plus que jamais de delivrer la ville d'Athenes, faisant bien fort peu de compte des Macedoniens. Et pource ayant esté desfait en bataille près de Phylacia par un lieutenant du roy Demetrius, nommé Bythys, & estant incontinent couru par tout un grand bruit que Aratus estoit mort, ou pour le moins qu'il estoit prisonnier, celuy qui gardoit le Piræe, qui estoit un capitaine nommé Diogenes, escrivit une lettre missive à Corinthe, par laquelle il mandoit à la garnison des Achæïens qui la tenoit, qu'ilz eussent à luy rendre la ville, pourautant qu'Aratus estoit mort, & il se trouva d'adventure lors dedans Corinthe, de sorte que ceulx qui avoyent apporté les lettres, s'en retournerent mocquez, sans faire autre chose que donner à rire à la compagnie : qui plus est, le roy mesme Demetrius envoya de la Macedoine une galere,

ſur laquelle il vouloit qu'on luy amenaſt Aratus lié & garotté : & les Atheniens meſmes pour complaire aux Macedoniens ſurpaſſans toute legereté de flatterie, porterent tout un jour des chappeaux de fleurs ſur leurs teſtes en ſigne de resjouiſſance publique quand on apporta les premieres nouvelles qu'il eſtoit mort : dequoy Aratus eſtant irrité mena incontinent ſon armée contre eulx juſques tout joignant le faulsbourg de l'Academie : toutefois à leurs prieres il n'y feit point de dommage : & depuis les Atheniens recognoiſſans ſa vertu, quand le roy Demetrius vint à mourir prirent envie de recouvrer leur liberté : & luy, combien qu'il y eut ceſte année là un autre capitaine general des Achæïens, & qu'eſtant detenu par une longue maladie il ne bougeaſt du lict, toutefois à ce beſoing il ſe feit porter dedans une littiere juſques à Athenes, & feit tant envers le capitaine de la garniſon Diogenes, qu'il feit rendre aux Atheniens le port de Piræe, la forteresse de Munychia, & l'iſle de Salamine, & le chaſteau de Sunium, moyenant la ſomme de [1] cent cinquante talents, dont luy meſme Aratus en fournit du ſien propre douze mille [2] : & cela fait, joignirent incontinent

[1] Quatre vingts dix mille eſcus. *Amyot.* 700,312 livres 10 ſols de notre monnoie.

[2] Grec, vingt talens, 23,375 livres de notre monnoie.

aux Achæiens les Æginetes & les Hermioniens: & la plus part de l'Arcadie mesme, de sorte qu'estans pour lors les Macedoniens distraicts à autres guerres qu'ilz avoyent à l'encontre de leurs voisins, la puissance des Achæiens prit un grand accroissement, ayans mesmement pour alliez les Ætoliens.

XLIII. Adonc Aratus voulant accomplir son ancienne promesse, & se faschant de voir la cité d'Argos, qui leur estoit si voisine, encore detenue en servitude; envoya devers Aristomachus luy remonstrer qu'il se voulust contenter de remettre sa ville en liberté & l'associer à la ligue des Achæïens, comme Lysiadas avoit fait de la siene, & de vouloir plus tost estre capitaine general avec honneur & louange d'une si grosse & si puissante communaulté, que tyran d'une seule ville haï, & à toutes les heures du jour & de la nuict en danger de sa personne. Aristomachus presta l'oreille à ces admonestemens, & renvoya devers Aratus, luy mandant qu'il auroit doncques besoing de[1] cinquante talents pour se desfaire des gens de guerre qu'il avoit autour de luy. L'argent fut trouvé soudainement, & Lysiadas qui estoit encore capitaine general de la ligue, & qui desiroit singulierement que cest exploit se conduisist à chef par son moyen, envoya secrette-

[1] Trente mille escus. *Amyot.* 233,437 liv. 10 s. de notre monnoie.

ment devers Ariſtomachus accuſer Aratus, en luy faiſant remonſtrer comme de tout temps il eſtoit ennemy mortel, & qui ne pardonnoit jamais aux tyrans, à raiſon dequoy il luy conſeilloit de ſe mettre plus toſt entre ſes mains : comme il feit : & le preſenta Lyſiadas au conſeil des Achæïens, là où ceulx du conſeil declarerent bien evidemment l'amour & la fiance qu'ilz avoyent en Aratus : car quand il contredit à ce que Ariſtomachus ne fuſt point receu, ilz le chaſſerent en courroux [1] : & depuis ayant luy meſme eſté gaigné, quand il commencea à en parler de rechef au contraire devant le conſeil, ilz accorderent promptement de recevoir les Argiens & les Phliaſiens en leur communaulté, & meſme l'année enſuyvant eſleurent Ariſtomachus capitaine general de la ligue : & luy ſe voyant en credit envers les Achæïens, voulut entrer à main armée dedans le païs de la Laconie, & envoya querir Aratus, qui pour lors ſe trouvoit à Athenes. Aratus luy reſcrivit qu'il luy diſſuadoit totalement ce voyage, ne voulant point que les Achæïens s'attachaſſent à Cleomenes qui eſtoit jeune homme courageux & adventureux, & qui en peu de temps s'eſtoit accreu merveilleuſement :

[1] Cette traduction rend Plutarque ridicule. Il falloit écrire : car Aratus s'y eſtant oppoſé par pique, ils le refuſerent. Il eſt aiſé de voir de quoi il étoit piqué.

toutefois y estant Aristomachus aheurté de tout poinct, Aratus luy obeït, & fut en personne à tout ce voyage, là où s'estant Cleomenes soudainement venu presenter à eulx avec son armée près la ville de Palantium, Aristomachus luy voulut donner la bataille : mais Aratus l'en destourna, dont Lysiadas le chargea envers les Achæïens, & l'année ensuyvant luy voulut faire teste à demander la charge de general : mais il le perdit & en fut debouté à la pluralité des voix, estant Aratus esleu capitaine general pour la douzieme fois.

XLIV. Ceste année là il fut desfait en bataille par Cleomenes, près du mont de Lycæum, & s'en estant fouy il s'esgara la nuict, tellement que lon cuida qu'il fust mort, & en courut de rechef bien grand bruit entre les Grecs : toutefois il se sauva, & ayant rallié ses gens ne se contenta pas d'estre eschappé, & de se retirer à sauveté, ains se servant très sagement de l'occasion, sans que personne s'en doubtast, ne que lon souspeçonnast qu'il peust advenir, il alla assaillir au desprouveu les Mantiniens qui estoyent alliez de Cleomenes, & ayant pris la ville laissa bonne garnison dedans, & donna droict de bourgeoisie aux estrangers qui estoyent demourans dedans. Ainsi fut il seul, qui estant vaincu acquit aux Achæïens ce que à grande

peine eussent ilz peu gaigner si eulx mesmes eussent vaincu.

XLV. Depuis, les Lacedæmoniens estans entrez en armes sur les terres des Megalopolitains, il y alla bien soudainement au secours : mais il ne voulut plus hazarder la bataille, ny donner prise à Cleomenes, qui ne demandoit autre chose que de l'attirer au combat, & resista tousjours constamment aux Megalopolitains qui le pressoyent de sortir en la campagne : car oultre ce qu'il n'estoit pas de nature fort propre pour une bataille assignée, encore estoit il lors le plus foible en nombre de combatans, & avoit affaire à un jeune homme adventureux, ayant encore le feu en la teste, là où l'ardeur de son courage estoit desjà fort attiedie quant à luy, & son ambition refroidie : & si estimoit que comme Cleomenes par se hazarder hardiment alloit acquerant reputation, qu'il n'avoit pas au paravant : aussi estoit il besoing que luy conservast, par soy tenir bien sur ses gardes, & aller reserveement en besongne, celle qu'il avoit desjà toute acquise. Ce neantmoins les soudards armez à la legere estans sortiz aux champs, & ayans repoulsé les Spartiates jusques dedans leur camp, où ilz entrerent pesle mesle quant & eulx, Aratus non pour cela ne voulut oncques y mener ses citoyens, ains les arresta

ſur le bord d'une grande baricave qu'il y avoit entre deux, & les engarda de paſſer oultre : dequoy Lyſiadas ſe deſeſperant & en diſant oultrage à Aratus, appella les gens de cheval, diſant qu'il vouloit à tout le moins aller ſouſtenir ceulx qui chaſſoyent, les priant de ne vouloir point ainſi laſchement laiſſer perdre la victoire qu'ilz avoyent toute certaine entre leurs mains, & de ne l'abandonner point au beſoing combatans pour la defenſe de leur païs. Ainſi ayant aſſemblé autour de luy bon nombre de chevalerie & d'hommes choiſis, il alla par grand effort donner dedans la poincte droitte de la bataille des ennemis, & les ayant tournez en fuitte, les chaſſa d'un ardeur de courage inconſiderée juſques dedans des chemins tortus, plantez d'arbres & foſſoyez de larges foſſez, là où Cleomenes l'alla charger ſi aſprement qu'il y demoura mort ſur la place en combatant fort vaillamment & fort glorieuſement : les autres hommes d'armes fuyans s'allerent rejetter dedans la bataille de leurs gens de pied, & troublans leurs rencs emplirent toute l'armée de fuitte & d'effroy : à l'occaſion dequoy on donna grand blaſme à Aratus d'avoir là abandonné Lyſiadas, & eſtant forcé par les Achæïens qui s'en alloyent ſans ſon congé : il les ſuyvit à la fin, & ſe retira auſſi luy meſme en la ville d'Ægium, là où

les Achæïens tenans leur conseil arresterent qu'ils ne fourniroyent plus argent à Aratus, ny ne soudoyeroyent plus d'estrangers, & luy dirent qu'il les entreteinst du sien, s'il en vouloit plus avoir pour faire la guerre : dequoy se sentant grandement injurié, il fut entre deux de leur quitter leur seau, & se deposer promptement de la charge de general : toutefois après avoir un peu discouru l'affaire en luy mesme, il eut patience, & menant les Achæïens vers la ville d'Orchomene y combatit alencontre de Megistonus beaupere de Cleomenes, sur lequel il eut advantage : car il luy tua trois cents de ses hommes, & le prit luymesme prisonnier.

XLVI. Au reste, ayant paravant accoustumé d'estre tousjours esleu capitaine general pour le [1] moins de deux ans l'un, quand son tour de l'estre fut escheu, on l'appella bien pour luy bailler la charge, mais il s'en excusa, & fut esleu Timoxenus en son lieu : de laquelle excuse la cause que lon allegue, que c'estoit pour un despit & un mescontentement qu'il avoit de la commune, ne me semble pas vray-semblable, pource que la cause vraye fut, à mon advis, l'estat auquel il voyoit les affaires des Achæïens : car

[1] Il n'y a point de pour le moins dans le Grec. Plutarque a dit plus haut que les loix des Achéens ne permettoient pas qu'un préteur fût continué deux ans de suite.

Cleomenes ne marchoit plus pas à pas tout bellement comme il avoit fait à son commencement, quand il estoit contrerollé par des officiers & magistrats de ville : ains depuis qu'il eut fait occire les Ephores, departy egalement tout le territoire de Lacedæmone, & donné droit de bourgeoisie Spartaine à plusieurs estrangers, s'estant fait seigneur absolu de Lacedæmone, il courut aussi tost sus à bon esciant aux Achæïens, & voulut avoir preeminence & principaulté sur eulx.

XLVII. A l'occasion dequoy lon reprent fort Aratus, de ce qu'en une si perilleuse tourmente des affaires de son païs il avoit quitté & abandonné, luy qui estoit le pilote, la conduitte & le gouvernement du timon à un autre, lors qu'il eust esté honeste & raisonnable, que de luy mesme il l'eust pris en main, encore que lon ne luy eust pas voulu bailler, pour survenir au salut commun : ou s'il se deffioit & desesperoit du tout des affaires & de la puissance des Achæïens, il devoit plus tost ceder à Cleomenes, & non pas infecter & corrumpre de rechef le Peloponese de meurs barbares, en y remettant garnison de Macedoniens, & emplissant le chasteau d'Acrocorinthe d'armes de Gaulois [1] & d'Esclavons, non pas faire ses seigneurs

[1] M. Dufoul croit qu'il faut lire ici des Etoliens. Je sais bien du moins que des Gaulois m'étonnent fort en cet endroit.

& maistres ceulx qu'il avoit tant de fois batus à la guerre, & tant de fois affinez en matiere de gouvernement, & dont luy mesme dit tant de maulx par tout en ses Commentaires, ny ne les mettre pas dedans les villes, en les appellant alliez & confederez pour cuider amoindrir & desguiser la villanie du faict. Car encore que Cleomenes eust esté inique, violent & tyrannique, s'il fault ainsi dire, à tout le moins estoit il descendu du sang de Hercules, & estoit natif de Sparte, au plus bas & plus petit homme de laquelle il valoit mieux donner la principaulté, que non pas au premier de la Macedoine, au moins à ceulx qui ont en quelque recommandation l'honneur & la noblesse de la Grece; & toutefois Cleomenes ne demandoit aux Achæïens que la preeminence & le tiltre de capitaine seulement, au lieu duquel tiltre d'honneur il promettoit beaucoup de bien aux villes de la ligue & alliance : là où Antigonus [1] ayant esté esleu capitaine general avec puissance absoluë, tant par mer que par terre, n'en voulut neantmoins accepter la charge, que premierement on ne luy eust mis entre ses mains pour son salaire, la forteresse d'Acrocorinthe, qui estoit manifestement faire ne plus ne moins que le chasseur d'Æsopus, qui brida le cheval :

[1] Surnommé Doson.

car

car il ne voulut point monter dessus les Achæïens, qui l'en requeroyent, & qui par ambassades & par decret de leur conseil, se soubmettoyent à sa puissance, qu'il ne les eust premierement sellez & bridez par garnison qu'il leur feit recevoir, & ostages qu'il leur feit bailler : & neantmoins il allegue tout ce qu'il peut pour se laver de ceste faulte, en taschant de faire accroire qu'il y fut contraint. Mais Polybius escrit que de longue main avant sa contrainte, soy deffiant de la hardiesse de Cleomenes, il avoit secrettement eu propos avec Antigonus de ce qu'il feit depuis ouvertement, & qu'il attiltra les Megalopolitains les premiers qui feirent ceste requeste au conseil des Achæïens, d'appeller le roy Antigonus à leur secours, à cause qu'ilz estoyent les plus voisins du feu, & ceulx qui plus continuellement sentoyent les travaux de la guerre de Cleomenes, lequel estoit tousjours à leur porte à les saccager & piller : & autant en escrit semblablement Philarchus, auquel toutefois s'il n'avoit Polybius pour tesmoing, à l'adventure ne seroit il pas trop raisonnable d'adjouster grande foy : car pour l'amour qu'il portoit à Cleomenes, il semble estre ravy de quelque inspiration divine toutes & quantes fois qu'il vient à parler de luy, & fait en son histoire, ne plus ne moins qu'il feroit en un plaidoyer devant des juges,

accusant par tout l'un, & defendant tousjours l'autre.

XLVIII. Les Achæïens doncques perdirent de rechef la ville de Megalipolis, qui fut prise sur eulx par Cleomenes, & furent par luy desfaits en une grosse bataille près de Hecatombœon, dont ilz furent si estonnez, qu'ilz luy envoyerent incontinent des ambassadeurs, par lesquelz ilz luy manderent qu'il se trouvast en la ville d'Argos, & que là ilz le feroyent leur capitaine general : mais quand Aratus entendit qu'il venoit, & qu'il estoit desjà avec son armée près la ville de Lerna, en ayant peur, il envoya d'autres ambassadeurs pour luy faire entendre qu'il vinst en seureté avec trois cents hommes seulement, comme devers ses alliez & confederez : & nonobstant que s'il avoit souspeçon d'aucune fraude ou mauvaistié, qu'on luy bailleroit des ostages, pour la seureté de sa personne. Cleomenes respondit que cela estoit manifestement un tour de moquerie & une injure qu'on luy faisoit : au moyen dequoy il se partit de là incontinent, & escrivit une lettre missive au conseil des Achæïens, dedans laquelle il dit toutes les villanies & infamies qu'il peut d'Aratus, lequel luy repliqua de mesme, & se picquerent ainsi l'un l'autre jusques à parler de leurs mariages & de leurs femmes : depuis

laquelle lettre Cleomenes envoya par un herault desfier les Achæïens, & leur denoncer la guerre, & s'en fallut bien peu qu'il ne desrobbast la ville de Sicyone, par intelligence de quelques traistres : mais y ayant failly, il se destourna tout court, & s'en alla à Pallene ; qu'il prit ; en ayant chassé le capitaine general des Achæïens, & incontinent après il prit aussi la ville de Phenée & celle de Pentelion : puis se joignirent voluntairement à luy les Argiens & les Philiasiens, qui receurent garnison de luy, de sorte qu'il n'y avoit plus rien qui demourast seur ny ferme aux Achæïens de tout ce qu'ilz avoyent conquis & joint à leur communaulté.

XLIX. Pourtant se trouvoit Aratus en grand trouble de son entendement, voyant que tout le Peloponese branloit ainsi, & que toutes les villes se soublevoyent par les menées de ceulx qui demandoyent les nouvelletez : car il n'y avoit personne qui se contentast de l'estat auquel estoyent pour lors les affaires ; ains y eut plusieurs des Sicyoniens & des Corinthiens mesmes descouverts, qui avoyent de secrettes intelligences avec Cleomenes, & qui de longue main estoyent mal affectionnez au bien de la ligue & communaulté, pour le desir qu'ilz avoyent de se faire eulx mesmes seigneurs de leurs villes, contre lesquelz ayant esté donné par le conseil

à Aratus commission d'informer & de faire leur procès souverainement & sans appel, il feit mourir ceulx qu'il trouva attaints de celle corruption en Sicyone, & essayant de faire le semblable à Corinthe, il enquit contre eulx, & les feit punir, irritant contre soy le commun peuple, qui estoit jà luy mesme estrangé de vouluntè, & se faschoit de la subjection des Achæïens.

L. Parquoy s'estans assemblez au temple d'Apollo, ilz envoyerent querir Aratus en intention de le prendre & le retenir prisonnier avant que de se rebeller ouvertement. Aratus y alla, pour monstrer qu'il ne se doubtoit ny ne se deffioit point d'eulx, tirant toutefois son cheval après luy par la bride. Si se leverent incontinent plusieurs encontre luy, qui luy reprocherent & dirent toutes les injures dont ilz se peurent advi-ser : mais Aratus avec un visage rassis & une parole doulce, leur dit qu'ilz se rasseissent en leurs places, & qu'ilz ne criassent point ainsi dissoluëment debout, & mesme feit entrer dedans ceulx qui estoyent à la porte : mais en leur disant cela, il se tira tout bellement un peu arriere de la presse, comme pour donner son cheval à quelqu'un pour le luy tenir. Puis estant ainsi sorty de ceste presse, il parla posément & sans effroy à ceulx de Corinthe qu'il trouva par le chemin, leur disant qu'ilz s'en al-

laissent à ce temple d'Apollo : mais quand il fut à l'endroit du chasteau, alors il monta soudainement dessus son cheval, & commanda à Cleopater capitaine de la garnison des Achæïens, qu'il entendist soigneusement à bien garder le chasteau : & cela dit, s'en courut à bride abbatue devers Sicyone, suyvy par trente de ses soudards seulement, pource que les autres l'abandonnerent, s'escartans çà & là. Un peu après les Corinthiens advertis comment Aratus s'en estoit fouy, allerent après, mais ilz ne le peurent attaindre : si envoyerent adonc querir Cleomenes, & meirent leur ville entre ses mains, dont il n'estima pas tant le gaing, comme il fut marry de la faulte de ce qu'ilz avoyent laissé eschapper Aratus.

LI. Ainsi Cleomenes, s'estans aussi les peuples habitans au long de celle marine, qui s'appelle communement la riviere de Corinthe, rendus à luy, & luy ayans livré leurs places & leurs villes, environna d'une trenchée & d'une closture de pallis le chasteau d'Acrocorinthe. Au demourant, arrivé que fut Aratus à Sicyone, plusieurs des Achæïens s'y assemblerent autour de luy, & y estant tenue assemblée de conseil, fut par eulx esleu capitaine general avec plein pouvoir & authorité souveraine de toutes choses, & luy donnerent gardes de ses propres

citoyens, ayant desjà manié les affaires des Achæiens par l'espace de trente & trois ans, durant lesquelz il avoit tousjours esté le premier homme de la Grece en puissance & en reputation, & lors il se trouvoit pauvre, désert & affligé, comme en un naufrage de son païs batu de la tempeste, & en grand danger de sa propre personne.: car ayant envoyé devers les Ætoliens leur demander secours, ilz le luy refuzerent tout à plat : qui plus est, la ville d'Athenes ayant bonne voulunté d'envoyer secours pour l'amour d'Aratus, fut divertie de la mettre en execution par les menées d'Euclidas & de Micion. Davantage, il avoit une maison à Corinthe, où estoit tout son argent, à quoy Cleomenes ne toucha point du commencement, ny ne permeit point qu'autre y touchast, ains envoya querir ses amis & entremetteurs de ses affaires, & leur dit qu'ilz luy gardassent & gouvernassent le tout pour luy en rendre puis après bon compte : & oultre ce, particulierement envoya Tripylus devers luy, & depuis encore Megistonus son beaupere, luy faire plusieurs grandes offres, mesmement une pension de [1] douze talents, qui estoit le double de celle que luy donnoit Ptolomæus, qui luy envoyoit

[1] Sept mille deux cents escus, *Amyot*. 55,922 livres de notre monnoie.

six talents tous les ans, & ne demandoit autre chose, sinon qu'il fust declaré par la communaulté capitaine des Achæïens, & qu'il peust mettre la moitié de la garnison dedans le chasteau d'Acrocorinthe pour le garder en commun : à quoy Aratus feit response, qu'il ne tenoit pas les affaires en sa main, & que les affaires le tenoyent plus tost luy mesme. Laquelle response Cleomenes prenant pour une simulée desfaitte, entra incontinent en armes sur les terres des Sicyoniens, où il pilla & gasta tout le plat païs, & demoura l'espace de trois mois, pendant que Aratus estoit après à deliberer & à se resoudre, s'il devoit recevoir Antigonus, ou non, à cause qu'il ne vouloit point mettre la main aux armes pour le secourir, que prealablement on ne luy livrast le chasteau d'Acrocorinthe entre ses mains.

LII. Parquoy les Achæïens assemblez en la ville d'Ægium pour en consulter, y appellerent Aratus : mais il y avoit danger au passage, à cause que Cleomenes estoit campé tout auprès de la ville de Sicyone, avec ce que ses citoyens le retenoyent, & disoyent à toute force qu'ilz ne le laisseroyent point aller s'exposer à un si evident peril, estans leurs ennemis si près d'eulx. Les femmes mesmes & les petits enfans estoyent pendus à son col, plorans & l'envi-

ronnans comme leur pere & leur ſauveur commun : toutefois Aratus les ayant reconfortez & aſſeurez au moins mal qu'il peut, monta à cheval avec dix de ſes amis & ſon filz qui eſtoit desjà ſur le commencement de ſon adoleſcence, & s'en alla vers la marine, où ilz monterent ſur quelques vaiſſeaux qui eſtoyent là à l'ancre, & ſe feirent porter à Ægium, où ſe tenoit l'aſſemblée du conſeil, auquel il fut reſolu, que lon appelleroit Antigonus, & luy livreroit on le chaſteau d'Acrocorinthe entre ſes mains : ce qui fut fait, & y envoya Aratus ſon propre filz entre les autres oſtages : dequoy les Corinthiens eſtans griefvement irritez & indignez, pillerent ſes biens, & donnerent ſa maiſon à Cleomenes. Et comme desjà Antigonus fuſt en chemin pour aller au Peloponeſe avec ſon armée, laquelle eſtoit de vingt mille hommes de pied Macedoniens, & de quatorze cents hommes de cheval, Aratus avec les officiers de la ligue des Achæïens luy alla au devant par mer, ſans que les ennemis en ſceuſſent rien, juſques à la ville de Peges, ne ſe fiant pas trop à Antigonus, ny aux Macedoniens, pource qu'il ſçavoit très bien, qu'il [1] ne s'eſtoit agrandy que par les maulx & dommages qu'il leur avoit faits, & que le premier & plus grand moyen qu'il

[1] Lui-même Aratus.

avoit eu de se poulser & mettre en avant aux affaires, avoit esté la haine qu'il portoit au vieil Antigonus [1]: toutefois voyant que c'estoit une necessité irremediable, que l'occasion qui le pressoit, à laquelle ceulx mesmes qui commandent aux autres, sont contraints d'obeïr, il en print l'adventure.

LIII. Quand doncques on en alla dire la nouvelle à Antigonus, que c'estoit Aratus en personne qui s'en venoit vers luy, ayant salué les autres qui estoyent en sa compagnie d'une chere assez commune, il luy feit à luy un recueil à ceste premiere rencontre, qui fut singulierement honorable : & depuis le trouvant en toutes choses homme de bien & de fort bon sens, il l'approcha de luy, jusques à luy communiquer de ses plus privez affaires, pource qu'il n'estoit pas seulement utile au maniement d'affaires d'estat & gouvernement de grandes choses, ains estoit autant ou plus aggreable pour estre alentour d'un prince, & luy tenir compagnie à luy faire passer le temps en paix estant de loisir. Parquoy, combien qu'Antigonus fust lors jeune, toutefois quand il eut entierement cogneu la nature d'Aratus, ayant toutes les parties qui sont necessaires pour retenir l'amitié d'un prince, il se servit de luy en toutes cho-

[1] Gonatas.

ses, plus que de nul autre, non seulement des Achæïens, mais aussi des naturelz Macedoniens. Et ainsi advint ce que les dieux avoyent signifié par les signes & indices des sacrifices : car en une hostie qui fut immolée, il se trouva deux bourses du fiel enveloppées d'une seule taye : ce que les devins avoyent interpreté signifier, que ceulx qui paravant estoyent très grands ennemis, & qui se vouloyent mal de mort, se viendroyent à unir en amitié extreme : de laquelle prediction Aratus sur l'heure ne feit point de compte, n'adjoustant pas au demourant grande foy ny aux sacrifices, ny aux divinations, & s'arrestant plus au discours de la raison. Mais depuis estans les affaires de la guerre bien acheminez, comme Antigonus feist un festin en la ville de Corinthe, auquel beaucoup de gens furent conviez, il voulut qu'Aratus couchast au dessus de luy à la table, & peu après commanda que lon apportast une couverture, & se tournant devers Aratus luy demanda s'il sentoit point de froid. Aratus luy respondit qu'il geloit, & adonc Antigonus luy dit qu'il s'approchast plus près de luy, & comme les serviteurs eussent apporté un tappis pour couvrir le roy, ilz les en envelopperent tous deux ensemble : & lors Aratus se souvenant de ce sacrifice se prit à rire, & compta au roy le signe

qui luy estoit advenu en sacrifiant, & l'interpretation que les devins en avoyent faitte. Cela fut quelque temps depuis.

LIV. Mais pour lors estans à Peges, ilz donnerent la foy l'un à l'autre : & cela fait, marcherent aussi tost contre les ennemis : si y eut entre eulx plusieurs escarmouches tout joignant la ville de Corinthe, par ce que Cleomenes s'estoit bien fortifié, & que les Corinthiens se defendoyent de grand courage. Sur ces entrefaittes Aristoteles Argien, estant amy d'Aratus, envoya secrettement devers luy l'advertir, qu'il feroit rebeller la ville, si luy mesme y venoit avec quelque nombre de gens de guerre. Aratus le dit au roy Antigonus, qui luy bailla mille cinq cents hommes, avec lesquelz il s'embarqua, & passa en diligence depuis l'encouleure du destroit, jusques en la ville d'Epidaure : mais les Argiens n'attendirent pas sa venue, ains s'esleverènt devant, & assaillirent les gens de Cleomenes, qu'ilz rengerent jusques dedans le chasteau. Dequoy Cleomenes estant adverty, & craignant que ses ennemis tenans la ville d'Argos ne luy couppassent & serrassent le chemin de se pouvoir retirer à sauveté en son païs quand il en feroit besoing, abandonna le chasteau d'Acrocorinthe, & se partit qu'il estoit encore nuict pour aller secourir ses gens qui

eſtoyent dedans Argos : ſi y arriva aſſez à temps, & y desfeit quelque trouppe des ennemis : mais tantoſt après Aratus y eſtant arrivé, & le roy auſſi Antigonus y ſurvenu avec toute ſa puiſſance, Cleomenes fut contraint de ſe retirer à Mantinée.

LV. Depuis ce recouvrement d'Argos toutes les autres villes du Peloponeſe ſe retournerent de rechef du coſté des Achæïens, & Antigonus ſe ſaiſit du chaſteau d'Acrocorinthe : & Aratus eſtant eſleu capitaine par les Argiens, leur conſeilla qu'ilz feiſſent preſent à Antigonus de tous les biens de leurs tyrans & de ceulx qui avoyent eſté traiſtres à la choſe publique : & après avoir bien tourmenté & gehenné le tyran Ariſtomachus en la ville de Cenchrées, le noyerent finablement dedans la mer : dont Aratus fut fort blaſmé d'avoir laiſſé ainſi martyriſer ce pauvre homme, qui n'eſtoit point meſchant, & qui luy avoit fait du plaiſir, ayant à ſa perſuaſion vouluntairement quitté ſa tyrannie, & mis ſa ville en la communaulté des Achæïens, avec ce que desjà on luy imputoit pluſieurs autres choſes, comme d'avoir eſté cauſe que les Achæïens avoyent donné en don à Antigonus la ville de Corinthe, ne plus ne moins que ſi c'euſt eſté quelque petit village, & qu'après avoir pillé la ville d'Orchomene, ilz luy avoyent permis d'y

mettre garnison de Macedoniens, qu'ilz avoyent arresté en leur conseil que lon n'escriroit plus, ny n'envoyeroit on ambassadeurs quelconques sans le sceu & consentement d'Antigonus, & qu'ilz estoyent contraincts de payer la soude aux Macedoniens, & que lon faisoit des sacrifices, des offrandes, des festes & des jeux à Antigonus comme s'il eust esté un dieu, en suyvant l'exemple des citoyens d'Aratus qui avoyent commencé les premiers, & avoyent receu Antigonus dedans leur ville, à la suasion d'Aratus qui le logeoit & festoyoit en sa propre maison. De toutes lesquelles faultes ilz jettoyent la coulpe sur Aratus, ne considerans pas que depuis avoir baillé en main à Antigonus les renes du gouvernement, luymesme estoit bon gré mal gré qu'il en eust, tiré par la roideur impetueuse de la royale licence, & n'estoit plus demouré maistre ny seigneur, sinon de la parole seulement, de laquelle encore n'osoit il pas user trop librement : car il est tout certain qu'il se feit lors plusieurs choses qui despleurent grandement à Aratus, comme entre autres, qu'Antigonus feit relever les images des tyrans d'Argos que luy avoit fait abbatre, & qu'il feit aussi ruer par terre celles, que lon avoit dressées à ceulx qui avoyent surpris le chasteau de Corinthe, excepté celle d'Aratus toute seule : & quelques prieres

qu'il feist au contraire, jamais pourtant ne le sceut obtenir.

LVI. Et si sembla que les Achæïens ne se porterent pas envers les Mantiniens, avec l'humanité qui estoit convenable entre peuples Grecs: car ayans la ville entre leurs mains par le moyen d'Antigonus, ilz feirent mourir tous les principaux & plus notables personnages d'icelle, & des autres en vendirent les uns comme esclaves, & envoyerent les autres en Macedoine avec les fers aux pieds, & feirent les femmes & les enfans serfs qu'ilz vendirent aussi comme esclaves, & de l'argent qui en provint en departirent entre eulx une tierce partie, & en donnerent les deux autres aux Macedoniens. Mais encore se peult il dire que cela se faisoit par quelque droit de vengeance: car combien que ce fust cruaulté grande de traitter ainsi en courroux des peuples qui estoyent d'un mesme sang & d'une mesme langue, au moins est ce chose doulce & non aspre, comme dit Simonides, quand on y est contrainct, donner ce refreschissement & ce contentement à son cueur bouillant d'ire & enflammé de despit: mais quant à ce qui fut encore depuis fait de celle ville, on n'en sçauroit aucunement excuser Aratus, ne dire qu'il l'ait fait par occasion ny honeste ny necessaire: car Antigonus ayant donné le corps vuide de

la ville aux Argiens, ilz resolurent de la repeupler, & esleurent Aratus pour capitaine & conducteur de ce repeuplement, lequel ordonna que de lors en avant la ville ne seroit plus appellée Mantinée, ains Antigonide, comme elle s'appelle encore jusques aujourd'huy. Ainsi semble il que l'amiable Mantinée (car ainsi la surnomment les poëtes) ait esté totalement effacée, & est demouré une autre ville qui porte le nom de ceulx qui ont destruit & fait mourir les habitans de la premiere.

LVII. Depuis Cleomenes ayant esté desfait en une grosse bataille près la ville de Sellasie, abandonna la ville de Sparte, & s'en fouit en Ægypte : & Antigonus ayant usé de toute honesteté & gracieuseté envers Aratus, s'en retourna en Macedoine, là où se sentant desjà attaincт de maladie, il envoya Philippus qui luy devoit succeder au royaume, estant encore sur le commencement de son adolescence, au Peloponese, luy enjoignant expressément de soy gouverner principalement par le conseil d'Aratus; & user de son entremise quand il voudroit parler aux villes, & se faire cognoistre aux Achæiens. Aratus le recueillant de mesme, le rendit affectionné, de sorte qu'il le renvoya en Macedoine plein d'amour & de bienveuillance envers luy, & bien deliberé d'entendre à bon escïant aux

affaires de la Grece. Mais après le trespas d'Antigonus, les Ætoliens commencerent d'avoir en mespris la paresse & lascheté des Achaïens, pource qu'estans jà tous accoustumez à se defendre par mains estrangeres, & s'estans de tout poinct rengez dessoubs les armes des Macedoniens, ilz vivoyent en oisifveté & dissolution grande, à l'occasion dequoy les Ætoliens entreprirent de se faire seigneurs du Peloponese: si leverent une armée, & en passant chemin prirent quelque bestail & quelque butin seulement sur les terres des Patreïens & des Dymeïens: mais entrans à main armée dedans le territoire de Messene, y pillerent & gasterent tout le plat païs. Dequoy Aratus se courrouceant, & voyant que celuy qui estoit lors capitaine general des Achaïens, nommé Timoxenus, dilayoit & reculoit tousjours, en consumant le temps en vain, à cause que la fin de son année approchoit, luy estant designé general pour l'année ensuyvant, anticipa son terme de cinq jours pour aller secourir les Messeniens, & assemblant les forces des Achaïens, qui n'estoyent plus ny de leurs personnes duits aux armes, ny de leurs vouluntez bien affectionnez à la guerre, il fut vaincu près la ville de Caphyes. Et pource qu'il sembla qu'il y avoit procedé un peu trop chaudement & trop courageusement, il se refroidit,

froidit de rechef si fort, & abandonna tellement les affaires, que toute esperance perdue, il endura que les Ætoliens foulassent aux pieds, par maniere de dire, le Peloponese devant ses yeux, avec toute l'insolence & l'arrogance qu'il est possible, combien que par plusieurs fois ilz luy donnassent de belles prises sur eulx.

LVIII. Si furent de rechef les Achæïens contraincts de tendre les mains à la Macedoine, & d'attirer aux affaires de la Grece le jeune roy Philippus, esperans que pour l'amour qu'il portoit & la confiance qu'il avoit en Aratus principalement, ilz le manieroyent facilement, & en feroyent tout ce qu'ilz voudroyent. Mais lors premier commencerent Apelles & Megareus, & quelques autres courtisans à calumnier Aratus, ausquelz le roy prestant l'oreille teint la main à ce qu'un autre nommé Eperatus de faction contraire à Aratus fust par les Achæïens esleu capitaine general : toutefois estant ce nouveau general Eperatus extremement mesprisé par les Achæïens, & Aratus ne se voulant plus aucunement mesler ny entremettre des affaires, il ne se faisoit chose quelconque qui rien valust : à l'occasion dequoy Philippus recognoissant qu'il avoit grandement failly, se retourna devers Aratus, & se donnant du tout à luy, quand il cogneut que ses affaires en alloyent

croissans tousjours de bien en mieulx, il voulut dependre totalement de luy, comme de celuy duquel procedoit tout son honneur, sa reputation & sa grandeur. A l'occasion dequoy Aratus fut estimé de tout le monde sage gouverneur, non seulement d'un estat & chose publique populaire, mais aussi d'un royaume, pource que ses meurs, son intention & son but principal apparoissoyent ès faicts de ce jeune roy, comme une riche couleur qui les embellissoit : car la moderation de laquelle usa ce jeune prince envers les Lacedæmoniens qui l'avoyent offensé, le gracieux traittement qu'il feit aux Candiots, moyennant lequel il gaigna toute l'isle de Candie en peu de jours, & le voyage qu'il entreprit contre les Ætoliens, qui fut de merveilleuse execution, luy acquirent renom de prince croyant conseil, & à Aratus, de sage gouverneur & d'homme de grand entendement : au moyen dequoy les mignons de ce jeune roy, luy portans plus grande envie que jamais, & voyans qu'ilz ne gaignoyent rien à mesdire de luy à cachettes, commencerent à luy dire injures tout publiquement, & à le picquer ouvertement de villaines & oultrageuses paroles à la table, par grande insolence & grande derision, jusques à le poursuyvre une fois à coups de pierres, ainsi comme il se retiroit après soupper en sa tente :

dequoy Philippus quand il le sceut estant indigné, les condamna sur l'heure à l'amende de [1] vingt talents, & depuis encore pource qu'ilz luy troubloyent ses affaires, il les feit mourir.

LIX. Mais à la fin enorgueilly par la prosperité de ses affaires qui luy succedoyent à sa voulunté, il commencea à mettre hors plusieurs violentes cupiditez, & sa naturelle mauvaistié, venant à forcer le masque dont il se couvroit contre sa nature, & petit à petit à monstrer les vices de ses meurs : car premierement il corrompit la femme du jeune Aratus, ce qui fut longuement couvert & caché, pourautant qu'il estoit logé en leur maison, & commencea à devenir de jour en jour plus rude & plus aspre aux choses publiques, & aux estats populaires, & voyoit on evidemment qu'il reculoit Aratus arriere de soy : mais le commencement de la deffiance qu'il prit de luy, vint de ce qui se feit à Messene : car comme les Messeniens fussent tumbez en une grande dissension civile les uns contre les autres, Aratus y alla pour y remedier, & y arriva un jour après Philippus, qui au lieu de les accorder, les alloit aigrissant & irritant encore davantage les uns contre les autres, demandant à part aux capitaines de la

[1] **Douze mille escus.** *Amyot.* **93,375 livres de notre monnoie.**

ville s'ilz n'avoyent pas des loix pour reprimer l'audace & l'insolence du commun peuple, & puis à part aux chefz de la partie du peuple, s'ilz avoyent pas des mains pour se defendre des tyrans : parquoy se fiant l'une & l'autre partie de luy, les capitaines voulurent mettre les mains sur les harengueurs & prescheurs du peuple, & eulx avec la commune se soublevant tuerent les capitaines, officiers & principaux personnages de la ville, jusques au nombre de bien près de deux cents. Philippus doncques ayant fait ce mauvais acte, & mis les Messeniens en telle combustion les uns contre les autres, Aratus qui y survint puis après, monstra d'en estre fort desplaisant, & ne feit point taire son filz qui en reprit & blasma publiquement le roy, avec une très grande aigreur. Or sembloit il que ce jeune Aratus auparavant fust amoureux de Philippus, mais il ne se peut tenir lors de luy dire devant toute l'assemblée du peuple qu'il ne le trouvoit plus beau, non pas de visage mesme, ains le plus laid du monde, après avoir fait un si mauvais acte : à quoy Philippus ne lui respondit rien, combien que lon cuidast qu'il luy deust bien respondre en cholere, & qu'il se fust plusieurs fois escrié pendant que l'autre harenguoit : ains comme s'il eust porté patiemment les grosses pa-

roles que le filz luy avoit dittes, & ne s'en fust point autrement offensé pour estre de nature civile & moderée, il prit le pere par la main & l'emmena hors du theatre, où se tenoit l'assemblée du peuple, vers le chasteau d'Ithome pour y sacrifier à Jupiter, & pour visiter la place, laquelle n'estoit pas moins forte que celle d'Acrocorinthe, & qui quand il y a garnison dedans, fait beaucoup de maulx à ceulx d'alentour, & si est bien mal aisé de l'en dechasser.

LX. Philippus doncques estant monté là sus au chasteau, & y ayant sacrifié, comme le devin luy eust apporté les entrailles d'un bœuf que lon venoit d'immoler, il les prit luy mesme à deux mains & les monstra à Aratus & à Demetrius Phalerien [1], se tournant tantost devers l'un & tantost devers l'autre, en leur demandant ce qu'ilz jugeoyent par les signes & presages de ce sacrifice, à sçavoir, s'il retiendroit pour luy le chasteau, ou bien s'il le rendroit aux Messeniens. Demetrius s'en prenant à rire luy respondit, « Si » tu as conscience de devin, tu le rendras : mais » si tu l'as de roy, tu retiendras le bœuf par les » deux cornes ». Entendant par le bœuf le Peloponese, & voulant dire que si une fois il tenoit ceste forteresse de Ithome avec celle d'Acroco-

[1] Voyez les Observations.

rinthe, le Peloponese seroit entierement soubs sa main & en sa subjection. Mais Aratus demoura longuement sans mot dire, & à la fin Philippus l'ayant prié de respondre, « Il y a, dit il, en Candie » plusieurs grandes forteresses, & plusieurs chateaux » assis sur des mottes hault eslevées hors du plain de » la terre dedans les païs des Beotiens & des Pho- » ciens. Aussi y a il plusieurs lieux de merveilleuse » force ès marches des Acarnaniens, tant au dedans » de la terre comme le long des costes de la marine, » de tous lesquelz tu n'en as pris pas un de force, » & neantmoins font tous voluntairement ce » que tu leur commandes : car c'est à faire à des » briguands que de soy fier à des rochers & à » se saisir de haults precipices : mais un roy ne » peult avoir forteresse plus forte ne plus munie » que l'amour, la foy & bienvueillance des » hommes. C'est ce qui t'a ouvert la mer de » Candie : c'est ce qui t'a mis dedans le Pelo- » ponese : ce sont les moyens qui t'ont desja » fait en si jeune aage eslire capitaine des uns, » & rendu seigneur absolu des autres ». Comme Aratus poursuyvoit encore son propos, Philippus rebailla au devin les entrailles qu'il luy avoit apportées, & prenant Aratus par la main, luy dit, « Or allons doncques suyvans ce mesme » chemin », ne plus ne moins que s'il l'eust jetté à force dehors du chasteau, & qu'il luy eust

osté la ville de Messene d'entre les mains.

LXI. Depuis Aratus se garda le plus qu'il peut de se trouver en sa cour, & se retira petit à petit de sa compagnie : car quand il alla faire la guerre au royaume d'Epire, il pria fort Aratus de vouloir faire le voyage avec luy : mais il s'en excusa, & demoura en sa maison craignant d'acquerir mauvais bruit & mauvaise reputation des choses que Philippus y feroit : lequel depuis ayant perdu très honteusement son armée de mer contre les Romains, & ayant au demourant fort mal fait ses besongnes, s'en retourna de rechef au Peloponese, là où il cuida une autre fois abuser les Messeniens : mais sa malice fut descouverte, à cause dequoy il se prit adonc à les oultrager ouvertement en gastant tout leur plat païs. Parquoy Aratus s'estrangea aussi totalement de luy, & se retira de tout poinct de son amitié, ayant desja apperceu l'injure qu'il luy avoit faitte en la femme de son filz, dont il estoit fort desplaisant en son cueur, sans toutefois en vouloir rien descouvrir à son filz, pource qu'il ne luy en pouvoit venir autre fruict, que de sçavoir l'oultrage qui luy avoit esté fait, attendu qu'il n'avoit pas moyen de s'en ressentir & venger, pource que Philippus s'estoit merveilleusement & estrangement changé, estant devenu de roy gracieux, & de jeune adolescent chaste & bien conditionné,

homme vicieux, dissolu, cruel & tyrannique : ce qui, à dire verité, n'estoit point un changement de nature, ains plus tost une declaration à la descouverte, quand il ne craignit plus personne, de sa mauvaistié & meschanceté, laquelle avoit esté par crainte long temps tenue couverte.

LXII. Car qu'il soit vray que le regard & l'affection qu'il porta dès le commencement à Aratus fust meslée de reverence & de crainte, il le monstra evidemment par ce qu'il feit à la fin contre luy : car desirant le faire mourir, & ne pensant point estre seulement libre, tant qu'il seroit en vie, non pas roy ou tyran, il n'osa attenter de le faire luy mesme, ains attiltra l'un de ses familiers & capitaines nommé Taurion, auquel il donna charge de l'executer par le plus secret moyen qu'il luy seroit possible, mesmement par poison & en son absence. Ce capitaine prit familiarité avec Aratus, & luy donna du poison, non point fort ny violent, ains de ceulx qui esmeuvent au dedans du corps une chaleur lente, avec une petite toux, & qui petit à petit rendent la personne phtisique. Aratus s'apperceut bien qu'il estoit empoisonné : mais pource qu'il voyoit qu'il n'eust rien gaigné à le descouvrir, il l'endura patiemment sans en dire mot, comme si c'eust esté maladie naturelle, sinon qu'une fois estant l'un de ses plus privez & plus feaux amis en sa

chambre, qui s'esmerveilloit de luy voir cracher du sang, il luy dit: « C'est, Cephalon mon amy, » la recompense de l'amitié des roys » : & mourut[1] de ceste sorte en la ville d'Ægium, estant pour la dixseptieme fois capitaine general des Achæïens, lesquelz vouloyent qu'il fust enterré au lieu mesme, & qu'on luy bastist un monument convenable à l'honneur de sa vie.

LXIII. Mais les Sicyoniens estimans que ce leur seroit une honte, si son corps estoit ensepulturé ailleurs qu'en leur ville, feirent tant par remonstrances envers le conseil des Achæïens, qu'on leur permeit emporter le corps : toutefois il y avoit un ancien statut, par lequel il estoit expressement defendu d'enterrer personne dedans l'enceinte des murailles de leur ville, & oultre celle defense encore y avoit il une superstitieuse crainte qui les retenoit, à raison dequoy ilz envoyerent au temple d'Apollo en Delphes pour en demander conseil à la prophetisse qui leur rendit une telle response :

Consultes-tu, Sicyone, ou les os
D'Aratus sont en eternel repos,
Comment tu dois à ce grand homme faire
Sa sepulture & digne anniversaire ?
Sçache, que qui de reverer empesche
Ce personnage, ou en est marry, peche

[1] Etant âgé de 58 ans.

Contre la terre & le hault firmament,
Contre la mer aussi ensemblement.

Cest oracle ayant esté apporté, tous les Achæïens en furent bien joyeux : mais specialement les Sicyoniens, lesquelz tournans incontinent leur dueil en feste publique, enleverent le corps de la ville d'Ægium, & mettans des chappeaux de fleurs sur leurs testes, & se vestans de belles robbes blanches, le conduisirent en maniere de procession, avec hymnes & cantiques à sa louange, & avec danses, jusques à la ville de Sicyone, en laquelle ilz choisirent le plus apparent lieu, où ilz l'inhumerent, comme le fondateur, pere & sauveur de leur ville, & s'appelle le lieu encore jusques aujourdhuy Aratium, là où on luy fait tous les ans deux solemnelz sacrifices, l'un le cinquieme jour de novembre [1], auquel il delivra la ville de servitude, & appelle lon ce sacrifice là, Soteria, qui vault autant à dire comme, la feste de salut : & un autre, le jour qu'il nasquit, ainsi comme ilz disent. Quant au premier sacrifice, ce fut le presbtre de Jupiter sauveur qui le feit, & le second, ce fut le filz d'Aratus, estant ceint d'une nappe qui n'estoit pas toute blanche, ains mespartie de couleur de pourpre : & durant le sacrifice furent chantez des hymnes à sa louange

[1] Grec : du mois daesius que les Athéniens appellent anthestérion, février.

ſur la lyre par des muſiciens, & le maiſtre des muſiciens feit une proceſſion alentour, eſtant accompagné des enfans & des jeunes hommes de la ville, après leſquelz ſuyvoit le ſenat couronné de chappeaux de fleurs, & des autres citoyens ceulx qui y voulurent aller. Dequoy ilz gardent encore juſques aujourdhuy quelques marques par devotion. Mais la plus part des honneurs qui luy furent alors ordonnez, par traict de temps, & changement des choſes qui ſont depuis ſurvenues, ont eſté delaiſſez.

LXIV. Voilà comment a veſcu, & quel a eſté le premier Aratus, ainſi comme lon trouve par les hiſtoires. Au reſte, Philippus homme meſchant & oultrageux en ſa cruaulté, feit auſſi empoiſonner ſon filz, le ſecond Aratus, non pas de poiſon mortel, ains de ceulx qui troublent le ſens & l'entendement de l'homme, le faiſant par ceſte malheureté devenir fol, en luy offuſquant la raiſon, juſques à luy faire attenter des choſes eſtranges & enormes, & à prendre des appetits honteux & reprochables, de maniere que la mort, encore qu'elle luy vint en ſa jeuneſſe & en la fleur de ſon aage, ne luy doibt point eſtre reputée à calamité, ains à ſalut & delivrance de plus grands maux & malheurs. Mais Philippus paya bien depuis durant toute ſa vie à Jupiter protecteur du droit d'hoſpitalité & d'amitié, la

peine que meritoit sa malheureuse meschanceté : car ayant esté desfait en bataille par les Romains, il fut contraint de soy soubmettre à leur mercy, par lesquelz il fut privé de tout le demourant des terres & seigneuries qu'il tenoit, & de tous les vaisseaux qu'il avoit, fors que de cinq, condamné à leur payer mille talents [1] pour l'amende, & de bailler son filz en ostage : seulement luy laissa lon par pitié le royaume de la Macedoine, avec ses appartenances : là où encore faisant de jour à autre mourir tous les plus nobles hommes & les plus prochains de son sang, il emplit tout son royaume d'horreur & de haine mortelle encontre luy. Qui pis est, n'ayant entre tant de malheurs, qu'une seule felicité, d'avoir un filz vertueux, il le feit mourir par l'envie & la jalouzie de ce qu'il voyoit que les Romains l'honoroyent, & laissa la succession de son royaume à son autre filz Perseus, lequel on disoit encore n'estre pas son filz legitime, ains avoir esté supposé, estant né d'une cousturiere qui se nommoit Gnathenium. C'est celuy que desfeit & mena en triumphe à Rome Paulus Æmylius : & à celuy là faillit la race des roys descendus d'Antigonus, là où la posterité d'Aratus dure encore jusques à nostre temps ès villes de Sicyone, & de Pallene.

[1] Six cents mille escus. *Amyot.* 4,668,650 livres de notre monnoie.

SOMMAIRE

DE LA VIE DE GALBA.

COMBIEN *des troupes indisciplinées sont dangereuses.* II. *Coup-d'œil sur les mutations de l'empire Romain immédiatement après la mort de Néron.* III. *Naissance & commencement de Galba.* IV. *Sa conduite dans le gouvernement d'Espagne.* V. *Il se déclare chef de la révolte excitée par Junius Vindex.* VI. *Comment Néron reçoit cette nouvelle.* VII. *Galba se repent de son entreprise.* VIII. *Un de ses affranchis lui apprend que le sénat l'avoit nommé empereur.* IX. *Énorme crédit de Nymphidius Sabinus.* X. *Il aspiroit secrétement à l'empire.* XI. *Verginius Rufus reconnoît Galba pour empereur.* XII. *Galba reçoit les députés du sénat.* XIII. *Portrait de Titus Junius.* XIV. *Nymphidius jaloux de son crédit auprès de Galba.* XV. *Il entreprend de se faire substituer à Galba.* XVI. *Antonius Honoratus persuade aux cohortes prétoriennes de demeurer fidèles à Galba.* XVII. *Nymphidius est tué.* XVIII. *Actes tyranniques de Galba.* XIX. *Insolence de la cohorte des mariniers. Galba les fait tuer.* XX. *Il entreprend de retirer des mains des comédiens & gens de cette espèce tous les dons que Néron leur avoit faits.* XXI.

Mauvaise conduite de Galba inspirée par Titus Junius. XXII. *Haine générale contre Galba.* XXIII. *Il songe à adopter quelqu'un pour le faire son successeur.* XXIV. *Ce que c'étoit qu'Othon.* XXV. *Comment il s'insinua dans les bonnes graces de Galba.* XXVI. *Junius conseille à Galba d'adopter Othon.* XXVII. *L'armée de Germanie nomme Vitellius empereur.* XXVIII. *Galba va au camp déclarer Pison son successeur.* XXIX. *Intrigue d'Othon pour se faire nommer empereur par l'armée.* XXX. *L'armée le proclame* XXXI. *Faux bruit de la mort d'Othon.* XXXII. *Galba est tué.* XXXIII. *Othon nommé empereur par le sénat.* XXXIV. *Jugement sur Galba.*

Depuis l'an 749 jusqu'à l'an 822 de Rome, après J. C. *69*.

GALBA.

Iphicrates capitaine Athenien disoit, qu'il fault que le soudard soit avaricieux, amoureux & voluptueux, à fin que pour avoir dequoy fournir à ses cupiditez il se hazarde plus hardiement & plus adventureusement à tout peril ; mais la plus part des autres sont d'advis que les gens de guerre doivent estre comme un corps fort & robuste [1], qui de soymesme n'ait aucun mouvement, ains se meuve au branle & eslancement du capitaine. Suyvant laquelle opinion, lon dit que Paulus Æmylius arrivant en la Macedoine, trouva l'armée qui estoit pleine de babil & de curiosité, pourautant que chasque soudard se mesloit de faire du capitaine : ce que luy ne trouvant pas bon, feit publier un mandement, que les soudards ne s'empeschassent d'autre chose, sinon d'avoir la main prompte

[1] Ce passage a paru obscur à plusieurs savans qui ont essayé de le corriger en suivant diverses conjectures. Aucune ne nous paroît satisfaisante. Peut-être Plutarque a-t-il voulu dire que comme dans un corps en parfaite santé il n'y a point de mouvement isolé, mais que toutes les fonctions particulières sont dirigées par un principe moteur, dont l'influence universelle les combine pour l'intérêt commun ; de même dans une armée toutes les affections, tous les mouvemens particuliers doivent être inspirés, présidés & gouvernés par la volonté du général.

& l'espée bien trenchante : & qu'au demourant ilz luy laissassent faire : pource qu'il auroit l'œil & le soing de faire ce qui appartenoit à sa charge. Pourtant Platon, qui dit que rien ne sert d'avoir un bon chef & sage capitaine, si les soudards ne sont sages & obeïssans aussi, estimant que la vertu de bien obeïr a aussi grand besoing d'une nature genereuse de soy mesme, & d'une aide de bonne nourriture, comme la vertu royale de bien commander, attendu mesmement que c'est elle qui tempere en bon accord la vehemence de la cholere actifve avec la doulceur & facilité humaine, a assez d'autres exemples & suffisans tesmoignages ailleurs pour verifier son dire, & mesmement les miseres & calamitez qui advindrent aux Romains après la mort de Neron, monstrent assez qu'il n'y a rien qui soit plus à redoubter & à craindre en un Empire, que une puissance militaire, qui licencieusement suit ses appetits forcenez & desordonnez.

II. Car Demades après la mort d'Alexandre le grand, accomparoit son armée au Cyclops Polyphemus depuis qu'il eut l'œil crevé, voyant les mouvemens insensez, troublez & aveuglez, dont elle se mouvoit. Mais l'empire Romain divisé en plusieurs parts tout en un mesme temps, & mutiné en plusieurs endroits contre soymesme,

me, tumba en semblables accidents & inconveniens, que ceulx que les poëtes comptent des Titans, non tant pour l'ambition de ceulx qui venoyent à estre declarez empereurs, comme pour l'avarice & l'insolence des gens de guerre, qui poulsoyent & chassoyent hors du siege imperial les empereurs les uns par les autres, ne plus ne moins qu'une cheville chasse l'autre. Et neantmoins Dionysius le tyran de Sicile souloit appeller Pheræus [1], qui avoit esté seigneur & tyran de la Thessalie l'espace de dix mois tant seulement, tyran de tragedie, se mocquant de la soudaine mutation de son estat : là où le palais & la maison imperiale des Cæsars à Rome en moins de temps que de dix mois receut quatre empereurs, y faisans les soudards entrer l'un, & en sortir l'autre, ne plus ne moins que s'ilz eussent joué quelque mystere sur un eschaffault : mais à tout le moins avoyent les habitans de Rome, qui estoyent ainsi opprimez, une consolation, c'estoit, qu'il ne leur falloit point d'autre vengeance alencontre de ceulx qui estoyent cause de leur oppression : car ilz les voyoyent s'entretuer eulx mesmes, & plus justement que nul autre, celuy qui premier les avoit allechez, & qui leur avoit enseigné d'esperer tant à la mutation d'un empe-

[1] Voyez les Observations.

reur, comme il leur promeit en condamnant [1] un très bel acte, qui estoit de s'estre soublevez & rebellez contre Neron, & le rendant acte de trahison, par y interposer salaire. Car Nymphidius Sabinus estant capitaine des soudards destinez à la garde des empereurs, que lon appelle les soudards Prætoriens, avec Tigellinus, quand il vit les affaires de Neron totalement desesperez, & luy prest à s'en fouir en Ægypte, persuada audits soudards de declarer Galba empereur, comme n'estant plus Neron à Rome, ains s'en estant desjà fouy, leur promettant sept cens cinquante escus pour teste, & aux autres qui estoyent çà & là à la garde des provinces cent vingt & cinq, laquelle somme de deniers il estoit impossible d'amasser, qu'il ne feist dix mille fois plus d'extorsions à tout le monde, que Neron n'en avoit fait. Ceste promesse fut cause de faire incontinent mourir Neron [2], & peu après Galba [3], à cause que les soudards abandonnerent l'un pour l'esperance de recevoir ce donatif, & bien tost après occirent l'autre, pource qu'ilz ne le recevoyent pas assez tost à leur gré. Puis en cherchant quelqu'un qui leur en donnast autant, ilz se perdirent & meirent

[1] C'est-à-dire, en déshonorant.

[2] L'an de Rome 821. Il se tua lui-même.

[3] L'an de Rome 822. Il ne régna que sept mois.

à male fin les uns les autres par rebellions & par trahisons, plus tost qu'ilz n'eurent trouvé ce qu'ilz esperoyent.

III. Or de vouloir exposer particulierement & par le menu, toutes les choses qui furent faittes ou qui advindrent alors, ce seroit escrire une histoire entiere & complette : mais quant à moy, il me suffira seulement de ne passer point soubz silence les plus notables faicts ou accidents & inconveniens qui advindrent lors aux Cæsars. C'est doncques chose confessée de tous, que Sulpicius Galba a esté le plus riche homme privé qui soit entré en la maison des Cæsars : & combien que de son propre estoc il eust grande dignité de noblesse, pour estre de la race & maison des Serviens, si se sentoit il encore plus honoré pour estre parent de Quintus Catulus, qui fut un des premiers hommes de son temps en vertu & en reputation, combien qu'au demourant il cedast voluntairement le credit & l'authorité à d'autres. Aussi estoit Galba aucunement parent de Livia, femme d'Augustus Cæsar : & pour ceste cause en faveur d'elle il sortit du palais imperial [1] quand il alla prendre possession de son consulat. Et dit on, qu'ayant eu charge de l'armée d'Allemagne, il s'y porta fort bien : & semblablement

[1] L'an de Rome 775, de J. C. 22.

au gouvernement de la Libye, là où il fut vice-consul, il eut honneur en son faict autant que nul autre : mais la simplicité de son vivre ordinaire, & sa despense reglée sans superfluité quelconque, fut reputée chicheté quand il fut declaré empereur, pource que la louange de sobrieté & de temperance qu'il vouloit ramener en usage, estoit desjà chose si rance, par maniere de dire, & si desaccoustumée, qu'il n'en estoit plus de nouvelle.

IV. Il fut aussi envoyé pour gouverner l'Hespagne par Neron avant qu'il eust appris à redoubter les citoyens de grande authorité : mais outre ce qu'il estoit doulx & humain de sa nature, la vieillesse augmenta encore l'opinion que lon avoit de luy, qu'il fust craintif. Car comme les meschans & maudits procureurs [1] de Neron tourmentassent cruellement & inhumainement les provinces, il ne les pouvoit pas autrement secourir, mais au moins estoit ce quelque reconfort & quelque consolation à ceulx qui estoyent adjugez & venduz comme esclaves par eux, de voir que Galba plaignoit leur calamité

[1] Ces procureurs étoient chargés de la perception des revenus, & de la gestion des affaires de l'empereur. C'étoit Auguste qui les avoit institués. Leurs droits s'étendirent peu à peu, dit Tacite, An. L. XII ; & dans les provinces & dans Rome même, ils exercerent presque toutes les fonctions autrefois attribuées aux préteurs. Claude leur donna une jurisdiction universelle & souveraine. *Ibid.*

& l'injure qu'on leur faisoit, autant que si lon luy eust faitte à luymesme. Et comme lon eust fait des vers diffamatoires alencontre de Neron, que lon portoit & chantoit par tout, il ne les defendit ny ne s'en courroucea point, comme faisoyent les procureurs de Neron : à raison dequoy il estoit encore plus aimé de ceulx du païs, ausquelz il avoit pris familiarité, pource que c'estoit jà la huitieme année qu'il administroit ce gouvernement là, lors que Junius Vindex estant gouverneur de la Gaule se rebella & soubleva contre Neron : lequel, à ce que lon dit, luy en avoit escrit avant qu'il se rebellast ouvertement : mais Galba n'y adjousta point de foy, ny aussi ne le decela, ny ne l'accusa point comme feirent plusieurs autres ayans charge d'armées & de gouvernemens de provinces, qui envoyerent à Neron les lettres mesmes que Vindex leur en avoit escrites, & empescherent en tant qu'en eulx estoit, l'entreprise, de laquelle ayans esté depuis participans, ilz confesserent estre traistres à eulx mesmes, autant comme à luy.

V. Mais depuis ayant Vindex [1] ouvertement declaré la guerre à Neron, il escrivit une autre fois à Galba, le priant qu'il voulust accepter l'empire, & se vouloir donner pour chef à un

[1] L'an de Rome 821.

corps fort & puissant, qui n'avoit besoing que d'une teste, c'estoyent les Gaules, où il y avoit jà cent mille combatans en armes tous prests, & où lon en pouvoit lever encore davantage, alors il meit la chose en deliberation de ses amis, desquelz les uns furent d'avis qu'il differast encore, attendant quel mouvement & quelle mutation monstreroit Rome à ceste nouvelleté. Mais Titus Junius capitaine de la legion prætoriene luy dit, « O Galba, comment consultes tu de cela ? Car deliberer si nous demourerons fideles » ou non à Neron, c'est desja demourer : il » nous fault faire l'un des deux, ou ne rejetter » point l'amitié de Vindex, comme nous estant » Neron ennemy, ou bien il nous le fault ac» cuser & luy faire la guerre, pource qu'il desire » te voir empereur de Rome plus tost que Neron » tyran ». Depuis cela, par affiches publiques il assigna jour auquel il donneroit affranchissement & liberté à ceulx qui l'en iroyent requerir. Ce bruit incontinent espandu par tout, feit assembler grande multitude d'hommes bien deliberez de se rebeller, & ne fut pas à peine monté sur le tribunal, que tous les assistans l'appellerent & le declarerent empereur. Toutefois il ne voulut pas du premier coup recepvoir ceste appellation, ains accusant Neron, & deplorant aucuns des plus nobles personnages qu'il avoit

fait mourir, promeit qu'il presteroit son sens & sa prudence au bien public de son païs, ne se nommant ny Cæsar ny empereur, ains seulement lieutenant du senat & du peuple Romain.

VI. Or que Vindex ait fait sagement d'appeller Galba à l'empire, on le peult verifier par le tesmoignage mesme de Neron : lequel ayant tousjours monstré semblant qu'il ne se soucioit point de Vindex, & qu'il ne faisoit compte aucun de la rebellion des Gaulois, si tost qu'il entendit que Galba s'estoit aussi declaré, ce qui fut sur l'heure de son soupper, il renversa la table par courroux & despit : & neantmoins le senat ayant jugé Galba ennemy, encore voulut il faire de l'asseuré, & se jouer entre ses amis, disant que ceste nouvelle ne luy estoit point venue mal à propos, pource que aussi bien avoit il affaire d'argent, & que c'estoit un expedient qui luy estoit arrivé bien à poinct pour en trouver, à cause que bien tost il auroit les biens de tous les Gaulois, comme butin de juste guerre, après qu'il les auroit reconquis & subjuguez de nouveau : & que tout promptement s'offroyent les biens de Galba qu'il pouvoit vendre, attendu qu'il s'estoit declaré son ennemy. Ainsi commanda il que lon saisist & vendist à l'encan au plus offrant les biens de Galba. Quoy entendu, Galba

feit aussi à son de trompe mettre en vente tout ce qui estoit à Neron en toute la province d'Hespagne : & trouva encore plus de gens prests à achepter.

VII. Tous les jours se soublevoyent gens de tous costez contre Neron, qui se rengeoyent tous de la part de Galba, exceptez Clodius Macer en Afrique, & Verginius Ruffus en la Gaule, ayans charge des legions ordonnées pour la garde de l'Allemagne : lesquelz deux faisoyent leurs affaires à part, n'ayans pas tous deux une mesme intention : pource que Clodius ayant beaucoup desrobbé, & fait mourir beaucoup d'hommes pour sa cruaulté & son avarice, monstroit evidemment qu'il nageoit entre deux eaux, ne sachant ne comme lascher, ne comment retenir la charge de son gouvernement : & Verginius estant chef des plus puissantes legions, qui par plusieurs fois l'avoyent declaré empereur, & l'avoyent voulu contraindre d'accepter l'empire : à quoy il avoit tousjours fait response qu'il n'estoit point deliberé, ny de l'accepter, ny de souffrir qu'il fust donné à un autre qu'à celuy que le senat auroit esleu. Cela du commencement troubla fort Galba : mais quand les deux armées de Vindex & de Verginius malgré les capitaines, qui ne les peurent engarder, non plus que des chartiers qui ne peuvent retenir

les brides de leurs chevaux, se furent entre-chocquées en une grosse bataille, où il demoura vingt mille Gaulois morts sur la place, & Vindex qui se tua luymesme après, il courut un bruit que les vainqueurs après une si belle victoire contraindroyent Verginius d'accepter l'empire, ou qu'il se retourneroit à Neron. Alors Galba se trouvant extremement effroyé, escrivit à Verginius qu'il se voulust entendre avec luy pour conserver l'empire & la liberté aux Romains, & se retira quant & quant en une ville d'Hespagne qui s'appelle Colonia [1], se repentant plus tost de ce qu'il avoit jà fait, & regrettant son accoustumée tranquillité de vie, en laquelle il avoit tousjours esté nourry, que vacquant à faire aucune chose utile ou necessaire à son entreprise.

VIII. Or estoit il jà le commencement de l'esté, & un jour sur le soir un peu avant la nuict, arriva devers luy un sien serf affranchy natif de la Sicile [2], lequel estoit venu de Rome en sept jours, & entendant que Galba se reposoit seul, il s'en courut droit en sa chambre qu'il ouvrit, & y entrant malgré les valets de chambre qui estoyent à la porte, luy annoncea

[1] Autres lisent Clunia. *Amyot.*

[2] Lisez en corrigeant le texte d'après Suétone & Tacite, nommé Icélus.

comme, vivant encore Neron, mais ne comparoissant plus, le peuple Romain premierement, & puis le senat l'avoyent appellé & declaré empereur, & que tantost après on avoit apporté nouvelles comme Neron estoit mort, ce qu'il n'avoit point voulu croire, ains s'en estoit allé sur le lieu mesme, là où ayant veu son corps roide mort estendu, il s'estoit alors mis en chemin.

IX. Ces nouvelles esjouirent fort Galba, & accourut grande multitude d'hommes à la porte de son logis, s'asseurans sur ce qu'ils le voyoyent luymesme asseuré, combien que la diligence du messager semblast incroyable : mais deux jours après arriva Titus avec quelques autres du camp, qui luy annoncea particulierement tout ce que le senat avoit ordonné. Si fut ce Titus avancé en degré honorable, & le serf affranchy eut le droit de porter anneaux d'or, & se faisant appeller Martianus Vicelius, eut depuis le premier credit entre les affranchiz de son maistre. Ce pendant Nymphidius Sabinus à Rome, alloit non petit à petit, ains tout à un coup entreprenant & usurpant toute l'authorité : faisant son compte que Galba estoit si vieil, qu'à peine pourroit il estre apporté dedans une littiere jusques à Rome, estant aagé de soixante & treize ans : joinct aussi que l'armée des Prætoriens qui es-

toyent dedans Rome de long temps, luy vouloit grand bien, & lors ne recognoissoit autre superieur que luy seul, pour la grandeur de la promesse qu'il leur avoit faitte : dont luy avoit le gré & la grace, & Galba demouroit obligé de la debte. Si commanda incontinent à Tigellinus son compagnon en la charge de capitaine des Prætoriens, qu'il eust à poser l'espée : & faisant force banquets envoyoit semondre tous ceulx qui avoyent esté consulz, ou qui avoyent eu charge d'armées ou de gouvernemens de provinces, & les faisoit convier au nom de Galba : & se trouverent quelques uns des soudards, qui semerent ce propos parmy le camp, qu'il falloit envoyer des ambassadeurs devers Galba, luy requerir Nymphidius pour leur capitaine perpetuel, seul & sans compagnon. Mais encore ce que le senat faisoit en l'honneur & faveur de luy, en l'appellant son bienfaitteur, & luy allant tous les jours faire la cour jusques dedans son logis, voulant qu'il fust autheur de tous les decrets qui se passoyent au senat, & qu'il les authorisast, luy haulsa bien davantage le cueur, & luy donna bien plus grande audace : de sorte qu'en peu de temps il devint, non seulement odieux, mais redoubtable à ceulx mesmes qui luy alloyent faire la cour. Et comme les consulz eussent donné à des courriers pu-

bliques les patentes signées & scellées, esquelles estoyent contenus les decrets du senat, pour les porter à l'empereur, en vertu desquelles patentes les officiers des villes. aussi tost qu'ilz voyent le seel, font fournir coches & chevaux frais aux envoyez, pour plus diligemment faire & haster leur voyage, il se courroucea bien aspremement à eulx, de ce qu'ilz n'avoyent aussi pris lettres seellées de luy & des soudards pour y envoyer : qui pis est, encore dit on qu'il fut entre deux de deposer les consulz : toutefois eulx s'estans excusez envers luy, & l'ayans supplié de leur pardonner, il appaisa son courroux.

X. Et pour gratifier à la commune, il ne les empescha point de faire mourir en tourment ceulx qu'ilz pouvoyent tenir des domestiques & familiers de Neron : comme entre autres un gladiateur & escrimeur à oultrance, qui se nommoit Spicillus, lequel ilz meirent dessoubz les images & statues de Neron, que lon trainna par toute la ville : & un autre nommé Aponius, l'un des delateurs de Neron, qu'ilz renverserent par terre, & feirent passer par dessus des chariots chargez de pierres : & plusieurs autres semblablement qu'ilz meirent tous en pieces, les uns sans qu'ilz eussent aucunement forfait. Tellement qu'il y eut un Mauriscus des plus gens de bien de la ville, & tenu pour tel,

qui dit en plein ſenat, « J'ai grande peur que » bien toſt nous ne regrettions Neron ». Ainſi Nymphidius approchant en ſon eſperance bien près du but où il pretendoit, eſtoit bien aiſe d'ouir que quelques uns murmuroyent, qu'il eſtoit filz de Caius [1] Cæſar, celuy qui teint l'empire Romain après Tiberius, pource que ce Caius eſtant encore jeune garſon, avoit cogneu ſa mere qui eſtoit aſſez belle jeune femme de viſage, fille de Calliſtus l'un des affranchiz de Cæſar, qu'il avoit euë d'une lingere, laquelle il entretenoit : mais il ſe treuve que ce Nymphidius eſtoit desjà né avant que Caius Cæſar euſt ſceu cognoiſtre ſa mere, & avoit on opinion qu'il avoit eſté engendré par un eſcrimeur à oultrance, qui ſe nommoit Martianus, dont Nymphidia ſa mere fut amoureuſe pour le grand bruit qu'il avoit dedans Rome, & de faict il luy reſſembloit de viſage mieulx qu'à nul autre : tant y a qu'il advouoit bien eſtre voirement filz de ceſte Nymphidia, mais s'attribuant à luy ſeul la desfaitte de Neron, il n'eſtimoit pas en eſtre ſuffiſamment recompenſé des honneurs qu'il en avoit, & des biens dont il jouiſſoit, ny de ce qu'il couchoit avec Sporus, que Neron avoit tant aimé, lequel il envoya querir

[1] Caligula qui avoit ſuccédé à Tibère, l'an de Rome 790, & avoit été tué l'an de Rome 794.

aux funerailles de Neron, que le corps brusloit encore, & le teint avec luy, comme si c'eust esté sa femme, & l'appelloit Poppæus [1] : toutefois non content de ce, encore aspiroit il soubz main à la succession de l'empire, faisant partie de ses menées dedans Rome mesme, par l'entremise de quelques femmes & hommes, qui estoyent du senat, & qui luy favorisoyent secrettement, & partie par un Gellianus, qu'il envoya en Hespagne pour espier ce qui s'y faisoit.

XI. Mais depuis que Neron fut mort, toutes choses succederent au gré de Galba, excepté que Verginius Ruffus qui nageoit encore entre deux eaux, le tenoit en grand soucy, par ce qu'il craignoit (oultre ce qu'il commandoit à une grosse & très belliqueuse armée, ayant mesmement de fresche datte desfait Vindex, & tenant soubz sa main une bonne partie de l'empire Romain qui estoit la Gaule totale, laquelle estoit en branle, & ne demandoit qu'à se rebeller) qu'il ne prestast l'oreille à ceulx qui l'enhortoyent de prendre pour luymesme l'empire : car il n'y avoit lors capitaine Romain, qui eust si grand nom, ne qui fust de telle reputation que Verginius, & meritoirement, comme ce-

[1] Lisez Poppæa. Néron lui avoit donné les noms de Sabina & de Poppæa, qui étoient ceux de l'infâme créature qu'il avoit épousée en répudiant Octavie.

luy qui avoit grandement servy, au poinct du besoing, aux affaires des Romains, les ayant delivrez tout à un coup d'une cruelle tyrannie & du danger des guerres Gauloises : toutefois luy perseverant en sa premiere resolution garda au senat l'election de l'empereur, combien que encore depuis que la mort de Neron fut toute notoire, la commune des soudards luy en feist grande instance, & que un coulonnel de mille hommes fust allé jusques dedans sa tente luy presenter l'espée nue, & luy dire qu'il se deliberast d'accepter l'empire, ou de recevoir l'espée en son corps. Mais depuis que Fabius Valens chef d'une legion eut fait le serment de fidelité à Galba, & qu'il eut receu des lettres de Rome, par lesquelles on luy escrivoit ce que le senat avoit ordonné, à la fin difficilement & avec grande peine persuada il aux soudards de declarer & recognoistre Galba empereur, lequel luy envoya pour successeur Flaccus Ordeonius, à qui il ceda vouluntairement : & luy ayant livré l'armée entre ses mains, s'en alla trouver Galba qui tiroit tousjours son chemin droit à Rome, & l'accompagnà tousjours sans que Galba luy feist aucune demonstration de mescontentement ny d'honneur aussi : estant cause de l'un Galba mesme qui le reveroit, & de l'autre ses amis, mesmement Titus Junius pour l'envie

qu'il portoit à Verginius, cuidant empescher son accroissement, là où il secondoit & aidoit sans le cognoistre, sa bonne fortune, laquelle luy preparoit les moyens de le tirer hors des guerres civiles & des maulx, esquelz tumberent depuis les autres capitaines, pour le mettre en une vie tranquille, & en une vieillesse pleine de paix & de repos.

XII. Au demourant, les ambassadeurs envoyez de la part du senat rencontrerent Galba à Narbonne cité de la Gaule, là où après l'avoir salué, ilz l'admonesterent de se haster le plus tost qu'il luy seroit possible, pour se monstrer au peuple Romain, lequel desiroit singulierement sa venue. Galba les receut humainement & gracieusement, & leur feit bonne chere, mais civilement toutefois : car combien que Nymphidius luy eust envoyé force officiers & force meubles de ceulx de Neron, jamais il ne se servit en tous les banquets & festins qu'il feit, d'autres que de ses propres : enquoy il se monstra homme magnanime & vainqueur de toute folle vanité.

XIII. Mais Junius luy donna bien tost à entendre, que ceste magnanimité & ceste moderation civile sans pompe ny superfluité quelconque, estoit une façon trop basse de flatter le peuple, & que c'estoit une certaine honesteté qui

qui ne se cognoissoit pas soy mesme, ains desdaignoit sa grandeur. Si luy persuada d'user des biens & meubles de Neron, & en ses festins faire, sans rien espargner, une sumptuosité de despense royale. Brief le vieillard commencea à faire evidemment cognoistre qu'il se laisseroit mener & gouverner par Junius, lequel estoit extremement & plus que nul autre avaricieux, & oultre cela subject aux femmes : car estant encore jeune homme la premiere fois qu'il fut à la guerre soubz Calvisius Sabinus, il mena la femme de son capitaine, qui estoit femme luxurieuse, desguisée en habit de soudard au camp, jusques au logis mesme du capitaine [1], que les Romains appelloyent Principia, là où il la corrompit : pour raison dequoy Caius Cæsar le feit mettre en prison, mais à sa mort il en eschappa. Une autre fois souppant avec Clodius Cæsar, il desrobba un pot d'argent, ce qu'entendant Clodius le feit encore semondre le lendemain de venir soupper avec luy : mais il commanda à ses officiers que lon ne le servist qu'en vaisselle de terre. Ainsi ce larcin par la

[1] Cela n'est point dans le grec. Le lieu que les Romains appelloient Principia, étoit le lieu où on plaçoit les aigles & autres drapeaux militaires ; c'étoit là qu'on convoquoit l'assemblée des soldats. Cette enceinte étoit sacrée. Tacite ne dit point que ce fut Vinius qui l'eût introduite dans le camp, mais qu'elle y étoit entrée d'elle-même, par curiosité, déguisée en habit de soldat.

facilité comique de Cæſar, ſembla plus toſt digne de riſée & de mocquerie que de courroux : mais ceulx qu'il commeit depuis par extreme convoitiſe d'argent, lors qu'il tenoit Galba en ſa puiſſance, & avoit tout credit envers luy, donnerent aux uns juſte cauſe, & aux autres apparente couverture de tragiques inconveniens & de très griefves calamitez.

XIV. Car Nymphidius incontinent que Gellianus fut retourné de l'Heſpagne, où il l'avoit envoyé pour eſpier ce que faiſoit Galba, eſtant par luy adverty comme Cornelius Lacon eſtoit capitaine des gardes & de la maiſon de l'empereur, & que Junius avoit tout le credit & toute l'authorité, & qu'il ne luy avoit jamais eſté permis de pouvoir ſeulement approcher de Galba, ny de parler à luy en ſecret, à cauſe que tous ceulx qui eſtoyent autour de luy le tenoyent pour ſuſpect, & avoyent l'œil ſur tout ce qu'il faiſoit, ſe trouva tout troublé : ſi aſſembla tous les centeniers, chefz des bendes, & capitaines particuliers du camp des prætoriens, auſquelz il remonſtra que Galba quant à luy, eſtoit un bon vieillard & perſonne moderée, mais qu'il ne ſe gouvernoit pas par ſon conſeil, ains ſe laiſſoit mener à Junius & à Lacon qui gaſtoyent tout : & pourtant que ce ſeroit bien fait avant qu'ilz vinſent à ſe fortifier davantage

& à usurper au gouvernement des affaires aussi grande authorité, comme avoit fait Tigellinus, d'envoyer devers l'empereur des ambassadeurs au nom de tout le camp, pour luy remonstrer qu'en dechassant seulement ces deux personnes d'alentour de luy, il seroit mieulx venu dedans Rome, & plus aggreable à tout le monde. Les capitaines ne trouverent point cela bon : car il leur sembla estrange & sans apparence de raison, de vouloir ainsi instruire & enseigner un vieil empereur, comme si c'estoit un jeune garson qui ne feist que commencer à gouster que c'estoit d'avoir licence de commander, & luy prescrire de quelz serviteurs & amis il se devoit servir, & à qui il devoit donner credit, ou non.

XV. Ce que voyant Nymphidius prit un autre chemin, & escrivit des lettres à Galba pour l'effroyer, lui mandant une fois qu'il y avoit beaucoup de gens à Rome qui luy portoyent mauvaise voulunté, & qui estoyent en bransle de se soublever contre luy, une autre fois que les legions de la Germanie se remuoyent, & qu'il entendoit le semblable de celles qui estoyent en la Judée & en la Syrie, & une autre fois que Claudius Macer retenoit en Afrique les navires chargées de bleds qui devoyent venir à Rome : mais à la fin voyant que Galba ne faisoit aucun compte de luy, & ne luy adjoustoit point

de foy, il proposa de luy courir sus le premier, combien que Claudius Celsus natif d'Antioche, homme sage, & qui luy estoit fidele amy, luy desconseilla fort de ce faire, en luy remonstrant qu'il ne pensoit pas qu'il y eust une seule famille ny maison dedans Rome qui fust pour l'appeller Nymphidius Cæsar. Mais au contraire plusieurs autres se mocquoyent de Galba, mesmement un Mithridates du royaume de Pont qui le blasonnoit de ce qu'il estoit chaulve & ridé : « Car les Romains, disoit-il, le tienent main» tenant en quelque compte : mais quand ilz » l'auront une fois veu, ilz estimeront que ce » soit une perpetuelle infamie, & un sempi» ternel reproche de notre temps, qu'il y ait » esté appellé & nommé Cæsar » : si furent d'advis de mener Nymphidius environ la minuict au camp, & là le déclarer & nommer publiquement empereur.

XVI. Mais le premier coulonnel Antonius Honoratus quand vint sur le soir assembla les soudards qui estoyent soubz sa charge, & en leur presence commencea à se blasmer premierement soymesme, & eulx après de ce qu'en si peu de temps ilz s'estoyent tournez & changez tant de fois sans s'arrester par discours de raison, ny eslire ce qui estoit le meilleur, ains seulement estant poulsez par quelque mauvais

esprit qui les trainnoit d'une trahison en une autre. « Encore (dit-il) avoit nostre premier » changement quelque couleur apparente, c'est » à sçavoir, les crimes & pechez de Neron : » mais maintenant dequoy accusons nous Galba » pour avoir couverture de luy faulser la foy ? » a il tué sa mere ? a il fait mourir sa femme ? » a il villainement fait acte de bateleur ou de » farceur sur un eschaffault en plein theatre ? » & toutefois pour ces cas infames là, encore » n'eusmes nous jamais le cueur de commencer » à abandonner Neron, ains adjoustasmes foy » au dire de Nymphidius, qui nous donna à » entendre que c'estoit luy le premier qui nous » avoit abandonnez, & qu'il s'en estoit fouy en » Ægypte. Que voulons nous donques faire ? » occirons nous Galba après Neron ? voulons » nous tuer celuy qui est parent de Livia, pour » eslire empereur le filz de Nymphidia, comme » nous avons desjà fait mourir le filz d'Agrippine, ou plus tost faire payer à cestuy cy la » peine de ce qu'il a temerairement ozé faire, & » en ce faisant venger la mort de Neron, & nous » monstrer loyaux & fideles gardes à Galba » ? A ces paroles du coulonnel consentirent tous les soudards, & de ce pas allerent devers leurs autres compagnons, les admonester & prier de vouloir maintenir la foy & loyauté qu'ilz avoyent

jurée à l'empereur, de sorte qu'ilz en feirent retourner plusieurs.

XVII. Sur quoy s'estant levé un grand bruit, Nymphidius cuidant, comme aucuns disent, que ce fussent les soudards qui jà l'appellassent, ou bien voulant de bonne heure assopir ceste emeute pour contenir ceulx qui flottoyent encore en doubte, s'y en alla avec force lumieres de flambeaux & de torches, portant en sa main une harengue que Ciconius Varro luy avoit composée, & que luy avoit estudiée par cueur pour la prononcer devant les soudards : mais trouvant les portes du camp fermées, & voyant plusieurs avec leurs armes dessus les murailles, il eut peur, & en s'approchant leur demanda qu'ilz vouloyent dire, & par commandement de qui ilz avoyent ainsi leurs armes. Il luy fut respondu par tous d'une voix, qu'ilz ne recognoissoyent autre empereur que Galba, ce qu'il feit semblant d'approuver, & commanda à ceulx qui le suyvoyent d'en faire autant, & quant & quant s'approcha de plus près : quelques uns des soudards qui se trouverent près de la porte, luy ouvrirent, & le laisserent entrer dedans avec peu de gens. Mais il ne fut pas plus tost entré, que lon luy tira premierement un coup de javelot, lequel un Septimius qui marchoit devant luy receut sur son pavois, puis d'autres luy cou-

rurent sus avec leurs espées nues, & le poursuyvirent fuyant, jusques au logis d'un soudard, là où ilz le massacrerent : puis tirerent son corps en lieu public, mettant des barrieres alentour, à fin que ceulx qui en auroyent envie, le peussent voir le lendemain.

XVIII. Ayant donques Nymphidius ainsi finy ses jours, Galba qui en fut adverty, ordonna que tous ses complices & consors de sa conjuration, qui n'avoyent point esté occis sur l'heure pour l'amour de luy, fussent executez à mort : comme ilz furent : entre lesquelz fut Ciconius, celuy qui avoit composé la harengue, & Mithridates le Pontique aussi : mais combien qu'ilz l'eussent bien merité, si estima lon que ce n'estoit ny legitimement ny civilement fait, de commander que l'on feist ainsi mourir ces personnages qui estoyent de quelque qualité, sans leur faire faire premierement quelque forme de procès, pource que tout le monde s'attendoit de voir sous ce nouveau empereur une toute autre forme de gouvernement, que l'on n'avoit point encore veuë, & se trouvoit on deceu de ce que lon en esperoit au commencement : mais encore trouva lon bien plus mauvais ce qu'il commanda de mourir à un personnage de dignité consulaire, nommé Petronius [1] Tertullianus,

[1] Cornelius Tacitus l'appelle Turpilianus. *Amyot.*

pource qu'il avoit esté fidele à Neron. Car de Macer qu'il feit tuer en Afrique par Trebonianus, & de Fonteius en Allemagne par Valens, il avoit quelque occasion de les craindre, à cause qu'ilz estoyent en armes, & avoyent commandement sur des exercites : mais Tertullianus qui estoit homme vieil, nud & sans armes, certainement il le devoit ouir en ses justifications, s'il eust voulu observer de faict la moderation qu'il promettoit de garder à son advenement. Voilà ce que lon reprent en luy.

XIX. Au demourant quand il fut près de Rome, environ de lieuë & demie, il se trouva enveloppé d'un tumulte de mariniers & de forsaires, qui avoyent occupé le chemin, & le teindrent environnez de tous costez : c'estoyent ceulx que Neron avoit amassez en une legion, & les ayant tirez de la rame, en avoit fait des soudards : si estoyent là venus pour luy requerir qu'il leur confermast leur estat de gens de guerre, & le pressoient si importunément, qu'ilz ne permettoyent pas que ceulx qui venoyent au devant du nouveau empereur, le peussent voir ny parler à luy : ains tumultuoyent & menoyent un grand bruit, demandans des enseignes à leur legion, & un lieu de garnison pour y resider. Galba les remeit à une autre fois, en leur disant qu'ilz luy feissent une autre fois entendre ce qu'ilz

demandoyent. Eulx disoyent que ceste remise estoit une sorte de refus, & s'en mutinoyent en le poursuyvant avec grand cris, jusques à tant qu'il y en eut aucuns qui eurent bien la hardiesse de desguainner leurs espées : & adonc Galba commanda aux gens de cheval qu'il avoit à sa suite, qu'ilz chargeassent dessus. Il n'y en eut pas un qui feist teste, ains furent les uns foulez aux pieds des chevaux sur le lieu mesme, les autres tuez en s'en fuyant [1]. Ce qui fust un mauvais & sinistre presage pour luy, d'entrer en la ville de Rome avec une telle effusion de sang humain, & par dessus les corps de tant de pauvres gens morts : mais au lieu que quelques uns auparavant le mesprisoyent, comme trop vieil & trop caduc, il n'y eut celuy à l'heure qui ne le redoubtast & ne tremblast devant luy,

XX. Davantage voulant montrer une grande mutation, quant aux largesses desmesurées & despenses superflues de Neron, il semble qu'il se forvoya du devoir : car comme un Canus excellent joueur de flustes, eust joué durant son soupper, pource que c'estoit une musique fort plaisante à ouyr, il la loua & prisa beaucoup, puis

[1] Non pas tous à beaucoup près. Car après les avoir ainsi dissipés, Galba les fit décimer ; & la légion, qui étoit plus nombreuse que les autres, demeura encore assez complette, comme on voit dans Suétone & dans Tacite.

commanda que lon luy apportast sa bougette, en laquelle il prit quelques escus, & les luy donna de sa main, disant que ce n'estoit point de l'argent public, ains du sien propre : & au surplus commanda que lon repetast severement les dons que Neron avoit faits aux joueurs de comédies, musiciens, luicteurs & toute autre telle maniere de gens faisans profession des exercices de la personne, en leur laissant la dixieme partie seulement: dont il retira bien peu de chose, pource que la plus part de ceulx qui en avoyent eu, l'avoyent jà tous despendu, comme ilz sont communement gens desordonnez en leur vivre, & qui vivent ordinairement au jour la journée : & falloit aller rechercher ceulx qui avoyent pris ou acheptè quelque chose d'eulx, & le leur faire rendre : à quoy il ne se trouvoit point de fin, tant cela alloit loing de l'un à l'autre, & s'estendoit à grand nombre de personnes.

XXI. De tout cela la honte & le deshonneur tumboyent sur luy : mais l'envie & la haine sur Junius, comme celuy qui rendoit le prince chiche & mechanique envers tous les autres, pendant que luy en usant desordonneement, prenoit à toutes mains & vendoit toutes choses : car le poëte Hesiodus dit qu'il fault

> Boire son saoul quand le tonneau est plein,
> Et tout autant quand il vient au declin.

Mais Junius voyant Galba ainsi vieil & caduc, se vouloit gorger & remplir de la fortune, ce pendant qu'il la tenoit, pensant bien qu'elle luy commenceoit & finissoit tout ensemble : & ce pendant il faisoit un grand tort au pauvre viellard, administrant mal soubz son authorité ès principaux affaires, & blasmant, ou du tout empeschant ceulx que le prince de luy-mesme avoit bonne envie de faire justement, comme de punir les ministres de Neron : car il en feit mourir aucuns, entre lesquelz furent un Elius, un Polyclitus, Petinus & Patrobius : dont le peuple fut fort aise, & crioit ainsi comme on les menoit au supplice atravers la place, que c'estoit une belle & saincte procession, & demandoit aux dieux & aux hommes, celuy qui avoit esté le maistre & le conducteur de toute la tyrannie de Neron, Tigellinus : mais le vaillant homme avoit gaigné le devant, en preoccupant Junius avec de grandes arres, & puis en faisant mourir le pauvre Tertullianus [1], pour autant seulement qu'il n'avoit point abandonné ny haï Neron, estant tel comme il estoit, sans que toutefois il fust aucunement coulpable ny participant des crimes & des maulx qu'il avoit commis en sa vie : là où celuy qui avoit rendu Neron digne de mort, & qui depuis l'avoit encore aban-

[1] Voyez la note sur le ch. XVIII.

donné, demoura sans qu'on luy feist ne qu'on luy demandast rien, servant de bel enseignement aux autres, qu'il n'y avoit chose que lon ne peust esperer & obtenir de Junius, pourveu qu'on luy donnast : car jamais le peuple Romain ne desira tant chose, que de voir conduire ce Tigellinus au supplice, & ne cessoit jamais aux assemblées du theatre ou des lices de le demander, jusques à ce que l'empereur les en reprit par une affiche publique : en laquelle estoit narré, que Tigellinus ne vivroit plus gueres, à cause qu'il estoit malade de phtise, qui l'alloit tous les jours consumant petit à petit : & requeroit Galba au peuple, qu'il ne voulust point aigrir sa principaulté, ny la rendre tyrannique & cruelle. Dequoy le peuple fut marry, mais eulx ne s'en feirent que rire : & sacrifia Tigellinus aux dieux pour leur rendre graces de son salut, & feit preparer un sumptueux festin, là où Junius se levant d'auprès de l'empereur après soupper, s'en alla jouer chez Tigellinus, menant sa fille qui estoit veufve quant & soy, à laquelle Tigellinus beut, luy offrant un don de vingt & cinq mille escus [1], & commanda à la principale de ses concubines d'oster de son col, pour le luy donner, un carquan qu'elle portoit, du

[1] Grec : 250,000 drachmes, 194,531 livres 5 sols de notre monnoie.

prix & de valeur de quinze mille escus [1].

XXII. Depuis lequel acte les choses mesmes qui se faisoyent droittement & avec raison, estoyent calumniées & prises en mauvaise part : comme ce qui fut ottroyé aux Gaulois, pource qu'ils s'estoyent soublevez avec Vindex : car lon estima que ce n'estoit pas tant de la bonté & liberalité de l'empereur, qu'ilz avoyent esté affranchiz & exemptez des subsides & tributs qu'ilz souloyent payer, & qu'ilz avoyent obtenu droit de bourgeoisie Romaine, comme qu'ilz l'avoyent achepté de Junius. Pour ces causes & raisons le peuple haïssoit l'empire de Galba : mais les soudards pour le present, qui leur avoit esté promis du commencement, s'entretenoyent en quelque esperance, pensans qu'encore qu'ilz n'eussent autant comme il leur avoit esté promis, aumoins en auroyent ilz autant que Neron leur en avoit baillé. Mais Galba entendant qu'ilz se plaignoyent de luy, dit adonc une parole digne d'un grand prince & magnanime, « Qu'il avoit ac-» coustumé de choisir les soudards, non pas de les » achepter ». Ceste parole leur estant rapportée, engendra en leurs cueurs une aspre & cruelle haine alencontre de luy, pourautant qu'ilz estimerent que c'estoit les priver, non seulement,

[1] Grec : cent cinquante mille drachmes, 116,718 livres 15 sols de notre monnoie.

mais aussi enseigner & instruire les empereurs qui viendroyent après luy, de ce qu'ilz avoyent à faire en leur endroit.

XXIII. Toutefois le mutinement des soudards prætoriens qui estoyent à Rome, estoit encore fort couvert & caché pour quelque reverence qu'ilz portoyent à la presence de Galba, lequel retenoit ceulx qui avoyent bien bonne envie de se mutiner, pource qu'ilz ne voyoyent encore commencement aucun de mutation. Cela cachoit aucunement & les gardoit de monstrer en evidence leur mauvaise voulunté. Mais ceulx qui paravant avoyent esté soubz la charge de Verginius, & qui estoyent lors soubz Flaccus en Allemagne, se reputans dignes de grandes recompenses pour la bataille qu'ilz avoyent gaignée contre Vindex, & n'en ayans du tout rien, ne se vouloyent contenter pour chose que leur dissent leurs capitaines, & ne faisoyent point de compte de Flaccus mesme, à cause qu'il ne se pouvoit aider de sa personne, tant il estoit tourmenté de la goutte : joint aussi qu'il n'avoit experience quelconque des affaires de la guerre ny d'estat. Et comme un jour il se feist quelques jeux, à l'entrée desquelz les coulonnelz & capitaines, selon la coustume Romaine, faisoyent des vœux & prieres aux dieux pour la santé & prosperité de l'empereur Galba, il y en eut

plusieurs qui feirent bruit du commencement: puis comme les capitaines continuassent leurs prieres, à la fin les soudards respondirent, S'il en est digne. Les legions semblablement qui estoyent soubz la charge de Tigellinus, faisoyent souvent de telles insolences, dequoy les procureurs & entremetteurs des affaires de Galba, l'advertissoyent par lettres. Et luy craignant & pensant que lon le mesprisast, non seulement pour sa vieillesse, mais aussi pource qu'il n'avoit point d'enfans, il se delibera d'adopter pour son filz quelque jeune homme des plus nobles maisons de la ville, & le declarer son successeur à l'empire.

XXIV. Or y avoit il Marcus Otho, qui estoit bien de noble race, mais qui tousjours avoit esté fort subjet à son plaisir, & perdu en voluptez dès son enfance, autant ou plus que nul autre des Romains. Et comme Homere appelle souvent Paris le mary de la belle Helene, en le nommant par le nom de sa femme, pource qu'il n'avoit autre qualité recommandable en luy : aussi vint Otho à avoir bruit & à estre cogneu dedans Rome pour le mariage de Poppæa, de laquelle Neron devint amoureux, lors qu'elle estoit encore mariée à Crispinus [1] : mais portant encore quelque hon-

[1] Tacite dit qu'Othon la séduisit & l'épousa ; & qu'ensuite en louant imprudemment sa beauté à Néron, il fit naître la passion du tyran, qui ne la connoissoit point encore.

neur à sa femme, & craignant sa mere, il attiltra Othon pour la soliciter & corrompre. Car Neron aimoit Othon, & prenoit plaisir à sa compagnie, pource qu'il estoit ainsi dissolu : estant bien aise d'ouir que quelquefois il se mocquoit de luy, en l'appellant chiche & mechanique. Auquel propos on compte que Neron s'estant un jour oingt d'une huile & composition de perfum fort precieuse, il en aspergea un petit en passant Othon : lequel luy feit le lendemain un festin en son logis, où soudainement sortirent force tuyaux d'or & d'argent de tous costez de la sale, qui jetterent de ceste huile perfumée, comme si c'eust esté de l'eau toute simple, & en baignerent toute la sale. Ayant doncques le premier desbauché Poppæa, & l'ayant corrompue soubz l'esperance de l'amour de Neron, il luy persuada de faire divorce avec son mary. Ce qu'elle feit, & luy la receut puis après en sa maison comme sa femme legitime, ne se contentant pas tant d'y avoir part, comme estant marry & despit de la communiquer à un autre. Et de ceste jalouzie Poppæa mesme n'estoit point marrie, à ce que lon dit : car elle ferma quelquefois la porte à Neron, encore que Othon ne fust pas à la maison, soit ou pource qu'elle le voulust tousjours tenir en appetit, & ne le laisser pas prendre son plaisir à cueur saoul : ou comme aucuns esti-

ment,

ment, pource qu'elle ne voulust point de Cæsar pour mary, & qu'elle ne le refusast point pour amy, à cause qu'elle estoit luxurieuse. Tant y a que Othon fut en danger de sa vie pour ce mariage de Poppæa : & estoit chose estrange que Neron ayant fait mourir sa femme & sa sœur pour les nopces de Poppæa, pardonna neantmoins à Othon. Mais ce fut à cause qu'il avoit Seneque pour amy, à la persuasion & par l'admonestement duquel, il fut envoyé tout au bout de l'Hespagne, le long de la mer Oceane, au gouvernement des Lusitaniens : où il se deporta si sagement, qu'il ne fut ny chargeant ny desplaisant aux naturelz habitans du païs : entendant très bien que ceste commission honorable luy avoit esté baillée, pour addoulcir ou couvrir seulement son exil.

XXV. Depuis quand Galba se rebella, luy fut le premier de tous les gouverneurs des provinces, qui se joignit à luy : & faisant porter tout ce qu'il avoit de vaisselle d'or & d'argent au maistre de la monnoye, la bailla pour la fondre, & en battre de la monnoye : & luy donna de ses officiers ceulx qu'il sentoit les plus addroicts, & les mieulx propres pour servir un prince : se monstrant au demourant fidele, & aussi bien entendu aux affaires d'estat quand on l'eut essayé, comme nul autre qui fust en la suite de l'empereur. Tellement que par tout le chemin il alla

plusieurs journées dedans un mesme coche avec Galba, là où il chercha fort de s'insinuer bien avant en la bonne grace de Junius par presens qu'il luy faisoit, & par propos aggreables, dont il l'entretenoit : mais principalement par ce qu'il luy cedoit voluntairement le premier lieu, au moyen dequoy il avoit asseureement le second lieu de credit après luy : & le surmontoit en ce qu'il faisoit tout ce, dont on le requeroit, gratuitement & sans rien prendre, & donnoit facile accès & gracieuse audience à tous ceulx qui vouloyent parler à luy : mesmement aux gens de guerre, ausquelz il aida beaucoup, & en feit avancer plusieurs aux charges honorables, partie les demandant luymesme sans moyen à l'empereur, & partie les impetrant de Junius, & des deux affranchiz de Galba, Icellus & Asiaticus : car c'estoyent les trois personnes, qui avoyent le plus de credit en la cour alentour de leur maistre : & toutes les fois qu'il donnoit à soupper à l'empereur en son logis, il corrumpoit tousjours la bende des gardes qui faisoyent le guet, faisant distribuer à chasque soudard un escu : ce qu'il sembloit qu'il feist pour plus honorer l'empereur, mais c'estoit pour luy donner une trousse, qu'il alloit ainsi gaignant les gens de guerre & les gardes qui faisoyent le guet.

XXVI. Comme donques Galba consultast

qui il esliroit pour son successeur, Junius luy meit en avant Othon : ce qu'il ne faisoit pas pour neant, ny sans loyer, ains soubz promesse que Othon espouseroit sa fille, pourveu que Galba l'adoptast pour son filz, & le declarast son successeur à l'empire. Mais Galba avoit tousjours evidemment monstré qu'il vouloit preferer le public au privé, & cherchoit d'adopter, non celuy qui luy seroit plus aggreable, ains celuy qui seroit plus utile à l'empire Romain. Et m'est bien advis qu'il n'eust pas voulu instituer Othon heritier de son patrimoine seulement, sachant qu'il estoit homme desordonné, dissolu & desbordé en despense, & abysmé de debtes, comme celuy qui devoit cinq cents mille escus. Parquoy ayant ouy le conseil de Junius sur ceste matiere doucement sans rien respondre, il en remeit la resolution à une autre fois, & le feit seulement pour lors consul, & Junius quant & luy : dont on pensa que incontinent au commencement de l'année, il le declareroit son successeur à l'empire. Ce que les gens de guerre desiroyent plus que nul autre : mais ainsi qu'il estoit encore après à consulter & arrester quelle resolution il prendroit sur ce faict, la rebellion des legions de la Germanie, qui se soubleverent & se declarerent tout à un coup, le surprit. Car tous les gens de guerre universellement le haïssoyent, à cause qu'il ne leur

payoit point le don qui leur avoit esté promis. Mais ceulx là particulierement alleguoyent pour cause simulée de leur malveuillance, qu'il avoit rejetté sans honneur Verginius Rufus : & que les Gaulois qui avoyent combatu contre eulx, estoyent remunerez de beaux & grands privileges, & ceulx qui n'avoyent point adheré à Vindex, avoyent esté puniz & chastiez, de sorte qu'il sçavoit gré seulement à Vindex, attendu qu'il l'honoroit & recompensoit, tout mort qu'il estoit, avec publique oblation & sacrifices funebres, comme si par luy seul il eust esté declaré empereur.

XXVII. Ja se tenoyent tout publiquement ces propos parmy le camp quand le premier jour de l'an escheut, que les Romains appellent les Calendes de Janvier, auquel comme Flaccus eust fait assembler les soudards pour leur faire prester le serment de fidelité à l'empereur selon la coustume, ilz abbatirent & jetterent par terre les images de Galba, & jurerent au nom du peuple & du senat Romain seulement. Ce que voyans les capitaines redoubterent autant le danger d'estre sans chef, que le peril de la rebellion. Si y eut quelqu'un d'entre eulx qui se prit à dire, « Que » faisons nous, compagnons? nous n'elisons point » d'autre empereur, & si ne voulons point de » celuy qui l'est maintenant : monstrans par là » que nous ne refusons ny ne fuyons pas Galba

» seulement, mais tout autre chef & empereur
» qui nous puisse commander. Et quant à Flaccus
» Ordeonius, qui n'est qu'une umbre & une
» image de Galba, je suis bien d'advis que nous
» le laissions là pour tel comme il est : mais
» Vitellius gouverneur de la basse Germanie,
» n'est loing de nous que d'une journée seule-
» ment, filz d'un pere qui a esté censeur à Rome,
» & par trois fois consul, & qui a esté pair &
» compagnon, par maniere de dire, de Clodius
» Cæsar en l'administration de l'empire, la pau-
» vreté duquel, s'il y a aucun qui la luy reproche,
» est une certaine preuve de sa bonté & magna-
» nimité. Eslisons le doncques, & monstrons à
» tout le monde que nous sçavons mieulx eslire
» & choisir un empereur, que les Hespagnolz,
» ny les Lusitaniens ». Aucuns des soudards assistans approuverent ces paroles, les autres non : & y eut un port'enseigne qui se desrobbant secrettement du camp en alla porter la nouvelle à Vitellius, lequel avoit ce jour là à soupper grande compagnie en son logis : & estant ce propos incontinent couru par tout son camp, Fabius Valens Coulonnel d'une legion s'en vint le lendemain avec grosse trouppe de gens de cheval le premier, & nomma Vitellius empereur, qui paravant sembloit en faire refus & le rejetter, comme redoubtant la charge de l'empire trop

grande & trop pesante pour luy : mais lors estant plein de viande & de vin de son disner, il sortit en public, & receut le nom de Germanicus qu'on luy bailla, ne voulant point encore accepter celuy de Cæsar : & tout incontinent après ceulx de Flaccus laissans le beau serment populaire qu'ilz avoyent presté au nom du senat, jurerent d'obeïr fidelement à ce qu'il plairoit à l'empereur Vitellius leur commander. Voilà comment Vitellius fut esleu empereur en Allemagne.

XXVIII. Galba entendant ce nouveau mouvement pensa qu'il n'estoit plus temps de differer l'adoption qu'il avoit propensée : & cognoissant que ceulx à qui il donnoit credit autour de luy, estoyent partis, les uns faisans pour Dolobella, & la plus part pour Othon, il n'en approuva ne l'un ne l'autre, & soudainement sans en avoir predit un seul mot à personne, il envoya querir Piso qui estoit petit [1] filz de Crassus & de Piso, que Neron avoit fait mourir, jeune homme bien conditionné, & qui monstroit à une gravité moderée qu'il avoit de nature, qu'il estoit né à toute vertu. Galba descendit incontinent du palais, & s'en alla droit au camp pour le declarer Cæsar & son successeur à l'empire : mais au sortir du palais, il y eut de grands signes & prodiges celestes qui l'accompagnerent : & encore quand

[1] Lisez d'après Tacite, fils de Crassus & de Scribonia.

il fut dedans le camp & qu'il commencea à dire par cueur partie de sa harengue, & partie à la lire, il tonna & esclaira tant comme il parla, & tumba une si grosse pluye, & un brouillas si espez dedans le camp, & sur toute la ville, qu'il estoit facile à voir que les dieux n'avoyent point pour aggreable ceste adoption, & qu'il n'en adviendroit ja bien. Les soudards mesmes par leur triste chere monstroyent bien leur mescontentement & leur mauvaise vouluntè, mesmement que lors on ne leur feit mention quelconque de largesse, & s'esmerveillerent fort les assistans à ce que lon pouvoit conjecturer au visage & par la voix & parole de Piso, qu'il ne s'esmouvoit aucunement d'une si grande grace, combien que ne ce fust point à faulte de sentiment pour la cognoistre.

XXIX. Comme aussi de l'autre costé on remarqua aisément en la face d'Othon plusieurs signes qui tesmoignoyent qu'il estoit amerement espris de despit & de courroux, de se voir ainsi decheu de ceste esperance : car estant celuy duquel on avoit premierement parlé comme du plus digne, & en estant approché si près, se voir après frustré, il jugea que c'estoit bien signe que Galba avoit mauvaise opinion de luy, & qu'il luy vouloit mal en son cueur, tellement que depuis il fut tousjours en crainte & en doubte de sa personne : car redoubtant Piso, haïssant

Galba, & eſtant courroucé à Junius, il s'en alla plein de diverſes paſſions en ſon entendement, pource que les devins, aſtrologiens & Chaldeïens qu'il avoit tousjours autour de luy, l'admoneſtoyent de ne quitter point totalement l'eſperance, & de n'avoir point le cueur failly, meſmement un nommé Ptolomæus, auquel il avoit grande fiance, pource qu'il luy avoit par pluſieurs fois predit & aſſeuré que Neron ne le feroit point mourir, & au contraire qu'il mourroit le premier, & que luy le ſurvivroit & ſeroit empereur de Rome : car luy ayant desja fait cognoiſtre le commencement veritable, il luy maintenoit qu'il ne ſe devoit point deffier du demourant : mais plus encore l'aguillonnoyent ceux qui le plaignoyent ſecrettement, & qui ſouſpiroyent de le voir ſi ingratement traitter par Galba, meſmement pluſieurs de ceulx qui avoyent autrefois tenu lieux honorables auprès de Tigellinus & de Nymphidius, leſquelz eſtans lors reculez & ravallez, ſe retiroyent tous devers luy, & l'irritoyent : comme entre autres, Veturius & Barbius, dont l'un avoit eſté Optio, & l'autre Teſſerarius : car ainſi appellent les Romains ceulx qui ſervent de rapporteurs, d'eſpies & d'entremetteurs aux capitaines : leſquelz avec un ſien ſerf affranchy que lon appelloit Onomaſtus, allerent au camp, où ilz corrompirent aucuns

des soudards par argent comptant, & d'autres par promesses, avec ce qu'ilz avoyent desja la voulunté mauvaise, & ne demandoyent que quelque occasion pour la declarer : car autrement si les soudards eussent tous eu la voulunté saine, ce n'estoit pas œuvre qui se peust conduire à chef en quatre jours, qu'il y eut d'intervalle entre l'adoption & l'occision, que faire ainsi tourner & rebeller tout un camp : car ilz furent tuez le quinzieme jour de Janvier, auquel jour Galba sacrifia dès le matin dedans le palais en presence de ses amis : & le devin qui se nommoit Ombricius, si tost qu'il eut les entrailles de l'hostie immolée entre ses mains, & qu'il les eut regardées, il dit, non en paroles couvertes ny ambiguës, ains tout ouvertement qu'il voyoit des signes de grand tumulte, & qu'il y avoit peril de trahison, qui pendoit sur la teste de l'empereur mesme, de maniere qu'il sembloit proprement que les dieux luy baillassent Othon pris par la main : car il estoit lors derriere Galba & escoutoit tout ce que le devin disoit, & ce qu'il monstroit.

XXX. Mais ainsi qu'il estoit en ceste agonie d'entendement, changeant de toutes couleurs au visage pour la frayeur qu'il avoit, Onomastus son affranchy luy vint dire que les maistres charpentiers & maçons estoyent venuz, &

qu'ilz l'attendoient : car c'estoit le signe qu'ilz avoyent pris ensemble, auquel Othon devoit aller au devant des soudards. Si dit adonc Othon, que ayant achepté une maison vieille, il vouloit aller monstrer aux maistres ouvriers, ce dont il se deffioit : & ainsi se partit de la compagnie, & descendit du palais par le quartier, que lon appelle le logis de Tiberius, sur la place alendroit où est la coulomne dorée, à laquelle se rendent & aboutissent tous les grands chemins de l'Italie. Là le rencontrerent ceulx qui les premiers l'appellerent empereur, qui n'estoyent pas en tout plus de vingt & trois : à l'occasion dequoy, encore qu'il ne fust point inconstant, comme il sembloit pour estre si delicat de sa personne, & si mol & effeminé de courage, ains plus tost resolu & immuable ès dangers, si se voulut il lors, tant il eut de frayeur, deporter de son entreprise : mais les soudards ne luy permirent pas, ains environnans sa littiere à bras avec les espées nues, commanderent à ses porteurs qu'ilz le portassent : & luy disant & repetant souvent, Je suis mort, alloit hastant ses porteurs : car quelques uns l'ouirent ainsi comme il passoit, s'esbahissans plus tost que se troublans, de voir autour de luy si peu de gens qui eussent ozé entreprendre une chose si hardie. Ainsi qu'on l'em-

portoit à travers la place, il en rencontra autant d'autres qui venoyent au devant de luy, & puis encore d'autres trois à trois & quatre à quatre, qui tous se joignirent à sa trouppe, crians, Cæsar, Cæsar, & ayans leurs espées traittes aux poings. Or celuy des coulonnelz à qui il touchoit ce jour là de garder le camp, Martialis, ne sçavoit rien de la conspiration: mais se trouvant estonné & effroyé au desprouveu, il les laissa entrer. Quand il fut dedans il ne trouva personne qui luy feist resistence, pource que ceulx qui ne sçavoyent que c'estoit, se trouvant enveloppez de ceulx qui le sçavoyent, & qui par complot fait de longue main s'entr'entendoyent, se trouvans escartez çà & là un à un & deux à deux, suyvirent les autres par crainte du commencement, & après de bonne voulunté.

XXXI. Cela fut aussi tost rapporté à Galba au palais, estant encore le devin après ses sacrifices, de sorte que ceulx mesmes qui n'adjoustoyent point de foy à telles divinations, & n'en vouloyent rien croire, s'esmerveillerent lors grandement de ceste divine signifiance. Si accourut incontinent de la place au palais grande foule de peuple: parquoy Junius & Lacon & quelques uns de ses affranchiz se teindrent auprès de sa personne, ayans les espées toutes nues, & Piso sortit dehors pour parler aux gardes

du corps : & pource que la legion Esclavonne logeoit hors du camp dedans le portique qui s'appelle de Vipsanus, on y envoya vistement Marius Celsus, un homme de bien, pour la gaigner. Ce pendant Galba estoit en doubte s'il devoit sortir du palais, ou non : car Junius ne vouloit point qu'il sortist : mais Celsus & Lacon l'admonestoyent fort de ce faire, jusques à dire de grosses paroles à Junius qui l'en divertissoit. Sur ces entrefaittes il courut un bruit que Othon avoit esté tué dedans le camp : & tantost après survint Julius Atricius l'un des meilleurs & plus renommez soudards qui fussent entre tous les gardes, monstrant son espée toute nue, & criant qu'il avoit tué l'ennemy de Cæsar : il poulsa tant atravers la presse, qu'il approcha de Galba, & luy monstra son espée toute ensanglantée. Galba le regardant entre deux yeux luy demanda qui luy avoit ordonné de ce faire : le soudard luy respondit que c'estoit la foy & le serment de fidelité qu'il luy avoit juré : à quoy toute la tourbe du peuple assistant luy cria qu'il avoit fort bien fait, & en batit des mains en signe de resjouissance.

XXXII. Adonc Galba se mettant en sa littiere se feit porter hors du palais pour aller sacrifier à Jupiter, & aussi se monstrer en public : mais il ne fut pas plus tost descendu en la place,

qu'un vent tout contraire, en maniere de parler, luy donna aux oreilles, que Othon estoit seigneur & maistre du camp & de toute l'armée. Adonc, comme il advient en une si grosse foule de peuple, les uns luy crierent qu'il s'en retournast arriere, les autres qu'il passast oultre, & qu'il tirast avant, les uns qu'il ne se doubtast de rien, les autres qu'il se teinst sur ses gardes. Estant sa littiere en ce trouble, ne plus ne moins qu'en une tourmente de mer, poulsée tantost çà, tantost là, & bien souvent près d'estre renversée, lon apperceut premierement des gens de cheval, puis d'autres à pied armez, venans du costé du palais de Paulus, crians tous ensemble à haulte voix, Dehors, dehors, homme privé. Si se prit incontinent tout le peuple à courir, non point d'une fuitte esgarée, ains ès portiques & lieux plus eminents de toute la place, comme si c'eust esté pour voir jouer quelque esbatement. Et lors un nommé Attilius[1] Sarcello renversa par terre l'une des statues de Galba, qui fut comme un commencement de guerre declarée : les autres tout alentour tirerent force coups de javelots contre sa littiere : mais quand ilz veirent qu'ilz ne le pouvoyent assener, alors ilz s'en approcherent les espées traittes aux poings, sans que per-

[1] Tacitus l'appelle Vergilio. *Amyot.*

ſonne de ſes gens demouraſt auprès de luy, ny ſe meiſt en quelque devoir de le defendre, excepté un que le ſoleil veit ce jour là ſeul, entre tant de milliers d'hommes, digne de l'empire Romain : ce fut un Centenier nommé [1] Sempronius, qui n'ayant receu particulierement aucun bienfait de Galba, ains ſeulement pour le devoir & le ſerment de fidelité, ſe meit au devant de ſa littiere, & haulſant une branche de vigne qu'il tenoit en ſa main, dont les capitaines Romains ont accouſtumé de batre & fouetter les ſoudards quand ilz l'ont merité, ſe prit à crier après ceulx qui luy couroyent ſus, en les priant de ne faire point d'oultrage à leur empereur : mais à la fin quand il veit qu'ilz ne deſiſtoyent point, & que c'eſtoit à bon eſciant, il deſguaina ſon eſpée, dont il ſouſteint les coups, juſques à ce qu'on luy eut à luy meſme couppé les jarrets : car alors il tumba par terre : & adonc la littiere de Galba eſtant renverſée alendroit de la place, qui s'appelle le Lac Curtien, Galba demoura giſant tout de ſon long emmy la place, couvert d'une cuirace. Les ſoudards conjurez ſe jetterent ſur luy, qui luy donnerent pluſieurs coups, & luy leur tendant la gorge leur dit : « Frappez, s'il eſt ainſi expedient pour le bien » du peuple Romain ». Il receut pluſieurs coups

[1] Cornelius Tacitus l'appelle Denſus. *Amyot.*

aux bras & aux cuisses, à ce qu'on dit, mais le soudard qui le tua fut un nommé Camurius de la quinzieme legion : les autres mettent que ce fut un Terentius, les autres Arcedius : les autres nomment un Fabius Fabulus, qui luy ayant couppé la teste l'enveloppa dedans un pan de sa robbe, pource qu'il ne la pouvoit autrement empoigner, à cause qu'elle estoit toute chaulve : mais ses compagnons ne vouloyent point qu'il la cachast, ains plus tost qu'il monstrast en evidence le beau chef-d'œuvre qu'il avoit fait : parquoy il la ficha au bout d'une lance, & alla secouant & branlant la face de ce pauvre vieillard, prince sage & moderé, souverain pontife & consul, courant çà & là, comme font les femmes esprises de la fureur de Bacchus ès festes des Bacchanales, & croulant sa lance toute teinte du sang qui couloit au long.

XXXIII. Quant ceste teste fut presentée à Othon, l'on dit qu'il s'escria tout hault : « Ce » n'est rien de ceste cy, compagnons, si vous » ne me monstrez aussi celle de Piso ». Laquelle luy fut un peu après apportée aussi : car le jeune homme ayant esté blecé, s'en fuyoit, & fut poursuyvy par un nommé [1] Marcus, qui le tua auprès du temple de Vesta : aussi fut tué Junius, qui confessa tout hault qu'il estoit participant de

[1] Autres lisent Murcus. *Amyot*.

la conjuration alencontre de Galba, car il crioit à ceulx qui le tuoyent, que Othon n'entendoit pas qu'on le feist mourir. Ce neantmoins les soudards luy coupperent la teste à luy & à Lacon, & les porterent toutes deux à Othon, pour en avoir des presens : mais comme dit le poëte Archilochus,

> De sept tuez sur la terre gissans,
> Mille en y a les tueurs s'en disans.

Aussi lors plusieurs qui ne s'estoyent aucunement empeschez de ce meurtre, souillerent leurs mains & leurs espées de sang, & les monstrerent toutes sanglantes pour en avoir des presens, lesquelz Vitellius [1] feit depuis rechercher & mourir : aussi vint au camp Marius Celsus que plusieurs accusoyent d'avoir suadé aux soudards qu'ilz portassent secours à Galba, & crioit la commune que lon le feist mourir : ce que toutefois Othon ne vouloit point faire : toutefois craignant de contredire à la voulunté des soudards, il leur dit qu'il ne le falloit pas occire si chaudement, pource qu'il y avoit des choses qu'il falloit premierement enquerir & sçavoir de luy : si commanda que lon le liast, & le bailla en garde à ceulx dont il se fioit le plus. Cela fait, le

[1] Celui qu'on a vu un peu plus haut proclamé par l'armée de Germanie, & qui regna après Othon pendant huit mois.

senat

senat fut incontinent convoqué, là où comme si les hommes fussent soudainement devenuz tous autres qu'ilz n'estoyent, ou qu'il y eust de nouveaux dieux, ilz jurerent fidelité au nom d'Othon, que luy mesme qui l'avoit jurée à Galba, ne luy avoit pas observée, & luy donnerent les noms d'Auguste & de Cæsar, estans encore les troncs des corps sans testes tous estendus sur la place, vestus de leurs robbes consulaires. Quant à leurs testes, les soudards après qu'ilz n'en sceurent plus que faire, vendirent celle de Junius à sa fille deux cents cinquante escus : & quant à celle de Piso, sa femme l'impetra par prieres d'un nommé [1] Veranius : mais celle de Galba ilz la baillerent aux serviteurs de Patrobius & de Vitellius [2], lesquelz après luy avoir fait toutes les sortes d'oultrages & de villainies dont ilz se peurent adviser, la jetterent à la fin au lieu où l'on jette les corps de ceulx que les Cæsars font mourir : le lieu s'appelle Sestertium. Quant à son corps, Helvidius Priscus par permission d'Othon l'emporta, & la nuict Argius un sien affranchy l'ensepultura.

XXXIV. Voilà l'histoire de Galba, personnage qui en noblesse & en richesse ne cedoit

[1] Lisez sa femme Verania.

[2] Tacite & Suétone ne parlent que de Patrobius.

à gueres de Romains, mais en tous deux ensemble estoit le premier de son temps, ayant vescu durans les regnes de cinq empereurs tousjours en honneur & en bonne reputation : de maniere qu'il desfeit Neron par son bon nom & la bonne estime que lon avoit de luy, non par sa puissance ny par sa force. Car de ceulx qui attenterent lors de se faire empereurs, les uns ne trouverent personne qui les en reputast dignes, les autres s'ingererent & s'en reputerent dignes eulx mesmes : mais Galba y fut appellé, & obeït à ceulx qui l'appellerent, prestant son nom à la hardiesse de Vindex, en quoy faisant il fut cause que son mouvement, qui paravant se nommoit attentat de nouvelleté & rebellion, fut nommé guerre civile, depuis que sa faction eut pour chef un personnage que lon reputoit digne de l'empire, pourtant ne feit il pas tant son compte de prendre les affaires pour soy, comme de se donner soy mesme aux affaires: mais il faillit en ce qu'il voulut commander aux soudards que Tigellinus & Nymphidius avoyent gastez par leurs flatteries, ne plus ne moins que faisoyent ancienement Scipion, Fabricius & Camillus aux gens de guerre Romains de leur temps. Et estant jà usé de vieillesse il se monstra bon empereur & de l'anciene mine en ces deportemens envers les soudards & gens de guerre

ſeulement : mais au demourant ſe laiſſant aller aux cupiditez de Junius & de Lacon & de ſes ſerfs affranchiz, il ne laiſſa perſonne qui regrettaſt le gouvernement de ſon empire, mais bien pluſieurs qui eurent pitié & compaſſion de ſa mort.

SOMMAIRE

DE LA VIE D'OTHON.

Othon entre en fonctions de l'empire. II. *Il fait mourir Tigellinus.* III. *Il consent, pour plaire au peuple, à porter le nom de Néron.* IV. *Emeute de la dix-septieme cohorte.* V. *Othon l'appaise.* VI. *Il écrit à Vitellius. Réponse de celui-ci.* VII. *Divers présages.* VIII. *Il marche au devant des capitaines de Vitellius.* IX. *Insolence des troupes de Vitellius.* X. *Avantage remporté par les troupes d'Othon sur celles de Vitellius.* XI. *Nouvel avantage des troupes d'Othon.* XII. *Othon tient conseil de guerre. Tous ses officiers sont d'avis de ne point hazarder le combat.* XIII. *Othon se décide à combattre.* XIV. *Escarmouches entre quelques partis des deux armées.* XV. *Othon envoie à ses généraux ordre de donner bataille.* XVI. *Causes de la défaite de l'armée d'Othon.* XVII. *Elle est battue.* XVIII. *Elle envoie des députés aux vainqueurs.* XIX. *Et prête serment de fidélité au nom de Vitellius.* XX. *Horrible carnage qui fut fait dans ce combat.* XXI. *Zèle & affection que montrent à Othon les troupes qu'il avoit avec lui.* XXII. *Discours que leur tient Othon.* XXXIII. *Il renvoie ses*

amis & les sénateurs qui étoient auprès de lui. XXIV. *Il se tue.* XXV. *Ses troupes, après lui avoir rendu les honneurs funebres, se soumettent à Vitellius.*

Depuis l'an 785 jusqu'à l'an 822 de Rome, de l'Ere chrétienne 69.

OTHON.

Le lendemain [1] le nouvel empereur au poinct du jour alla au Capitole, où il sacrifia, & là se feit amener Marius Celsus, qu'il salua, & parla humainement à luy, l'admonestant d'oublier plus tost la cause de son emprisonnement, que de se souvenir de sa delivrance. Celsus luy feit une response magnanime & prudente, que le crime dont on l'avoit voulu charger envers luy, faisoit foy de ses meurs, se monstrant fidele envers Galba, auquel il n'estoit de nulle grace obligé. Les propos de l'un & de l'autre pleurent grandement aux assistens. Les gens de guerre mesmes les trouverent bons. Et au senat après avoir mis en avant plusieurs honestes & gracieux propos, il departit le temps qu'il avoit encore à estre consul, en donnant partie à Verginius Rufus ; & à tous ceulx qui avoyent esté nommez au consulat par Neron ou par Galba, il leur garda & confirma leur reng : & des prelatures & presbtrises, il en honora les plus vieux senateurs, & ceulx qui estoyent de

[1] Le 15 janvier de l'an de Rome 822. Car Plutarque nous a appris que Galba avoit été tué le 18 des kalendes de février, c'est-à-dire, le 14 janvier. Voyez les Observations.

plus grande reputation. A tous ceulx du senat qui ayans esté bannis par Neron, avoyent esté rappellez, il leur rendit ce qu'il peut trouver encore en estre de leurs biens qui n'avoit point esté vendu, dont les premiers & principaulx personnages de la ville, qui paravant trembloyent de frayeur & d'horreur, pensans que ce ne seroit pas un homme, mais plus tost une furie & un esprit maling qui seroit venu à usurper l'empire, furent tous fort resjouiz pour la bonne esperance de regne riant & gracieux que leur donna ce commencement.

II. Mais il n'y eut rien qui tant aggrea à tous les Romains ensemble, ne qui tant luy gaignast la bienvueillance de tout le monde, que ce qu'il feit de Tigellinus, lequel estoit desjà bien puny, quand il n'y eust eu que la crainte qu'il avoit de la punition, que tout le monde demandoit de luy, ne plus ne moins qu'une debte deuë à la chose publique, & par les maladies incurables dont son corps estoit attaint. Et combien que les gens de bien & d'honneur estimassent estre un extreme supplice comparable à plusieurs morts, que les maudictes & execrables dissolutions de luxure, esquelles il se plongeoit ordinairement avec femmes deshontées & perdues, après lesquelles sa desordonnée concupiscence brusloit encore, quoy qu'il eust la mort entre les dents,

en les retenant le plus longuement qu'il pouvoit : ce neantmoins encore faschoit il au monde, de ce qu'un tel meschant voyoit le soleil, après en avoir fait perdre la lumiere & la veuë à tant de si grands personnages. Othon l'envoya querir : car il se tenoit en des maisons de plaisance aux champs près la ville de Sinuesse, où il faisoit sa demourance, ayant tousjours des vaisseaux tous prestz en la coste de la marine pour s'en fouyr plus loing, si besoing luy en estoit. Il essaya premierement de gaigner par argent celuy qui avoit la commission de l'emmener, & luy persuader qu'il le laissast eschapper : mais quand il veit qu'il ne le pouvoit faire, il ne laissa pas pourtant de luy donner des presens, & luy pria de luy donner à tout le moins loisir de razer sa barbe : l'autre le luy conceda : & lors Tigellinus prit un rasouer duquel il se couppa la gorge luymesme.

III. Ainsi Othon ayant donné ce très juste contentement au peuple, ne voulut au demourant se ressentir ny venger d'aucune siene inimitié particuliere : mais pour gratifier au commun populaire, il ne refuza point d'estre appellé ès publiques assemblées des theatres, Neron : & comme aucuns particuliers eussent relevé & remis en veuë publique quelques sienes images, il ne le defendit point : ains, qui plus est, Clodius

Ruffus[1] escrit qu'il fut envoyé des lettres patentes en Hespagne par des couriers, esquelles ce beau nom de Neron estoit joint à celuy d'Othon. Toutefois cognoissant que les premiers & principaux hommes de Rome ne le trouvoyent pas bon, il s'en deporta & desista de le mettre en ses lettres.

IV. Ayant doncques Othon ainsi commencé à establir son empire, les soudards luy donnoyent de l'ennuy, par ce qu'à tout propos ilz l'admonestoyent qu'il se deffiast & se donnast de garde, defendant que les personnes d'honneur & de qualité n'approchassent de luy, soit ou pource que veritablement ilz eussent peur qu'il ne se tramast secrettement quelque conspiration alencontre de luy, pour l'amour & bienvueillance qu'ilz luy portoyent, ou que ce fust une couleur affettée qu'ilz cherchassent pour troubler tout, & mettre tout en combustion de guerre : car comme luy mesme eust despesché Crispinus avec la dixseptieme cohorte, pour luy amener quelques uns prisonniers[2], & que Crispinus se preparast avant jour pour aller en sa commission,

[1] Cluvius Rufus, comme l'ont déjà remarqué plusieurs savans. Il avoit été consul l'an de Rome 798 sous l'empereur Claude.

[2] Il faut traduire, d'après Tacite, ayant envoyé Crispinus pour amener la dix-septieme cohorte (prétorienne), dont la résidence habituelle étoit à Ostie, ancien port, & premiere colonie des Romains, près de l'embouchure du Tibre, à gauche.

& feist charger les armes de ses soudards sur des chariots, les plus temeraires se prirent à crier que Crispinus ne couvoit rien de bon en son cueur; & que c'estoit le senat qui attentoit de remuer quelque nouvelleté, & que ces armes se portoyent non pour, mais contre Cæsar. Ces paroles toucherent plusieurs au vif, qui s'en mutinerent : de maniere que les uns meirent les mains sur lesdicts chariots pour les arrester, les autres occirent de faict deux centeniers & Crispinus mesme, qui les vouloyent empescher : & tous ensemble s'encourageans les uns les autres, tirerent droit à Rome, comme pour aller au secours de l'empereur : & là entendans qu'il y avoit bien quatre vingts senateurs qui souppoyent avec luy, ilz s'en coururent droit au palais, crians que c'estoit une bonne occasion de tuer à un coup tous les ennemis de Cæsar.

V. Si fut incontinent toute la ville de Rome en grande combustion, s'attendant bien de devoir estre incontinent après saccagée, & couroyent gens çà & là par le palais, se trouvant Othon luy mesme en très grand trouble & grande destresse : car on cognoissoit evidemment qu'il avoit peur pour ceulx qu'il avoit conviez, non pas pour soymesme, les voyant tous transis de frayeur sans luy mot dire, tenans les yeux fichez sur luy, mesmement que les uns estoyent venus à ce festin

avec leurs femmes : si envoya soudainement les capitaines & chefz des bendes vers les soudards, leur commandant d'aller parler à eulx, & faire tout ce qui leur seroit possible pour les appaiser, & quant & quant feit lever de table les conviez, & sortir hors du palais par autres portes secrettes: & ainsi se sauverent ilz passans à travers les soudards, bien peu avant qu'ilz entrassent dedans la salle où se faisoit le festin, crians & demandans, Que sont ilz devenuz les ennemis de Cæsar? Et luy se levant de bout sur son lict, les appaisa & addoulcit de paroles, jusques à y employer des larmes mesmes, & feit tant qu'il les renvoya tous à la fin: & le lendemain leur feit distribuer pour teste cent vingt & cinq escus [1] à chacun, puis entra dedans le camp, là où il loua la communaulté de la bonne & prompte affection qu'ilz avoyent monstrée en son endroit, mais il dit qu'il y en avoit entre eulx, qui soubz couleur de bien, faisoyent de mauvais offices, estans cause de faire calumnier sa bonté & son humanité, & leur constance & fidelité, les requerant qu'ilz s'en voulussent ressentir avec luy & les en punir. Tous approuverent son dire, & luy crierent tout hault qu'il le feist. Si en feit Othon saisir au corps deux seulement, de la punition desquelz il pen-

[1] Grec, 1250 drachmes, 972 livres 13 sous 1 denier $\frac{1}{4}$ de notre monnoie.

ſoit bien que perſonne ne ſe ſoucieroit : & à tant s'en alla.

VI. Ceulx qui l'aimoyent, & qui ſe fioyent en luy, s'eſmerveillerent de ceſte mutation : les autres eſtimerent qu'il eſtoit neceſſaire qu'il le feiſt ainſi pour plus gaigner le cueur des ſoudards, à cauſe de la guerre qui le menaçoit : car desjà luy venoyent certaines nouvelles de tous coſtez, que Vitellius avoit pris authorité d'empereur, & arrivoyent des courriers les uns ſur les autres, qui luy apportoyent advertiſſemens, comme il ſe rendoit tous les jours quelque choſe à luy. D'autres auſſi luy annonceoyent comme les legions qui eſtoyent à la garde des Pannonies, de la Dalmatie & Myſie, avoyent eſleu Othon. Incontinent après, luy furent auſſi apportées lettres fort amiables de Mutianus & de Veſpaſianus, dont l'un eſtoit en la Syrie, & l'autre en la Judée, avec groſſes & puiſſantes armées : ſur quoy ſe confiant, il eſcrivit à Vitellius, qu'il ne meiſt point en ſa teſte entrepriſe plus haulte que d'un ſimple ſoudard, & qu'il luy donneroit force or & argent avec une ville, là où il pourroit vivre joyeuſement en repos & fort à ſon aiſe. Vitellius luy reſpondit, en ſe mocquant de luy tout doulcement du commencement : mais depuis s'eſtans irritez l'un l'autre, ilz s'entr'eſcrivirent de fort oultrageuſes & injurieuſes lettres, en ſe

reprochant l'un à l'autre, non faulſement, mais ſottement & follement, les vices qu'ilz avoyent : car il ſeroit mal aiſé à diſcerner, lequel d'eulx deux eſtoit plus voluptueux, plus effeminé, moins experimenté, plus pauvre, ou plus endebté au paravant.

VII. Or ſe comptoit il alors pluſieurs ſignes & preſages que lon diſoit eſtre apparus, mais la pluſpart eſtoyent bruits de ville incertains, qui ne trouvoyent perſonne qui les advouaſt. Mais il y avoit dedans le Capitole une victoire montée deſſus un chariot triumphal : tout le monde veit comme elle laiſſa aller les renes des brides des chevaux qu'elle tenoit en ſes mains, comme ne les pouvant plus retenir. Et une ſtatue de Caius Cæſar eſtant dedans l'iſle, qui eſt à Rome [1] au milieu de la riviere du Tybre, ſans qu'il y euſt aucun tremblement de terre, ne qu'il ſoufflaſt vent quelconque, ſe tourna d'Occident vers Orient, ce que lon dit eſtre advenu droittement environ le temps que Veſpaſian commencea à prendre à bon eſciant les affaires en main : & y en eut pluſieurs qui tournerent meſme en preſage l'accident du Tybre : car il eſt bien vray que c'eſtoit la ſaiſon que les rivieres ont accouſtumé

[1] A Rome n'eſt point dans le texte. Ne ſeroit-ce pas plutôt l'île formée par les deux bras du Tybre à ſon embouchure, & appellée l'île Sacrée

d'eſtre pleines, mais il n'avoit jamais auparavant eſté ſi gros, ny n'avoit perdu & gaſté tant de choſes comme il feit adonc, eſtant ſorty hors de ſes rives, & ayant noyé la plus grande partie de la ville meſmement à l'endroit où lon vend le bled, de ſorte qu'il fut pluſieurs jours que lon enduroit grande diſette & grande famine à Rome.

VIII. Sur ces entrefaittes vindrent nouvelles que Cecinna & Valens, deux capitaines de Vitellius, avoyent desja occupé les monts des Alpes : & dedans Rome Dolobella, homme de noble maiſon, fut ſouſpeçonné par les ſoudards prætoriens, qu'il ourdiſſoit quelque ſourde menée. Othon, ſoit ou qu'il le craigniſt luy, ou un autre, l'envoya en la ville d'Aquinum [1], l'aſſeurant qu'il n'auroit autre mal : & choiſiſſant des perſonnes de qualité ceulx qu'il meneroit quant & luy, il y mena entre les autres Lucius frere de Vitellius, ſans luy diminuer ny augmenter rien de l'honneur qu'il avoit : & ſi eut davantage grand ſoing d'aſſeurer ſa [2] femme & ſa mere, à ce qu'elles n'euſſent point de peur, & ordonna Flavius Sabinus frere de Veſpaſian garde & gouverneur de Rome en ſon abſence, ſoit qu'il le feiſt pour l'amour de Neron, qui luy avoit autrefois donné

[1] A gauche du fleuve Liris du côté de la Campanie.
[2] De Vitellius.

le mesme honneur & la mesme authorité, laquelle Galba luy avoit depuis ostée, ou bien pour donner à entendre à Vespasian qu'il l'aimoit & qu'il se fioit en luy. Si demoura luy derriere à Bressellle, ville assise sur le Po, & envoya devant son armée soubz la conduitte de Marius Celsus & de Suetonius Paulinus & de Gallus & de Spurina, tous personnages de grande & illustre qualité, mais qui ne pouvoyent manier ny gouverner les affaires à leur fantasie, comme ilz eussent bien voulu, pour l'insolence & la desobeïssance des soudards, lesquelz ne vouloyent point d'autres capitaines, & disoyent qu'il n'appartenoit qu'à l'empereur seul de leur commander.

IX. Vray est, que ceulx des ennemis n'estoyent pas eulx mesmes gueres sages non plus, ny faciles à manier à leurs capitaines, ains estoyent braves, temeraires & audacieux pour la mesme occasion: mais ilz avoyent cela davantage, qu'ilz sçavoyent bien combatre, & estoyent tous aguerris & accoustumez au travail, lequel ilz ne fuyoyent point: là où les prætoriens qui venoyent de Rome, estoyent delicatz, mols & effeminez, pour le long sejour qu'ilz avoyent eu sans guerre, en repos & en oisifveté dedans Rome, où ilz avoyent vescu la plus part du temps en festes & en jeux, & par braverie & arrogance vouloyent que lon pensast qu'ilz desdaignassent les charges

& courvées que leurs capitaines leur commandoyent, comme estans trop dignes pour les faire, & non pas trop lasches pour en porter le travail, de sorte que quand Spurina les y voulut contraindre, il fut en danger de sa personne, & s'en fallut bien peu qu'ilz ne le tuassent, mais aumoins n'espagnerent ilz villanie, oultrage, ny injure du monde qu'ilz ne luy dissent, l'appellans traistre, & luy reprochans qu'il laissoit perdre les occasions de bien conduire les affaires de Cæsar. Il y en eut mesme quelques uns, qui estans yvres s'en allerent la nuict en sa tente luy demander congé, disans qu'ilz vouloyent aller, comment que ce fust, devers l'empereur, pour le charger & accuser envers luy: mais une pointure que leur donnerent leurs adversaires environ ce temps là près la ville de Plaisance, servit beaucoup à Spurina & aux affaires mesmes: car ceulx de Vitellius approchans des murailles de la ville, se mocquerent de ceulx d'Othon qui estoyent aux crenaux les appellans beaux danseurs & beaux joueurs de farces qui n'avoyent jamais rien veu que des jeux & des festes: mais de guerre ny de faicts d'armes & de batailles ne sçavoyent que c'estoit, & que leur plus grande prouesse estoit d'avoir trenché la teste à un pauvre vieillard tout nud, entendans de Galba: mais de se presenter en pleine campagne en bataille

devant

devant des hommes, qu'ilz n'en avoyent pas le courage. Ces paroles injurieuses les picquerent, irriterent & enflammetent si bien qu'ilz vindrent d'eux mesmes supplier Spurina, qu'il leur commandast ce qu'il luy plairoit, & que desormais ilz ne refuseroyent travail ny peril quelconque.

X. Si y eut un fort violent assault donné à la ville avec force engins : mais ceulx de Spurina en eurent l'avantage, & ayans repoulsé les assaillans avec grand meurtre, sauverent l'une des plus belles, plus grosses & plus florissantes citez de l'Italie. Si estoyent les capitaines d'Othon plus accointables & plus gracieux à traitter & parler aux villes & aux hommes privez & particuliers, que n'estoyent pas ceulx de Vitellius : desquelz Cecinna n'estoit ny de presence, ny de façons de faire, accessible ny populaire, ains estrange, hydeux & facheux à le voir seulement, un grand corps, portant à la guise des Gaulois des braguesques & des sayes à manches, & parlant en cest acoustrement aux portenseignes & capitaines Romains : & si avoit sa femme quant & luy tousjours montée sur un brave cheval, vestue pompeusement, & accompagnée d'une trouppe d'hommes d'armes choisiz de toutes les compagnies. L'autre, Fabius Valens, estoit si avaricieux, que ny le pillage des ennemis, ny les larcins sur les subjets, ny les concussions &

corruptions sur les alliez & amis, ne pouvoyent assouvir sa convoitise d'avoir, & semble que ce fut la cause pour laquelle ne cheminant pas assez tost, il ne se trouva pas à la premiere bataille : toutefois les autres en donnent le tort & la coulpe à Cecinna qui se hasta trop pour l'envie qu'il avoit que l'honneur de la victoire luy demourast à luy tout seul, qui fut cause, que oultre les autres plus legeres faultes, il feit encore celle là, qu'il donna la bataille hors de temps & de saison : & puis quand ce vint au faict, encore ne la debatit il pas assez vaillamment, de sorte qu'elle cuida estre cause de tout perdre : car ayant esté repoulsé de Plaisance, il s'en alla devant Cremone qui est une autre grosse & puissante ville.

XI. Et Annius Galba[1] allant pour secourir Spurina qui estoit assiegé dedans Plaisance, quand il entendit par le chemin que ceulx de dedans estoyent demourez bien plus forts, mais que ceulx qui estoyent dedans Cremone se trouvoyent bien pressez & en grand danger, il transporta là son armée, & s'en alla camper tout auprès des ennemis. Et depuis, les autres capitaines d'une part & d'autre, vindrent au secours de leurs gens : mais Cecinna ayant mis en embusche bon nombre de soudards bien armez, en quelques endroits pleins de bois & couverts, commanda

[1] Lisez Gallus, comme on le trouvera écrit un peu plus loin.

aux gens de cheval qu'ilz marchassent devant, & que si les ennemis les venoyent chocquer qu'ilz se tirassent en arriere petit à petit, faisans semblant de fouyr, jusques à ce qu'ilz les eussent attirez dedans l'embusche. Il y eut quelques traistres qui descouvrirent l'aguet à Celsus, lequel avec les meilleurs de ses hommes d'armes leur marcha bien alencontre, mais il se garda bien aussi de les poursuyvre à bride abbatue, ains environna le lieu auquel estoit l'embusche, qu'il feit lever : & ce pendant manda en diligence aux gens de pied qui estoyent en son camp, qu'ilz se hastassent de venir : & semble que s'ilz fussent arrivez à temps, il ne se fust pas sauvé un tout seul des ennemis, & que eulx eussent passé sur le ventre de toute l'armée de Cecinna, s'ilz eussent suyvy à temps & à propos les gens de cheval. Mais Paulinus estant arrivé trop tard au secours, pour avoir marché trop laschement, fut chargé de n'avoir pas fait devoir de capitaine, tel comme il en avoit le nom : qui plus est, les communs soudards l'accusoyent de trahison envers Othon, & irritoyent l'empereur encontre luy, parlans d'eulx mesmes haultement, comme ayans vaincu quant à eulx, & n'ayant tenu qu'à la lascheté de leurs capitaines qu'ilz n'eussent emporté la totale victoire : mais Othon ne se fioit pas tant à eulx comme il vouloit leur imprimer

opinion qu'il ne s'en deffioit aucunement. Parquoy il envoya Titianus son frere au camp, & avec luy Proclus le maistre du palais, lequel avoit de faict toute l'authorité & le pouvoir de commander, mais d'apparence, c'estoit Titianus qui en avoit le tiltre d'honneur de lieutenant de l'empereur. Celsus & Paulinus alloyent après, ayans le nom de conseillers & d'amis seulement, mais de puissance & d'authorité au maniement des affaires, rien du tout. De l'autre costé, les ennemis n'estoyent pas en moindre trouble, mesmement ceulx que menoit Valens : car quand on apporta la nouvelle de la reucontre qui avoit esté faitte en ceste embusche, ilz se courroucerent à luy, de ce qu'ilz n'y avoyent pas esté, & que luy ne les y avoit pas menez pour secourir leurs gens qui y estoyent demourez, de sorte qu'il eut beaucoup d'affaires à les appaiser & à les contenir, tant ilz furent près de le charger : à la fin toutefois il deslogea, & s'alla joindre avec Cecinna.

XII. Mais Othon estant arrivé en son camp à Bebtiacum [1], qui est une petite ville voisine de Cremone, teint conseil avec ses capitaines, à sçavoir s'il devoit donner la bataille, ou non. Si furent Proclus & Titianus d'advis, attendu que les soudards estoyent bien deliberez, à cause de

[1] Bedriacum, ou Betriacum, selon Cellarius, d'après les meilleurs manuscrits de Tacite & de Suétone.

la victoire qu'ilz venoyent de gaigner, que lon ne la devoit point differer, pource que cela ne feroit que refroidir l'ardeur de l'armée, qui ne demandoit qu'à combatre, & donner loisir à leurs ennemis d'attendre leur chef Vitellius, qui venoit luymesme de la Gaule. Au contraire Paulinus alleguoit que les ennemis avoyent toutes les forces presentes, avec lesquelles ilz esperoyent les combatre & leur faire la guerre, & qu'il ne leur en defailloit rien, là où Othon attendoit une autre armée de la Mysie [1] & des Pannonies, tout aussi puissante que celle qu'ilz avoyent là, pourveu qu'il sceust attendre son occasion, non pas servir à celle de ses ennemis, & que si presentement les soudards estoyent bien deliberez estans en moindre nombre, à plus forte raison le seroyent ilz encore davantage quand ilz auroyent plus grand nombre de compagnons, & qu'ilz combatroyent avec meilleure condition. Qui plus est, il remonstroit que le dilayer faisoit pour eulx, attendu qu'ilz avoyent affluence de tous biens & de toutes provisions, là où à l'opposite leurs adversaires estans en païs d'ennemis viendroyent à avoir bien tost faulte de vivres. Marius Celsus trouva

[1] Mœsie. Elle s'étendoit le long du Danube qui la bornoit au nord jusqu'au Pont-Euxin. Elle avoit à son midi la Macédoine, à l'ouest la Pannonie, divisée en supérieure & inférieure, ou en premiere & seconde.

ces raisons & remonstrances bonnes, & Annius Gallus n'estant pas present à ce conseil, ains s'estant retiré pour se faire penser d'une cheute, à cause qu'il estoit tumbé de cheval : mais Othon luy en avoit escrit pour avoir le discours de son advis : il feit response qu'il estoit d'opinion que lon ne se devoit point haster, ains attendre l'armée qui venoit de la Mysie, attendu qu'elle estoit desjà par chemin.

XIII. Toutefois Othon ne s'arresta point à ce conseil, ains le gaignerent ceulx qui concluoyent à la bataille, dont on allegue plusieurs occasions : mais la principale & plus apparente fut, que les soudards qui s'appellent Prætoriens, qui sont les gardes ordinaires de l'empereur, essayans lors au vray que c'est de faire la profession de soudard, & de vivre en gens de guerre, regrettoyent la demourance de Rome, où ilz vivoyent à leur aise en jeux & en festes, sans sentir les travaux & les incommoditez de la guerre, & demandoyent à ceste cause la bataille avec si grande instance, que lon ne les pouvoit pas contenir, comme s'ilz eussent deu à leur premier cry & premier elancement rompre les ennemis : & si me semble que Othon mesme ne pouvoit plus supporter la doubte & l'incertitude de l'advenir, ny endurer plus longuement le travail de penser au danger de ses affaires, tant il estoit delicat, & non accoustumé

à porter un foucy & à prendre peine : ce qui le feit ainsi se haster & se precipiter, ne plus ne moins que d'un hault rocher, à yeux clos ; & jetter tout à l'adventure. Ainsi le comptoit l'orateur Secundus, qui estoit secrettaire d'Othon ; les autres racomptent que les deux armées eurent plusieurs deliberations & plusieurs vouluntez, comme de s'assembler toutes en un camp, & toutes ensemble eslire, s'ilz se pouvoyent accorder, le plus homme de bien de leurs capitaines qui estoyent là presens, sinon, d'assembler le senat en un lieu, & là permettre aux senateurs de eslire un empereur tel que bon leur sembleroit. Et n'est point hors de verisimilitude, attendu que ny l'un ny l'autre des deux qui se nommoyent lors empereurs, n'en estoit estimé digne, que ces conseilz-là ne puissent estre tumbez en l'entendement des naturelz soudards Romains sages & bien experimentez, que c'estoit chose qu'ilz devoyent bien abominer, que de se jetter eulx mesmes ès miseres & calamitez, que leurs predecesseurs avoyent par le passé fait souffrir les uns aux autres, pour la cause de Sylla & de Marius premierement, & depuis pour Cæsar & Pompeius ; & ce pour attribuer l'empire de Rome, ou à Vitellius, à fin qu'il eust dequoy fournir à son yvronnerie & à sa gourmandise, ou à Othon, à fin qu'il peust entretenir ses delices

& sa luxure desordonnée. C'estoit l'occasion qui mouvoit Celsus à dilayer, esperant que sans travail & sans danger les affaires se pourroyent accorder ; & qui feit aussi que Othon se hasta pour la crainte qu'il eut de cela : mais s'en retournant à Bresselles, il feit une autre faulte non seulement en ce qu'il osta à ses gens la bonne affection, de se monstrer, que sa presence & la reverence qu'on luy portoit, leur donnoit, mais aussi en ce qu'il emmena quant & soy pour la garde de sa personne, les meilleurs combatans & les plus deliberez & mieulx affectionnez, qui fussent en tout son ost.

XIV. Or advint il environ ce temps là qu'il se feit une rencontre le long du Po, par ce que Cecinna bastissoit un pont dessus, & ceulx d'Othon le vouloyent empescher : mais voyans qu'ilz n'y faisoyent rien, ilz meirent dedans des bateaux force fagots & autre bois sec, frotté de souffre & de poix, & mettans le feu dedans les laisserent aller à val : mais quand ilz furent au fil de l'eau, il se leva soudainement un vent sur la riviere, qui souffla ce bois qu'ilz avoyent preparé pour jetter sur les ouvrages des ennemis, dont il se leva premierement une fumée, & puis incontinent après une grande flamme, qui pressa de telle sorte ceux qui estoyent dedans les bateaux, qu'ilz furent contraincts de soy lancer dedans la

riviere : & ainsi perdirent leurs batteaux, & se rendirent eulx mesmes avec grande mocquerie entre les mains de leurs ennemis. Davantage les Allemans de Vitellius s'estans attachez au combat alencontre des gladiateurs d'Othon, à qui gaigneroit une petite isle au milieu de la riviere, furent les plus forts, & en tuerent plusieurs.

XV. Au moyen dequoy les soudards d'Othon qui estoyent dedans Bebriacum, se despitans, & demandans la bataille à toute force, Proclus les tira aux champs, & alla camper hors de la ville environ trois lieuës loing, si inconsidereement & si mal à propos, que en la saison du Printemps, tout le païs d'alentour estant plein d'eaux & de ruisseaux qui jamais ne tarissent, neantmoins ilz avoyent disette d'eau : le lendemain ilz voulurent partir, pour ce jour mesme aller trouver les ennemis, & leur convenoit faire plus de six lieuës. Paulinus ne voulut pas, remonstrant qu'il falloit aller tout beau, & ne se travailler pas trop, ny aller chaudement, aussi tost comme ilz seroyent arrivez, las & recreuz du chemin qu'ilz auroyent fait, courir sus aux ennemis qui estoyent bien armez, & qui auroyent eu temps de se renger en bataille tout à loisir, pendant que eulx auroyent fait un si long chemin avec tout leur bagage & leur chariage. Surquoy y ayant con-

trarieté d'opinion entre les capitaines, il survint de la part d'Othon un homme à cheval de ceulx que lon appelloit les Nomades qui leur apporta des lettres, par lesquelles Othon leur mandoit, qu'ilz ne demourassent point, & ne perdissent point temps : ains qu'ilz marchassent incontinent droit contre les ennemis. Parquoy ces lettres veuës, les capitaines feirent incontinent marcher l'armée. Cecinna entendant leur venue se trouva de prime face estonné, & soudain abandonna l'ouvrage de son pont pour s'en retourner en son camp : là où il trouva la plus part des soudards desjà tous armez, & ayans desjà le mot de la bataille que Valens leur avoit baillé : & ce pendant que les legions prenoyent leurs places pour se renger en bataille, ilz envoyerent devant escarmoucher les meilleurs hommes de cheval qu'ilz eussent.

XVI. Or estoit il couru un bruit, & ne sçait on pour quelle occasion, que les capitaines de Vitellius se tourneroyent en la bataille du costé d'Othon : de maniere que quand ces hommes d'armes furent auprès des premiers de l'armée d'Othon, ceulx d'Othon les saluerent amiablement, & les appellerent compagnons. Ceulx de Vitellius ne receurent point ceste salutation en bonne part, ains leur respondirent en courroux, & en voix d'hommes qui avoyent envie de com-

batte : tellement que ceulx qui les avoyent faluez, s'en trouverent tous defcouragez, & les autres entrerent en foufpeçon & en deffiance de leurs compagnons qui les avoyent faluez, les mefcroyans d'eftre traiftres. Cela fut la premiere caufe de leur defordre lors qu'ilz eftoyent prefts de venir aux mains. Et au demourant encore n'y eut il rien de leur part qui allaft par ordre : car les fommiers s'allerent mefler parmy les combatans, qui feirent un autre grand defarroy. Davantage le lieu où ilz combatoyent les contraignoit de s'efcarter affez loing les uns des autres, à caufe de plufieurs foffez & plufieurs trenchées qu'il y avoit. Ce qui les contraignoit de s'attacher par plufieurs trouppes : & n'y eut que deux legions feules, l'une de Vitellius, qui s'appelloit Raviffante, & l'autre d'Othon, qui fe nommoit Secourable, qui fe defveloppans de ces foffez, & s'eftendans deffus une belle plaine rafe & unie, combatirent en jufte bataille ordonnée, bien longuement.

XVII. Ceulx d'Othon eftoyent beaux hommes, forts & vaillans de leurs perfonnes : mais ilz n'avoyent jamais rien veu de la guerre, ny jamais n'avoyent efté en bataille, que celle là : & ceulx de Vitellius eftoyent vieux routiers de guerre, ayans desjà paffé la fleur de leur aage, qui s'eftoyent trouvez en plufieurs affaires. Quand donc-

ques ilz vindrent à chocquer, ceulx d'Othon leur donnerent une charge si roide d'arrivée, qu'ilz renverserent & tuerent tout le premier reng, & gaignerent l'enseigne de l'aigle : dont ceulx de Vitellius eurent si grande honte & si grand despit, qu'ilz reprirent cueur, & se ruerent les testes baissées dessus leurs ennemis si rudement, qu'ilz tuerent premierement le coulonnel de toute la legion, & prirent plusieurs enseignes : & alencontre des gladiateurs d'Othon, qui estoyent tenuz pour hommes asseurez & experimentez à manier les armes, Varus Alphenus opposa les hommes d'armes Bataviens, qui sont bas Allemans, habitans dedans une isle, alentour de laquelle court la riviere du Rhin. Il y eut bien peu de ces gladiateurs qui arrestassent, ains en fouit la plus part incontinent devers la riviere, là où ilz trouverent quelques enseignes des ennemis rengées en bataille, qui les meirent tous en pieces, de sorte qu'il ne s'en sauva pas un seul : mais il n'y en eut point en tout qui se portassent si laschement que feirent les Prætoriens : car ilz n'attendirent pas seulement que les ennemis les affrontassent, ains tournerent le dos fuyans atravers leurs gens qui n'estoyent point desfaits, & les emplirent de trouble & d'effroy : toutefois il y en eut un bon nombre de ceulx d'Othon, qui ayans rompu ceulx qui s'estoyent rencontrez de front devant

eulx, repafferent à force atravers leurs ennemis victorieux, & s'en retournerent en leur camp: mais des capitaines, ne Proclus, ne Paulinus, n'oferent retourner quant & eulx, ains fe deftournerent redoubtans la fureur des foudards qui rejettoyent la coulpe de leur desfaitte fur leurs capitaines: toutefois Annius Gallus receut dedans la ville de Bebriacum, & recueillit ceulx qui fe rallierent de cefte desfaitte, en leur donnant à entendre que la bataille avoit efté egale, & qu'en plufieurs endroits ilz avoyent eu advantage fur leurs ennemis.

XVIII. Mais Marius Celfus affemblant les perfonnes de qualité, & qui avoyent charge en l'armée, meit en deliberation ce qu'ilz avoyent à faire en une telle calamité & fi grande occifion de citoyens Romains, pource que Othon luy mefme, s'il eftoit homme de bien, ne devroit plus vouloir tenter la fortune, attendu que Caton & Scipion pour n'avoir pas voulu ceder à Cæfar après qu'il eut gaigné la journée de Pharfale, font blafmez d'avoir fait mourir, fans qu'il en fuft befoing, plufieurs gens de bien en Afrique, encore qu'ilz combatiffent pour la liberté des Romains: car la fortune favorifant au refte tantoft aux uns, & tantoft aux autres, ne peult ofter ce poinct aux gens de bien de prendre en adverfité

le conseil selon les malheurs qui leur survienent. Ces remonstrances persuaderent incontinent les capitaines, lesquelz s'en allerent de ce pas sonder les vouluntez des particuliers soudards, qu'ilz trouverent tous desirans la paix : si fut Titianus d'advis qu'ilz envoyassent des ambassadeurs aux ennemis pour parler d'appointement, & prirent Celsus & Gallus la charge d'y aller pour en ouvrir le propos à Cecinna & à Valens : mais sur le chemin ils renconterent quelques centeniers qui leur dirent comme toute l'armée des ennemis estoit desjà en voye pour venir droit à Bebriacum, & que leurs chefs les avoyent envoyez devant pour ouvrir propos d'accord & d'appointement : dequoy Celsus & son compagnon estans bien joyeux, prierent les centeniers de vouloir doncques retourner quant & eulx devers Cecinna : mais quand ilz en furent bien près, Celsus se trouva en danger de sa personne, pource que les hommes d'armes qu'il avoit quelques jours au paravant batus en leur enbusche, marchants lors devant, si tost qu'ilz l'apperceurent, luy coururent sus avec grands criz : mais les centeniers qui l'accompagnoyent se meirent au devant & le couvrirent, aussi feirent les autres capitaines qui leur crierent qu'on ne luy feist aucun desplaisir. Cecinna entendant que c'estoit, picqua celle part

& appaisa le tumulte de ces hommes d'armes : puis ayant salué amiablement Celsus, tira quant & luy devers Bebriacum.

XIX. Mais ce pendant Titianus se repentant d'avoir envoyé ambassadeurs devers les ennemis, & quelques uns aussi des soudards faisans les audacieux, il les dispofa sur les murailles de la ville, & tascha de donner courage aux autres de faire le semblable, & de soy mettre en defense : mais Cecinna s'approcha de la muraille, & leur tendit la main tout à cheval : & adonc il n'y eut personne qui luy voulust plus faire de résistence, ains ceulx qui estoyent sur les murailles, saluerent les soudards, & ceulx qui estoyent par la ville, ouvrirent les portes, & se meslerent parmy ceulx de Vitellius, qui les receurent, & ne fut fait oultrage à personne, ains s'entresaluerent & s'entrembrasserent les uns les autres : puis jurerent tous & presterent le serment de fidélité au nom de Vitellius, & se rendirent à luy.

XX. Ainsi racomptoyent l'issue de ceste bataille la plus part de ceulx qui y furent, confessans neantmoins qu'ilz n'en sçavoyent pas toutes les particularitez pour le desordre qu'il y eut : mais ainsi comme je passoye quelquefois parmy le champ, où fut donnée la bataille, avec Metrius Florus, personnage consulaire, il

me monſtra un vieil homme, qui eſtant lors, que fut ce faict d'armes, jeune, avoit eſté en la bataille, non de ſon bon gré, mais par contrainte du party d'Othon, qui nous compta qu'après le combat il fut ſur le champ pour voir la deſconfiture, où il veit des monceaux de corps entaſſez les uns ſur les autres ſi hauts, que ceulx qui eſtoyent au deſſus, arrivoyent à la haulteur de ceulx qui en approchoyent [1], & dit qu'il en chercha la cauſe, mais qu'il ne la peut imaginer, ny trouver homme qui la luy ſceuſt dire : car il y a bien apparence qu'en une bataille civile de citoyens d'une meſme ville, depuis que l'une des deux armées eſt en roupte, il s'y face plus grande boucherie que contre d'autres ennemis, à cauſe que l'on ny prent point de priſonniers, pource que ceulx qui les prendroyent, ne ſçauroyent auſſi bien qu'en faire : mais qu'ilz ſoyent ainſi entaſſez les uns ſur les autres, la cauſe en eſt mal aiſée à conjecturer.

XXI. Au demourant, la nouvelle de ceſte desfaitte en vint premierement obſcure & confuſe à Othon, comme il eſt aſſez ordinaire en choſe de ſi grande conſequence : mais puis après eſtans venus quelques uns blecez qui en apporterent la certaineté, ce ne fut pas de merveille

[1] Le texte eſt tellement altéré, qu'il eſt impoſſible de ſe flatter de le reſtituer par conjecture.

à

à l'adventure, si ses familiers & privez amis le reconforterent, & luy dirent que pour cela il ne falloit point perdre le cueur ny l'esperance: mais l'affection que monstrerent alors les privez soudards en son endroit, surmonte & surpasse toute créance, pour ce qu'ilz ne s'en allerent, ny ne se tournerent point du costé des ennemis victorieux, ny ne penserent point à leur propre faict, voyans leur empereur desesperé, ains tous egalement s'en allerent alentour de son logis, & l'appellerent leur empereur : puis quand il fut sorty, se prosternerent à ses pieds, ne plus ne moins que lon presente des gens couchez en un trophée, & luy baiserent les mains ayans les larmes aux yeux, le supplians de ne les vouloir point laisser ny abandonner aux ennemis, ains se servir d'eulx & de leurs personnes, tant qu'ilz auroyent une seule goutte de sang & de vie en leurs corps. Tous ensemble luy feirent ces prieres : mais il y eut un simple soudard, entre les autres, qui desguainant son espée luy dit, « Sache, Cæsar, que tous mes compagnons » sont deliberez de mourir ainsi pour toy » : & se tua devant luy.

XXII. Mais toutes ces pitoyables choses ne rompirent ny n'affoiblirent point le cueur à Othon, lequel regardant d'un visage constant autour de luy, & jettant ses yeux par tout,

leur parla en ceste maniere : « Je repute ceste » journée plus heureuse pour moy, mes com- » pagnons, que celle-là en laquelle vous m'es- » leustes & declarates premierement empereur, » vous voyant si bien affectionnez en mon en- » droit, & me faisans un tel honneur avec une » si grande demonstration d'amitié : mais je vous » prie que ne me vueillez point frustrer d'un autre » plus grande grace, qui est de vaillamment » & honorablement mourir pour le salut de tant » de gens de bien que vous estes & de bons » citoyens Romains. Si j'ai esté digne de tenir » l'empire Romain par votre élection, il fault » que je le monstre maintenant en ne faignant » point de despendre ma vie pour le bien & le » salut de mon païs. Je sçay bien que la victoire » n'est point entiere ne parfaitte à mon ennemy. » J'ay nouvelles que noz armées de la Mysie [1] » & de la Pannonie sont en chemin pour s'en » venir vers moy, & qu'elles ne sont pas à » gueres de journées loin d'icy, tirans vers la mer » Adriatique : l'Asie, la Syrie & l'Ægypte, & » les légions qui sont la guerre en la Judée, sont » pour nous : le senat est de notre costé, & les » femmes & les enfans de noz ennemis sont » entre noz mains : mais ceste guerre n'est point » contre un Hannibal, ny contre un Pyrrhus,

[1] Voyez plus haut, chap. XII.

» ou contre les Cimbres, pour combatre à qui » demourera la possession de l'Italie, ains est » contre des Romains mesmes : de maniere qu'en » ceste guerre & le vaincueur & le vaincu offen- » sent leur païs, pource que ce qui tourne à » bien aux victorieux, cede tousjours au dom- » mage de la chose publique. Croyez que je sçay » mieulx mourir que regner, voyant mesme- » ment que je ne sçaurois tant profiter aux Ro- » mains quand je demoureroye à la fin le plus » fort, comme je feray en sacrifiant ma vie pour » la paix, union & concorde de mes citoyens, » & pour empescher que l'Italie ne voye en- » core une autre journée, telle comme a esté » celle cy ».

XXIII. Ayant dit ces paroles, & rebouté ceulx qui le vouloyent divertir de ce propos, il commanda à ses amis & à tous les senateurs qui estoyent presens, que ilz se retirassent : & escrivit à ceulx qui estoyent absens, envoya lettres aux villes par où ilz avoyent à passer, à ce qu'ilz y fussent en passant receuz honorablement, & convoyez seurement : puis approcha de luy son nepveu Cocceius qui n'estoit encore qu'un jeune garson, & le reconforta, en luy remonstrant qu'il ne devoit point craindre Vitellius, pource qu'il luy avoit conservé sa mere, sa femme & ses enfans, tout aussi soigueuse-

ment, comme s'ilz euſſent éſté ſiens : & qu'il ne l'avoit point encore voulu adopter pour ſon filz, encore qu'il le deſiraſt faire, juſques à ce qu'il veiſt l'iſſue de ceſte guerre : afin que s'il en demouroit vainqueur, il regnaſt paiſiblement empereur avec luy : & s'il eſtoit vaincu, que pour l'adoption il ne fuſt point cauſe de ſa mort. « Mais bien te commande-je cela, dit il, mon » enfant, pour le dernier advertiſſement que je » te puis donner que tu n'oublies pas du tout, ny » auſſi ne mettes pas trop en ta memoire, que » tu as eu un oncle empereur ». Cela dit & fait, il ouit du bruit à la porte de ſon logis : c'eſtoyent les ſoudards qui menaçoyent les ſenateurs qui en ſortoyent, & les vouloyent tuer, s'ilz ne demouroyent, & s'ilz abandonnoyent leur empereur. Pour ceſte occaſion il ſortit encore une autre fois, craignant que lon ne leur feiſt deſplaiſir, & feit retirer les ſoudards, non point en les priant ny en parlant plus à eulx gracieuſement, ains en les regardant de mauvais œil en cholere ſi aſprement, qu'ilz s'en allerent de peur. Quand ce vint ſur le ſoir, il eut ſoif, & beut un peu d'eau : & ayant deux eſpées, fut long temps à en eſſayer le fil. A la fin il en rendit l'une, & reteint l'autre entre ſes bras : puis commencea à reconforter ſes ſerviteurs, & à leur diſtribuer liberalement ſon argent, aux

uns plus, aux autres moins, ne le jettant point prodigalement sans consideration, comme deniers appartenans desjà à autruy, ains y gardant diligemment proportion & mesure selon le merite de chacun : puis après les avoir envoyez, alors il se reposa & s'endormit tout le reste de la nuict, tellement que ses valets de chambre l'entendoyent ronfler, tant il dormoit profondement.

XXIV. Le matin il appella un sien affranchy, duquel il s'estoit servy à faire retirer & sauver les senateurs, & l'envoya voir, s'ilz s'en estoyent tous allez : & entendant qu'ilz estoyent tous partis, & qu'ilz avoyent eu tout ce qu'ilz avoyent voulu : « Or sus, luy dit-il, advise donc main-» tenant toy mesme à te montrer aux soudards, » si tu ne veux qu'ilz te tuent, pensans que tu » m'auras aidé à me donner la mort ». Puis aussi tost que son affranchy fut party de sa chambre, il prit son espée à deux mains, & en dressant la poincte contre son estomac, se laissa tumber dessus de son hault, sans faire autre demonstration de sentiment de douleur, sinon qu'il jetta un souspir, à quoy ceulx de dehors cogneurent bien qu'il s'estoit oultré : si se prirent incontinent ses domestiques à crier, & aussi tost le camp & toute la ville fut pleine de pleurs & de lamentations. Les soudards accoururent sou-

dain avec grand bruit à la porte de son logis, là où ilz le plorerent en grand regret & grand deuil, s'entredisans les uns aux autres qu'ilz estoyent bien lasches d'avoir fait si mauvaise garde de leur empereur, & de n'avoir pas empesché qu'il ne se tuast pour l'amour d'eulx : si n'y en eust pas un qui partist d'auprès de son corps, combien que les ennemis approchassent fort : ains l'ayant honestement ensepvely, & basty un chantier de bois, le convoyerent en armes au feu de ses funerailles, se tenans bienheureux ceulx qui pouvoyent les premiers mettre l'espaule soubz le lict pour aider à le porter : les autres s'approchans à genoux, luy baisoyent sa playe : les autres luy prenoyent & baisoyent les mains : les autres qui n'en pouvoyent approcher, l'adoroyent, & luy faisoyent la reverence de loing : & y en eut, qui après que lon eut mis le feu dedans le buscher, se tuerent eulx mesmes au long du feu, sans qu'ilz eussent receu aucun bienfaict du trespassé, au moins dont on eust cognoissence, ne qu'ilz eussent occasion de rien craindre de celuy qui estoit demouré victorieux. Mais il me semble que jamais roy ne tyran n'eut si ardente ne si furieuse convoitise de regner, comme ceulx là desirerent estre commandez par Othon, & luy obeïr, attendu que ce desir là ne leur passa point non pas mesme après sa mort, ains

leur demoura ſi bien emprainr en leurs cueurs, qu'à la fin il ſe reſolut en une haine capitale & irreconciliable alencontre de Vitellius : mais cela ſe declarera ailleurs en temps & lieu.

XXV. Au reſte, ayans mis en terre les cendres de Othon, ilz luy dreſſerent une ſepulture, laquelle ne fut point ny en grandeur de ſtructure, ny en magnificence d'inſcription ſubjette à l'envie : car j'ay veu ſon monument en la ville de Breſſelles, qui eſt de moyene apparence, & l'inſcription de deſſus tranſlatée de latin, ne contient autre choſe ſinon que c'eſt la ſepulture de Marcus Otho. Il mourut en l'aage de trente ſept ans, & ne jouït de l'empire que trois mois, & y eut autant de gens en nombre, & d'auſſi notables, qui louerent ſa mort, comme de ceulx qui blaſmerent ſa vie : car n'ayant veſcu gueres plus honneſtement que Neron, il mourut plus magnanimement. Au reſte, ſes ſoudards, comme Pollio l'un de leurs capitaines les preſſaſt de jurer promptement fidelité à Vitellius, s'en courroucerent à luy, & entendans qu'il eſtoit encore demouré quelques ſenateurs, ilz ne demanderent rien aux autres, mais ilz feirent de la faſcherie à Verginius Rufus : car ilz s'en allerent en ſon logis en armes, & l'appellans par ſon nom, luy commanderent qu'il priſt la

charge d'eulx, & [1] qu'il allast comme ambassadeur interceder pour eulx : mais luy pensa que ce seroit follement fait à luy d'accepter la charge d'eulx lors qu'ilz estoyent vaincus, attendu qu'il l'avoit refuzée quand ilz avoyent vaincu : joint aussi qu'il craignoit d'aller en ambassade devers les Allemans, lesquelz il avoit forcez à beaucoup de choses oultre leur voulunté : parquoy il se sauva par une porte de derriere : ce que les soudards ayans entendu, se laisserent à la fin conduire à prester le serment de fidelité au nom de Vitellius, & se joignirent à ceulx de Cecinna, moyenant que tout le passé leur fut pardonné.

[1] Le grec dit au contraire, qu'il choisit d'être ou leur général ou leur député auprès des vainqueurs.

Fin des Vies de Plutarque de la Traduction d'Amyot.

LES VIES

D'ANNIBAL ET DE SCIPION,

TRADUITES PAR CHARLES DE L'ÉCLUSE,

POUR SERVIR DE SUPPLÉMENT
AUX VIES DE PLUTARQUE.

SOMMAIRE

DE LA VIE D'ANNIBAL.

ANNIBAL est appellé par Asdrubal en Espagne après la mort d'Amilcar. II. *Il est nommé général de l'armée des Carthaginois en Espagne* III. *Il se détermine à entreprendre la guerre contre les Romains.* IV. *Il remporte une grande victoire sur les Carpentaniens & autres peuples d'Espagne.* V. *Il assiège Sagunte.* VI. *Ruine de Sagunte.* VII. *Les Romains envoyent des ambassadeurs à Carthage pour s'en plaindre.* VIII. *Préparatifs d'Annibal pour passer en Italie.* IX. *Il traverse les Pyrénées* X. *Il bat les Volces.* XI. *Il s'avance vers les Alpes.* XII. *Il passe les Alpes* XIII. *Il bat Scipion près du Tecin.* XIV. *Il joint Sempronius auprès de Trebie.* XV. *Il le défait.* XVI. *Il entre dans la Toscane.* XVII. *Il arrive au lac Trasymène.* XVIII. *Il y remporte une grande victoire sur le consul Flamininus.* XIX. *Caractère d'Annibal.* XX. *Fabius nommé dictateur.* XXI. *Conduite du nouveau général.* XXII. *Danger où se trouve Annibal.* XXIII. *Ruse par laquelle il en échappe.* XXIV. *Avantage remporté par Minucius sur un parti de l'armée d'Annibal.* XXV. *Minucius est battu, & sauvé par Fabius.* XXVI. *An-*

nibal vient camper auprès de Cannes. XXVII. *Imprudence de Térentius Varron.* XXVIII. *La bataille s'engage.* XXIX. *Victoire complette d'Annibal.* XXX. *Fermeté des Romains à la réception de cette nouvelle.* XXXI. *Annibal est reçu dans Capoue.* XXXII. *Perolla est détourné par son pere du dessein de tuer Annibal.* XXXIII. *Decius Magius livré à Annibal.* XXXIV. *Magon va porter à Carthage la nouvelle de la victoire.* XXXV. *Annibal prend ses quartiers d'hiver à Capoue.* XXXVI. *Plusieurs échecs soufferts par Annibal.* XXXVII. *Il est battu par Marcellus.* XXXVIII. *Il s'empare de Tarente.* XXXIX. *Avantages remportés par Annibal.* XL. *Annibal essaie inutilement de faire lever le siége de Capoue.* XLI. *Il va camper aux portes de Rome.* XLII. *Il se retire.* XLIII. *Capoue se rend aux Romains.* XLIV. *Annibal bat le proconsul Fulvius.* XLV. *Bataille entre Marcellus & Annibal.* XLVI. *Plusieurs batailles entre Marcellus & Annibal.* XLVII. *Mort de Marcellus.* XLVIII. *Annibal essaie en vain de surprendre Salapie.* XLIX. *Claudius Néron remporte plusieurs avantages sur Annibal.* L. *Défaite & mort d'Asdrubal.* LI. *Comment Annibal se soutint encore quelques temps en Italie.* LII. *Il repasse en Afrique.* LIII. *Il entreprend de traiter de la paix avec Scipion.* LIV. *Bataille de Zama.* LV. *Annibal conseille la paix aux Carthaginois*

à quelques conditions que ce ſoit. LVI. *Il ſe retire auprès d'Antiochus.* LVII. *Converſation d'Annibal avec Scipion.* LVIII. *Bons conſeils qu'il donne à Antiochus, mais qui ne ſont pas écoutés.* LIX. *Annibal à la tête des vaiſſeaux d'Antiochus eſt vaincu auprès de Magnéſie.* LX. *Il ſe retire auprès de Pruſias, roi de Bithynie.* LXI. *Il bat le roi Eumène avec la flotte de Pruſias.* LXII. *Il s'empoiſonne.* LXIII. *Divers jugemens ſur la conduite de Flamininus.*

Depuis l'an 506 environ, juſqu'à l'an 572 de Rome, avant J. C. 182.

HANNIBAL.

HANNIBAL.

Si nous ramenons en mémoire la premiere guerre Punique [1], que les Carthaginois ont euë contre les Romains, il se trouvera beaucoup de capitaines, lesquelz par la gloire de leurs haults faicts ont laissé à leurs successeurs une grande renommée. Mais il ne s'en trouvera point entre les capitaines Carthaginois, qui ait plus esté loué de tous auteurs & Grecs & Latins, que Amilcar pere d'Hannibal, surnommé Barca, homme sans doubte vertueux, & pour la saison d'alors très expert en l'art militaire. Iceluy sousteint premierement en Sicile, plus long temps que lon n'eust pensé, l'effort des Romains, lesquelz avoyent grandement endommagé la chose publique de son païs. Puis après en la guerre d'Afrique, lors que les soudards mercenaires par leur sedition mirent la chose publique des Cathaginois en extreme danger, il appaisa si vertueusement ladite sedition qu'au jugement d'un chascun il estoit luy seul conservateur de son païs. Il fut après envoyé pour gouverneur & capitaine en Hespagne [2] (auquel temps il mena, dit-on, avec luy

[1] Commencée l'an 490, & terminée l'an 513 de Rome, avant J. C. 241.

[2] L'an de Rome 517. Annibal avoit neuf ans.

ſon filz Hannibal encores jeune enfant) là où il fit pluſieurs actes dignes de memoire. Finablement à la neufieme année après ſon arrivée en icelle province, il mourut combatant vaillamment contre les Vetheons[1]. Or après qu'il fut mort, Aſdrubal ſon gendre, que les Carthaginois aidez de la faveur de la faction & partialité Barciniene avoyent ordonné capitaine general ſur toute l'armée, rint le gouvernement environ huit ans. Iceluy appella en Heſpagne Hannibal un peu après la mort de ſon pere, meſmement contre le gré des chefz de la faction contraire, à fin que comme il avoit auparavant de ſon enfance commencé d'eſtre inſtruit en l'art militaire du vivant d'Amilcar, ainſi pareillement eſtant parvenu à un plus grand aage, il s'accouſtumaſt aux dangers, travaux, & tous autres exercices de guerre.

II. Or combien qu'au commencement, la memoire du pere luy ſervit d'un grand poinct pour acquerir la faveur des ſoudards : luy meſmes toutefois bien toſt après prattiqua ſi bien par ſa diligence & induſtrie, que les vieilles bendes, en oubliant tous autres capitaines, n'eurent envie de choiſir autre gouverneur que luy. Car il ſe

[1] Il fut tué dans un combat l'an de Rome 526, avant J. C. 228, après avoir commandé près de neuf ans. Les Vettons étoient un peuple de la Luſitanie ou Portugal.

trouvoit

trouvoit avoir toutes les perfections que lon sçauroit desirer en un souverain capitaine. Il estoit d'un conseil prompt à executer toutes haultes entreprises, & accompagné d'industrie & de hardiesse. Il avoit un cueur invincible à tous dangers & advetsitez du corps, par lesquelles plusieurs autres se trouvent empeschez de faire leur devoir. Il faisoit de guet non plus ne moins que les autres, & estoit prompt & adroit à faire toutes choses requises, soit en un vaillant soudard, ou en un bon capitaine. En ceste sorte hanta Hannibal les armes l'espace de trois ans soubs la conduite d'Asdrubal. Auquel temps il gaigna si bien les cueurs de toute l'armée, qu'incontinent après le decès d'Asdrubal [1], il fut par un commun accord de tous les soudards choisy pour estre capitaine general. Et fut une telle prerogative militaire sans aucun contredit approuvée des Carthaginois, moyenant la faveur de la pattialité Barciniene. Or Hannibal estoit aagé de vingt six [2] ans lors qu'il fut declaré capitaine en chef par les soudards. Car desjà au

[1] Assassiné par un Gaulois, pour venger, dit Tite-Live, la mort de son maître.

[2] Cornelius Nepos dit qu'il n'en avoit pas tout-à-fait vingt-cinq. Polybe n'a dit, que je sache, nulle part dix-sept ans. On peut le conclure en réunissant les différens nombres. Mais on peut aussi n'en conclure qu'un peu plus de seize, & par conséquent que vingt-cinq pour Annibal.

temps que son pere le mena en Hespagne, il avoit neuf ans, depuis lequel temps jusques à la mort d'Asdrubal, y a selon Polybe dix sept ans.

III. Or il n'eut plustost acquis la superintendence dessus le camp & l'administration de la chose publique, qu'il ne se resolust de faire la guerre aux Romains, ainsi que desjà long temps auparavant il avoit pourpensé. Car en premier lieu il nourrissoit une haine commune presques à tous les Carthaginois contre les Romains, causée de la perte de Sicile & de Sardaigne. Puis encores leur portoit il en son particulier une rancune, prise comme par succession hereditaire de son pere Amilcar, lequel avoit esté le plus grand ennemy des Romains, qu'ilz eurent oncques entre tous les capitaines Carthaginois. Sur quoy on trouve par escrit, que lors qu'il dressoit son équipage pour passer en Hespagne, il contraignit Hannibal encores jeune enfant, de s'obliger par serment, en un sacrifice qu'il feit, que aussi tost que l'aage le permettroit il se monstreroit estre ennemy aux Romains. La memoire & recordation desquelles choses se representoit incessamment aux yeux du jouvenceau, comme une idée de la haine paternelle, & le pressoit tousjours de chercher tous moyens pour pouvoir ruiner l'empire Romain. Oultre ce que la partialité Bar-

ciniene ne cessoit de le stimuler instamment à ce, à fin qu'il se rendist grand & puissant par le moyen des armes & de la grandeur de son estat. Ces causes doncques tant publiques que particulieres incitantes Hannibal d'entreprendre la guerre contre les Romains, donnerent occasion au fier jeune homme d'innover les choses par tel moyen.

IV. Il y avoit en ce temps là les Saguntins qui estoyent comme l'entredeux des frontieres des Romains & des Carthaginois, lesquels avoyent esté laissez libres par l'accord & appointement de la paix. Iceulx s'estoyent depuis tousjours tenus du party des Romains, & au moyen de la ligue faite avecques eulx, estoyent estimez très fideles à l'empire Romain. Parquoy Hannibal pensa en soymesme, qu'il ne pourroit trouver occasion plus propice pour faire despit aux Romains, & allumer le feu à luy tant aggreable, que de travailler par guerre les Saguntins leurs confederez. Mais avant que de les assaillir ouvertement, il delibera mener son armée contre les Olcades & autres peuples de delà le fleuve Iberus, & après que ceulx là se seroyent rendus, trouver quelque occasion de nuire aux Saguntins, pour faire sembler que la guerre auroit plus tost esté encommencée par les Saguntins, que esmuë par luy de faict à pensé. Après doncques avoir forcé les Olcades à se rendre, il se

vint ruer ſur les Vacceïens, degaſta leurs plaines, forcea pluſieurs citez, & print Hermandice & Arbocole villes très opulentes. Or avoit il reduit ſoubs ſon obeïſſance preſque tout le païs, quand pluſieurs fugitifs de Hermandice [1] s'accourageans l'un l'autre conjurerent contre luy, aſſemblerent gens & attirerent à leur party les fugitifs Olcades. Puis perſuaderent aux Carpentaniens [2], qui eſtoyent leurs voiſins, que d'un commun accord ils aſſailliſſent Hannibal à deſprouveu ſi toſt qu'il ſeroit de retour. Eux qui eſtoyent peuples ne deſirans rien tant que de combatre, veu meſmement qu'encores ſe reſſentoyent des injures & oultrages receus, receurent aiſeement un tel conſeil : Si qu'ils prindrent les armes, & s'eſtans aſſemblez en grand nombre (car ils eſtoyent plus de cent mille) allerent aſſaillir Hannibal à ſon retour des Vacceïens le long du fleuve Tagus. A l'arrivée deſquels l'armée des Carthaginois s'arreſta tout court, & y eut par tout l'oſt grande crainte & eſtonnement. Et n'eſt à douter, qu'ils n'euſſent receu une bien grande playe, ſi lors qu'ils ſe trouvoyent effroyez par la ſoudaine arrivée des en-

[1] Ou Salmantique, aujourd'hui Salamanque, au royaume de Léon.

[2] Ce peuple étoit à-peu-près au milieu de l'Eſpagne, les Olcades ſur leur droite un peu en tirant au ſud, les Vacceiens à leur gauche, en tirant au nord-oueſt.

nemis, & mesmement chargez de gros butin, ils se fussent attachez à gens si furieux. Quoy considerant, Hannibal, comme prudent capitaine qu'il estoit, ne voulut combatre, ains fit asseoir son camp au dit lieu. Puis la nuict ensuyvant passe son armée oultre le fleuve au moindre bruit que se pouvoit, laissant l'endroit où l'ennemy pouvoit passer plus à son aise, desert & despourveu de garde, à fin que par une crainte simulée, il attirast les Barbares à passer le fleuve, pour user de l'occasion qui se presentoit. Et comme il estoit le plus fin & rusé capitaine de son temps, aussi ne fut il frustré de son attente & de l'issue du bon conseil qu'il avoit prins pour abuser l'ennemy. Car les Barbares farouches de nature, & par trop se confians en leur grande multitude, pensans que les Carthaginois fussent espouvantez, se vindrent jetter de grande furie dans l'eau. Là où se trouvans en desordre & empestrez, mesmes avant que du tout peussent passer la riviere, furent assailliz par les Carthaginois, premierement par aucunes gens de cheval, & puis après par toute l'armée, de sorte qu'il y en demoura grand nombre de tuez, & le reste fut tourné en fuitte.

V: Après laquelle victoire toutes nations de là le fleuve Iberus se rendirent, excepté les

Saguntins : lesquelz combien qu'ilz veissent Hannibal si prochain, se toutefois confians en l'amitié des Romains, se meirent en defense : & depeschérent quant & quant ambassadeurs à Rome, pour remontrer au senat le danger où ilz estoyent, & pour demander secours contre leur très grand ennemy qui les poursuyvoit de si près. Les ambassadeurs envoyez à Rome estoyent à grand peine sortis d'Hespagne, quand Hannibal en pleine guerre vint avec toute son armée mettre le camp devant Saguntus [1]. Laquelle chose estant rapportée à Rome, & deliberé qu'on eut un conseil sur les oultrages faits à leurs alliez, les senateurs allans assez froidement en besongne, envoyerent par decret P. Valerius Flaccus, & Q. Fabius Pamphilus vers Hannibal, pour luy denoncer, qu'il eust à se retirer de devant Saguntus : & en cas qu'il n'y voulust entendre, ils allassent de là à Carthage les requerir qu'ilz eussent à leur delivrer Hannibal leur capitaine, comme celuy qui avoit rompu la paix. Polybe escript que lesdits ambassadeurs furent ouis d'Hannibal, mais qu'ilz eurent une responce bien froide. Live au contraire dit, qu'oncques ilz ne furent ouis, ny mesmes eurent accès au camp. Tous deux s'ac-

[1] Sur la côte vis-à vis Majorque. C'est à-peu-près le même emplacement où se trouve aujourd'hui Morviedro.

cordent toutefois en cela, qu'ilz s'en vindrent quant & quant en Hespagne, puis après passerent en Afrique & tirerent à Carthage, là où après avoir exposé leur charge au conseil, ils eurent la faction Barciniene tant contraire, qu'ils s'en retournerent à Rome avecques peu d'honneur, & mesmes sans rien avoir fait.

VI. Or y avoit il au senat de Carthage deux partialitez & factions contraires. L'une desquelles avoit desjà prins son commencement dès le temps que gouvernoit Amilcar surnommé Barça, & estoit escheuë comme par succession hereditaire à son fils Hannibal : si fut elle depuis si bien augmentée, & parvint en un si hault degré de puissance, que tant au dehors qu'au dedans elle tenoit la preeminence & premier lieu à l'endroit des causes & jugemens. De l'autre estoit chef Hanno, homme grave & de souveraine dignité en la mesme republique, mais estimant plus le repos & tranquillité, que non pas la guerre. Ce fut luy seul, comme on dit, qui lors, que les ambassadeurs Romains vindrent à Carthage se plaindre des oultrages faicts à leurs alliez, advisa contre la voulunté presque de tout le senat, que la paix fust entretenuë & gardée avecques eux, & conseilla qu'on se donnast garde de la guerre, qui seroit quelque jour cause de la ruine de leur païs.

Certainement si les Carthaginois eussent voulu plustost s'arrester au conseil de Hanno, que prendre esgard à son affection, suyvans l'auteur de paix, & non point s'amuser après ceux qui conseilloyent la guerre, ils s'en fussent mieux trouvez, mesmes à l'endroit de leur republique. Mais en se laissant mener à la fureur & convoitise d'un seul jouvenceau, ils donnerent occasion à tant de maux qui depuis leur sont arrivez. Parquoy c'est une chose bien requise aux hommes prudens & bons gouverneurs de choses publiques, d'avoir tousjours plus d'esgard au commencement des affaires qu'à la fin, & d'attenter toutes choses par conseil avant que avoir recours aux exploits de guerre. Or les Saguntins se voyans assiegez par Hannibal, & que contre tout droit & raison on leur faisoit la guerre, ils sousteindrent constamment le siege par plusieurs mois mesmes. A la fin, non obstant qu'Hannibal eust plus de gens (car il avoit, ainsi qu'on dit, en son camp cent cinquante mille combatans) & qu'une grande partie des remparts fust abatue, si aimerent ils encore mieux d'attendre le saccagement de leur ville, que de se rendre à la mercy de leur ennemy mortel. Aucuns disent que Saguntus fut prinse huit mois [1] après le

[1] Polybe dit formellement le huitieme mois ; or Polybe nâquit l'an de Rome 548, & Sagunte fut prise l'an de Rome 535, &

siege commencé, ausquels Live ne semble accorder, ne mesmes declarer autre certain temps du siege tenu.

VII. Or la prise de ceste ville tant opulente servit grandement & en beaucoup de sortes aux entreprises d'Hannibal : car estants esmues de l'exemple de ce saccagement plusieurs villes, qui pour se fascher d'estre subjectes aux Carthaginois estoyent en bransle de se revolter, se maintindrent en leur devoir, mesmes les soudards reprindrent courage, voyans les riches despouilles qui leur estoyent departies parmy le camp. Or il envoya à Carthage de grands presents du butin des Saguntins, au moyen desquelz il prattiqua les principaux de la ville, & les rendit plus prompts à la guerre, qu'il avoit deliberé mener contre le peuple Romain, non en Hespagne comme plusieurs pensoyent, mais en Italie mesme. Durant ces choses, les ambassadeurs retournerent de Carthage à Rome, & declarerent en plein senat la froide reponse qu'ilz avoyent euë, lors que presque au mesme temps furent advertis du sac de Saguntus. Dont à ceste occasion

Polybe avoit fait le voyage d'Espagne, comme il nous l'apprend lui-même, pour s'instruire à fond des choses dont il auroit à parler dans son histoire. C'est de cette époque que date la premiere année de la deuxieme guerre Punique, concourant avec la cinq cent trentesixieme de Rome, Sagunte ayant été prise à la fin de la précédente.

les Romains se repentirent grandement (combien que trop tard) de n'avoir donné secours & assistance à leurs amis en un si extreme danger. Parquoy le senat ensemble & tout le peuple esmeus de très grande pitié, & quant & quant enflambez de courroux, departirent la charge des provinces aux Consulz : sçavoir est, des Hespagnes à P. Cornelius [1], & de l'Afrique ensemble & la Sicile à T. Sempronius. Puis après aucuns des plus grands de la ville furent envoyez ambassadeurs à Carthage, pour faire leurs remontrances en plein senat se complaignants de la treve rompue, & leur mettans devant les yeux la cause & origine de la guerre future, & quant & quant leur denoncer hardiment la guerre après avoir declaré le motif & occasion d'icelle proceder de leur costé. Qui fut receuë des Carthaginois avec une bravade pareille. En quoy neantmoins furent mal conseillez, ainsi que l'effect & l'issue de la guerre l'ont à la parfin bien declaré.

VIII. Or ayant Hannibal entendu ce qu'avoit esté faict au senat de Carthage, & luy semblant advis qu'il estoit plus que temps, de passer en Italie, ainsi que dès le commencement avoit proposé, il fit équipper en très grande diligence

[1] Scipion qui fut tué en Espagne après beaucoup de succès, aussi bien que son frere Cneius Scipion, l'an de Rome 542.

tout son bagage & tenir ses vaisseaux prests, demanda subside & renfort des villes qui luy estoyent les plus fideles, & donna charge que toutes les bendes se trouvassent à Carthage la neufve. Et venu qu'il fut à Gades [1], il ordonna bonnes garnisons ès lieux les plus commodes d'Afrique & d'Hespagne, chose qui luy sembloit sur toutes autres estre la plus necessaire, à fin que quand il tireroit en Italie, les Romains ne s'en vinsent emparer. Pourtant envoya-il en Afrique douze cents hommes de cheval, & treize mille hommes de pied Hespagnols. Et fit venir de divers endroits d'Afrique quatre mille soudards, ausquels il bailla Carthage en garde, ayant par ce moyen & des ostages & des soudards. Et laissa le gouvernement d'Hespagne à son frere Asdrubal, luy baillant une armée de cinquante vaisseaux de guerre & jusques à deux mille hommes de cheval & douze mille de pied. Voilà les garnisons qu'il laissa ès deux provinces : non que pourtant il pensast qu'elles fussent suffisantes pour resister à la puissance des Romains, là où le fort de la guerre seroit tourné en Hespagne ou en Afrique : mais par ce qu'il les estimoit ainsi estre assez bien munies pour empescher l'ennemy de gaigner païs, jusques à tant, que

[1] Aujourd'hui Cadix.

ayant mené son armée par terre, il eust fait entrée en Italie. Vèu mesmement qu'il n'ignoroit pas, que les Carthaginois estoyent assez puissants pour lever nouvelle armée là où ils eussent voulu, & le besoing s'en fust adonné pour luy envoyer nouveau renfort jusques en Italie. Car après qu'ils eurent repoulsé arriere d'eulx ceste tant perilleuse guerre, suscitée par l'indignation des mercenaires [1], ayans tousjours depuis esté victorieux, premierement soubs la conduite d'Amilcar, puis soubs celle de Asdrubal, & finablement soubs Hannibal, ils avoyent en telle sorte augmenté leur puissance, que au temps qu'Hannibal vint en Italie, leur empire estoit d'une bien grande estendue. Car ils tenoyent toute la coste d'Afrique qui est contre la mer Mediterranée, depuis les autels des Phileniens, qui ne sont gueres loing de la grande Syrte, jusques aux colonnes de Hercules, & a de longueur [2] deux mille pas. Et estants passez le destroit qui fait le depart de l'Afrique à l'Europe, avoyent occupé presque toute l'Hespagne jusques aux monts Pyrenées qui separent l'Hespagne des Gaules.

IX. Or ces choses ainsi constituées en Afrique

[1] Commencée l'an de Rome 513, terminée l'an 516.

[2] Ce lieu est corrompu. L'Ecluse. Voyez les Observations.

& en Hespagne, Hannibal retourna à Carthage la neufve [1], là où il avoit son armée en bon equippage & desjà toute preste. Et ne voulant plus differer, fit assembler ses gens, & leur donnant bon courage avecques grandes promesses, loua la fertilité d'Italie, & leur fit grand cas de l'amitié & alliance des Gaulois. Finablement les admonesta de marcher gayement. Le jour ensuyvant il partit de Carthage, & mena son armée le long de la plage jusques au fleuve Iberus. On dit que la nuict ensuyvant s'apparut à Hannibal dormant un jouvenceau de terrible regard, lequel premierement l'incitoit de le suyvre en Italie : mais que puis après il vit un serpent de grandeur desmesurée faisant un très grand bruit : & comme il desiroit sçavoir que cela pouvoit signifier, il luy sembloit avoir entendu que c'estoit la destruction de l'Italie. Il ne se faut esmerveiller, si le grand soing & solicitude que pour la guerre d'Italie il prenoit le jour, luy engendroyent la nuict des fantosmes representans la similitude ou de victoire ou de destruction & d'embrazemens & autres calamitez de guerre. Car bien souvent il advient, comme dit l'orateur, que nos pensées & paroles engendrent en reposant telles choses que le poëte Ennius escrit d'Homere, c'est à sçavoir comme sont celles

[1] Carthagène au royaume de Murcie, sur le bord de la mer.

desquelles le plus souvent il pensoit & tenoit propos.

X. Or après qu'Hannibal eut passé les monts Pyrenées, & qu'il eut gaigné le cueur des Gaulois à force de presents, il arriva en peu de jour à la riviere du Rhosne. Or le Rhosne prent sa source non gueres loing de celles du Rhin & du Danube, & ayant fait environ quarante neuf lieuës de pais, entre au lac de Geneve, puis sortant de là, se tourne vers occident, en divisant par quelque espace les Gaulois, & puis prenant accroissement de la Saone & d'autres rivieres, se vient en la fin descharger en la mer par plusieurs bouches entre les Volces[1] & Cavariens[2]. Les Volces tenoyent alors les deux rives du Rhosne, & estoyent fort peuplez, voire les plus riches & plus puissants d'entre toutes les nations Gauloises. Lesquels ayants entendu la venue d'Hannibal, passerent la riviere, & s'estants mis en armes se tindrent au bord d'icelle pour empescher les Carthaginois de passer. Car combien qu'Hannibal eust prattiqué tous les autres Gaulois, si n'avoit il toutefois tant sceu gaigner à l'endroit de ceux cy ne par presents, ny par menaces qu'ils

[1] Ils habitoient le Languedoc & le Roussillon. Ils ne s'étendoient pas au-delà du Rhône.

[2] Ils occupoient une partie du Dauphiné. Avignon étoit leur métropole.

voulussent plustost experimenter l'amitié des Carthaginois, que leur force. Parquoy voyant bien qu'il falloir manier un tel ennemy plustost par finesse, il commanda à Hanno fils de Bomilcar, de passer secrettement le Rhosne avec une partie de l'armée, & d'aller charger les Gaulois au desprouveu. Iceluy donc ainsi que avoit esté commandé fit un long chemin, & ayant passé la riviere où elle estoit plus gueable, se monstra près du camp des ennemis, avant qu'il fust apperceu d'eulx, ou mesmes qu'ils peussent sçavoir que c'estoit. Les Gaulois entendans le cry en derriere d'eulx, & se voyans pressez de front par Hannibal, lequel avoit plusieurs bateaux tout prests pour passer ses gens, sans avoir loisir ou de prendre conseil, ou de recourir aux armes, abandonnerent le camp & se meirent à fuyr à val de roupte. Lesquels estant ainsi chassez de l'autre costé de la rive, le reste de l'armée des Carthaginois passa la riviere sans aucun danger.

XI. Or en ces entrefaittes P. Cornelius Scipion, qui un peu auparavant estoit arrivé à Marseille, oyoit un continuel bruit de l'armée d'Hannibal. Dont à fin d'en estre plus asseuré, il envoya une bende de gens de cheval d'eslite pour espier & entendre quel estoit le conseil des ennemis, lesquels allans en grande haste, ainsi que leur avoit esté commandé, vindrent à rencontrer cinq

cents chevaliers Numidiens aussi envoyez par Hannibal pour descouvrir l'armée des Romains, lesquels ils vindrent charger soudainement, & après s'estre vaillamment combatus d'un costé & d'autre, en la fin les Romains victorieux tournerent les autres en fuitte non sans perte de beaucoup de leurs gens, si que toutefois le plus grand nombre des tuez estoit du costé des ennemis. Hannibal donc par ce moyen informé du lieu où estoyent les Romains, se trouvoit en grand doute s'il devoit poursuyvre son chemin en Italie, où bien mener son armée à l'encontre du consul pour lors present, & en mettant le tout en hazard en attendre l'issue. A la fin comme il balançoit d'un costé & d'autre discourant en son esprit plusieurs choses, & incertain à quoy principalement il se devoit resoudre, les ambassadeurs des Boiens [1] luy persuaderent de mettre toutes autres choses en arriere pour passer en Italie. Car, avant qu'Hannibal eust passé les monts Pyrenées, les Boiens ayants prins les ambassadeurs Romains par cautelle, porté grand dommage au præteur Manlius, & solicité les Insubriens [2], s'estoyent rebellez & suyvoyent le party d'Hannibal, & ce principalement, à cause que les Romains avoyent

[1] Il y en avoit une partie entre la Loire & l'Allier; & d'autres du côté de Bordeaux & d'Auch.

[2] Habitans du Milanez.

repeuplé Plaisance & Cremone. Hannibal doncques persuadé par leur conseil, deslogea de là, & marchant le long de la rive contremont la riviere, parvint en peu de jours au lieu que les Gaulois appellent l'Isle, laquelle est faitte de la Saone & du Rhosne, qui passans par diverses montagnes se viennent là rencontrer : où est maintenant Lion ville très renommée en la Gaule, laquelle on dit avoir esté long temps après edifiée & bastie par Plancus Munatius. De là vint au païs des Allobroges[1], & ayant appaisé le discord qui y estoit entre deux freres touchant la royauté, s'en vint par la contrée des Castiniens[2] & Vocontiens jusques à la Durance. Qui est une riviere, laquelle prenant sa source ès Alpes, & de là descendant d'une grande roideur, vient s'espandre dedans le Rhosne : & comme souvent elle change de cours, aussi ne la peut on qu'à bien grand peine passer à gué. Toutefois l'ayant passée il mena son armée jusques aux Alpes par lieux descouverts, si avant qu'il en eut le moyen.

XII. Mais en les passant il y receut ainsi que lon dit de si grandes pertes, que aucuns qui ont vescu en ce temps là, afferment avoir ouy

[1] Ils occupoient partie du Dauphiné, & partie de la Savoie.

[2] Je ne connois pas les Castiniens. Mais je trouve là chez tous les géographes, à la gauche du Rhône entre l'Isère & la Durance, les Tricastiniens, & à leur orient les Voconticns.

d'Hannibal mesme, qu'il y avoit perdu plus de trente mille hommes avec la plus grande partie de ses chevaux. Car il luy fallut non seulement combatre les habitans des montagnes, ains aussi forcer les difficultez & destroits des chemins, si bien, que en aucuns endroits des plus haults & aspres rochers il fut contraint d'ouvrir le passage à force de feu & de vinaigre. Or ayant passé les Alpes en l'espace de quinze jours, il descendit auprès de Turin. Dont me semble assez vray-semblable qu'il ait passé le mont vulgairement appellé Genua [1], qui d'un costé a le fleuve de Durance, & de l'autre prend sa descente vers Turin. Or il est bien difficile de pouvoir dire au vray, quel nombre de gens il se trouva avoir après qu'il fut passé en Italie, à cause de la diversité des opinions. Car les uns escrivent, qu'il a eu cent mille hommes de pied, & vingt mille de cheval : les autres, vingt mille hommes de pied, & six mille de cheval, tous Africains & Hespagnols. Mais les autres en comprenant les Gaulois & Liguriens, en comptent quatre vingts mille de pied & dix mille de cheval. Toutefois il est croyable qu'il n'a pas eu si grande armée comme disent les premiers, mesmement

[1] Je ne connois pas non plus le mont Genua; mais je vois là les Alpes Maritimes entre la Durance, la mer, Gênes sur la côte, & au-dessus, à vingt-cinq lieues nord-ouest, Turin.

après avoir passé tant de païs, & receu tant de pertes & dommages, ne pareillement aussi petit nombre que les seconds luy donnent par leurs escrits, si on vient à considerer les hautes entreprises que depuis il a mises à chef. Tellement que l'opinion de ceux me semble plus approcher de la verité, qui tienent le milieu entre ces deux : attendu qu'il a mené en Italie la plus grande partie des quatre vingts mille hommes de pied, & dix mille chevaux, lesquels il avoit levé en Hespagne, aussi qu'il est assez notoire, qu'un grand nombre de Liguriens & de Gaulois se vint joindre à luy, pour la grande haine que lors portoyent ces nations aux Romains, qui ne cedoit mesmement à celle des Carthaginois.

XIII. Hannibal doncques estant venu de Turin au païs des Insubriens eut pour rencontre P. Cornelius Scipion, lequel party en grand haste de Marseille, & ayant passé & le Po & le Tesin, s'estoit campé non gueres loing de l'ennemy : de sorte que peu de temps après, estans tous les deux capitaines sortis pour descouvrir le camp l'un de l'autre, il se fit une escarmouche de gens de cheval qui dura quelque temps sans pouvoir cognoistre lequel des deux avoit avantage. Mais enfin les Romains voyans le consul navré, mesmement que les chevaliers Numidiens venoyent petit à petit pour les enclorre par derriere,

furent contraints de reculer, & ainsi peu à peu se retirerent, & en se defendant le mieulx qu'ils peurent pour sauver le consul, parvindrent jusques en leur camp. On dit que P. Cornelius Scipion fut alors sauvé par le moyen de son fils (depuis surnommé Africanus) qui estoit pour lors de fort bas aage : louange qui certes (tant soit elle souveraine, mesmement en si grande jeunesse) est assez vray-semblable & conforme aux hautes choses depuis par luy executées. Or Scipion ayant ainsi experimenté combien son ennemy le surpassoit en force de chevalerie, delibera de se mettre en lieux où le camp des gens de pied seroit plus asseuré, & pourroit combattre avec plus grand avantage. Qui fut cause que la nuict ensuyvant il passa le Po, avec le moins de bruit qu'il peut, & s'en alla vers Plaisance.

XIV. Le mesme fit aussi peu de temps après T. Sempronius Longus, qui avoit esté revoqué par le senat hors de Sicile, à fin que les deux consuls gouvernassent la chose publique d'une mesme authorité, & commun accord. Hannibal semblablement les suyvit avec toute son armée, & asseit son ost près le fleuve Trebie, esperant que pour la prochaineté des deux camps s'offriroit quelque occasion de combatre, ce qu'il desiroit sur toutes choses, non seulement pource

qu'il ne pouvoit long temps soustenir la guerre à faute de vivres, mais aussi pource qu'il se doutoit de la legereté des Gaulois : lesquels ainsi que bien tost s'estoyent joincts à luy & avoyent suyvy son amitié, esmeus d'une esperance de nouvelleté, & de la renommée de la victoire de par luy obtenue, aussi pensoit il, que pour quelque occasion legere (comme si la guerre duroit long temps en leur païs) ils tourneroyent toute la haine qu'ilz portoyent aux Romains, contre luy comme le seul autheur de la guerre. Et pourtant cherchoit il par tous moyens occasion de pouvoir donner la bataille. Durant lesquelles menées Sempronius l'autre consul trouva une trouppe d'ennemis chargez de butin & escartez par la campagne, sur lesquels il chargea & les tourna en fuitte : & faisant conjecture de l'issue de toute la bataille par la bonne fortune qu'il avoit euë, conceut une bonne esperance de la victoire, si une fois les deux armées venoyent à s'entreheurter. Parquoy desirant faire quelque chef d'œuvre, avant que Scipion fust guari, & que nouveaux consuls fussent esleuz, il delibera de sortir en bataille, voire contre le gré de l'autre consul son compagnon, lequel estimoit n'estre chose plus hors de propos que de vouloir hazarder l'estat de la chose publique, lors

que presque tous les Gaulois estoyent en armes contre eulx.

XV. Or Hannibal fut adverty de tous ces differents par espies qu'il envoyoit secrettement au camp des ennemis. Parquoy, selon qu'il estoit fin & ruzé, trouva incontinent un lieu assis entre les deux camps, tout couvert de hayes & buissons auquel il mit son frere Mago en embusche avec une trouppe de gens d'eslite. Puis donna charge aux chevaliers Numidiens d'aller courir jusques aux rempars & trenchées des Romains, & les harceler pour les tirer à la bataille. Et après avoir fait repaistre le demourant de l'armée, il les mena en bonne ordonnance, à fin d'estre prest à toutes occasions qui s'offriroyent. Le consul Sempronius au premier tumulte des Numidiens, envoya soudain ses gens de cheval à l'encontre, & puis six mille hommes de pied, en la fin luy mesme sortit de son camp avec toute l'armée. Or estoit il plein hyver & faisoit un très grand froid, mesmement ès lieux enclos des Alpes & du mont Apennin. Les Numidiens selon que leur avoit esté enchargé, tiroyent les Romains peu à peu deçà le fleuve Trebie, jusqu'à ce qu'estants arrivez au lieu, d'où ilz pouvoyent recognoistre leurs enseignes, soudain se retournerent contre l'ennemy qui estoit en desordre. Car c'est la

couftume des Numidiens, de reculer bien fouvent de faict advifé, & puis s'arrefter tout court, quand il leur femble temps, pour recharger l'ennemy plus au vif & de plus grande furie que devant. Surquoy Sempronius r'allia incontinent fes gens de cheval, & ordonna fa bataille, felon que le temps le requeroit, pour aller chocquer fon ennemy qui l'attendoit en bataille rengée. Car Hannibal avoit jà fon armée toute prefte pour ufer de l'occafion qui s'offroit. La meflée fe commença premierement par les chevaux legers, puis après par les hommes d'armes : mais les chevaliers Romains ne pouvans fouftenir le choq des ennemis, furent bien toft rompus. Si que les legions fouteindrent la bataille d'un tel effort, & d'un fi vif courage, qu'elles euffent peu refifter, là où il n'y eut affaire qu'aux gens de pied. Mais d'un cofté les gens de cheval & les elephans les effroyoyent, & de l'autre les gens de pied les pourfuyvoyent de fort près, combatans d'une grande furie contre des corps & affamez & engelez. Au moyen dequoy toutefois les Romains fouftenans tant de maulx qui les affailloyent de tous coftez, d'une hardieffe & magnanimité plus grande que n'eftoyent leurs forces, combatirent tousjours, jufques à ce que Mago fortant de fon embufche les vint charger à defprouveu avec grands cris, & que le bataillon

du milieu des Carthaginois vint par le commandement d'Hannibal se jetter sur les Cennomaniens. Alors voyans les Romains que leurs alliez prenoyent la fuitte, ils perdirent courage. On dit que il y eut dix mil pietons Romains qui se retirerent à Plaisance passans tout au travers des ennemis. Le demourant de l'armée qui fuyoit, fut la plufpart taillé en pieces par les Carthaginois [1]. Le consul Sempronius eschappa aussi les mains des ennemis, non sans grand danger de sa personne. La victoire cousta aussi bien cher à Hannibal : car il y perdit grand nombre de ses gens, & ses elephans y furent presque tous tuez.

XVI. Après ceste bataille Hannibal courut tout le païs, metant tout à feu & à sang : & print quelques villes, & avec bien peu de ses gens chassa & mit en fuitte un grand nombre de païsans qui s'estoyent assemblez en bataille sans aucun ordre. Puis sur le commencement du primtemps mit son armée aux champs plustost que le temps ne requeroit, & voulant passer en la Thoscane, fut repoulsé par une grosse tempeste, tout auprès du sommet de l'Apennin, & par ainsi contraint de remener son armée autour de Plaisance : mais bien tost après il se mit derechef aux champs pour beaucoup de causes necessaires. Car

[1] L'an de Rome 536.

s'il ne se fust sauvé par telle ruse, peu s'en falloit qu'il ne fust oprimé par les embusches des Gaulois, lesquels estans mal contens que la guerre duroit trop longuement en leur païs, en avoyent à luy seul, comme celuy qui estoit la source & occasion de la guerre. Dont à ceste occasion se voyant forcé par le danger cogneut bien qu'il falloit se haster de passer son armée en une autre province. Davantage il pensoit que cela luy serviroit beaucoup à entretenir sa reputation envers les estrangers, & à encourager les siens, s'il pouvoit faire apparoistre la puissance des Carthaginois estre si grande, & leur capitaine estre de si grand cueur, que d'oser aller faire la guerre en lieux si voisins de la ville de Rome. Toutes choses doncques mises en arriere, il fit marcher son camp par le mont Apennin, puis passant par le païs des Liguriens descendit en la Thoscane, par la voye qui meine au plat païs & marests d'alentour du fleuve Arnus [1]. La riviere d'Arnus estoit en ce temps là fort enflée, & se desbordoit par toutes les campagnes circonvoisines. Pour ceste cause Hannibal trainant une si grande armée, ne sceut eviter qu'il ne fist grande perte de gens & de chevaux, avant que pouvoir sortir hors de ces lieux marescageux. Et de fait, luy mesme, combien qu'il fust

[1] A la droite du Tybre où il va se jetter.

porté sur un hault elephant, qui luy estoit demouré seul d'entre tant d'autres : pour les travaux toutefois qu'il avoit enduré sans reposer ne jour ne nuict, & pour le mauvais air, perdit l'un de ses yeux.

XVII. En ces entrefaictes C. Flaminius consul auquel avoit esté baillée la charge de l'armée de Sempronius, estoit venu à Arretium contre la voulunté du senat, lequel estoit fasché, qu'en delaissant à Rome son compagnon Cn. Servilius, il s'estoit retiré en sa province, comme en cachette sans ornemens consulaires, & sans sergens. Or estoit il homme fier de nature, & avoit esté grandement eslevé par la faveur du peuple, de sorte qu'il en estoit devenu si audacieux, que on voyoit bien à l'œil, qu'il feroit toutes choses sans consideration. Ce qu'estant parvenu à cognoissance d'Hannibal, il jugea que ce seroit le meilleur de harceler le consul, & de prendre toute peine de l'attirer au combat avant que son compagnon se joignist à luy. Parquoy faisant marcher son camp par le païs de Fesula [1] & d'Arretium [2], il gastoit & brusloit tout le païs d'alentour & le remplissoit de crainte & de frayeur, sans faire aucune fin de destruire & brusler, jusques à ce qu'il parvint

[1] Au-dessus de l'Arnus.

[2] A la gauche de l'Arnus près du lac Clusin.

aux montagnes Cretonenses [1], & puis au lac qui se nomme Trasymene. Ayant recogneu le lieu, il ne taschoit que de surprendre son ennemy par quelque embusche, pourtant fit il cacher des gens de cheval soubs quelques coustaux, auprès du destroit qui meine à Trasymene, & derriere les montagnes il y feit aller ses chevaux legers. Et avec le reste de son armée descendit en la campagne, estimant que le consul ne se tiendroit point coy, comme aussi il advint. Car ceux qui ont la teste ainsi eschauffée s'abandonnent facilement & sont exposez aux embusches des ennemis, & souvent hazardent le tout par faute de vouloir croire bon conseil. Flaminius donc voyant le païs estre entierement degasté, les bleds couppez, & les maisons bruslées fit incontinent haster de marcher son armée contre l'ennemy, contre l'opinion de tous, qui estoyent d'avis qu'il deust attendre son compagnon. Et estant au coucher du soleil arrivé aux destroits du lac Trasymene, fit arrester là son camp, combien que ses gens ne fussent las ny rompus du continuel travail qu'ils avoyent enduré par le chemin. Et le lendemain au poinct du jour, sans autrement descouvrir le païs, passa le mont [2].

[1] De Cortone, ville qui est entre le Tybre & l'Arnus, au-dessus du lac Trasimène.

[2] L'an de Rome 537.

XVIII. Alors Hannibal, lequel ayant long temps auparavant tenu son cas tout prest, n'attendoit que l'occasion de bien faire, voyant les Romains s'estre jettez en la plaine, fit signe à tous ses gens de courir sus à l'ennemy. Au moyen dequoy les Carthaginois se levant de tous costez vindrent & par devant & par derriere, & par les flancs charger l'ennemy enclos entre le lac & les montagnes. Au contraire les Romains entrans en bataille sans ordre quelconque, se combatoyent estans serrez ensemble soubs un brouillas gros & espais qui leur ostoit la veuë, comme s'ils eussent esté en tenebres, de sorte que c'est une chose esmerveillable, comment & soubs quelle intention ils soustindrent si long temps la meslée, veu qu'ils estoyent ainsi environnez de tous costez. Car ils combatirent plus de trois heures de long d'une si grande ardeur de courage, qu'ils n'ouïrent point le très grand tremblement de terre qui se fit alors, & jamais ne reculerent, jusques à qu'ils entendirent que le consul, allant de reng en reng pour donner courage à ses gens, avoit esté porté par terre & tué par un homme d'armes appellé Ducarius. Et lors ayans perdu leur capitaine, & se trouvans destituez de toute esperance, prindrent la fuitte les uns vers les montagnes, les autres vers le lac, desquels plusieurs furent attains en fuyant & tuez. Et

en demeura[1] quinze mille sur le champ, & environ dix mille qui se sauverent par divers endroits. On dit davantage qu'il y en eut six mille hommes de pied, qui dès le commencement de la meslée gaignerent par grand effort la montagne, & s'arresterent sur un tertre jusques à la fin de la bataille, lors qu'ils descendirent soubz la foy d'Hannibal, mais ils furent trahis & taillez en pieces.

XIX. Après ceste grande victoire, Hannibal laissa aller sans payer rançon plusieurs Italiens captifs, après les avoir traittez fort humainement, à fin que la renommée de son humanité & clemence s'espandist par toutes nations, combien que de son naturel il fust entierement contraire à telles vertus. Car il estoit fier & cruel de nature, & si avoit il dès sa jeunesse esté apprins au maniement des armes, & s'estoit exercé à meurtres & trahisons & surprinses envers les ennemis, sans se soucier d'ordonnances, ne de loix, ne de coustumes civiles. Voilà les moyens par lesquels il est devenu un des plus cruels capitaines, & plus ruzez & cauteleux à tromper l'ennemy qu'oncques il y en ait eu. Car comme il estoit tousjours ententif à decevoir l'ennemy, ceux qu'il ne pouvoit vaincre en guerre ouverte, il taschoit de les

[1] Plutarque en la Vie de Fabius Maximus en adjouste autant de prisonniers. *L'Ecluse.*

ſurprendre par quelque ruſe : ainſi que lon peut juger par la bataille preſente, & celle qu'il eut auparavant contre le conſul Sempronius près du fleuve Trebie. Mais retournons à nos erres, remettans ce propos à une autre fois.

XX. Quand doncques on entendit à Rome la desfaitte du conſul Flaminius lequel avoit eſté vaincu & tué avec une grande partie de l'armée, il ſe demena incontinent un grand dueil par toute la ville, les uns ayans compaſſion de la calamité publique, les autres de leur perte particuliere, & aucuns de tous les deux enſemble. Et de faict c'eſtoit un triſte ſpectacle, que de voir courir aux portes de la ville une infinité d'hommes & de femmes pour s'enquerir chacun particulierement de ſes parents & amis. On trouve par eſcrit qu'il y eut deux femmes, leſquelles eſtans en grande ſollicitude & penſement pour le ſalut de leurs enfans, moururent ſoudainement pour la grande joye qu'elles eurent les voyans ſains & ſaufs contre leur opinion. En ce meſme temps Servilius conſul compagnon de Flaminius luy envoyoit quatre mille hommes de cheval, n'ayant encores eſté adverty de la bataille donnée auprès du lac Traſymene. Mais comme au chemin ils entendirent la desfaitte de leurs gens, & qu'en ceſte occaſion penſoyent ſe retirer en Umbrie [1], furent

[1] A la gauche du Tybre ſur la mer Adriatique.

enclos par la chevalerie des ennemis & menez à Hannibal. Or estant la chose publique de Rome en très grand danger à cause de tant de pertes arrivées l'une sur l'autre, fut arresté qu'on feroit un magistrat ordinaire, & seroit creé un dictateur office qui estoit coustumierement reservé pour dernier remede au plus dur temps & grand danger de la chose publique. Mais d'autant que le consul Servilius ne pouvoit retourner à Rome, estants tous les passages occupez de l'ennemy, le peuple d'une façon non encores accoustumée crea pour dictateur Q. Fabius, lequel acquit depuis le surnom de très grand, & fut nommé par luy pour chef de la chevalerie M. Minucius. Or Fabius estoit homme de bon conseil & grande prudence, & en souverain degré de reputation en la chose publique. Si bien que tous les citoyens se reposoyent entierement sur luy seul, se persuadans que l'honneur de la ville se pourroit maintenir soubs la conduite d'un tel capitaine, plustost que soubs autre quelconque. Ce que cognoissant très bien Fabius, après avoir avec grand soing & diligence donné ordre aux choses necessaires, partit de la ville, & receu qu'il eut l'armée d'entre les mains de Servilius consul, y adjousta deux legions, & ainsi alla trouver l'ennemy.

XXI. Or s'estoit Hannibal retiré du lac Trasy-

mene, & avoit prins la route de Spoletum [1], à fin de voir si du premier coup il pourroit emporter la ville. Mais comme il veit que ceux de la ville s'estoyent mis aux murailles & que très bien la defendoyent, il se mit à degaster le païs d'alentour, bruslant maisons & villages, & puis se retira en Apulie par la Marque de Ancone, & le païs des Marsiens & Peligniens. Le dictateur le suyvit à la trace, & se campa auprès de la ville d'Arpi [2], non gueres loing du camp des ennemis, à celle fin de trainer la guerre en temporisant. Car les affaires des Romains estoyent pour lors en tel estat, pour la temerité & folle hardiesse des capitaines du passé, qu'on estimoit à victoire n'estre pas vaincu de l'ennemy par tant de fois victorieux. Au moyen dequoy toutes choses furent bien tost changées quant & le changement du capitaine. Car combien qu'Hannibal rengeast ses gens en bataille, & puis après voyant que l'ennemy ne bougeoit, se meist à degaster tout le païs, esperant que par ce moyen pourroit attirer le dictateur au combat lors qu'il verroit le plat païs de ses alliez estre ainsi pillé en sa presence : iceluy toutefois pour tout cela ne fut esmeu, ains tenoit tousjours ses gens serrez, comme si la chose ne luy eust de rien touché.

XXII. Hannibal fort marry de la tardiveté du

[1] En Umbrie.

[2] Dans la Pouille.

capitaine

capitaine Romain changeoit souvent de logis, à fin qu'en marchant par divers lieux, s'offrist quelque occasion & opportunité de tromper l'ennemy, ou bien de donner la bataille. Ainsi passant l'Apennin, vint à Samnium [1] : mais pource que tantost après, aucuns de la Champagne [2] qui ayans esté prins auprès du lac Trasymene, avoyent esté gratuitement relaschez & mis en liberté, luy faisoyent esperance de pouvoir prendre la ville de Capoue, il fit marcher son armée, prenant une guide qui cognoissoit le païs pour estre conduit à Casinum [3]. Or la guide en lieu de Casinum entendit Casilinum [4], deceu par la similitude du mot, & les mena par un chemin tout contraire, à Calentinum & Calenum [5], & de là aux environs de Stella [6]. Mais comme ils se trouverent en un païs environné de montagnes & de rivieres, Hannibal vint à cognoistre qu'ils avoyent failly : & fit cruellement mourir le pauvre homme qui les avoit conduits. Fabius ce pendant usoit de grande patience, laissant courir librement Han-

[1] Dans le pays des Samnites. La ville dont l'Ecluse parle apparemment, s'appelle Samnitium.

[2] Campanie.

[3] Dans le Latium.

[4] Dans la Campanie.

[5] La ville municipale, appellée Cales, est à sept mille de Casilin. Calatie, qu'on appelle ici Calentinum, est à l'orient-d'été de Cales.

[6] Ce n'est pas une ville, mais un territoire voisin de ceux de Calatie, de Cales & de Casilin.

nibal, d'un costé & d'autre, jusqu'à ce qu'il eut occupé les montagnes Gallicanum [1] & Casilinum, là où il mit garnison, pour estre lieux de grande commodité. Si que l'armée des Carthaginois fut quasi toute enclose, & leur eust esté force de mourir en ce lieu là à faulte de vivres, ou bien prendre la fuitte avec sa courte honte, si Hannibal n'eust evité le danger par une telle ruse.

XXIII. Car cognoissant le peril auquel il se trouvoit avec toute son armée, & ayant espié l'opportunité du temps, commanda à ses soudards de luy amener jusques à deux mille bœufs de ceulx qu'ils avoyent pillé par les champs, dont ils estoyent bien prouveus, & leur ayant fait attacher des torches ou flambeaux aux cornes, ordonna à aucuns de ses gens les plus idoines de les allumer, & chasser les bœufs contremont vers le sommet des montagnes, lors qu'on feroit le premier changement de guet. Dont rien ne fut omis, ains fut le tout executé, ainsi qu'avoit esté commandé : si bien que les bœufs couroyent vers les cimes des montagnes avec lesdits flambeaux allumez, & les suyvoit l'armée tout le petit pas. Or les Romains qui long temps auparavant avoyent mis bonne garnison sur les montagnes, en furent effroyez pour la nouveauté, & craignans quelque embusche abandonnerent incontinent

[1] C'est encore un territoire voisin.

leurs forts. Fabius mesme, se doutant bien que c'estoit quelque ruse de l'ennemy, retint ses gens au camp, ne pouvant bonnement sçavoir que c'estoit. Ce pendant Hannibal passa la montagne, non gueres loing des baings Suessaniens [1], que ceux du païs appellent maintenant la Tour des baings, & se retira avec toute son armée sauve aux environs d'Albe : & bien tost après la fit marcher comme s'il eust voulu tirer droit à Rome, mais après il rebroussa chemin & s'en retourna en Apulie, dont il print Glerene, ville riche & abondante en toutes choses : là où il delibera de passer l'hyver.

XXIV. Le dictateur suyvoit de près & se vint camper non gueres loing du camp des Carthaginois auprès de Laurinum [2]. Mais estant rappellé à Rome pour les affaires de la chose publique, il fallut qu'il y allast en diligence, mais il donna charge à son general [3] de se tenir coy, & de ne s'attacher à l'ennemy, & n'aucunement combatre durant son absence. Car il estoit entierement resolu de tousjours poursuyvre sa premiere deliberation, c'est à sçavoir de ne point harceler l'ennemy, ny de combatre, quand bien l'ennemy l'irriteroit. Toutefois M. Minucius (car ainsi s'appelloit son

[1] De Sinuesse, sur la côte de la Campanie.

[2] Larinum, ville des Frentaniens, qui touchent aux Peligniens & aux Samnites.

[3] Maître de la cavalerie.

general) se souciant bien peu des commandemens du dictateur, aussi tost qu'il eut le dos tourné, il se vint ruer sur une trouppe d'ennemis qui estoyent allez fourrager, ainsi qu'ils estoyent escartez par la campagne, desquels il en tua grand nombre, & les autres il les alla batant jusques au dedans de leur camp. Le bruit de ceste escarmouche courut incontinent jusques à Rome, & lon en fit si grand cas, qu'elle fut reputée pour une victoire, & pleut tant au populaire, que soudain ils egalerent la puissance du lieutenant à celle du dictateur Fabius : ce que jamais n'avoit esté faict auparavant. Fabius endurant patiemment & d'une grande magnanimité ceste injure sans l'avoir aucunement meritée, s'en retourna au camp.

XXV. Or y avoit il deux dictateurs [1] en un mesme temps, chose qui auparavant n'avoit esté veuë ny ouye, lesquels après avoir departy par moitié toute l'armée, commandoyent tous deux de puissance absolue, chascun sur son armée, comme les consuls estoyent accoustumez de faire. Dequoy Minucius se vint si fort à enorgueillir, que quelque jour il print bien la hardiesse de vouloir donner la bataille sans le signifier à son compagnon, ce qu'Hannibal par tant de fois vainqueur à grand peine eust osé entreprendre,

[1] Non pas de nom; mais le peuple avoit donné au maître de la cavalerie un pouvoir égal à celui du dictateur, dont il n'étoit auparavant que le lieutenant.

& mena son armée en lieu où elle fut environnée par l'ennemy, de sorte qu'Hannibal les alloit tuant à sa voulunté sans aucune esperance d'en pouvoir reschapper, si Fabius n'y fust survenu en temps & heure pour leur donner secours, ayant plus d'esgard au salut public, qu'à l'injure qu'il avoit receuë. Car survenant à la bataille avec son armée fresche, fit peur à Hannibal, si bien que les legions Romaines, eurent le moyen de se retirer en lieu seur. Dont à ceste occasion Fabius acquit le renom de très grande vertu & de prudence tant entre les siens qu'envers les ennemis. Car on dit qu'Hannibal s'en retournant en son camp dit, qu'il avoit en ceste journée là vaincu M. Minucius, mais qu'il l'avoit quant & quant esté par Fabius. Et Minucius mesme cognoissant sa prudence, & estimant en soy mesme qu'il falloit, selon le dire d'Hesiode, obeïr à meilleur que soy, s'en vint avec toute son armée au camp de Fabius: & en se deposant de son magistrat, salua en toute reverence Fabius comme pere, de sorte qu'icelle journée se passa en grande joye par les soudards.

XXVI. Les deux armées s'estans retirées en leurs garnisons pour hyverner, après avoir long temps debatu, furent finablement creez deux nouveaux consuls [1], L. Paulus Æmylius, &

[1] L'an de Rome 538.

C. Terentius Varro, homme qui avoit esté eslevé de fort bas estat à la dignité consulaire par la faveur de la commune. Et leur fut permis de lever plus grande armée que n'avoyent faict les capitaines precedens. Dont les legions furent fournies, & en ajousta lon encores de nouvelles à celles qui estoyent auparavant. Venuz que furent les consuls en l'ost, tout ainsi comme ils estoyent de diverse nature, aussi tindrent ils une diverse maniere de faire en leur gouvernement. L. Paulus qui estoit homme prudent, & qui se vouloit gouverner selon le conseil & maniere de faire de Fabius, ne cherchoit que de trainer la guerre, & arrester l'ennemy sans vouloir combatre. Varro au contraire estoit homme furieux, audacieux & qui ne desiroit que la meslée. Si est ce que peu de temps après, on cogneut bien au grand danger & desadvantage de la ville, quelle difference il y avoit entre la modestie d'Æmylius & la sotte arrogance de Varro. Car Hannibal craignant que par faulte de vivres il ne sourdist quelque nouveau tumulte en son camp, se partit de Glerenum, & passant par les plus chauds endroits d'Apulie, vint camper avec toute son armée auprès d'un bourg que lon appelle Cannes [1].

[1] Autrefois bourg, & depuis ville de la Pouille, près du fleuve Aufide.

XXVII. Si fut il suyvy des deux consuls Romains, lesquels vindrent là auprès asseoir leurs camps separément, mais si près l'un de l'autre, qu'il n'y avoit que la riviere Aufide entre-deux. Or ceste riviere ainsi que lon dit, divise toute seule le mont Apennin, & prent son origine du costé de la montagne qui regarde vers la mer, dont elle se vient descharger en la mer Adriatique. Or L. Paulus voyant qu'il seroit impossible qu'Hannibal, arrestant en païs estranger, peust entretenir son armée, qui estoit si grande & mesmement ramassée de gens de tant de diverses nations, estoit resolu de trainer & retarder la guerre, estimant que c'estoit le vray & seul moyen de vaincre, comme chose qui estoit aussi bien au desavantage de l'ennemy, comme utile & profitable à la chose publique. Et de faict si C. Terentius eust esté de mesme opinion, il estoit assez notoire que la puissance d'Hannibal eust peu estre rompue par les Romains sans se bouger. Mais comme il estoit d'un esprit volage & d'un naturel jamais arresté, il ne se soucioit aucunement ny du prudent conseil, ny de l'authorité de Paulus Æmylius : mais au contraire le tensoit, & se plaignoit devant les soudards, de ce qu'il tenoit ses gens enfermez & oisifs, ce pendant que l'ennemy se rengeoit en bataille. Parquoy le jour venu qu'il devoit avoir

souveraine authorité sur toute l'armée (car ils estoyent souverains chefs l'un après l'autre) dès le poinct du jour il passa la riviere Aufide, & donna le signe de la bataille sans en advertir son compagnon, lequel le suyvoit plustost contre sa voulunté que de son gré, à cause qu'il n'y pouvoit resister.

XXVIII. Hannibal joyeux au possible que l'occasion de combatre luy estoit presentée, veu que tout delayement luy sembloit tourner au rebours de ses desseings, il fit passer oultre la riviere son armée qui desjà estoit toute preste, en fort bon ordre & equippage : car ils avoyent prins sur les ennemis grand butin assez pour se bien equipper. Or estoit l'armée des Romains tournée contre midy, si qu'un vent meridional, que ceux du païs appellent Vulturnus, leur venoit donner droittement aux yeux : là où du contraire les ennemis avoyent le vent & le soleil à leur avantage, & leur bataille estoit rengée en ceste sorte : les Africains tenoyent les deux flancs, & les Gaulois & Hespagnols le bataillon du milieu. Les chevaux legers commencerent premiers la meslée, & après eulx les hommes d'armes : & d'autant que le lieu entre la riviere & les gens de pied estoit fort estroit, si qu'on ne s'y pouvoit bonnement eslargir, la meslée fut plus cruelle que de longue durée. La chevalerie des Romains

estant rompue, les gens de pied vindrent à soustenir le choc d'une si grande ardeur de courage, qu'il leur sembloit que le temps leur fauldroit pour combatre. Mais le trop grand desir de vaincre leur apporta à la fin une triste & malheureuse issue, tout ainsi qu'à la premiere rencontre ils avoyent eu joyeux commencement. Car les Gaulois & Hespagnols, lesquels nous avons dit avoir eu le bataillon du milieu, ne pouvans soustenir l'effort des Romains, se retirerent vers les Africains aux ailes. Ce que voyans les Romains, allerent de pleine course contre l'ennemy le chassant & poursuyant tousjours, jusques à ce qu'ils vindrent au milieu : là où les Carthaginois qui se tenoyent aux deux flancs les vindrent incontinent enclorre sans qu'ils s'en donnassent de garde.

XXIX. Il y eut aussi cinq cents hommes de cheval Numidiens, lesquels par une fainte s'en estoyent retirez vers les consuls, qui les receurent fort humainement, & les mirent à la queuë de leur armée. Iceux voyans leur tour, se monstrerent derriere les ennemis, & les vindrent charger à despourveu. Alors l'armée des Romains fut desfaitte de tous poincts, & obtint Hannibal la victoire. Live escrit qu'en ceste bataille moururent jusques à [1] quarante mille hommes de

[1] Plutarque en la Vie de Fabius Maximus en met 50000 de tuez, & bien 14000 de prisonniers. *L'Ecluse.*

pied, & plus de deux mille ſept cents chevaux. Polybe dit qu'il y en eut beaucoup davantage de tuez. Or, laiſſans ces diſputes, il eſt certain que les Romains n'ont jamais receu plus grande perte ny en la premiere guerre Punique, ny en la ſeconde par les Carthaginois, que ceſte-cy qui fut faitte auprès de Cannes. Car il y demoura le conſul Paulus, homme certes digne de toute louange, & qui s'eſtoit employé en touts affaires de la choſe publique juſques au dernier ſouſpir: Servilius conſul de l'année precedente, y fut auſſi tué, & pluſieurs autres perſonnes conſulaires, præteurs, & autres de meſme dignité, capitaines, chefs de bende, & beaucoup d'autres ſenateurs & honeſtes citoyens, deſquels il y en demoura ſi grand nombre, que la cruauté meſme de l'ennemy en fut aſſouvie. Le conſul Terentius, qui avoit eſté autheur de la bataille, voyant que l'ennemy emportoit la victoire de tous coſtez. ſe ſauva à la fuitte. Et Tuditanus chef de bende paſſant avec bonne trouppe de ſes gens tout au travers des ennemis, s'en vint à Canuſium. Là y arriva environ dix mille hommes, leſquels eſtoyent eſchappez d'entre les mains des ennemis comme d'une forte tempeſte: par le conſentement deſquels tous enſemble, la charge de l'armée fut donné à Appius Pulcher, & à P. Cornelius Scipion (qui depuis mit fin à ceſte guerre). Voilà l'iſſue

qu'eut la bataille qui fut donnée près de Cannes.

XXX. La nouvelle en vint bien tost à Rome, & combien qu'une telle calamité remplist à bonne raison toute la ville de deuil & de tristesse, toutefois le senat & peuple de Rome maintint tousjours sa grandeur en tels desastres, si bien que non seulement eurent bon espoir de pouvoir garder leur ville, mais davantage se meirent à lever une nouvelle armée, faisans prendre les armes aux jeunes gens, sans laisser ce pendant Sicile & Hespagne despourvues, tellement qu'on ne se sçauroit assez esmerveiller, quand on vient à considerer ces choses, comment en une si grande calamité ils pouvoyent avoir tant de courage & de conseil. Car à fin que je me taise des autres entorçes & pertes qu'ils ont reçuës à Ticinus, à Trebie & au lac Trasymene, quelle nation eust peu soustenir ceste derniere playe, par laquelle la puissance des Romains fut presque du tout ruinée ? Et neantmoins le peuple Romain l'a soustenu, voire tellement soustenu, que avec l'industrie & bon conseil ils n'ont pas aussi eu faute de hardiesse & de bon courage. Oultre que Hannibal victorieux perdant le temps à reposer & rafreschir son armée, donna loisir aux vaincus de reprendre aleine & se refaire. Car si incontinent après la bataille gaignée il eust mené son armée vainqueresse droit à Rome,

les Romains sans nulle doubte eussent du tout esté ruinez, ou à tout le moins, forcez de s'exposer à tout hazard & danger de la fortune. Aussi dit-on que par après souvent il se repentit de sa tardiveté, se plaignant publiquement d'avoir plustost obeï au conseil de ceulx qui luy conseilloyent de laisser reposer les soudards, qu'à Maharbal maistre de chevalerie, lequel estoit d'advis de tirer droit à Rome, comme le comble & chef de la guerre ; & voyant qu'Hannibal tardoit, il luy prononçea, dit on, ceste sentence qui est maintenant fort commune, « Hannibal, tu sçais bien vaincre, mais tu ne » sçais pas user de la victoire ». Mais quoy? toutes choses (comme dit le Nestor Homerique) ne sont pas données aux hommes tout ensemble : car les uns n'ont pas eu la science de vaincre, les autres ont eu faute de sçavoir poursuyvre chaudement la victoire, & les autres n'ont sçeu maintenir ce qu'ils avoyent acquis. Pyrrhus roy des Epirotes qui a mené la guerre contre les Romains, a esté un des souverains capitaines qui furent jamais : toutefois selon que lon trouve par escript, combien qu'il ait esté fort heureux à conquester royaumes, il ne les a sçeu garder ny retenir. Ainsi pareillement aucuns capitaines ont esté doués de vertus bien excellentes, lesquels ce pendant estoyent des-

prouveus de quelques autres non moins recommandables en un capitaine de guerre, comme on peut voir par les vieilles hiſtoires.

XXXI. Or après ceſte bataille qui fut donnée auprès de Cannes, les Atellaniens, les Calatiniens, les Samnites, puis les Brutiens & Lucaniens & beaucoup d'autres peuples d'Italie, eſmeus par la renommée de celle grande victoire, ſe tournerent du coſté d'Hannibal. Et la ville de Capoue (ce qu'Hannibal avoit de long temps deſiré) en delaiſſant ſes vieux amis & confederez, feit nouvelle alliance & amitié avec Hannibal, ce qui luy donna grand credit envers les autres nations. Car en ce temps là elle eſtoit ville très puiſſante & fort peuplée, voire la plus eſtimée de toutes les villes d'Italie après Rome. Et pour comprendre en peu de paroles tout ce que lon en racompte, il eſt certain que c'eſt un repeuplement des Etruſciens, lequel a eſté premierement appellé Vulturnum, & puis après Capua du nom du gouverneur, lequel ſe nommoit Capius : ou bien comme eſt plus vray-ſemblable ; à cauſe des lieux champeſtres qui ſont alentour d'icelle. Car on y voit tout à l'environ de belles campagnes fort fertiles en toutes ſortes de biens de terre, leſquelles ſe nomment en grec κῆποι. Tout le païs eſt auſſi environné de nations fort renommées. Car du

costé de la marine demeurent les Suessaniens, Cumaniens & Neapolitains. En pleine terre du costé de septentrion sont les Calentiniens & les Caleniens. Du costé d'orient & de midy les Dauniens & Nolaniens. Davantage le lieu est très fort de nature, & d'un costé il est environné de la mer, & de l'autre, de grandes & continues montagnes. Or en ce temps là les Campaniens florissoient en prosperité. Et pourtant voyans que les Romains estoyent presque du tout ruinez par la bataille qu'ils avoyent perdue auprès de Cannes, ils se tournerent bien tost du costé des plus forts, ainsi que le plus souvent il advient. Et oultre l'alliance qu'ils feirent avec Hannibal, ils le receurent dedans la ville en très grand triumphe, esperans que la guerre finie, ils seroyent les plus puissans & les plus riches de toute l'Italie. Voilà comme souvent il advient que les hommes soyent deceus de leur esperance. Or ainsi qu'Hannibal entroit en la ville de Capoue, il y eut une grande multitude de peuple qui courut au devant de luy pour le voir, à cause de sa grande renommée : car on ne parloit que des heureuses victoires qu'il avoit obtenues sur l'ennemy.

XXXII. Et comme il entra en la ville, on le mena au logis de Pacuvius son amy & familier, lequel estoit homme puissant, & d'aussi

grand credit qu'il y en eust point entre tous les Campaniens. Si luy fyt un très beau banquet, auquel ne furent conviez nuls citoyens de la ville, fors seulement Vibellius Taurea homme très vertueux, & le filz de Pacuvius [1] son hoste, lequel avoit esté reconcilié à grande difficulté avec Hannibal, par le moyen du pere, veu que Hannibal avoit un grand desdaing contre luy à cause qu'il avoit suyvy le party de Decius Magius, homme qui tousjours avoit tenu bon pour les Romains. Mais considerons un peu, je vous prie, comment les grands personnages tombent aucunefois sans y penser en très grands & divers dangers. Car ce jeune homme faignant estre reconcilié à Hannibal, attendant toutefois le temps & l'occasion de luy nuire, durant que le festin se faisoit en toute resjouissance, tira son pere à l'escart au plus secret lieu de la maison, le priant de vouloir ensemble avec luy rachepter par quelque grand benefice l'amitié & bonne grace des Romains, laquelle ils avoyent perdue par grande meschanceté. Puis il luy declara comment il avoit deliberé de tuer Hannibal, ennemy de son païs & de toute l'Italie. Le pere, qui estoit de grande authorité, fut merveilleusement estonné, oyant le propos de son filz, & l'embrassant & plorant à chaudes larmes, le

[1] Nommé Perolla.

pria de vouloir jetter ſon glaive au loing, & laiſſer ſon hoſte à ſeureté en ſon logis, ce qu'en la fin il obteint avec très grande difficulté. Voilà comment il ne s'en fallut gueres qu'Hannibal (lequel avoit eſchappé les efforts de ſes ennemis, & les embuſches des Gaulois trainant après ſoy une groſſe armée depuis la mer & fins extremes de l'Heſpagne par tant & de ſi grandes regions) ne fuſt tué par la main d'un jeune homme, ce pendant qu'il eſtoit aſſis à table faiſant bonne chere.

XXXIII. Le lendemain Hannibal fut ouy en plein ſenat, là où il feit beaucoup & de belles promeſſes, & leur meit en avant pluſieurs choſes, leſquelles les Campaniens creurent facilement, & pourtant ſe promettoyent la ſeigneurie de toute l'Italie, mais ils ſe meſcontoyent grandement. Et de faict ils ſe ſubmeirent ſi laſchement à Hannibal, qu'il sembloit qu'ils ne luy euſſent pas ſeulement donné entrée en leur ville, mais qu'ils l'euſſent receu auſſi à ſeigneur, comme gens qui ne ſe ſouvenoyent & ne tenoyent compte de leur liberté : ainſi qu'on pourra voir par un exemple que j'ameneray d'entre pluſieurs. Hannibal demanda que Decius Magius, chef de la partialité contraire, luy fuſt livré, à quoy le ſenat n'obeit pas ſeulement en toute humilité, mais qui pis eſt, ſouffrit que, à la veuë de tout

le

le peuple, fust mené au camp lié & garroté celuy, qui, ne voulant quitter l'alliance ancienne des Romains, s'estoit monstré plus affectionné citoyen envers la chose publique de son païs, que non pas aux nations Barbares.

XXXIV. Durant que ces choses se faisoyent à Capoue, Mago frere d'Hannibal s'en alla à Carthage pour porter les nouvelles à ses citoyens de l'heureuse victoire qu'ils avoyent obtenuë des ennemis, & ensemble exposer en presence du senat les haults faicts & exploits d'armes d'Hannibal : & à fin de faire foy à son dire, il espandit à l'entrée de la cour les anneaux d'or qui avoyent esté ostez aux chevaliers Romains, lesquels contenoyent, selon aucuns, plus d'un boisseau, & comme les autres disent, plus de trois boisseaux & demy. Puis après il demanda renfort & remplissement, lequel luy fut ottroyé du senat par une plus grande gayeté & alaigresse, qu'il ne fut après envoyé. Car les Carthaginois esmeus par les choses presentes, faisoyent leur compte que l'issue de la guerre leur seroit aussi heureuse, comme le commencement estoit beau: & pour ceste cause estoyent d'advis de tenir la main & prester secours aux entreprinses d'Hannibal, de lever gendarmerie, & de continuer la guerre. Et n'y avoit que Hanno perpetuel adversaire & ennemy de la partialité Barciniene qui y

resistast : mais les Carthaginois ne s'en soucierent point, & mespriserent alors son conseil qui ne tendoit qu'à la paix, quoy qu'il fust très-salutaire, ainsi qu'il avoit esté beaucoup d'autres fois.

XXXV. Après qu'Hannibal eut contracté alliance avec les Campanieus, il mena son camp devant la ville de Nole, esperant qu'elle se rendroit d'elle mesme sans contrainte. Et sans faute il fust venu à bout de son entente, n'eust esté que Marcellus præteur eust par sa soudaine arrivée retenu le peuple, appaisé la sedition, & repoulsé l'ennemy desja entrant en la ville, par la saillie qu'il fit contre iceluy par trois diverses portes, le chassant & batant jusques dans son camp avecques grande perte. C'est celuy Marcellus homme de bien expert en la guerre, & fort renommé en l'art militaire, qui d'une magnanimité de cueur & grande industrie fit cognoistre, qu'Hannibal n'estoit pas invincible. Hannibal estimant qu'il falloit là laisser Nole jusques à une autre fois, s'en vint à Acerres, & la print & pilla sans aucune resistence. Puis tirant avec plus grande force devant Casilinum lieu fort propre pour nuire à ceulx de Capoue, il tascha de gaigner ceulx qui estoyent là en garnison : mais voyant que ne ses belles promesses, ne ses menaces profitoyent rien, il laissa quelque partie de l'armée au siege de la ville, & mena le demourant

aux garnisons pour hyverner. Toutefois il esleut pour son fort & principale residence, la ville de Capoue, fort plaisante & abondante en toutes sortes de delices. Là fust que les soudards accoustumez de coucher sur la dure, & d'endurer patiemment le froid, la faim & la soif, devindrent de vaillans, lasches, de forts, craintifs, & d'industrieux & habiles, mols & effeminez, par les voluptez, desquelles tous les jours ils jouïssoyent en grande abondance. Car les voluptez friandes & attrayantes l'homme à soy, corrompent la force & vigueur du courage, & le naturel de la vertu, abastardissent l'esprit & ostent le conseil, toutes lesquelles choses sont très dangereuses aux hommes. A bon droit doncques Platon appelle la volupté une amorce & appast de tous maulx. Et certes en cest endroit les delices de Campanie ont porté plus de nuisance aux Carthaginois, que n'ont pas faict les plus hautes Alpes, & toutes les armées des Romains. Car un seul hyver passé ainsi en toute dissolution & volupté, fut de si grande efficace pour estaindre icelle ardeur de courage qui estoit aux soudards, que quand ils furent menez en campagne sur le commencement du primtemps, vous eussiez proprement dict qu'ils avoyent oublié toute vertu militaire.

XXXVI. L'hyver passé Hannibal retourna à

Casilinum, esperant que ceulx de dedans se rendroyent à luy malgré eulx, après avoir enduré un si long siege. Mais ils avoyent resolu d'endurer toute extremité, avant que de se rendre à la mercy de leur ennemy très-cruel, quoy que les vivres leur fussent faillis. Parquoy se nourrissans premierement d'espeautre, puis après de noix qu'ils avoyent receu des Romains par la riviere Vulturnus, ils teindrent si long temps bon, qu'en la fin Hannibal fasché de demourer là si longuement, fut content de recevoir la ville à composition, ce qu'il avoit auparavant refusé. Or ceste guerre, en laquelle les Carthaginois avoyent tousjours eu fort bonne fortune & grand heur, sans avoir receu aucune perte digne de memoire entre tant de victoires, commença en ce temps là à avoir divers evenemens & changemens fort variables. Car l'alliance qui avoit esté faicte avec Philippus roy des Macedoniens, & le renfort qui avoit esté envoyé de Carthage, & la prise de Petilia, de Consentia & autres villes du païs des Brutiens, tenoyent les Carthaginois en bonne esperance. D'autre part, les grandes victoires, que les Romains avoyent emporté sur les ennemis en Hespagne & Sardaigne, leur haulsoyent grandement le cueur, & donnoyent bon espoir que leurs affaires se porteroyent de mieulx en mieulx. Ils avoyent

aussi choisy des excellens capitaines, Fabius Maximus, Sempronius Gracchus, & M. Marcellus homme digne de toute louange militaire, lesquels gouvernoyent si bien les affaires, qu'Hannibal s'appercevoit bien, qu'il avoit à mener la guerre contre un ennemy non moins prudent & bien avisé, que belliqueux. Car premierement il fut chassé d'auprès de Cumes avec grande perte de ses gens par Sempronius Gracchus, & contraint de lever le siege : & un peu après fut vaincu en bataille rengée près de Nole par Marcellus. Car il y eut, dit-on, environ mille Romains tuez [1], & six mille Carthaginois que tuez que prins en la fuitte. On peut facilement entendre de combien grande importance fut ladicte bataille, parce que soudain Hannibal leva le siege de devant Nole, & se retira en Apulie pour faire hyverner son armée.

XXXVII. Par ainsi advint il que les Romains se relevans comme de quelque grosse maladie, vindrent à grande force contre l'ennemy, & n'estoyent pas seulement contens de garder le leur, mais osoyent bien envahir & se jetter aussi sur l'autruy. Leur entente principale estoit d'assieger la ville de Capoue, pour l'injure qu'ils avoyent receuë de fresche memoire

[1] Plutarque en la vie de M. Marcellus parle de cinq mille Carthaginois tuez, & de cinq cents Romains seulement. *L'Ecluse.*

par les Campaniens : car incontinent après la bataille qui fut faitte à Cannes, ils quitterent les Romains au plus dur temps de leur fortune, & au plus fort de leurs affaires, & se tournerent du costé d'Hannibal victorieux, mettans en oubly les grands benefices que leur ville avoit jadis receus par les Romains. D'autre part les Campaniens bien sçachans la faute qu'ils avoyent faitte, & estonnez du nouveau appareil des Romains, envoyerent en Apulie vers Hannibal le prier de vouloir assister à leur ville, qui estoit du nombre de ses alliez, en sa plus grande necessité. Lequel partit d'Apulie sans tarder, & à grandes journées s'en vint en la Campanie, & alla camper auprès de Tifata par dessus Capoue, plus différant par ce moyen jusques à un autre temps le mal qui devoit advenir aux Campaniens, que l'empeschant. Mais ainsi qu'il couroit le païs d'alentour de Naples, il reprint de nouveau esperance de pouvoir prendre la ville de Nole par trahison. Car en icelle le peuple & le senat estoyent en different l'un contre l'autre, ne plus ne moins qu'en plusieurs autres villes d'Italie. La commune convoiteuse de choses nouvelles favorisoit à Hannibal & les plus gens de bien & d'authorité, au peuple Romain. Comme doncques Hannibal alloit pour prendre Nole, Marcellus se trouva alors au devant avec son armée

toute rengée, ainsi qu'il avoit fait souvent auparavant, & ne se faignit point de chocquer de premiere abordée. Là où les Romains vainquirent, & repoulserent l'ennemy d'une telle hardiesse & promptitude, que si les gens de cheval, qui avoyent prins autre chemin, se fussent trouvez à temps assez, comme Marcellus leur avoit enjoinct, sans doubte les Carthaginois eussent esté desconfits.

XXXVIII. Hannibal après avoir remené son armée en son camp avec grande perte, partit bien tost après dudit lieu, & tira en la contrée des Salentiniens. Car quelques jeunes gens Tarentins, lesquels ayans esté prins ès batailles precedentes, esquelles les Romains avoyent esté desfaits, furent depuis delivrez sans payer rançon, voulans ne se monstrer ingrats, avoyent donné espoir à Hannibal de luy livrer la ville de Tarente, pourveu qu'il approchast son armée de ladicte ville. Hannibal incité par leurs promesses, feit tout son devoir de venir à bout d'icelle entreprinse, à fin d'avoir quelque ville maritime en sa puissance, comme il avoit long temps desiré. Et de faict, entre les villes maritimes on n'en eust sçeu trouver de plus propre queT arente, pour tirer secours de la Grece, & pour fournir au camp beaucoup de choses desquelles on a journellement affaire. Et com-

bien que la chose fut tirée en longueur pour les garnisons des Romains qui resistoit vaillamment; toutefois Hannibal ne desista jamais de son entreprinse, jusques à ce que Nico & Philomenus autheurs de la trahison luy eussent livré la ville entre ses mains [1]. Les Romains reteindrent seulement le chasteau, lequel est presque environné de la mer de trois costez : le quatrieme costé, qui avoit son issue en terre ferme, estoit bien muny de fosses & de rempars. Hannibal voyant qu'il ne gaignoit rien de ce costé là, pour la bonne defense qui y estoit, delibera de clorre l'emboucheure du havre de Tarente, estimant que c'estoit le seul moyen de faire rendre les Romains, quand les vivres leur seroyent couppez. Toutefois l'entreprinse sembloir fort difficile à cause que les ennemis avoyent en leur puissance les clostures du port, & les navires qui devoyent assieger l'issue du port, estoyent reserrées en bien petite place, & les falloit tirer du port qui estoit au pied du chasteau, & les faire couler en la mer prochaine. Mais comme personne des Tarentins ne sçavoit trouver maniere de mettre en effect icelle entreprinse, Hannibal seul s'apperceut que lon pouvoir tirer les navires hors du port avec quelques engins, & puis les charrier parmy la ville jusques à la mer. Y ayant

[1] L'an de Rome 542.

doncques mis en euvre des hommes induſtrieux & ſubtils, les navires furent peu de jours après toutes tirées hors du port & portées en la mer, puis ſe vindrent preſenter devant l'embouchеure du havre.

XXXIX. Après le recouvrement de la ville de Tarente, près de cent ans après qu'elle avoit eſté ſubjuguée par les Romains, Hannibal laiſſant le chaſteau aſſiegé par mer & par terre, s'en retourna à Samnium. Car les conſuls Romains avoyent ſurprins & pillé les Campaniens qui alloyent au fourrage, & ayant mené leur armée devant Capoue, s'efforceoyent de prendre la ville. Parquoy Hannibal prenant fort à cueur le ſiege de Capoue, s'en vint avec toute ſon armée à l'encontre de l'ennemy : & voyant un petit après que les Romains ne refuſoyent point la bataille, tous deux avancerent leur armée. Et ſans doubte il y avoit apparence qu'il y euſt eu dur conflict, ſi l'armée de Sempronius, qui venoit en la Campanie ſoubs la conduite de Cn. Cornelius, après avoir perdu Sempronius Gracchus au païs des Lucaniens, ne les euſt à l'inſtant ſeparez. Car voyans ceſte armée de loing, devant que pouvoir cognoiſtre qui c'eſtoit, les Romains & les Carthaginois eurent tous deux peur, & ſe retirerent en leur camp. En après les conſuls tirerent en divers endroits, l'un en Lucanie, & l'autre en-

vers Cumes, à fin de tirer Hannibal arriere de Capoue, lequel alla en Lucanie, & trouva occasion de se combatre contre M. Centenius, lequel plein d'audace & de temerité, alla presenter au devant de l'ennemy fin & cauteleux, l'armée que le senat luy avoit assez sottement donnée en charge. La bataille donnée, Centenius y fut tué combatant vaillamment, & peu des autres en eschapperent. Il survint encore une autre perte: car Hannibal retournant peu de temps après en Apulie, trouva une autre armée des Romains que Fabius præteur conduisoit, laquelle il surprint par embusches, & la tailla toute en pieces, de sorte que de vingt mille hommes, à grand peine en eschappa il deux mille que tous ne passassent au fil de l'espée.

XL. Ce pendant les consuls voyans qu'Hannibal s'en estoit party, s'en vindrent avec toute leur armée devant Capoue, & l'assiegerent de tous costez. Ce qu'estant venu à la cognoissance d'Hannibal, vint avec son armée bien equippée & en bon ordre en la Campanie, & de premier abordée alla assaillir le camp des Romains, ayant premierement adverty les Campaniens de faire en un même instant une saillie sur iceux. Les capitaines Romains à la premiere esmeute des ennemis, partirent entre eulx l'armée, & allerent au devant. Les Campaniens furent faci-

lement repoulsez en la ville : contre Hannibal il y eut plus dur conflict. Car si jamais il s'estoit monstré vaillant capitaine & adroit aux armes, il le feit aussi ce jour là. Il essaya aussi de surprendre les Romains par quelque ruse. Car ainsi que ses gens estoyent après pour forcer leur camp, il y envoya quelcun bien expert en la langue latine, qui criast à haulte voix par le commandement des consuls, que les Romains se sauvassent ès prochaines montagnes, attendu qu'ils avoyent presque perdu leur camp & fort. Ce cry fait au desprouveu eust facilement esmeu ceulx qui l'entendirent, si les Romains accoustumez aux ruses & finesses d'Hannibal, n'eussent descouvert la tromperie. Parquoy reconfortans l'un l'autre, feirent reculer l'ennemy, & le contraignirent de se retirer en son camp malgré qu'il en eust.

XLI. Hannibal, après avoir essayé tous les moyens dont il s'estoit peu adviser pour faire lever le siege de devant Capoue, & voyant qu'il n'y gagnoit rien, estoit en grand soucy pour le danger de ses alliez : parquoy il resolut d'avoir recours au conseil lequel il avoit passé long temps prins, & l'avoit reservé comme pour le dernier. Car il feit trousser bagage & marcher son armée, & le plus coyement qu'il peut passer la riviere de Vulturnus, & traversant le

païs des Sidiciniens, Alifaniens & Caſſiniens ; veint vers Rome à enſeignes deſployées, eſtimant que par ce moyen, ou par nul autre, il feroit lever le ſiege qui s'eſtoit tant obſtiné & opiniaſtré devant Capoue. Ce qu'eſtant rapporté à Rome par certains courriers, ils furent tant effroyez, qu'à grand peine il y en eut oncques une telle peur dedans la ville qu'alors. Car ils voyoyent venir vers eulx à enſeignes deſployées leur ennemy mortel, lequel ils avoyent tant de fois experimenté au grand detriment de leur choſe publique, & celuy qu'ils n'avoyent peu ſouſtenir abſent, ils le voyoyent preſent, menaçant de reduire en ſervitude le ſenat & peuple Romain. Eſtant doncques toute la ville en tel effroy, il fut ordonné que Fulvius Flaccus l'un des capitaines Romains fuſt rappellé de devant Capoue, & que les nouveaux conſuls Sulpicius Galba [1] & Cornelius Centimalus campaſſent hors la ville, & que C. Calphurnius præteur miſt bonne & forte garniſon dedans le Capitole, & que les citoyens qui avoyent eu quelque ſouverains offices, fuſſent commis pour appaiſer par leur authorité & puiſſance les ſoudaines eſmeutes qui ſe pourroyent faire en la ville. Hannibal marcha tousjours ſans s'arrêter, tant qu'il parvint au fleuve Anien, lors il

[1] L'an de Rome 543.

campa à lieuë & demie près de la ville, & bien tost après s'en vint avec deux mille chevaux si près d'icelle, que chevauchant depuis la porte Colline jusques au temple d'Hercules, il eut loisir de contempler à son aise l'assiete & les murailles de si grande ville. Ce que voyant Fulvius Flaccus, ne le peut endurer : mais envoya incontinent contre lui quelques hommes d'armes Romains, lesquels venant charger Hannibal de grande roideur, comme il leur avoit été commandé, le firent sans difficulté reculer.

XLII. Le lendemain Hannibal mena son armée hors du camp, & rengea ses gens en bataille, deliberé de combatre quant & quant, s'il pouvoit attirer l'ennemy au combat. Les Romains de l'autre costé firent le semblable. Parquoy les deux armées marcherent l'une contre l'autre d'une telle promptitude & gayeté de cueur, qu'il sembloit à voir qu'elles ne redoutassent nul danger, pourveu qu'elles peussent emporter la victoire de ce jour là. Car d'un costé les Carthaginois devoyent peu après combatre pour la monarchie de tout le monde, laquelle ils estimoyent dependre de ceste bataille, comme estant la derniere. D'autre costé les Romains devoyent combatre pour leur païs, pour leur liberté, pour tous leurs biens, assavoir s'ils les retiendroyent, ou s'ils viendroyent en la puissance des ennemis.

Mais il advint une chose digne de memoire. Car ainsi qu'ils estoyent en bataille rengée, attendans le signe de donner dedans, il va tomber une si grosse pluye avec si grande tempeste, qu'ils furent tous deux contraints de remener leur armée en leurs forts. Pareillement le jour ensuyvant, jusques auquel il sembloit que la bataille eust esté differée & retardée, ainsi qu'ils arrengeoyent tous deux leurs gens, il tomba une semblable tempeste, qui ne porta moins de dommage aux Romains & aux Carthaginois, qu'avoit fait la premiere, de sorte qu'elle les contraignit de penser seulement à se sauver de vistesse, en laissant derriere tout pensement de combatre. Dequoy s'appercevant Hannibal il se tourna vers ses familiers & leur dit, que l'une fois il ne luy venoit point en pensement de s'emparer de Rome, & que l'autre fois le moyen luy en estoit osté. Il y eut aussi une chose qui troubla grandement Hannibal : c'estoit que combien qu'il pressast Rome de si court avec une si grande armée de gens de cheval & de pied, neantmoins il entendoit que les Romains avoyent envoyé renfort en Hespagne, & racheté le païs [1] où il avoit esté, à beaucoup plus grand pris que la raison ne requeroit. Parquoy enflambé de courroux, il

[1] Le terrein où son camp étoit assis près de Rome, pendant le temps même qu'il y étoit.

feit vendre à l'encan toutes les boutiques d'argenteries des citoyens Romains. Mais venant après à considerer en soymesme que ce feroit chose fort difficile de pouvoir prendre la ville de Rome, ou bien craignant la faute des vivres (car il en avoit seulement apporté avec luy pour dix jours) il leva son camp, & deslogeant de là s'en vint auprès du bois sacré de la deesse Feronia, & pilla le très riche temple qui y estoit, puis après se retira au païs des Brutiens & des Lucaniens.

XLIII. Ce qu'estant venu à la cognoissance des habitans de Capoue, frustrez de toute esperance rendirent la ville aux Romains [1]. La ville de Capoue ainsi rendue & reduitte soubs la puissance des Romains, fut de grande consequence envers tous les peuples d'Italie, & apporta quant & soy un grand desir de changement. Hannibal mesmes, qui suyvant mauvais conseil, pilloit & gastoit plusieurs villes qu'il ne pouvoit garder, esbranloit grandement le cueur des nations voisines. Car comme auparavant estant victorieux, il avoit souvent laissé aller les prisonniers sans payer aucune rançon, par laquelle liberalité il avoit attiré à soy les cueurs de plusieurs : aussi pareillement en ce temps là sa cruauté inhumaine fut cause que plusieurs, se faschans d'estre villes

[1] L'an de Rome 543.

subjectes aux Carthaginois, se rebellerent contre luy, & suivyrent le party des Romains. Au nombre desquelles on met Salapie [1], laquelle fut rendue au consul Marcellus par Blacius chef de la partialité Romaine, & une bende de gens de cheval d'eslite, qui y avoit esté laissée pour garnison, y fut presque toute taillée en pieces. C'est la ville en laquelle Hannibal fut esprins de l'amour d'une dame, comme aucuns escrivent & pourtant blasment ils grandement sa lubricité immoderée. Il y en a d'autres qui louans grandement la modestie de ce capitaine, disent qu'il ne mangea jamais couché, & ne but plus de trois demy-sestiers de vin, ny au premier, quand il vint faire la guerre en Italie, ny après qu'il fut retourné en Afrique. On en trouve aussi quelques uns qui attribuent bien à Hannibal cruaulté, desloyauté & autres tels vices, toutefois ils ne font nulle mention de sa chasteté ou paillardise. Ils disent seulement qu'il a eu une femme Hespagnole, laquelle estoit native de Castulo [2] assez bonne ville, à laquelle les Carthaginois concedoyent beaucoup, & s'y fioyent grandement pour la souveraine constance & loyauté d'icelle nation.

XLIV. Mais Hannibal, après avoir perdu,

[1] Dans la Pouille.
[2] Sur le Guadalquivir.

comme

comme nous avons dict dessus, la ville de Salapie, il trouva bien tost le moyen d'avoir sa revenche, & de rendre plus grande perte aux Romains que celle qu'il avoit receuë. Car en ce mesme temps Fulvius viceconsul estoit devant Herdonnée, esperant emporter la ville sans coup ferir. Et parce qu'il n'y avoit tout à l'entour nulle crainte de l'ennemy (car Hannibal s'estoit retiré au païs des Brutiens) il ne faisoit nul guet, & estoit du tout negligent au maniement des affaires de la guerre, contre le naturel des capitaines Romains. Dequoy estant adverty Hannibal par ses espions, il ne voulut laisser passer si belle occasion. Parquoy venant en Apulie, avec son armée toute preste, arriva si hastivement devant Herdonnée, qu'il ne s'en fallut gueres, qu'il ne surprinst Fulvius au desprouvu dedans son camp. Toutefois les Romains soustindrent le premier choc d'une telle asseurance, qu'ils tirerent le combat en plus grande longueur que la raison ne requeroit. En la fin, comme deux ans auparavant ils avoyent esté vaincus auprès de là avec leur capitaine Fulvius, ainsi pareillement soubs la conduitte de cestuy Fulvius viceconsul, les legions Romaines furent rompues & desfaittes, & le capitaine mesme tué avec grande partie de l'armée.

XLV. Le consul Marcellus estoit alors à Sam-

nium[1], lequel adverty de la perte receuë par la negligence du capitaine, desiroit recompenser ladite perte, & combien qu'il semblast venir de beaucoup trop tard pour remedier aux choses desesperées, il mena son armée au païs des Lucaniens, là où il avoit entendu qu'Hannibal s'estoit retiré après la victoire, & alla camper vis à vis de son ennemy, & bien tost après descendit en bataille, laquelle les Carthaginois ne refuserent point, ains s'entrechocquerent incontinent par une si grande furie, que la bataille dura jusques au soleil couchant, sans que lon peust cognoistre qui avoit du meilleur, mais la nuict qui survint les separa. Le lendemain les Romains sortans de rechef en bataille rengée donnerent à cognoistre que les ennemis avoyent peur : car Hannibal retint ses gens dedans le camp, & la nuict ensuyvante sortant sans faire bruit, s'en alla en Apulie. Marcellus aussi le suyvit à la trace, & cherchoit occasion de hazarder le tout par quelque bataille memorable. Car il avoit ceste persuasion, qu'entre tous les capitaines Romains il n'y en avoit point lequel on eust peu conferer avec Hannibal, que luy, fust en conseil, fust en subtilité & finesse, fust en discipline & toutes autres vertus militaires. Mais l'hyver qui approchoit l'empescha de pouvoir combattre

[1] L'an de Rome 544.

l'ennemy en bataille rengée. Car après avoir faict quelques escarmouches, ne voulant pas travailler ses soudards en vain, se retira ès garnisons pour hyverner.

XLVI. Au commencement du primtemps, excité en partie par les lettres de Fabius [1], qui estoit l'un des nouveaux consuls de ceste année là, en partie de sa nature propre, il sortit de ses garnisons plustost qu'on n'eust pensé, & mena son armée à l'encontre d'Hannibal qui estoit alors à Canusium. Et il advint que pour la vicinité des deux camps & la bonne envie qu'ils avoyent de combatre, en peu de jours ils se batirent par trois fois. La premiere journée, ainsi qu'ils eurent combatu jusques à la nuict soubs presque pareille esperance, sans que lon sceust juger qui avoit du meilleur, chascun se retira en son camp comme de propos deliberé. Le deuxieme jour Hannibal fut vainqueur, ayant tué près de deux mille sept cents des ennemis, & mis le reste de l'armée en fuitte. Le troisieme jour, les Romains voulans effacer la honte qu'ils avoyent reçeuë par la perte du jour precedent, demanderent les premiers la bataille, à laquelle ils furent menez par Marcellus. De la hardiesse duquel esmerveillé Hannibal, dit à ses gens, « Qu'il avoit à faire à un en-

[1] L'an de Rome 545.

» nemy lequel ne se sçavoit reposer ne estant
» victorieux, ne vaincu ». Parquoy la bataille fut plus cruelle que nulle des precedentes, par ce que les Romains s'efforçoyent d'un costé de se venger de la perte derniere, & d'autre costé les Carthaginois estoyent irritez de ce que les vaincus osoyent provoquer à la bataille les vainqueurs. A la fin les Romains tansez & ensemble admonestez par Marcellus de se porter si vaillamment & en si gens de bien que on sceust plustost à Rome la nouvelle de leur victoire, que celle de leur roupte, poulserent oultre fendans la presse sans faire fin de combatre, jusques à ce qu'après avoir bien près trois fois rompu les ennemis, ils les tournerent tous en fuitte. En ce mesme temps, Fabius Maximus reprint la ville de Tarente bien près en semblable sorte comme elle avoit esté perdue. Ce qu'estant rapporté à Hannibal, il dit : « Les
» Romains ont aussi leur Hannibal ».

XLVII. L'année ensuyvant [1] Marcellus & Crispinus furent creez consuls, & faisans appareiller tout l'equippage necessaire à la guerre, menerent leurs deux armées consulaires contre l'ennemy. Hannibal desesperant de les pouvoir soustenir en plein camp, employa toutes les forces de son esprit pour trouver quelque moyen

[1] L'an de Rome 546.

de surprendre par finesse l'ennemy, qu'il ne pouvoit vaincre en bataille rengée. Estant en ces pensemens, il s'offrit plus belle occasion d'executer son entreprise, qu'il n'eust osé esperer. Il y avoit entre les deux camps un tertre plein de boscages, soubs lequel Hannibal envoya en embusche quelques bendes de Numidiens, pour surprendre quelques uns des ennemis courans çà & là. D'autre part les consuls par commun consentement de tous, estoyent d'opinion d'envoyer descouvrir ledit tertre, & de s'en saisir s'il estoit de besoing, à fin que s'ils le laissoyent derriere, les ennemis ne l'occupassent, & ne leur fussent puis après sur la teste. Mais avant que de remuer l'ost, ils sortirent tous deux du camp en bien petite compagnie de gens de cheval, pour aller recognoistre l'assiette du lieu, & se mettans à chemin plus indiscrettement & en moindre equippage qu'il n'appartenoit à gens de telle qualité, tomberent en l'embusche. Se trouvans en un instant environnez de tous costez, & ne pouvans passer oultre par devant, & estant assaillis & batus par derriere, ils se mirent à defense, plus par contraincte & par necessité, que de conseil deliberé. Marcellus fut tué en ladite bataille combatant vaillamment, & Crispinus navré, lequel à toute peine sceut eschapper d'entre les mains des ennemis. Han-

nibal adverty que M. Marcellus, qui eſtoit le principal d'entre les capitaines Romains qui avoit arreſté le cours de ſes victoires, & qui luy avoit donné plus d'affaire que nul autre, eſtoit tué, il s'en alla ſoudain camper ſur le tertre où la bataille avoit eſté donnée, là où ayant trouvé le corps de Marcellus, il le feit enſevelir en grande magnificence. Par leſquelles choſes on peut cognoiſtre de quelle eſtime eſt envers toutes perſonnes une magnanimité & excellence de vertu, veu que l'ennemy très cruel & mort l'a bien voulu donner ſepulture honorable au corps d'un brave & excellent capitaine. Ce pendant les Romains voyans l'un de leurs conſuls mort, & l'autre fort navré, s'eſtoyent retirez incontinent ès montagnes prochaines, & s'eſtoyent campez en fort lieu.

XLVIII. Mais Criſpinus avoit envoyé ſignifier aux prochaines villes des montagnes, que ſon compagnon eſtoit mort, & que l'ennemy avoit ſon anneau dont il cachetoit ſes lettres, parquoy qu'ils ſe donnaſſent garde des lettres qui ſeroyent eſcrites au nom de Marcellus. Le courrier de Criſpinus ne faiſoit que d'arriver à Salapie, quand on apporta des lettres de Hannibal, leſquelles ſignifioyent de la part de Marcellus, qu'il viendroit là la nuict prochaine. Les Salapitains cognoiſſans la tromperie, renvoyerent le meſſager, & attendirent Hannibal en grande

folicitude. Environ le quatrieme guet Hannibal vint devant la ville. Il avoit mis tout de faict à pensé les fuitifs Romains en l'avantgarde, à fin que parlans latin ils feissent foy que Marcellus estoit là en personne. Quand ceulx de la ville en eurent laissé entrer jusques à six cents, ils fermerent la porte, & repoulserent à coups de traict le reste de l'armée, puis taillerent en pieces ceulx qu'ils avoyent laissé entrer. En ceste maniere Hannibal fasché d'avoir failly à son entreprise, deslogea de là, & s'en alla au païs des Brutiens, pour donner secours aux Locrenses qui estoyent assiegez des Romains par mer & par terre.

XLIX. Après ces choses, à la grande instance du senat & du peuple on crea nouveaux consuls deux capitaines de guerre très experimentez [1], Marcus Livius & Claudius Nero, lesquels après avoir party entre eulx l'armée, s'en allerent au gouvernement de leurs provinces. Claudius s'en alla au païs des Salentiniens [2], & Livius en la Gaule contre Asdrubal Barcinien, lequel avoit passé les Alpes, & se hastoit pour se joindre à son frere avec une grosse & puissante armée de gens de pied & de cheval. Mais il advint en ce mesme temps, qu'Hannibal receut de grandes

[1] L'an de Rome 547.

[2] Autrement dit Calabrois, près du promontoire Iapyx.

pertes par le consul Claudius : car premierement il le vainquit au païs des Lucaniens, usant de pareilles ruses & finesses que faisoit Hannibal. Puis après venant à se rencontrer contre Hannibal en Apulie auprès de Venouse, il luy donna la bataille si chaudement, que plusieurs des ennemis demourerent sur le champ. Pour lesquelles pertes Hannibal se retira soudain à Metapont[1], à fin de refreschir & remplir son armée : là où ayant sejourné peu de jours, il receut l'armée de Hanno, laquelle il joignit à la siene, & retourna de rechef à Venouse. Claudius avoit son camp non gueres loing de Venouse : & ayant surprins les lettres des ennemis, il entendit par icelles qu'Asdrubal approchoit. Parquoy il pensoit jour & nuict par quel moyen il pourroit empescher que deux armées si puissantes ne se joignissent ensemble.

L. Après avoir bien ravassé, il print conseil, lequel selon l'apparence estoit fort perilleux, mais necessaire, peut estre, pour ce temps là. Car laissant le camp soubs la charge de son lieutenant, il print avec soy une partie de l'armée, & s'en vint à grandes journées en la Marque d'Ancone, de sorte qu'au sixieme jour il arriva à Senes[2].

[1] Au canton des Brutiens.

[2] Sena, ou Senogallia près du fleuve Metaurus & de l'Æsis, qui termine l'Umbrie du côté du nord.

Là les deux consuls joignirent leurs forces ensemble, & assaillans Asdrubal auprès de la riviere Metaurum, eurent fort bonne issue de la bataille : car comme lon dit, il y eut ce jour là cinquante six mille des ennemis tuez, de sorte qu'ils receurent bien près aussi grande perte que les Romains avoyent eu auparavant auprès de Cannes. Mais Claudius Nero après ceste victoire memorable, retournant aussi vistement à Venouse, comme il en estoit party, fit ficher la teste d'Asdrubal près du lieu où se faisoit la sentinelle des ennemis, & relascha quelques prisonniers pour aller porter les nouvelles à Hannibal de ceste grande desconfiture. Car on cognut puis après qu'il ne sçavoit encore rien de l'entreprinse secrette de Claudius, ny de l'execution qui avoit esté faitte ces jours passez. En quoy je ne me puis assez esmerveiller, qu'un tant ruzé & cauteleux capitaine ait esté deceu par Claudius, veu qu'il y avoit si peu de distance entre les deux camps, de sorte qu'il entendit plustost les nouvelles de la desconfiture de son frere avec toute son armée, qu'il ne fut adverty du partement du consul Romain & de son retour au camp.

LI. Or Hannibal ayant receu une si grande playe, non seulement publique, mais aussi particuliere pour la mort de son frere, dit qu'il

voyoit à l'œil le changement de la fortune des Carthaginois, & bien tost après il partit de là, & se retira au païs des Brutiens. Car il n'ignoroit point, que ceste desconfiture receuë auprès de Metaurum apporteroit un grand avantage & accroissement aux affaires des Romains, & seroit de grande consequence pour l'issue de toute la guerre. Il ne laissoit toutefois d'assembler toutes ses forces qui luy estoyent demourées en Italie après tant de rencontres & batailles données, & tant de villes prinses, & soustenir la guerre d'un cueur invincible. Et de quoy on se doibt esmerveiller le plus, il retint par son authorité, ou par sa prudence, en telle concorde & union toute son armée, qui estoit meslée & ramassée d'Hespagnols, d'Africains, de Gaulois, & de beaucoup d'autres nations, qu'on n'ouit point parler qu'il y eust eu en son ost la moindre sedition ou tumulte du monde. Mais les Romains mesmes, après avoir regaigné la Sicile, la Sardaigne & l'Hespagne, ne le sceurent oncques rompre, ny chasser hors d'Italie, jusques à ce qu'ils envoyerent en Afrique P. Cornelius [1] Scipion, lequel menant la guerre de près aux Carthaginois, les reduisit en telle extremité, qu'ils furent contraincts de rappeller incontinent Hannibal hors d'Italie [2].

[1] Nommé consul l'an de Rome 549.

[2] L'an de Rome 551.

Il estoit en ce temps là, comme j'ay dit dessus, au païs des Brutiens, & menoit la guerre plus en maniere de courses & voleries, que non en bataille rengée, sinon qu'une fois il y eut un combat fait à la haste entre le consul Sempronius & luy [1] : incontinent après vint chocquer de toute son armée contre ledit Sempronius. Au premier combat Hannibal emporta le dessus, mais il fut vaincu en la deuxieme bataille.

LII. Depuis ce temps là je ne trouve en nul autheur Grec ny Latin, qu'Hannibal ait fait en Italie quelque acte digne de memoire. Car estant rappellé en Afrique par les Carthaginois, il laissa l'Italie, seize ans après que ceste guerre Punique avoit commencé, se complaignant grandement du senat de Carthage,& de soy mesme aussi. Du senat, à cause que durant tout le long temps qu'il fut en païs d'ennemis, ils luy avoyent donné si petite assistence, au renfort & fournissement, en argent, & toutes autres choses requises à la guerre : & de soy, par ce qu'après avoir tant de fois vaincu les Romains, il avoit tousjours attendu après la victoire, & leur avoit donné respit. On dit aussi, que devant qu'il s'embarquast, il fit bastir un arc triumphal auprès du temple de Juno Lacinia, auquel estoyent sommairement engravez ses hauts faicts d'armes en lettres Puniques & Grecques.

[1] L'an de Rome 550.

Party qu'il fut d'Italie, il eut assez bon vent, & en peu de jours il arriva à Leptis, & faisant desembarquer toute son armée & descendre en terre, vint premierement à Asdrumente [1], puis après à Zama [2] : là où ayant esté adverty, comment les affaires des Carthaginois se portoyent, il luy sembla que ce seroit le meilleur, de trouver moyen de finir la guerre.

LIII. Pour laquelle cause il envoya vers Scipion, le requerir de vouloir choisir quelque lieu commode, là où ils se peussent tous deux trouver, pour conferer ensemble des choses de grande importance. Il est toutefois incertain s'il fit cela par le commandement du senat, ou bien de sa propre authorité. Scipion ne voulut refuser le parlementer. Parquoy au jour ordonné s'assemblerent en une grande plaine deux souverains capitaines & chefs de très puissantes nations, avec chascun un trucheman pour parlementer ensemble de choses diverses touchant la paix & la guerre. Car Hannibal estoit du tout enclin à la paix, à cause qu'il voyoit que les affaires des Carthaginois se portoyent tous les jours de pis en pis, qu'ils avoyent perdu la Sicile, la Sardaigne & l'Hespagne, que la guerre estoit

[1] Adrumette sur la côte à l'orient de Carthage.

[2] Sa position est incertainé; les uns la placent à 300 mille d'Adrumette, Tite-Live à 5 journées de Carthage.

transferée d'Italie en Afrique, que Syphax roy très puissant estoit prisonnier des Romains, que toute leur esperance consistoit en l'armée qu'il avoit conduit en Afrique, qui estoit comme le demourant & les reliefs de la tant longue guerre qu'il avoit mené en Italie, & qu'il restoit aux Carthaginois si peu de puissance tant des estrangers que des citoyens, qu'à grande peine y en avoit il assez pour pouvoir garder la ville de Carthage. Il fit doncques tout son effort de persuader à Scipion par une longue harengue, qu'il s'accordast plus tost à la paix, qu'à la guerre. Mais Scipion qui avoit bon espoir de conduire à fin ceste guerre, sembloit ne vouloir nullement ouïr parler de la paix. Parquoy les choses ayans esté longuement debatues d'un costé & d'autre, ils se partirent du colloque sans rien faire.

LIV. Et peu de temps après fut donnée icelle bataille memorable auprès de Zama, en laquelle les Romains obtindrent la victoire. De premiere arrivée les elephans des Carthaginois furent faits retourner contre leur armée, de sorte qu'ils mirent en desordre la chevalerie d'Hannibal, & Lælius & Masinissa, qui faisoyent les deux poinctes, leur augmentants la peur, ne donnerent aucun espace aux gens de cheval de se pouvoir rallier ensemble. Toutefois les gens de pied combatirent long temps & d'une grande hardiesse, d'autant

que les Carthaginois se confians en leurs victoires passées, pensoyent bien que le salut de toute l'Afrique reposast en leur force, & en dependist entierement: & les Romains estoyent d'aussi grand cueur qu'eulx, & avoyent meilleure esperance. Mais une chose servit grandement aux Romains pour gaigner la victoire: ce fut que Lælius & Masinissa retournans de la chasse des gens de cheval, se vindrent fourrer de grande roideur en la bataille, de sorte qu'ils effroyerent l'ennemy. Car par leur arrivée les Carthaginois perdirent incontinent courage, & pour tout remede ne penserent qu'à se sauver à la fuitte. On dit que ce jour là il y eut plus de vingt mille Carthaginois tuez sur la place, & bien autant de prisonniers. Hannibal leur capitaine, après avoir attendu jusques au dernier pour voir l'issue de la bataille, s'en fouit avec bien peu des siens hors de la boucherie qui se faisoit.

LV. Puis après appellé à Carthage pour subvenir à la ruine de la chose publique, il remonstra au senat, qu'il ne falloit desormais avoir plus nulle esperance aux armes: mais leur conseilloit, que toutes autres choses omises, ils envoyassent vers le capitaine Romain pour traicter de la paix à quelques conditions que ce fust. Quand les dix ambassadeurs eurent rapporté à Carthage la capitulation des articles de la paix, on dit qu'il

y avoit quelque homme appellé Gisgo, lequel ne voulant ouïr parler de la paix, feit une harengue, par laquelle il vouloit persuader de renouveller la guerre contre les Romains : & pource que plusieurs sembloyent approuver son opinion, Hannibal indigné de ce que des bestes & gens de nulle experience osoyent parler de telles choses en temps si divers & contraire, il le poulsa de hault en bas comme il harenguoit encore. Mais voyant que cest acte estoit trouvé de toute l'assemblée trop audacieux & indigne d'une ville libre, il monta sur la tribune aux harengues, & dit : « Personne ne se doibt » fascher, si celuy qui dès sa premiere enfance » a tousjours esté hors de Carthage, & nourry » toute sa vie en guerre & entre les armes, » ignore les loix & ordonnances de la ville ». Puis après il disputa si prudentement des articles de la paix, qu'incontinent les Carthaginois esmeus par l'authorité d'un si grand personnage, furent d'advis d'accepter les conditions que le vainqueur & la necessité leur proposoyent. Les articles certes estoyent fort durs, comme ceulx que les vaincus sont accoustumez de recevoir en toute extremité par les victorieux. Mais oultre toutes autres choses les Carthaginois estoyent tenus de payer aux Romains tous les ans quelque certain tribut jusques à un temps prefix. Quand

le jour fut escheu qu'il falloit payer aux Romains la premiere pension, & que tous se lamentoyent à la mention du tribut, on dit qu'Hannibal irrité par les pleurs inutiles des Carthaginois, commencea à rire : & comme Asdrubal Hædus le reprenoit, de ce qu'il rioit si fort en la commune tristesse de toute la ville, il respondit, « Que ce ris là » n'estoit pas d'un homme qui fust joyeux, mais » de celuy qui se mocquoit des larmes inutiles de » ceulx qui ploroyent lors qu'il y en avoit moins » d'occasion, & seulement pource qu'il touchoit » à l'argent particulier de chascun, que auparavant, quand les Romains ostoyent aux Carthaginois leurs navires, leurs armes, & les despouilles des grandes victoires qu'ils avoyent » jadis acquises, & donnoyent loix & ordonnances » aux vaincus ». Je sçay bien qu'il se trouve des autheurs qui disent qu'Hannibal s'est retiré en Asie incontinent qu'il eut perdu la bataille, craignant qu'il ne fust livré entre les mains de Scipion qui le pourroit demander.

LVI. Mais si cela se feit tout soudain, ou quelque temps après la bataille donnée auprès de Zama, il ne s'en fault gueres soucier, attendu qu'il est tout notoire, que, voyant toutes choses desespérées, il s'enfuyt en Asie devers le roy Antiochus [1].

[1] Surnommé le Grand, qui monta sur le trône de Syrie l'an de Rome 530. Annibal se retira chez lui l'an de Rome 559.

Il

Il est aussi tout certain qu'il fut receu du roy si humainement & en si grand honneur ; qu'il luy communiqua & fit part de ses plus privez conseils, & des publics pareillement. Car le nom d'Hannibal estoit de grande reputation envers tous : davantage il avoit un commun courroux & haine contre les Romains, qui estoit un grand esguillon pour esmouvoir la guerre. Parquoy il sembloit qu'il fut venu fort à poinct audit païs ; non seulement pour enflamber le courage du roy, mais aussi pour donner ouverture de la guerre contre les Romains. Et disoit que le seul moyen de mener la guerre aux Romains estoit, de passer en Italie, pour lever soudards Italiens, par lesquels seuls icelle province vainqueresse de toutes autres nations pourroit estre subjuguée. Il demanda du roy cent navires, seize mille hommes de pied, & mille hommes de cheval tant seulement. Et promeit d'entrer en Italie avec ceste petite armée, & qu'il troubleroit grandement les nations Italienes, lesquelles il sçavoit encore estre toutes effroyées par le seul recit de son nom, pour les guerres qu'il leur avoit menées de fresche memoire. Davantage il se faisoit fort de faire renouveler la guerre Punique, si le roy luy permettoit envoyer gens à Carthage pour esmouvoir ceulx de la faction & partialité Barciniene, ausquels il sçavoit la domination

des Romains estre enuieuse. Quand le roy luy eut accordé sa demande, il appella à soy Ariston Tyrien homme fin & rusé, & propre pour conduire tel affaire, auquel il feit de grandes promesses, & luy persuada d'aller à Carthage vers ses amis, & leur porter quelques lettres de par luy. En ceste maniere Hannibal banny & fuitif de son païs, esmouvoit par tout le monde guerre contre les Romains. Lesquels desseins n'eussent pas esté vains & inutiles, si Antiochus eust mieulx aimé suyvre le conseil d'iceluy, comme il avoit fait du commencement, que non pas celuy de ses flatteurs & courtisans. Mais envie, peste certes qui de tout temps a infecté les maisons de tous grands princes & roys, engendra beaucoup d'ennemis à Hannibal : lesquels craignans qu'il n'entrast par tels conseils en la bonne grace du roy (car il estoit capitaine fin & rusé) & que par ce moyen ne montast au plus hault degré de puissance & d'authorité, s'efforçoyent de le rendre suspect au roy.

LVII. Il advint aussi en ce mesme temps, que P. Villius, qui estoit venu pour ambassadeur en Ephese, teint souvent propos avec Hannibal : de quoy ses malvueillans prindrent facilement occasion de le calumnier, & le roy mesme en print si mauvaise suspicion, que de là en avant il ne l'appella plus au conseil. Au mesme temps,

comme disent aucuns, P. Africanus (qui estoit l'un des ambassadeurs envoyez par devers le roy Antiochus) devisa familierement avec Hannibal, & le requit entre autres choses de luy dire à la verité qui il estimoit avoir esté le plus brave & excellent capitaine de tous : & qu'Hannibal respondit, « En premier lieu Alexandre roy de » Macedoine, en second lieu Pyrrhus roy des » Epirotes, & en tiers lieu moymesme ». Alors qu'Africanus en soubsriant luy dit : « Que dirois » tu Hannibal, si tu m'avois vaincu » ? « Sans » faulte, respondit il, je me mettroye par dessus » tous les autres ». On dit que ceste responce pleut à Scipion, pource qu'il se voyoit ny mesprisé, ny amené en comparaison avec les autres, mais laissé derriere comme incomparable par quelque flatterie secrette d'Hannibal.

LVIII. Après ces choses Hannibal trouvant occasion de parler à Antiochus, luy commencea à deduire par le menu sa vie dès sa premiere enfance, & luy declarer la haine que tousjours il avoit portée aux Romains, dont il se purgea envers luy, de sorte, qu'il retourna en l'ancienne grace & amitié du roy laquelle il avoit bien près perdue. Parquoy le roy avoit deliberé de le constituer admiral sur son armée de mer, laquelle il faisoit equipper pour passer en Italie, & faire preuve de la magnanimité & industrie de celuy

qu'il cognoissoit estre personnage fort excellent & perpetuel ennemy des Romains. Mais un seul Thoas prince des Ætoliens contredisant à ceste sentence, ou par envie, ou, peut estre, que telle estoit son opinion, changea la voulunté du roy, & renversa du tout ceste deliberation, laquelle toutefois estoit de fort grande importance, pour la guerre qu'ils pretendoyent faire. Car il donna conseil à Antiochus, qu'il allast luy mesme en Grece, & gouvernast luy mesme ses affaires, sans endurer qu'un autre emportast la gloire de ceste guerre. Le roy doncques persuadé passa bien tost en Grece, pour esmouvoit la guerre contre les Romains. Là où peu de temps après estant en conseil & deliberation, s'il devoit practiquer à soy les Thessaliens, on en demanda specialement à Hannibal son advis, lequel discourut si bravement sur l'affaire des Thessaliens, & sur le principal de la matiere, que tous approuverent son dire, & y donnerent consentement. Car il estoit d'advis qu'il ne se falloit gueres soucier des Thessaliens, mais trop bien tascher par tous moyens d'attirer de leur party Philippus roy des Macedoniens, ou bien luy persuader qu'il se tinst neutre, sans se mesler ny favoriser à l'un ny à l'autre. Davantage il conseilla d'aller mener de près la guerre aux Romains, en quoy il leur offrit de les assister de tout son pouvoir. On

l'ouit discourir fort attentivement, mais l'opinion d'iceluy fut plus prisée que mise après en execution. Parquoy plusieurs s'esmerveillerent qu'un tel capitaine, & qui avoit par si longues années mené la guerre contre le peuple Romain presque victorieux de toutes nations, fut alors mesprisé du roy, quand on avoit principalement affaire de l'entremise & conseil d'iceluy. Car quel capitaine plus rusé eust on peu trouver en tout le monde, ny plus propre pour faire la guerre aux Romains? Toutefois le roy n'en tint compte au commencement de son entreprinse: mais il ne se passa gueres de temps, que se mocquant du conseil de tous autres, il confessa qu'un seul Hannibal avoit preveu les choses necessaires.

LIX. Car après que les Romains eurent obtenu la victoire en la guerre qui se feit en Grece[1], Antiochus se retira de l'Europe à Ephese, là où se donnant du bon temps, & ne se souciant de rien, esperoit vivre en paix, ne pensant point que les Romains deussent mener armée en l'Asie. Au desir duquel s'accommodoyent grandement les blandissemens des flatteurs, perpetuelle peste des roys & grands princes, qui se laissent flatter, & se plaisent d'estre trompez, pource qu'ils oyent voluntiers ce qui leur est aggreable. Mais Hannibal, qui cognoissoit la puissance des Romains

[1] L'an de Rome 563.

& leur ambition, admonesta le roy d'esperer plus tost toutes autres choses que la paix, qu'il pensast hardiment que les Romains ne s'arresteroyent point, jusques à ce qu'ils eussent experimenté, s'ils ne pourroyent aussi bien estendre les limites & bornes de leur empire en la tierce partie du monde, comme ils avoyent fait en Afrique & en Europe. Antiochus esmeu & incité de l'authorité d'un tel personnage, commanda incontinent à Polyxenidas homme fort industrieux & fort exercité ès guerres marines, qu'il allast au devant de l'armée de mer des Romains qui approchoit : & envoya Hannibal en Syrie pour assembler grand nombre de vaisseaux. Puis il establit chefs sur ceste armée de mer Hannibal mesme & Appollonius l'un de ses courtisans & favorits, lesquels ayans entendu que Polyxenidas avoit eu du pire contre les Romains, ils allerent charger les Rhodiens, qui estoyent amis & alliez des Romains. En icelle bataille Hannibal s'attachant à Eudamus capitaine des Rhodiens qui conduisoit la poincte gauche, avoit ja environné la navire capitainesse, & sans doubte emportoit la victoire : mais ceulx de l'autre poincte survindrent, après avoir tourné en fuitte Apollonius, & luy osterent des mains la victoire qu'il tenoit pour certaine[1].

LX. Depuis ceste bataille de mer qui n'eut

[1] L'an de Rome 564.

gueres bonne issue, nous ne trouvons point qu'Hannibal ait fait chose digne de memoire. Car Antiochus vaincu, oultre les autres conditions que les Romains luy proposerent, ils demandoyent qu'Hannibal perpetuel ennemy de leur chose publique leur fust delivré. Ce que prevoyant Hannibal long temps auparavant, il se retira d'Antiochus soudain après icelle bataille memorable qui fut donnée auprès de Magnesie [1], là où la puissance du roy fut rompue, & après avoir longuement erré çà & là eut à la fin son refuge vers Prusias roy de Bithynie, non point qu'il se fiast beaucoup en l'amitié d'iceluy, mais par ce qu'il cherchoit lieu plus necessaire selon qu'il en avoit le moyen, que seur selon qu'il eust bien voulu, attendu que les Romains avoyent soubs leur puissance la plus grande partie de la terre & de la mer. Aucuns disent, qu'après la desfaite d'Antiochus Hannibal se retira en Candie vers les Gortyniens, & que le bruit courut incontinent, qu'il avoit apporté avec soy une grosse somme d'or & d'argent. Parquoy craignant que les Candiots ne meissent les mains sur luy, il s'advisa de trouver tel remede, pour eschapper le danger. Il emplit des buyes de terre de plomb doré, puis les feit porter dedans le temple de

[1] Près du Méandre, dans l'Ionie, qu'il ne faut pas confondre avec Magnésie de Lydie auprès du Mont Sipyle.

Diane, faignant qu'il en estoit en fort grand soucy & solicitude, comme de celles où estoit son tresor. D'autre part il avoit caché son or dedans des statues de bronze, lesquelles il laissoit negligemment couchées par la maison. Ce pendant qu'iceulx gardoyent soigneusement le temple à fin qu'on n'emportast point les buyes de terre à leur desceu, Hannibal feit voile & s'enfuit en Bithynie.

LXI. Il y a en Bithynie un village sur le rivage de la mer, que ceulx du païs appellent Libissa, duquel on dit qu'il se trouvoit un oracle tout commun en ceste sorte,

> Terre Libysse engloutira le corps
> De Hannibal, quand l'ame en sera hors.

En ce lieu là se tenoit Hannibal, ne s'adonnant point à oisiveté, mais passant le temps à exerciter les mariniers, piquer chevaux, & duire & dresser ses soudars. Quelques auteurs escrivent qu'en ce temps là Prusias faisoit la guerre à Eumenes roy de Pergame, qui estoit allié & amy du peuple Romain, & qu'il feit Hannibal capitaine general de son armée de mer : lequel assaillant Eumenes par une invention nouvelle & non accoustumée, auroit emporté la victoire de la bataille marine. Car devant que commencer la meslée, on dit qu'Hannibal meit grande quantité

de serpens dans des pots de terre, puis la meslée estant commencée, ainsi qu'ils estoyent tous bien ententifs à bien combattre, qu'il feit jetter lesdits pots dedans les navires des ennemis, & qu'en ceste sorte il les avoit tournez en fuitte, d'autant qu'ils se trouvoyent fort empeschez & effroyez par ceste nouvelleté. Or que la chose se soit faitte en telle maniere, les plus vieilles chroniques n'en font point mention, mais seulement Æmylius & Trogus. Parquoy je m'en rapporte aux autheurs.

LXII. Les nouvelles de la dissension & discord de ces deux roys estans parvenues à Rome, le senat envoya ambassadeur en Asie Q. Flaminius [1], le nom duquel est fort celebre, pour les haults faits qu'il a executez en la Grece, à fin, comme je puis conjecturer, d'accorder les deux roys ensemble. Iceluy parvenu vers Prusias, fut fort indigué & marry de voir vivre encores la personne du monde qui estoit plus ennemie au peuple Romain, après tant de nations assubjecties & le saccagement de tant de peuples : parquoy il sollicita grandement le roy qu'il luy voulust livrer Hannibal entre ses mains. Hannibal ayant dès le commencement eu suspecte la legereté de Prusias, avoit fait caver en son logis plusieurs conduits & apresté sept issues

[1] Flamininus. Voyez sa Vie au Tome IV.

secrettes pour s'enfuir, s'il estoit soudainement pressé. La venuë de Flaminius luy augmentoit davantage la supicion, lequel il estimoit estre le plus grand ennemy qu'il eust en Rome, tant publiquement pour la haine commune de tous les Romains, que particulierement pour la memoire de son pere Flaminius, lequel fut tué en la bataille qui se donna auprès du lac Trasymene. Ainsi plein de soucy & d'angoisse il avoit (comme dit est) trouvé des remedes pour eschapper, lesquels luy devoyent bien peu profiter & servir contre si grande puissance. Quand ceulx de la garde du roy qui estoyent envoyez pour le prendre, eurent environné sa maison, à leur premiere arrivée Hannibal essaya de prendre la fuitte & se sauver par l'issue la plus secrette: mais quand il veit que le lieu estoit jà occupé par les gardes, quittant adonc toute esperance de pouvoir eschapper, il resolut de se soustraire des mains des Romains par une mort voulun-taire. Si disent aucuns qu'il fut estranglé par un sien serviteur, auquel il en avoit donné la charge. Les autres qu'il beut du sang de taureau, & que l'ayant beu il tumba mort, tout ainsi que Clitarchus & Stratocles ont donné faulsement à entendre de Themistocles. Mais Livius grand historien escrit qu'Hannibal demanda le poison qu'il avoit tout prest pour telles adventures,

& que tenant ce mortel bruvage en sa main il dit avant que le boire : « Delivrons le peuple » Romain de grand peine & soucy, puis qu'il » a si grande envie & desir d'avancer la mort » à un pauvre vieillard jà tout cassé. Les anciens » Romains ont adverty Pyrrhus roy des Epirotes, » qui venoit à enseignes desployées devant les » murailles de la ville de Rome, qu'il se teinst sur » ses gardes de peur d'estre empoisonné. Et ceulx » cy sont cause qu'un hoste & amy, oubliant son » reng royal & sa foy promise, trahisse malheu- » reusement son hoste ». Ces choses dictes, maudissant execrablement le roy Prusias il se feit mourir par poison, l'an soixante & dixieme de son aage [1], comme aucuns ont redigé par escrit. Le corps mort fut mis en un sepulchre de pierre auprès de Libyssa, auquel estoit ceste engraveure, CY GIST HANNIBAL.

LXIII. Les Romains estans advertis de la mort d'iceluy, en jugeoient diversement, chascun selon que sa passion le poulsoit. Plusieurs blasmoyent la cruauté de Flaminius, qui pour emporter la gloire de quelque grand acte, comme il luy sembloit, avoit esté cause de

[1] L'an de Rome 571 selon les uns, 572 selon les autres. Il avoit soixante-dix ans, comme le dit Cornelius Népos, & devoit être né l'an de Rome 502 ou 503. Mais cela souffre de grandes difficultés.

faire mourir un homme jà tout cassé de vieillesse, qui n'eust desormais plus sçeu porter aucun dommage à leur chose publique vainqueresse presque de toutes nations. Mais aucuns trouvoyent bon le faict, & louoyent Flaminius de ce qu'il avoit fait mourir le perpetuel ennemy du peuple Romain : lequel, combien qu'il fust debile de corps, n'avoit toutefois point faulte d'esprit, de conseil & de science militaire, pour esmouvoir à la guerre le roy Prusias, & troubler & emplir toute l'Asie de nouvelles guerres. Car en ce temps là, la puissance du roy de Bithynie estoit si grande, qu'elle n'estoit point à mespriser. Car puis après Mithridates roy de la mesme Bithynie a bien longuement donné beaucoup d'affaires au peuple Romain par mer & par terre, & s'est trouvé en bataille rengée contre L. Lucullus, & Cn. Pompeius souverains & excellents capitaines. On pouvoit craindre le mesme du roy Prusias, principalement ayant Hannibal pour son capitaine. Parquoy aucuns estiment que Q. Flaminius fut à ces fins principalement envoyé ambassadeur vers Prusias, pour traitter secrettement de la mort d'Hannibal. Mais il est à presupposer que Quintius n'a pas tant cherché ces moyens pour faire mourir Hannibal ainsi soudainement, que pour mener vif à Rome celuy qui avoit porté tant de dommage à la chose

publique de son païs, ce qui eust esté utile au peuple Romain, & à luy très honorable. De telle sorte de mort perit Hannibal Carthaginois, personnage sans point de doubte fort excellent en toutes sortes de louanges belliques, sans parler de ses autres vertus : de sorte que lon peut facilement entendre de quelle importance en toutes choses a esté, ou le grand cueur d'iceluy, ou l'industrie, ou la vraye science de l'art militaire : par ce que les Carthaginois ne se sont jamais reputez vaincus en la guerre qu'ils avoyent si ardemment & avec tel appareil entreprinse, jusques à ce qu'Hannibal eut esté desfait & rompu en ceste grande bataille qui fut donnée auprès de Zama. Tellement qu'il semble que leur force & vertu bellique ait eu son lustre & ait esté en estre avec leur capitaine Hannibal, & se soit amortie quant & luy.

SOMMAIRE

DE LA VIE DE SCIPION L'AFRICAIN.

De *la famille de Scipion.* II. *Grands traits de vertu que Scipion montre dans sa jeunesse.* III. *Il est nommé proconsul d'Espagne.* IV. *Éloge de Scipion.* V. *Premieres démarches de Scipion à son arrivée en Espagne.* VI. *Il assiège & prend Carthagène.* VII. *Continence de Scipion.* VIII. *Il défait Asdrubal.* IX. *Prise d'Aurinx.* X. *Scipion bat l'autre Asdrubal & Magon.* XI. *Il va en Afrique, où il fait alliance avec Syphax.* XII. *Troubles occasionnés par une maladie de Scipion,* XIII. *Comment il punit les chefs d'une sédition élevée parmi ses troupes.* XIV. *Il défait Mandonius & Indibilis.* XV. *Entrevue & alliance entre Scipion & Massinissa.* XVI. *Scipion retourne à Rome.* XVII. *Il est nommé consul.* XVIII. *Il passe en Sicile.* XIX. *Comment il gagne les cœurs des Siciliens.* XX. *Affaire de Pleminius.* XXI. *Le sénat envoie des commissaires pour examiner la conduite de Scipion.* XXII. *Ambassadeurs de Syphax auprès de Scipion.* XXIII. *Il passe en Afrique.* XXIV. *Il remporte une victoire sur Hannon.* XXV. *Comment Scipion connoît les dispositions des camps de Syphax & d'Asdrubal.* XXVI.

Il les défait tous deux complettement. XXVII. *Nouvelle victoire de Scipion.* XXVIII. *Syphax est encore vaincu & fait prisonnier.* XXIX. *Massinissa épouse Sophonisbe, & lui envoye du poison.* XXX. *Annibal retourne en Afrique.* XXXI. *Il est vaincu par Scipion à Zama.* XXXII. *Scipion accorde la paix aux Carthaginois.* XXXIII. *Triomphe de Scipion.* XXXIV. *Scipion nommé continuellement prince du sénat.* XXXV. *Scipion fait décerner la province d'Asie à son frere Lucius, en offrant d'être son légat.* XXXVI. *Éloge de la piété filiale & fraternelle de Scipion.* XXXVII. *Antiochus renvoie à Scipion son fils qui avoit été fait prisonnier.* XXXVIII. *Antiochus donne bataille aux Romains.* XXXIX. *Conditions auxquelles Scipion lui fait accorder la paix.* XL. *Scipion parvenu au comble des honneurs.* XLI. *Accusé par deux tribuns du peuple; comment il se défend.* XLII. *Il se retire à Linternum.* XLIII. *Des enfans de Scipion.* XLIV. *Mort de Scipion.* XLV. *Son Éloge.*

Depuis l'an 520 environ, jusqu'à l'an 571 de Rome, avant J. C. 183.

La comparaison d'Annibal avec Scipion.

SCIPION L'AFRICAIN.

Publius Scipio, homme patricien, de la très noble famille des Corneliens, qui fut le premier capitaine Romain, contre qui Hannibal Carthaginois combatit en [1] Italie, fut pere de Cornelius Scipio, qui a esté le premier surnommé l'Africain, à cause d'icelle nation par luy vaincue & domptée. Iceluy, après avoir obtenu beaucoup de victoires en Hespagne, & fait de haults exploits d'armes, fut en la fin tué d'un coup qu'il receut en une bataille qu'il eut contre les ennemis, ainsi qu'il alloit de reng en reng se fourrant par tout là où il voyoit la plus grande presse & le plus de danger [2]. Peu de jours après son frere Cn. Scipio finit ses jours en bien près semblable sorte, car il fut tué combatant vaillamment. Et ces deux capitaines, oultre la renommée des haults faits d'armes qu'ils ont acquise, ont laissé après eulx grande louange de fidelité, de temperance & de vertu, par lesquelles ils se sont rendus desirables non seulement envers leurs soudards, qui estoyent demourez vivans, mais aussi vers les nations Hespagnoles. Or Cn. Scipion eut un fils appellé

[1] L'an de Rome 536.
[2] L'an de Rome 542.

P. Cornelius

P. Cornelius Nasica, homme consulaire & triumphal, lequel estanr encores fort jeune, fut estimé le plus homme de bien de toute la ville, pour recevoir la mere Idæa [1]. Publius eut deux fils les tant renommez Scipions : l'un desquels fut appellé Asiatique, pour avoir subjugué l'Asie : & l'autre Africain, pour avoir dompté l'Afrique en icelle bataille memorable qu'il gaigna contre Hannibal & les Carthaginois, comme nous avons dit dessus. Duquel nous avons entreprins de descrire la vie, non tant pour rendre la gloire de son nom tant celebré par les autheurs Grecs & Latins, plus illustre par cestuy nostre escrit, comme pour mettre devant les yeux de tous hommes l'ordre de ses haults faicts, & discipline civile, à fin que tous princes & capitaines la contemplent comme une vive image d'excellente vertu, qui les puisse inciter à les vouloir imiter & ensuyvre.

II. P. Cornelius Scipion donnant dès son enfance un certain espoir de sa gentille nature & excellente vertu, commencea d'estre instruit en tous ars militaires soubs la conduite de son pere. Car il fut mené au camp au commencement de la seconde guerre Punique n'ayant que dixsept ans, mais il se porta si bien en peu de temps, & se monstroit si adroit en toutes choses, ou à

[1] L'an de Rome 550.

faire courses, ou à passer les nuicts sans dormir, ou à endurer toutes autres peines & travaux de la guerre, qu'il en acquit grande louange de son pere, mesme bonne reputation envers tout le camp. Davantage il se monstra de si gentil esprit & sens fort agu, que cela luy donnoit une singuliere grace, & en effroyoit quant & quant ses ennemis. Car en la bataille des gens de cheval que P. Cornelius consul eut contre Hannibal auprès de la riviere du Tesin, Scipion y fut present : & aucuns escrivent, que Cornelius le pere estant navré y fut bien près prins par l'ennemy, n'eust esté que son fils Scipion l'eust sauvé, combien que la barbe ne luy fist que commencer à poindre. Puis après au temps que la bataille se donna auprès de Cannes, avec la très grande perte & presque ruine de l'empire Romain, quand les dix mille hommes qui s'estoyent retirez à Canusium, eurent d'un commun accord deferé le gouvernement de l'armée à Appius Pulcher qui avoit esté ædile, & à Cornelius Scipion qui estoit encore fort jeune, ledit Scipion declara par effect combien grande estoit la vertu & magnanimité qui estoit en luy. Car voyant que quelques jeunes gens prenoyent conseil entre eulx de laisser l'Italie, il se fourra au milieu d'eulx, & desguainant son espée les fit tous jurer de ne point faillir à la chose publique.

Telles & semblables choses faittes par luy d'une vivacité d'esprit & singuliere magnanimité, lors qu'il estoit encores bien jeune gaignerent tant envers le peuple Romain, que sans avoir esgard à son jeune aage, ny à la coustume ancienne, ils luy donnerent de grands offices & le gouvernement & maniement des affaires de grande importance. Car demandant l'office d'ædile avant le temps legitime, combien que les tribuns du peuple s'opposassent à sa demande, à cause qu'il n'estoit pas encore en aage, il luy fut toutefois permis d'estre mené de lignée en lignée, & soudain il fut declaré ædile curule par la pluralité des voix.

III. Mais après que son pere & son oncle, tous deux braves & excellens capitaines, eurent esté tuez l'un après l'autre en Hespagne, & que le peuple Romain estoit après pour constituer en leur place quelque capitaine de singuliere vertu, il ne se trouva personne qui osast prendre en main ceste guerre difficile & dangereuse, voyans que deux si excellens capitaines y estoyent demourez. Parquoy l'assemblée estant appellée pour creer un vice-consul, & tous les autres princes de la chose publique se taisans & arrestans en si belle voye, Scipion aagé de vingtquatre ans, fut celuy seul, qui, se presentant au milieu, dit d'une grande asseurance que très vouluntiers il prendroit ceste charge. Il n'eust pas plustost fait ceste

promesse, que la charge de l'Hespagne luy fût baillée sans aucunement tarder, par une singuliere faveur de ceulx qui donnoyent les voix & suffrages [1]. Toutefois les senateurs pensans un peu après, contre quelz capitaines, & en quelles regions il falloit mener la guerre, il leur sembloit impossible que son tendre aage peust endurer le faix & charge de si grands affaires. Parquoy il se fit tout en un instant un grand changement de vouluntez, comme si les lignées & bendes se fussent repenties de leur decret. Quoy voyant Scipion, appella incontinent l'assemblée, & commença à parler touchant son aage & les affaires de la guerre en telle sorte, que tous les escoutans se mirent à le regarder, & le peuple Romain à reprendre la bonne esperance, qu'ils avoyent euë de luy touchant les affaires.

IV. Car il n'avoit point seulement le cueur magnanime, & estoit excellent en toutes vertus, ains il estoit aussi d'une singuliere beauté & belle proportion de tout le corps, ayant la face joyeuse, lesquelles choses aident beaucoup à gaigner la grace de chascun. Il apparoissoit aussi en ses façons de faire une majesté souveraine. La gloire doncques militaire estant joincte à tels dons de l'esprit & de nature, il estoit à doubter, s'il estoit plus aggreable aux nations estrangeres pour ses vertus

1. L'an de Rome 543.

civiles, qu'admirable pour ses vertus belliques. Il avoit aussi remply les cueurs de la commune d'une certaine superstition, à cause que depuis qu'il eut prins la robbe virile, il estoit accoustumé de monter tous les jours au Capitole, & là entrer au temple sans aucune compagnie, de sorte que tous avoyent opinion, qu'il apprenoit au temple quelques choses secrettes, lesquelles ne pouvoyent estre communiquées à autruy, tout ainsi comme long temps auparavant on avoit eu opinion que Numa Pompilius eust esté enseigné par la nymphe Ægeria. Davantage du temps de Scipion, il semble que quelques uns ont eu semblable opinion de luy, comme jadis d'Alexandre roy des Macedoniens, c'est à sçavoir, que souvent on avoit veu un serpent en la chambre de sa mere.

V. Or laissant toutes ces choses derriere, P. Scipion partant d'Italie avec dix mille hommes de pied, & une flotte de trente galleres, lesquelles estoyent toutes à cinq rames pour banc, fit voile en Hespagne : & estant en peu de jours arrivé à Emporia [1], il tira ses gens hors des vaisseaux, & s'en alla par terre à Tarracone [2]. Là ou il teint assemblée, & s'y trouva beaucoup d'ambassadeurs des villes alliées, lesquels estans humainement receus, s'en retournerent en leur logis avec telle

[1] Ville maritime, aujourd'hui Ampurias dans la Catalogne.
[2] Dans la même province sur la côte de la Méditerranée.

responſe qu'ils ſouhaitoyent. Après ces choſes, Scipion du tout attentif aux affaires de la guerre par luy entreprinſe, eſtima que ce ſeroit le meilleur de joindre à ſon armée le demourant des vieilles bendes, qui avoyent eſté ſauvées par la vertu de L. Martius. Car après la mort des deux Scipions, comme les Heſpagnes eſtoyent preſque perdues, & les legions Romaines rompues & miſes en fuitte, L. Martius chevalier Romain, ayant raſſemblé & rallié le demourant des deux armées, deſconfit, contre l'eſperance de tous, les ennemis pleins de gloire pour la victoire qu'ils avoyent euë, & d'une vertu & induſtrie incroyable ſouſtint la guerre en Heſpagne contre trois capitaines Carthaginois. Scipion doncques eſtant venu à ceſte armée qui eſtoit aux garniſons pour hyverner, tous prindrent une certaine eſperance que les affaires ſe porteroyent bien, & le voyans, leur ſouvenoit de leurs vieux capitaines, de ſorte qu'il n'y avoit nul ſoudard qui ſe peuſt ſaouler de regarder ce jeune homme. Mais luy, après avoir loué & priſé ſes ſoudards de ce qu'ils avoyent eu touſjours bon courage ſans deſeſperer de la choſe publique, il porta grand honneur à L. Martius, pour monſtrer que celuy qui ſe fie en ſes propres vertus, n'a que faire de porter envie à la gloire d'autruy.

VI. L'hyver eſtant paſſé, il tira hors des

garnifons les vieilles & nouvelles bendes, & refolut avant toutes chofes d'aller affieger Carthage la neufve : car entre toutes les villes d'Hefpagne, il n'y en avoit point de plus riche, ny de plus propre pour mener la guerre par mer & par terre, que celle là. Davantage les capitaines Carthaginois avoyent referré en cefte ville toutes leur munitions, & leurs plus grandes richeffes, en laquelle & au chafteau ils avoyent laiffé bonne & forte garnifon. Mais iceux s'eftoyent retirez en diverfes contrées, à fin que par eulx trois enfemble le païs ne fuft foullé, n'attendans rien moins en ce temps là que le fiege de Carthage. Scipion ayant tout fon equippage preft, la vint affaillir avec toute fon armée par mer & par terre. L'entreprinfe fembloit fort difficile, & de longue durée, à raifon que la ville eftoit forte, & ceux de dedans avoyent fi bon courage, que non feulement ils s'eftimoyent fuffifans de pouvoir garder la ville, mais ofoyent bien faire des faillies fur l'ennemy, & des courfes jufques aux trenchées & remparemens des Romains. Mais il advient fouvent que ce qu'on ne peut avoir par force, fe peut parachever par induftrie. Scipion fçavoit bien que l'eftang, qui n'eft gueres loing des murailles de Carthage, diminuoit & decroiffoit avec la marée, & que on le pouvoit paffer à gué du cofté où il y avoit plus facile accès aux

murailles. Estimant qu'il falloit user de ceste occasion, & qu'on n'en eust sceu trouver de meilleure pour prendre Carthage, quand il luy sembla temps, il arrengea ses gens en bataille, & les ayant distribué & ordonné par bataillons, fit livrer un plus furieux assaut à la ville, qu'il n'avoit oncques fait auparavant. Ce pendant, il choisit une compagnie de fort vaillans hommes; ausquels il donna charge de passer l'estang, & d'escheler la muraille du costé où moins on s'en donnoit de garde. Ceux qui estoyent commis à ceste charge, après avoir passé l'estang sans aucun destourbier, trouverent le lieu où ils s'estoyent acheminez, sans aucune defense, pour autant que le plus fort du combat estoit de l'autre costé de la ville: parquoy montans legerement sur la muraille, vindrent charger les ennemis par derriere. Les citoyens & ceulx de la garnison se trouvans surprins à desprouveu d'un tel danger, quitterent incontinent les murailles, & se voyans assaillis de tous costez, prindrent la fuitte. Les Romains les poursuyvirent de si près qu'ils prindrent la ville, & la pillerent[1]: il s'y trouva grand butin & grande abondance de toutes choses requises & necessaires à la guerre. Scipion loua grandement ses soudards, & les guerdonna, de

[1] L'an de Rome 544. Elle fut attaquée & prise le même jour.



Votre Epouſe a été dans mon Camp, comme dans la maison de ſon Pere. *Tite Live, Liv. XXVI, Ch. 50.* *Pag. 522.*

ce qu'ils s'estoyent si bien portez : mais comme il falloit donner la couronne murale à celuy qui avoit premier monté sur la muraille, il se trouva deux soudards qui estoyent en si grand discord pour cest affaire là, qu'il y eut grand danger que toute l'armée ne vinst à se renger en bataille l'un contre l'autre à leur occasion. Parquoy Scipion les fit incontinent assembler, & en pleine assemblée dit, qu'il sçavoit bien que tous deux estoyent montez tout ensemble sur la muraille, & leur donna à tous deux une couronne murale. Par ce moyen fut ostée & appaisée toute la dissension, qui estoit venue à l'extreme.

VII. Après ces choses il renvoya par les villes d'Hespagne les ostages qui avoyent esté trouvez en grand nombre en icelle ville, ce qui luy acquit un grand renom d'humanité & clemence, & par ceste doulceur esmeut beaucoup de nations à se retirer vers les Romains en quittant le party des Carthaginois. Mais il y eut une chose entre toutes qui luy augmenta grandement son los, & luy acquit grande benevolence, laquelle chose a esté celebrée de tous autheurs comme un exemplaire de toute vertu. On luy amena une jeune dame prisonniere, qui surpassoit toutes les autres en beauté & bonne grace, laquelle il fit garder diligemment & avec toute honnesteté : ayant sceu un peu après, qu'elle estoit fiancée à Luceius

prince des Celtiberiens[1], il fit appeller l'espoux d'icelle qui estoit fort jeune homme, & la luy rendit entiere & inviolée. Certes c'est chose digne d'estre redigée par escrit, & Scipion luy mesme est digne de recevoir le fruict de si grande humanité & continence, par les escrits de tous autheurs. Luceius n'ayant pas mis en oubly un tel bienfaict, fit incontinent entendre à tous ses subjects la liberalité, la modestie & singuliere excellence de toutes sortes de vertus qui residoyent au capitaine Romain, & bien tost après s'en retourna au camp des Romains avec un bon nombre de gens de cheval. Les capitaines des Carthaginois Mago, Asdrubal Barcinien, & l'autre Asdrubal fils de Gisgo, bien sçachans que la perte de Carthage la neufve leur apportoit grand dommage, tant en la diminution de leur credit envers les nations estranges, que par le jugement qu'on en faisoit touchant l'issue de la guerre, taschoyent premierement de celer le faict, puis après de le diminuer par paroles le plus qu'il estoit possible.

VIII. Or Scipion, après avoir joinct à soy plusieurs peuples & princes d'Hespagne, entre lesquels estoyent deux petits roys Mandonius & Indibilis, fit marcher son armée vers les lieux où il entendoit qu'Asdrubal Barcinien estoit, à

[1] Etablis au nord de l'Espagne près de l'Ebre, ils s'étoient étendus au sud-est jusqu'à Sagonte.

fin de le combatre, devant que Mago & l'autre Asdrubal se joignissent à luy. Asdrubal Barcinien estoit campé auprès du fleuve Besula[1], & ne desiroit aussi que de combatre, comme celuy qui se fioit assez en ses forces. Mais quand il entendit que Scipion approchoit, il se retira de la plaine sur un tertre assez fort de nature. Les legions Romaines le suyvirent, & sans luy donner respit, ne se faignirent pas de le poursuyvre de près, & assaillir le camp d'iceluy de premiere abordée[2]. Ils se combatirent aux trenchées & rempars, ne plus ne moins que si c'eust esté à l'assaut de quelque ville. Les Carthaginois se fians en la forteresse du lieu, & forcez par la necessité, laquelle esveille & enhardit souvent les plus paresseux & timides, soustenoyent l'effort de leurs ennemis au mieulx qu'ils pouvoyent. Les Romains au contraire pleins de bonne esperance & hardiesse, combatoyent vaillamment & se portoyent en gens de bien, d'autant plus que le combat se faisoit en la presence de Scipion & de toute l'armée, de sorte que les hauts faits & beaux exploits n'eussent sceu estre cachez. Parquoy ils ne laisserent jamais l'assaut jusques à ce qu'ayans desployé toutes leurs forces, ils monterent sur les rempars, & entrans dedans le camp des ennemis

[1] Voyez les Observations.
[2] L'an de Rome 546.

par plusieurs endroits, ils les tournérent en fuitte. Asdrubal capitaine des Carthaginois s'estoit sauvé de vistesse avec bien peu des siens devant que les Romains entrassent en leur fort. Après ceste bataille, Scipion selon sa maniere accoustumée fit appeller à soy tous les prisonniers Hespagnols, puis les laissa aller francs & libres sans payer aucune rançon. Il trouva entre les prisonniers un jeune homme de sang royal nepveu de Masinissa; lequel, après l'avoir traitté fort humainement, il renvoya à Masinissa avec de beaux & grands presens, voulant par cela donner à entendre, que le chef d'une armée ne doit estre moins orné & enrichy de liberalité & autres vertus civiles, que de tous arts belliques. Car la fin de la guerre c'est la victoire, le fruict de laquelle gist principalement en liberalité & clemence. De là viennent la gloire & toutes autres louanges des capitaines, comme il advint ès choses desquelles nous parlons. Car une grande trouppe d'Hespagnols qui estoit present, ayant en admiration la clemence du capitaine Romain, ne se peut tenir, que pour luy faire honneur & recompenser sa vertu, elle ne l'appellast roy. Mais Scipion amortit soudainement ceste parole, laquelle estoit inusitée aux aureilles des Romains, & ne voulut aucunement admettre ce tiltre, lequel il sçavoit estre odieux aux gens de bien de son païs, & à

la liberté Romaine. Seulement il admonesta les Hespagnols, que s'ils avoyent voulunté de ne se monstrer ingrats vers luy, ils gardassent toute loyauté & bienvueillance envers le peuple Romain. Durant que ces choses se faisoyent par Scipion, les deux autres capitaines Carthaginois, après avoir entendu la desconfiture de leurs gens auprès de Besula, se hasterent de se joindre ensemble, & bientost après vindrent trouver Asdrubal Barcinien, à fin que d'un commun accord ils peussent adviser aux affaires de la guerre. Parquoy après avoir parlementé entre eulx, & bien debatu toutes choses, ils se resolurent à ce poinct, qu'Asdrubal Barcinien passeroit en Italie, là où son frere Hannibal estoit & le fort de la guerre : & que Mago & l'autre Asdrubal demoureroyent en Hespagne, feroyent venir renfort de Carthage, & ne se combatroyent point contre les Romains, jusques à ce qu'après avoir assemblé les renfors & secours qu'ils attendoyent, ils eussent fait une grosse & puissante armée. Après qu'Asdrubal se fut retiré vers Italie[1], Hanno fut envoyé de Carthage pour tenir son lieu : lequel, ainsi qu'il taschoit en passant à faire rebeller la Celtiberie, M. Syllanus vint assaillir par le commandement de Scipion, où il fut si heureux, qu'il le vainquit en bataille & le print.

[1] L'an de Rome 547.

IX. Il y avoit une ville que ceulx du païs appelloyent Oringe [1], laquelle estoit très riche, & fort propice pour renouveller la guerre. L. Scipion y fut envoyé avec une partie de l'armée pour l'assieger : mais trouvant le lieu trop fort bien garny, pour le pouvoir prendre de primsault, il environna la ville, & peu de jours après la prinr & la pilla. L'hyver approchoit fort, & le temps les sembloit semondre tous deux de se retirer en leurs garnisons pour hyverner. Parquoy après avoir eu si bonne issue de ces choses, Scipion se retira à Tarracone, Mago & Asdrubal fils de Gisgo vers la mer [2].

X. L'esté ensuyvant, la guerre estant recommencée plus forte que jamais en la derniere Hespagne, les Romains & les Carthaginois se joignirent auprès de Besula, & s'entrechocquerent en batailles rengées. Après s'estre longuement combatus, Scipion demoura vainqueur, & tourna les ennemis en fuitte (desquels il y en demoura grand nombre sur la place) & sans leur donner loisir de se rallier ne de tenir bon & faire teste, il leur courut sus & les poursuyvit si chaudement, qu'Asdrubal & Mago furent contraints de laisser

[1] Aurinx dans la Bétique, au midi de l'Espagne près de Bécula, où Scipion avoit battu Asdrubal.

[2] Cela est singulier, comme si Tarragone n'étoit pas sur la mer. Tite-Live dit qu'Asdrubal, fils de Gisgon, s'étoit retiré du côté de l'Océan, & de Cadix, & qu'Hannon nouvellement venu d'Afrique, étoit réuni avec Magon dans la Celtibérie.

terre ferme & se retirer à Gades, après avoir presque perdu toute leur armée. Il y avoit en l'ost des Carthaginois un jeune homme de grand cueur & de bon conseil, appellé Masinissa, lequel prenant occasion de parler secrettement à Syllanus luy ouvrit le premier chemin d'amitié, soit qu'il fust attiré à ce faire par la liberalité de Scipion, ou bien estimant le temps estre venu, que c'estoit le plus seur de suyvre le party des Romains victorieux. C'est celuy Masinissa qui puis après par le benefice des Romains, fut le plus puissant roy de Numidie, & fut en beaucoup de choses fort utile son amitié & proufitable au peuple Romain. Au reste, ceste année là, qui estoit la quatorzieme [1] de ceste seconde guerre Punique, l'Hespagne fut la premiere nation, de celles qui demeurent en terre ferme, qui fut subjuguée soubs l'heureuse conduite du viceconsul Scipion : ce fut toutefois la derniere qui fut reduitte en forme de province long temps après par Auguste Cæsar.

XI. Or Scipion non content des hauts faicts qu'il avoit parachevez en bien peu de temps par l'Hespagne (car il avoit jà aussi embrassé en son esprit l'Afrique) estima que ce seroit le meilleur d'espier tous moyens qu'il seroit possible d'attirer à l'amitié des Romains Syphax roy des Masæsyliens. Parquoy après avoir tenté la voulunté du

[1] La treizieme.

roy, voyant qu'il estoit assez enclin de faire alliance avec le peuple Romain, il laissa incontinent toutes autres affaires derriere, & fit voile en Afrique avec deux galleres à cinq rames pour banc tant seulement. En ce mesme temps y vint aussi de Gades Asdrubal fils de Gisgo : de sorte que ces deux vaillans & braves capitaines vindrent devers le roy comme tout de faict advisé, à fin de demander, à l'envy l'un de l'autre, l'amitié & bonne affection du roy envers leur chose publique. Syphax les receut tous deux en son logis fort humainement & gratieusement, & donna ordre que tous deux mangeassent à une mesme table, & couchassent en une mesme chambre, à fin que l'un ne semblast estre preferé à l'autre. On dit qu'Asdrubal esmerveillé de la magnanimité & du bon esprit de Scipion lequel il voyoit present, discourut en son esprit, le grand peril qui estoit prochain à sa ville & à toute l'Afrique, par le moyen de cest homme là. Car il le voyoit encore jeune, prompt, & excellent en toutes grandes vertus, & qui avoit continuellement emporté tant de victoires : parquoy il luy sembloit bien à voir qu'en ceste fleur d'aage, jamais on ne luy sçauroit mettre en la teste de vouloir plustost entendre à la paix, qu'à la guerre. Il craignoit aussi que Syphax esmeu par l'authorité & presence d'iceluy, ne se tournast du party des Romains

Romains : de laquelle ſuſpicion il ne fut pas trompé. Car combien que Syphax du commencement ſe monſtraſt favoriſer egalement à tous deux, & euſt tenu propos de mettre fin à la guerre qui eſtoit entre les Romains & les Carthaginois : toutefois puis après, quand Scipion vint à dire qu'il ne pouvoit rien arreſter touchant la paix ſans le conſentement du ſenat, il meit en arriere Aſdrubal, & favoriſant le deſir de Scipion, il fit alliance avec le peuple Romain.

XII. Retourné que fut Scipion en Heſpagne, il print en partie par force luy meſme, & reduiſit en partie ſoubs ſon obeïſſance par le moyen de L. Martius, Iliturgium [1], Caſtulo, & quelques autres places qui refuſoyent de ſe ſoubmettre à l'obeïſſance du peuple Romain. Et à fin qu'il ne manquaſt rien en toutes ſortes de resjouïſſemens, après avoir conduit tant de ſi belles entreprinſes à ſi heureuſe fin, venu qu'il fut à Carthage la neufve, il fit appareiller en grande magnificence les jeux des eſcrimeurs à oultrance, là où ſe trouva beaucoup de grands perſonnages, non ſeulement pour voir leſdits jeux, mais auſſi pour s'y trouver en perſonne à eſcrimer. Mais entre les autres Heſpagnols de bonne maiſon, il y en eut deux appellez Corbis & Orſua, qui eſtoyent en debat enſemble pour la royauté : mais ils

[1] Près du Bétis.

finirent ce jour là leur querelle, l'un d'iceux ayant esté tué par la main de l'autre. Le combat fut ennuyeux aux regardans & assistans, mais la mort de celuy qui fut tué encore plus ennuyeuse & fascheuse, car ils estoyent cousins germains. Après cela, ainsi que Scipion pensoit continuellement aux choses de plus grande importance, que celles qu'il avoit mises à fin, il devint malade. Ce qu'estant divulgué par toute Hespagne, & comme il advient souvent, la maladie estant estimée beaucoup plus grosse & plus dangereuse par le bruit qui en couroit, qu'elle n'estoit: non seulement les nations d'Hespagne se vindrent à esmouvoir soubs esperance de choses nouvelles, mais aussi l'armée des Romains, laquelle il avoit laissée à Sucro. Premierement l'ordonnance & discipline militaire fut corrompue par l'absence du capitaine : puis après le bruit de sa maladie & du danger de sa vie estant rapporté en l'ost esmeut une telle sedition, que quelques uns ne se soucians aucunement de l'authorité & commandement des chefs de bende, les chasserent dehors, & esleurent pour leurs capitaines deux simples soudards, lesquels oserent bien recevoir le nom qui leur avoit esté deferé par gens de nulle authorité, & qui pis est, firent porter devant eulx les faisceaux de verges & les haches. Telle est souventefois la fureur & ambition

qui tourmente les cueurs des hommes. D'autre part, les Hespagnols ne se tindrent pas cois, & principalement Mandonius & Indibilis, lesquels aspirans à la royauté d'Hespagne, s'estoyent retirez vers Scipion lors vainqueur, après la prinse de Carthage la neufve. Mais puis après estans faschez de voir la puissance des Romains s'estendre si avant, cherchoyent quelque occasion de remuer & innover les affaires. Or après avoir ouy le bruit non seulement de la maladie, mais de la mort prochaine de Scipion, & y avoir adjousté foy, ils leverent incontinent une armée, & allerent faire la guerre aux Suesitains [1], qui estoyent alliez & amis du peuple Romain.

XIII. Mais Scipion estant retourné en convalescence, tout ainsi que par le fauls rapport de la mort d'iceluy, il s'estoit eslevé de grands troubles, ne plus ne moins furent ils tous effroyez après que la verité fut cognue, & personne n'osa passer plus avant à faire quelque nouvelleté. Scipion plus accoustumé à manier les affaires des guerres exterieures, que prattiqué en ces seditions civiles & particulieres, combien qu'il fust grandement courroucé aux soudards qui avoyent failly, toutefois à fin qu'en donnant lieu à son courroux, il ne fust estimé avoir passé les bornes de raison en les punissant, il rapporta

[1] A la gauche de l'Ebre du côté des Pyrénées.

le tout au conseil. La plus grande partie estoit d'advis, qu'on devoit punir ceulx qui estoyent autheurs du tumulte, & pardonner à tous les autres : « Car par ce moyen, disoyent ils, il se » fera que la peine touchera à peu de personnes, » & que tous y prendront exemple ». Scipion suyvit cest advis, & feit incontinent appeller à Carthage la neufve, les bendes seditieuses pour venir recevoir leurs gages. Les soudards obeïrent à ce commandement, les uns faisans leur faute plus legere qu'elle n'estoit, comme souvent les hommes se flattent eulx mesmes, les autres se fians en la doulceur du capitaine, lequel ils sçavoyent n'estre point rigoureux au punir. « Car » il estoit accoustumé de dire, qu'il aimoit mieulx » sauver la vie à un citoyen, que de tuer mille » ennemis ». Le bruit couroit aussi que Scipion avoit encores une autre armée toute preste, laquelle, il attendoit pour les joindre ensemble, & puis aller courir sus aux roys qui faisoyent la guerre aux Suesitains. Parquoy partans de Sucro avec bon espoir d'impetrer pardon, ils s'en vindrent à Carthage. Mais le jour après qu'ils furent entrez en ville, on les fit venir en la place, & leur ayant faict oster les armes, furent environnez par les legions toutes armées. Alors le capitaine Romain montant en siege judicial, se monstra à toute la compagnie en telle santé, & aussi

bonne diſpoſition qu'il avoit oncques eſté en ſon jeune aage. Puis il fit une harengue fort aſpre & pleine de groſſes complaintes, de ſorte qu'il n'y avoit nul d'entre les ſoudards deſarmez qui oſaſt lever les yeux de terre, ou regarder leur capitaine, pour la grande honte qu'ils avoyent. Car le remors de la faute commiſe, & la crainte du ſupplice leur eſtonnoit le ſens & entendement, & la preſence de leur gracieux capitaine faiſoit rougir de honte auſſi bien ceulx qui eſtoyent innocens, comme les coulpables. Parquoy il y avoit par tout un triſte ſilence. Après qu'il eut mis fin à ſa harengue, il feit amener en preſence de toute l'aſſemblée les principaux autheurs de la ſedition, auſquels, après les avoir fait fouetter à la maniere accouſtumée, il fit trencher les teſtes, lequel ſpectacle fuſt effroyable & plein d'horreur aux aſſiſtans.

XIV. Ces choſes ainſi appaiſées, Scipion fit faire nouveau ſerment à tous les autres ſoudards, & quant & quant declarer la guerre contre Mandonius & Indibilis. Car iceulx conſiderans en eulx meſmes, que les ſoudards Romains qui avoyent eſmeu la ſedition au camp, avoyent eſté punis, perdirent toute eſperance de pouvoir obtenir pardon : pourtant avoyent ils levé une armée de vingt mille hommes de pied & de deux mille hommes de cheval, avec leſquels ils s'en venoyent

contre les Romains. Laquelle chose entendue par Scipion, devant que les roys peussent augmenter leurs forces & qu'autres nations se rebellassent, il se hasta de partir de Carthage, & le plus viste qu'il peut s'en alla au devant de l'ennemy. Les roys s'estoyent campez en lieu assez fort, & se confioyent tellement en leur armée, qu'ils n'estoyent point deliberez de provoquer l'ennemy, ny aussi de refuser la bataille si on la leur venoit presenter. Mais il advint pour la prochaineté des deux camps, que peu de jours après, iceulx agacez, & irritez par les Romains descendirent en bataille rengée, & se vindrent entrechocquer, de sorte que quelque espace de temps la meslée fut fort aspre & dure. Mais à la fin les Hespagnols se voyans enclos par derriere, & contraints de combatre en rond pour monstrer teste de tous costez à l'ennemy, furent vaincus : de sorte qu'à grande peine il y en eut la troisieme partie qui se sauvast à la fuitte. Mandonius & Indibilis voyans que tout estoit perdu pour eulx, & qu'il n'y avoit plus de remede en leur affaire, envoyerent des ambassadeurs vers Scipion pour le prier humblement de les recevoir à composition, & luy requerir pardon. Mais Scipion encores que bien il sceust, combien ils avoyent mespris contre luy & contre le peuple Romain, toutefois estimant qu'il n'estoit moins honorable de

vaincre l'ennemy par doulceur & clemence, que par armes, il leur pardonna, commandant ſeulement de bailler & fournir argent pour payer les ſoudards.

XV. En ce meſme temps Maſiniſſa partit de Gades & vint en terre ferme, à fin de confirmer en preſence l'amitié qu'il avoit offerte à Scipion abſent par le moyen de M. Sylianus, & enſemble pour parler à luy, lequel il eſtimoit devoir eſtre excellent perſonnage pour les geſtes & haults exploits d'iceluy. Mais Maſiniſſa ne fut point deceu quant à l'opinion qu'il avoit euë de la vertu de P. Scipio, & le trouva tout tel en preſence, comme il l'avoit imaginé en ſon eſprit, ce qui toutefois advient peu ſouvent. Car oultre les grands dons de l'eſprit que Scipion avoit par deſſus tous autres, il ſe monſtroit en luy je ne ſçay quelle beauté joincte avec une majeſté ſouveraine & digne de tout grand empire. Il eſtoit auſſi fort doulx & gracieux à ceulx qui s'adreſſoyent à luy, eloquent en ſon parler, & d'une ſinguliere grace pour gaigner le cueur d'un chaſcun. Il eſtoit venerable en ſes mœurs & façons de faire, & avoit les cheveux longs. Maſiniſſa donc l'eſtant venu ſaluer, incontinent qu'il eut jetté la veuë ſur luy, l'eut en telle admiration, comme on dit, qu'il ne pouvoit retirer ſes yeux de luy, ne ſe ſaouler de le regarder. Il le remercia

grandement de ce qu'il luy avoit renvoyé son nepveu, & luy promeit qu'il confirmeroit par effect l'amitié entre eulx accordée : laquelle certes il garda depuis inviolablement envers le peuple Romain, jusques à sa mort.

XVI. Or tous les peuples de Hespagne recognoissoyent l'empire des Romains, ou bien estoyent leurs alliez, parquoy ceulx de Gades suyvans l'exemple des autres, se vindrent rendre d'eulx mesmes aux Romains. C'est une nation fort anciene, & s'il est licite de croire à la renommée, tout ainsi que Carthage en Afrique, Thebes en Bœotie sont repeuplemens des Tyriens, ainsi pareillement est Gadis qui est en la mer. Scipion après avoir reconquesté les Hespagnes, & chassé les Carthaginois, voyant qu'il ne demouroit rien qui eust affaire de son entremise, laissant le gouvernement de la province à L. Lentulus, & Manlius Accidius, s'en retourna à Rome. Arrivé qu'il fut, le senat luy donna audience hors la ville au temple de Bellona, là où ayant declaré de poinct en poinct les choses par luy vaillamment & heureusement mises à fin, & remonstré qu'il avoit vaincu en plusieurs batailles rengées quatre capitaines, & mis en route quatre armées des ennemis, jetté les Carthaginois hors des Hespagnes, & qu'il n'y estoit demouré nation en ces quartiers là, qui ne fust reduitte soubs

la ſeigneurie & domination du peuple Romain : le ſenat jugea les choſes eſtre dignes d'un triumphe magnifique [1]. Mais pource qu'il n'avoit encores eſté permis à perſonne d'entrer avec triumphe en la ville pour ſes haults faicts, durant qu'il eſtoit ſeulement viceconſul & ſans aucun office de magiſtrat, les ſenateurs n'en furent point d'advis, & Scipion meſme n'en fit pas grande pourſuitte, ne voulant point, que à ſon occaſion la couſtume anciene fuſt changée par quelque nouvelleté.

XVII. Entré qu'il fut en la ville, il fut declaré conſul d'un commun & vouluntaire accord de toute l'aſſemblée [2]. On dit que jamais il ne vint tant de monde à Rome qu'alors, non tant pour tenir aſſemblée, que pour voir P. Cornelius Scipio. Parquoy non ſeulement les Romains, mais auſſi les eſtrangers avoyent leur regard ſur iceluy ſeul, & diſoyent en public & en particulier, qu'on le devoit envoyer en Afrique, pour faire de près la guerre aux Carthaginois. Scipion eſtant de meſme opinion dit, qu'il en demanderoit advis au peuple, ſi le ſenat reſiſtoit à une ſi louable entreprinſe. Car il y en avoit quelques uns d'entre les peres qui reſiſtoyent fort & ferme à ceſte opinion, & entre autres principalement

[1] L'an de Rome 548.
[2] L'an de Rome 549.

Fabius Maximus, homme de ſouveraine authorité. Scipion poulſoit au contraire, remonſtrant par vives raiſons que c'eſtoit le ſeul moyen de vaincre les Carthaginois, & de pouvoir chaſſer Hannibal hors d'Italie, que tous autres conſeils eſtoyent inutiles.

XVIII. Après s'eſtre longuement debatus, la Sicile fut ordonnée à Scipion, & luy fut permis par le ſenat de paſſer avec toute ſon armée en Afrique, s'il le trouvoit utile & prouſitable à la choſe publique. Ce decret & arreſt du ſenat eſtant publié, tous ſe promeirent de ſi grandes choſes, qu'ils penſoyent jà tenir l'Afrique, & avoyent grand eſpoir de mettre fin à ceſte guerre. Mais Scipion voyoit de grandes difficultez à faire ſes appreſtes, à cauſe de la pauvreté du threſor public, & de la faute de jeunes gens, la fleur & eſlite deſquels eſtoit conſommée par les pertes paſſées qu'on avoit receues d'Hannibal. Toutefois pour ſatisfaire à l'attente qu'on avoit de luy, il fit toute diligence d'appreſter les choſes neceſſaires à la guerre. Et pluſieurs peuples de la Thoſcane & d'Umbrie luy offrirent de l'aſſiſter ſelon leur puiſſance, les uns luy livrans le bois pour faire les navires, les autres des armures, les autres du bled & toute autre ſorte de munition de vivres pour ſubvenir à l'armée. Les vaiſſeaux eſtans achevez, & toute l'armée de mer

equippée en l'espace de quarante cinq jours, ce qui pourroit sembler à aucuns incroyable, Scipion partit d'Italie, & print la route de Sicile. Mais quant il vint à faire reveuë de son armée, il choisit principalement ceulx qui avoyent long temps hanté les armes soubs la conduitte de M. Marcellus, lesquels estoyent estimez fort bonnes gens de guerre,

XIX. Mais les Siciliens, il les gaigna en partie par douceur, & en partie par rigueur, les contraingnant de bailler secours & aide pour la guerre qu'il avoit entre mains, laquelle il deliberoit du tout d'aller mener en Afrique, incontinent que la saison de l'année le permettroit. On dit entre autres choses que Scipion choisit, d'entre diverses villes trois cents jeunes hommes les plus nobles de toute ladicte province, & leur commanda de comparoistre à certain jour avec armes & chevaux. Iceulx s'estans trouvez au jour assigné, comme il leur avoit esté commandé, le consul leur bailla chois, ou de le suyvre à la guerre d'Afrique, ou bien de donner armes & chevaux à autant d'autres comme ils estoyent. Mais comme tous demandoyent relasche de la guerre, Scipion substitua en leur lieu trois cents jeunes hommes Romains, lesquels il avoit amenez avec soy sans armes hors d'Italie, à fin de les monter & equipper aux despens des Siciliens,

comme il advint. Depuis il se servit fort bien d'eulx en Afrique en plusieurs grandes rencontres. Il estoit le temps de mettre l'armée ès garnisons pour hyverner, quand Scipion voulant donner ordre non seulement aux appareils de la guerre, mais aussi aux affaires de la Sicile, s'en vint à Syracuse. Là où ayant entendu par les plaintes de plusieurs, qu'il y avoit en icelle ville assez bonne compagnie de soudards Italiens, lesquels ne vouloyent rendre, mais retenoyent le butin qu'ils avoyent faict en la guerre, combien que toutefois on leur eust faict commandement de le restituer aux Syracusains par l'ordonnance du senat, il les contraignit soudainement par edicts & arrests d'accomplir ce que le senat avoit ordonné. Par laquelle chose il acquit la bonne grace du peuple de toute la Sicile, & le bruit & renommée d'estre consul juste & droiturier.

XX. Ce pendant il fut adverty par C. Lælius lequel retournoit d'Afrique avec gros butin, que le roy Masinissa attendoit sa venue en grande devotion, & qu'il l'admonestoit & prioit qu'il passast en Afrique le plus tost qu'il luy seroit possible, s'il le pouvoit faire sans le dommage de la chose publique. Que plusieurs nations d'Afrique desiroyent le semblable, lesquelles ayans en haine la domination des Carthaginois, ne demandoyent autre chose que trouver quelque

occasion de faire changement. Or ce voyage n'avoit point esté differé par la faute ou negligence de Scipion, veu qu'il se trouvera à grand peine capitaine qui ait esté plus diligent & plus industrieux au maniement des affaires que luy. Mais les affaires de Sicile, & l'opportunité de reprendre Locres l'empescherent qu'il ne peust mener à fin son entreprise selon sa voulunté. Davantage, l'affaire de Pleminius son lieutenant le touchoit de près, parce que l'ayant laissé à Locres, il avoit exerce toute sorte d'outrage, de paillardise & de rapine contre les pauvres citoyens, de sorte que iceulx irritez par ces infinis oultrages & villanies resolurent de plustost endurer toutes autres choses, que d'estre subjects à un si meschant & malheureux homme. Les ambassadeurs donques de Locres arrivez à Rome, & s'estans plaints en plein senat des grands oultrages receus par Pleminius, les peres le prindrent si fort à cueur, qu'il se publia de cruels arrests non seulement contre iceluy Pleminius, mais aussi contre P. Scipion.

XXI. De quoy les envieux de Scipion ayans recouvré ample matiere de le calumnier, oserent bien affirmer, qu'il avoit bien entendu les oultrages des Locrenses, & les meschancetez de Pleminius, & les rebellions de ses soudards, & qu'il avoit enduré ces choses plus nonchalam-

ment, que ne portoit le devoir d'un bon conful. Ils adjouftoyent davantage que l'armée qu'il avoit en Sicile eftoit du tout defreiglée & inutile, fans fe foucier des ordonnances du camp, que le capitaine mefme eftoit nonchalant, & du tout adonné aux voluptez & oifiveté. Et fur tous autres Fabius Maximus luy en vouloit, & fe monftroit fi oultrageux de paroles paffant les bornes de raifon, qu'il fut d'advis de le rappeler quant & quant hors de Sicile, & de luy en ofter le gouvernement. Ceft arreft fembla à tous trop vehement & trop rigoureux. Parquoy fuyvans le confeil de Q. Metellus, les fenateurs commeirent & deputerent dix ambaffadeurs pour aller en Sicile, s'enquefter diligemment fi les charges alleguées contre Scipion eftoyent veritables, & que s'ils le trouvoyent coulpable, ils le feiffent incontinent retourner en Italie par le commandement du fenat : mais fi on l'avoit chargé & accufé faulfement & à tort, & feulement à l'inftigation de fes envieux & calumniateurs, qu'ils l'envoyaffent à fon armée, & l'enhortaffent de vaillamment & courageufement commencer la guerre. Venus que furent les ambaffadeurs en Sicile, après avoir fait diligente inquifition fur ce qu'ils eftoyent enchargez, ils ne peurent trouver que Scipiou fuft coulpable en aucune chofe, finon qu'il avoit paffé trop legerement

les injures & oultrages que Pleminius avoit faicts aux Locrenses. Car Scipion estoit liberal à recompenser ses gens, mais doulx & clement à les punir. Mais quand ils veirent son armée, ses vaisseaux, & tout l'appareil & equippage de guerre, on dit qu'ils furent si esmerveillez de voir l'abondance & bonne ordonnance de toutes choses, que puis après retournez en la ville, ils louerent grandement Scipion, & reboutans toutes calumnies des envieux, donnerent souveraine esperance de la victoire au senat & au peuple de Rome.

XXII. Or comme tous empeschemens estoyent ostez de ce costé là, il luy survint d'autres fascheries de dehors, qui luy troublerent grandement l'esprit. Car les ambassadeurs du roy Syphax luy vindrent signifier, qu'il avoit faict nouvelle alliance avec les Carthaginois, & avoit contracté affinité avec Asdrubal, duquel il avoit espousé la fille : parquoy qu'il l'admonestoit s'il vouloit faire plaisir à sa chose publique, de ne rien entreprendre sur Afrique, pource qu'il avoit deliberé tenir pour amis ceulx que les Carthaginois tiendroyent tels, & de courir sus à ceulx que les Carthaginois tiendroyent pour ennemis. Scipion renvoya soudain lesdits ambassadeurs vers Syphax, à fin que la cause pour laquelle ils estoyent venus, ne fust entendue

& esventée parmy son camp, & leur bailla lettres, par lesquelles il le prioit, que se souvenant de l'alliance & foy promise, il se donnast garde de ne rien attenter indigne du nom Romain & de sa foy royale.

XXIII. Puis après faisant assembler ses gens, il leur dit, que les ambassadeurs de Syphax estoyent venus en Sicile se plaindre de sa trop longue demeure & retardement, comme Masinissa avoit fait auparavant. Parquoy il falloit se haster de passer en Afrique, & pourtant faisoit il commandement à tous soudards, de se mettre en ordre, & de se prouvoir des choses necessaires à leur voyage. Cest edict dû capitaine Romain estant publié par toute la Sicile, il arriva incontinent à Lilybæe une grande multitude de gens, non seulement de ceulx qui devoyent faire voile en Afrique, mais aussi de ceulx qui venoyent voir la flotte & armée de mer des Romains, à cause que lon n'en avoit jamais veu de mieulx equippée, ny mieulx garnie de tout ce qui est requis à tel affaire, ny mieulx estoffée de soudards. Or Scipion, toutes choses estants prestes, partit de Lilybæe[1], avec si grande envie de passer la mer, que ny les rames, ny les vents faisoyent assez leur devoir à son gré. Il fut toutefois porté en peu de jours jusques au promontoire que lon

[1] L'an de Rome 550.

nomme

nomme Beau [1], & là fit il desambarquer toute son armée.

XXIV. La nouvelle de son arrivée estant bien tost venue à Carthage, toute la ville en fut tellement troublée, que soudain on sonna l'alarme, & on mit gardes aux portes & sur les murailles, comme aucuns ont laissé par escript. Car depuis M. Regulus jusques à ce jour là, il y avoit presque cinquante ans que nul capitaine Romain estoit entré en Afrique avec forte armée. Non sans cause doncques tout estoit plein d'effroy & de tumulte. Le nom de Scipion leur augmentoit la peur davantage, car les Carthaginois ne trouvoyent point quel capitaine ils luy pourroyent mettre en barbe, ou parangonner avec luy. Asdrubal fils de Gisgo estoit alors estimé brave capitaine, lequel toutefois ils sçavoyent avoir esté vaincu & chassé hors d'Hespagne par Scipion. Toutefois mettans toute leur esperance de pouvoir sauver leur chose publique, en luy & en Syphax roy très puissant, ils ne cesserent de prier l'un & d'admonester l'autre, de vouloir subvenir & donner assistence aux affaires d'Afrique le plus vistement qu'il leur feroit possible. Ce pendant que ceulx là estoyent après pour joindre ensemble leurs armées, Hanno fils d'Amilcar ordonné pour

[1] Près de Carthage, le même peut-être que celui de Mer-

garder le païs voisin, vint au devant des Romains. Scipion après avoir gasté le plat païs, & enrichy son armée de gros butin, s'estoit campé auprès d'Utique, pour reduire en sa puissance, s'il luy estoit possible, une ville tant noble & puissante, & fort commode & propice pour mener la guerre par mer & par terre. En ce mesme temps Masinissa estoit arrivé au camp des Romains, bruslant d'un desir incroyable de mener la guerre contre le roy Syphax, par lequel il avoit un peu auparavant esté jetté hors de son royaume paternel. Scipion qui l'avoit cogneu en Hespagne pour un jeune homme de bon esprit & prompt à la main & vaillant, l'envoya descouvrir l'armée des ennemis, avant que les Carthaginois recueillissent plus grande armée, & luy commanda d'espier tous les moyens qu'il seroit possible pour attirer Hanno au combat. Masinissa, comme il luy estoit commandé, commença à provoquer & irriter l'ennemy, & le tirant petit à petit le mena là où Scipion estoit avec ses legions toutes armées, attendant occasion de bien faire. L'armée des ennemis estoit jà lasse, quand les Romains leur venans au devant avec leur armée fresche & reposée, les vindrent charger. Hanno fut vaincu dès la premiere charge, & tué avec une partie de ses gens. Tous les autres tournans le dos, commencerent à s'escarter l'un deçà, l'autre delà, là où ils se pensoyent le mieulx sauver.

XXV. Après cefte victoire, ainfi que Scipion retournoit pour affieger Utique, la foudaine venue d'Afdrubal & de Syphax le firent defifter de fon entreprinfe, lefquels amenoyent quant & eulx une groffe & puiffante armée de gens de pied & de cheval, & fe vindrent camper non gueres loing des Romains. Quoy voyant Scipion, leva incontinent le fiege, & vint fortifier fon camp fur un promontoire, d'où il pourroit aller au devant de l'ennemy, harceler & haraffer ceulx d'Utique, & garder fes vaiffeaux qui eftoyent à l'ancre. Mais la faifon eftant venue qu'il falloit que tous deux menaffent leurs garnifons pour hyverner, il delibera d'envoyer vers Syphax, pour experimenter la voulunté d'iceluy, & le deftourner de l'amitié des Carthaginois s'il leur eftoit poffible. Car il fçavoit bien qu'iceluy eftoit tellement incité par les nopces de Sophonisba, & poulfé en telle furie par les blandiffemens & perfuafions d'icelle, que non feulement il avoit quitté l'amitié des Romains, mais qui pis eft les vouloit deftruire contre fa foy promife. Et s'il commençoit une fois à fe fafcher & faouler d'elle, il eftimoit qu'il fe pourroit radvifer. Syphax ayant entendu ce que Scipion luy avoit mandé, refpondit que voirement il eftoit temps, non pas de laiffer l'alliance des Carthaginois, mais de quitter tous penfemens de la guerre, & pro-

mettoit qu'il feroit très bon moyenneur de la paix. Scipion ouit vouluntiers ces propos, s'estant advisé d'une nouvelle finesse. Car il choisit les plus vaillans soudards de son armée, lesquels il vestit en esclaves, & les fit aller en la compagnie des ambassadeurs, leur declarant ce qu'ils auroyent à faire. Iceulx, ce pendant que les ambassadeurs & Syphax parloyent ensemble touchant les articles & conditions de la paix, & que le parlementer duroit plus long temps que de coustume, alloyent s'esbatre par tout le camp des ennemis, espians toutes les entrées & issues d'iceluy, comme ils avoyent esté instruits par Scipion. Après avoir fait cela par plusieurs fois ils s'en retournerent vers Scipion.

XXVI. Il y avoit trefves pour certain temps, lequel expiré, Scipion faignit (comme desesperant du tout de pouvoir accorder) de faire appareil d'armes, equipper son armée de mer, & dresser engins de baterie, pour retourner assieger Utique, comme il avoit commencé auparavant. Il fit courir ce bruit par toute la contrée, voulant induire ses ennemis à le croire. Mais ayant fait appeler tous les capitaines & chefs de bende de son armée, il leur declara son entreprinse. Il les advertit que les deux camps des ennemis n'estoyent gueres separez l'un de l'autre, l'un desquels avoit des tentes & logemens faits de bois, & l'autre de rofeaux,

que facilement on les pourroit brusler tous deux. Parquoy ayant fait appeller à soy Masinissa & C. Lælius, il leur donna charge d'aller assaillir à minuict le camp de Syphax, & d'y bouter le feu, que d'autre costé il iroit assaillir les Carthaginois. Iceux faisans promptement & sans delay ce qui leur estoit enjoinct, vindrent à l'heure ordonnée assaillir le camp des Numidiens, & bouterent le feu aux roseaux, lesquels se vindrent incontinent à allumer de relle sorte, que la flamme se coula presque par tous les endroits du camp. Les Numidiens pensans du commencement que le feu fust casuel, coururent legerement pour y remedier & l'estaindre : mais quand ils se trouverent entre les legions, là où on les alloit tuant sans les espargner, se voyans ainsi enclos de tous costez, ils ne trouverent meilleur remede que de prendre la fuitte. De l'autre costé de l'armée où Scipion estoit, le camp des Carthaginois fut presque bruslé en pareille sorte, & les ennemis chassez & tournez en fuitte avec telle tuerie, qu'il y en a aucuns qui escrivent, que ceste nuict là il y demoura bien quarante mille hommes que Carthaginois, que Numidiens [1].

XXVII. Ceste perte & desconfiture estant entendue à Carthage, effroya tellement les manans & habitans, que les uns furent d'advis

[1] L'an de Rome 551.

de rappeller quant & quant Hannibal hors d'Italie: les autres, qu'il falloit requerir Scipion de la paix. Mais la partialité Barciniene, qui estoit puissante & riche, & du tout contraire à ceux qui demandoyent la paix, fit tant qu'on leva gens de nouveau, pour recommencer la guerre. Syphax doncques & Asdrubal ayans levé une grande multitude de gens de pied & de cheval, refirent leur armée plustost qu'on n'eust sceu penser, & derechef vindrent planter leur camp vis à vis des ennemis. Ce qu'estant venu à la cognoissance de Scipion, il ne voulut point attendre, mais delibera de leur donner bataille, ce pendant que ses gens estoyent bien deliberez & pleins d'esperance. Or il advint du commencement, pour la prochaineté des deux camps, qu'il se fit quelques escarmouches: mais à la fin les armées se vindrent entrechocquer, & les Romains combatirent de telle furie, que du premier heurt ils tournerent les Numidiens & Carthaginois en fuitte, & en taillerent en pieces une grande partie. Asdrubal & Syphax se sauverent de vitesse hors du milieu de la tuerie. Scipion envoya Masinissa & C. Lælius avec les chevaux legers pour les poursuyvre.

XXVIII. Syphax estant arrivé en Numidie, & de là en son royaume paternel & hereditaire, leva à la haste une armée ramassée de toutes sortes de gens, & venant à rencontrer Masinissa

& C. Lælius, ne redouta point de leur donner la bataille. Toutefois ce fut follement faict à luy, attendu qu'il n'estoit point à beaucoup près si fort que son ennemy, ny en nombre de combatans, ny en egalité de soudards : car les soudards ny les capitaines de son armée ne pouvoyent estre comparez aux soudards & capitaines du camp des Romains. Parquoy il fut facilement vaincu par hommes tant belliqueux, & qui pis est prins en la bataille avec beaucoup d'autres grands personnages : ce que Masinissa eust à grand peine osé souhaitter : puis il les vint presenter à Scipion. Du commencement tous furent joyeux, quand il leur fut dit qu'on amenoit Syphax prisonnier au camp : mais après quand ils le veirent lié & garroté, tous furent esmeus à pitié le voyans en si piteux estat, pour la memoire qu'ils avoyent de sa grandeur & majesté. Car il leur souvenoit combien grande avoit esté un peu auparavant la renommée de ce roy, combien grandes avoyent esté ses richesses, & la puissance d'un si grand royaume : mais le voyans puis après tumbé de si hault estat en ceste misere, ils en avoyent pitié. Mais le capitaine Romain le receut humainement, & parlant gracieusement à luy, luy demanda, quelle occasion l'avoit fait changer de courage, & l'avoit poulsé à faire la guerre aux Romains. Alors le roy se souvenant de son anciene amitié & de la

foy donnée, luy respondit franchement, que ç'avoit esté l'amour qu'il portoit à sa femme Sophonisba, lequel l'avoit incité de se porter si laschement & malheureusement envers les Romains, & que soudain il en auroit reçu tel supplice que les autres y prendroyent exemple, & se garderoyent de rompre la foy promise. Toutefois que ce luy estoit un grand soulas en ses adversitez extremes, de voir son ennemy mortel Masinissa estre esprins de la mesme rage & fureur qu'il avoit.

XXIX. Car après que Syphax eut esté vaincu & prins, Masinissa alla vers Cyrthe, ville capitale du royaume, laquelle il print, & y trouva Sophonisba, de laquelle il devint amoureux: incontinent qu'elle l'eut commencé à flatter avec beaucoup de caresses, il luy promeit aussi de la delivrer d'entre les mains des Romains: & à fin de venir mieulx à but de son entreprinse, il l'avoit prinse en mariage. Ces choses furent bien tost signifiées à Scipion, dequoy il fut grandement troublé. Car il estoit tout notoire que Syphax avoit esté vaincu soubs la conduitte & par le moyen des Romains, & pourtant tout ce qui avoit appartenu à luy estoit subject à leur jugement: si doncques Masinissa avoit sans le consentement de Scipion entreprins de soustenir la cause de Sophonisba, il sembloit mespriser la puissance du capitaine, & la majesté du peuple

Romain. Davantage ſon orde paillardiſe aggravoit grandement ſa faute, laquelle ſembloit beaucoup plus inſupportable, d'autant que la continence du capitaine Romain eſtoit plus grande, laquelle Maſiniſſa avoit devant les yeux pour pouvoir imiter. Car Scipion, oultre les autres declarations & demonſtrations de ſa vertu, s'eſtoit tousjours abſtenu des femmes priſonnieres en tous les lieux où il avoit eſté victorieux. Eſtant doncques grandement courroucé contre Maſiniſſa, combien que devant la compagnie il n'en fiſt ſemblant, & le receuſt fort amiablement ainſi qu'il retournoit au camp, toutefois puis après le tirant à part, il le tenſa ſi aſprement, qu'il cogneut bien que force luy ſeroit d'obeïr à un capitaine fort moderé, & tout enſemble fort ſevere. Parquoy il ſe retira en ſa tente tout plourant, & ne ſachant quel conſeil prendre: mais bien toſt après, voyant qu'il luy eſtoit impoſſible de pouvoir tenir la promeſſe qu'il avoit faitte à Sophonisba, & que pourtant il en eſtoit en grande angoiſſe, il luy envoya du poiſon avec quelque mandement: elle beut le poiſon incontinent, & ainſi mourut vouluntairement.

XXX. Au reſte les Carthaginois après avoir receu tant & de ſi grandes pertes l'une ſur l'autre, voyans que les choſes eſtoyent reduittes à tels termes, qu'il ne falloit deſormais plus penſer à augmenter leur ſeigneurie, mais ſeulement

confulter des moyens comment ils pourroyent garder leur païs, ils rappellerent Hannibal hors d'Italie. Lequel eftant haftivement retourné en Afrique, avant toutes chofes il fut d'advis de parlementer avec P. Scipio touchant les affaires de la paix, foit qu'il redoubtaft l'heureux fuccez du prefent jeune homme, ou bien qu'il fe deffiaft de pouvoir autrement fecourir la chofe publique de fon païs, qui s'en alloit du tout en ruine. Parquoy on ordonna lieu pour parlementer ainfi qu'il l'avoit demandé [1]: là où eftans venus, ils tindrent enfemble long propos touchant de finir les difcords. Finablement Scipion propofa à Hannibal de telles conditions, que par icelles il apparoiffoit affez que le peuple Romain ne fe fafchoit point de la guerre; & que luy mefme, comme jeune homme qu'il eftoit, avoit meilleure efperance d'obtenir la victoire, que grand defir d'entendre à la paix. Parquoy toute efperance de pouvoir faire appoinctement oftée, le colloque fut rompu, & le lendemain s'equipperent à la bataille deux braves & excellens capitaines des plus illuftres & nobles nations qu'on euft fçeu trouver, pour donner ou ofter en peu de temps à leurs chofes publiques la feigneurie & empire de tout le monde.

XXXI. Le lieu là où ils defployerent toutes

[1] L'an de Rome 552.

leurs forces, & où se donna icelle bataille memorable, fut auprès de Zama [1], comme on dit: en laquelle les Romains victorieux tournerent en fuitte premierement les elephans, puis les gens de cheval, à la fin donnans dedans de plus grande furie, meirent toute l'armée en roupte. On dit qu'il y eut plus de quarante mille Carthaginois que prins, que tuez par les Romains. Hannibal eschappa sain & sauf d'une telle desconfiture, combien que ce jour il n'eust laissé de faire le devoir d'un vaillant & excellent capitaine. Car en ceste bataille il avoit mieux arrengé & ordonné son armée qu'onques auparavant, & l'avoit renforcée de la commodité du lieu, & de subsides, & au plus fort de la meslée s'estoit tellement maintenu envers ses soudards, que les ennemis mesmes luy donnent la louange de souverain capitaine. Après ceste victoire Scipion trouvant Vermina fils de Syphax, lequel amenoit secours aux Carthaginois, il le meit en fuitte, & s'en vint presenter son armée jusques aux murailles & havre de Carthage, estimant, comme il advint, que les Carthaginois le viendroyent supplier d'avoir la paix. Car comme les Carthaginois avoyent esté prompts & deliberez à entreprendre la guerre, autant estoyent ils alors mols & descouragez, principalement voyans que leur capi-

[1] La même année.

taine Hannibal avoit esté vaincu, sur lequel ils avoyent mis leur entiere esperance de pouvoir garder leur païs.

XXXII. Parquoy ayans perdu tout courage, ils envoyerent ambassadeurs vers Scipion, pour le prier qu'usant de sa clemence accoustumée, il leur voulust ottroyer la paix. Or il y avoit à Rome de grandes brigues touchant la province d'Afrique, & l'un des nouveaux consuls se hastoit de venir pour faire la guerre avec charge pareille à sa dignité : parquoy Scipion craignant que la gloire d'avoir mis à fin une si grosse guerre ne fust attribuée à un autre, il se laissa plus facilement gaigner par les ambassadeurs Carthaginois. La capitulation doncques des articles de paix fut proposée aux Carthaginois selon la voulunté du vainqueur, & oultre toutes autres choses, la flotte de toutes leurs navires & vaisseaux, sur laquelle ils se fioyent grandement, leur fut ostée. Quand on la brusla, ce fut à tous un si miserable spectacle, qu'on n'oyoit que pleurs & lamentations parmy la ville, ne plus ne moins que si Carthage eust esté ruinée de fond en comble. Car selon aucuns, il y eut cinq cents vaisseaux de toutes sortes bruslez. Telles choses doncques nous doyvent admonester de la fragilité humaine, laquelle nous oublions bien souvent quand les choses nous vienent à souhait.

Car ceux qui auparavant embrassoyent en leurs cueurs l'empire de tout le monde, après avoir emporté sur l'ennemy tant de victoires, & reduit presque toute l'Italie soubs leur puissance, & assiegé tant hardiment la ville de Rome, furent en peu de temps après reduits à telle extremité, qu'estant toute leur puissance ruinée, il ne leur estoit demouré que les murailles de Carthage, & encores n'estoyent ils pas asseurez de les pouvoir retenir, si ce n'estoit par grace speciale de leur ennemy.

XXXIII. Ces choses faictes, Scipion par le decret du senat, ne restitua point seulement le roy Masinissa en son royaume paternel, mais luy adjoustant une bonne partie du très riche royaume de Syphax, le fit l'un des plus puissans roys de toute l'Afrique : puis il fit des presens à chascun selon qu'il avoit desservy. Finablement après avoir bien ordonné & appaisé les affaires d'Afrique, il reconduisit son armée en Italie : auquel temps il arriva à Rome une grande multitude de peuple, pour voir un souverain capitaine de guerre retournant de l'exploit de tant de haultes entreprinses. Parquoy il entra dedans Rome [1] en très magnifique triumphe, le suyvant Terentius Culeo senateur couvert d'un chappeau, à cause que par le moyen d'iceluy, il avoit esté tiré de servitude. Polybe escrit que le roy Syphax fut mené en triumphe,

[1] L'an de Rome 553.

mais aucuns disent qu'il mourut devant que Scipion triumphast. Bien est vray que plusieurs qui triumpherent, les uns devant, durant la guerre Punique, & les autres puis après, durant la guerre Macedonique & Asiatique, feirent porter devant eulx en leur triumphe beaucoup plus de vases d'or & d'argent, & menerent plus grand nombre de captifs. Mais un seul Hannibal vaincu, & la gloire de si grande guerre parachevée rendit le triumphe de P. Scipio tant celebre & excellent, qu'il surmonta facilement tout l'or & l'appareil & pompe de tous les autres. Car après l'Afrique subjuguée, il n'y eut nulle nation qui eust honte de se trouver vaincue par le peuple Romain. Parquoy il se fit de ceste province comme une ouverture & degré pour aller augmenter & estendre la puissance de l'empire Romain, tant en Macedoine, qu'en Asie & autres parties du monde.

XXXIV. Or estant Scipion (lequel je puis à bon droit maintenant appeller Africain après la conqueste d'Afrique) retourné à Rome, il n'eut pas faulte de dignitez & honneurs civils. Car en l'assemblée qui se fit pour l'election des censeurs, encores qu'il y en eust beaucoup des premieres & plus nobles familles de la ville, qui briguassent tel office, luy toutefois & Elius Petus furent preferez à tous les autres : & estans

créez cenſeurs, ſe gouvernerent en iceluy leur magiſtrat en fort gens de bien & de toute concorde. Puis après, les cenſeurs enſuyvans eſleurent continuellement l'un après l'autre Africanus pour prince du ſenat, laquelle dignité on eſt accouſtumé de ſeulement conferer à ceux qui ſont parvenus à ſouveraine dignité & honneurs par leurs haults exploits & grands bienfaićts envers la choſe publique. Gueres long temps après, il fut derechef fait conſul [1], & luy fut donné pour compagnon Sempronius Longus, fils d'iceluy Sempronius qu'Hannibal vainquit en icelle grande deſconfiture qui fut faitte auprès du fleuve Trebie. Ce furent les premiers, dit on, qui ſeparerent les peres ou ſenateurs arriere du peuple ès lices qui ſe dreſſoyent pour regarder les jeux. Laquelle ſeparation & diſtinction fut fort odieuſe au peuple de Rome, & en fut fort courroucé contre les conſuls : par ce qu'ils ſembloyent avoir en voulunté d'augmenter l'honneur de l'eſtat des ſenateurs, & aneantir & aviler le leur. On dit auſſi qu'Africanus meſme s'eſt aucunefois repenty d'avoir oſté la couſtume anciene pour en introduire & inſtaller une nouvelle.

XXXV. Il y avoit en ce temps là grand diſcord entre Maſiniſſa & les Carthaginois, touchant les bornes & limites de leurs terres,

[1] L'an de Rome 560.

pour lequel appaiser le senat y envoya Scipion avec deux autres commissaires : lesquels après avoir entendu la cause de leur dissension, laisserent la chose entiere ainsi qu'elle estoit, sans en vouloir rien decider. Ce qu'ils feirent à ceste fin que les Carthaginois, occupez & travaillez de discordes civiles, ne s'adonnassent à entreprendre autres affaires, ou eussent le loisir d'attenter quelque choses de nouveau. Car il y avoit grosse guerre contre le roy Antiochus [1], & Hannibal Carthaginois estoit avec luy, lequel ne cessoit jamais d'irriter les vieux ennemis contre les Romains, d'en solliciter & acquerir de nouveaux, & de conseiller en toutes sortes aux Carthaginois de rejetter le joug de servitude que les Romains leur avoyent imposé soubs tiltre de paix, & d'experimenter l'amitié des roys. Mais un peu après, les Romains ayans obtenu la victoire, & chassé Antiochus hors de la Grece, embrasserent aussi en leurs cueurs la domination de l'Asie : & pourtant avoyent ils tous leur regard sur Africanus, comme personnage né pour mettre fin aux guerres de grande importance. Mais L. Scipio & C. Lælius estoyent consuls [2], & chascun d'eux briguoit pour avoir le gouvernement & administration de l'Asie. La chose estant mise en deliberation, le senat

[1] Commencée l'an de Rome 564.

[2] L'an de Rome 564.

estoit

estoit en grand doute comment il donneroit jugement de deux si grands personnages. Toutesfois pource que Lælius avoit meilleur credit envers les peres & estoit en plus grande estime, le senat commenceoit à fleschir de son costé, & luy vouloit bailler la charge dudit gouvernement, quand P. Africanus frere aisné de L. Scipio pria le senat de ne vouloir faire ceste honte à leur famille, & dit que son frere avoit en soy de grandes vertus joinctes avec bon conseil, & que luy mesme seroit son lieutenant. Il n'eut pas si tost achevé de dire ce mot, que les senateurs le receurent en grande joye, & leur osta quant & quant toute doute. Il fut doncques arresté en plein senat que L. Scipio s'en allast en Grece pour faire la guerre aux Ætoliens, & que de là il fist voile en Asie, si bon luy sembloit, pour faire la guerre à Antiochus, & qu'il menast quant & luy P. Africanus, à fin de l'opposer à Hannibal qui estoit en l'armée d'Antiochus.

XXXVI. Mais qui n'auroit en admiration la pieté de P. Scipio, laquelle dès son jeune aage il declara premierement envers son pere Cornelius, puis après aussi envers Lucius son frere, les choses estans alors en tels termes? Et combien qu'il fust iceluy Africanus qui avoit vaincu Hannibal, qui avoit triumphé des Carthaginois, & surpassoit tous autres en louange & vertu bellique : il se

submit toutefois de son bon gré soubs la puissance de son frere puisné, à fin qu'iceluy fust preferé en l'honneur d'obtenir la province à son compagnon qui estoit si bien voulu & avoit si grand credit. Or L. Scipio consul rapporta en son païs grande gloire d'icelle guerre, ayant usé du bon conseil & fidele entremise de son frere. Car passant premierement en Grece, il fit trefves pour six mois avec les Ætoliens, par l'advis d'Africanus, lequel luy conseilloit, que laissant toutes choses derriere, il tirast droit en Asie, là où estoit le fort de la guerre. Puis il destourna de l'amitié d'Antiochus Prusias roy de Bithynie, qui estoit balançant çà & là sans sçavoir à quoy se resoudre, par l'entremise d'Africanus.

XXXVII. Aussi estoit l'authorité d'Africanus fort grande, & tous ceux qui vouloyent impetrer quelque chose du consul, s'adressoyent à Africanus pour estre leur advocat & intercesseur. Arrivé qu'il fut en Asie, l'ambassadeur d'Antiochus & Heraclides Bizantien vindrent vers luy pour porter paroles d'accord & d'appointement, & après avoir publiquement declaré leur charge, voyans qu'ils ne pouvoyent obtenir conditiońs de la paix equitables, ils s'adresserent particulierement à Africanus, comme il leur estoit commandé, & chercherent tous moyens de l'attirer à l'amitié du roy. Car ils luy dirent qu'Antiochus luy ren-

voyeroit ſon jeune fils, lequel il avoit prins, & que davantage il le recevroit très vouluntiers pour compagnon au gouvernement & adminiſtration de tout le royaume, reſervé ſeulement le tiltre de roy. Mais P. Scipio non moins excellent en loyauté & bonté, que ſouverain en beaucoup d'autres vertus, après toutes autres choſes leur reſpondit, que quant à ſon fils, il le recevroit pour un preſent fort aggreable, & que pour un plaiſir particulier, il s'efforceroit auſſi de luy rendre la pareille. Toutefois qu'il admoneſtoit le roy ſur toutes choſes que quittant le penſement de la guerre, il receuſt toutes telles offres & conditions de paix que le ſenat & peuple Romain luy propoſeroit. Bien toſt après Antiochus renvoya à P. Scipion ſon fils comme il luy avoit promis : lequel avoit eſté prins, comme on dit, dès le commencement de la guerre, ainſi qu'il paſſoit de Chalcide à Oricum [1] : ou ſelon que les autres diſent, ainſi qu'il traverſoit en une fregate. Encores y en a il aucuns qui le diſent avoir eſté prins ainſi qu'il s'en alloit eſpier le conſeil des ennemis, & alors avoir eſté renvoyé à ſon pere qui eſtoit malade à Elée.

XXXVIII. Ceſte gracieuſeté & courtoiſie du roy fut très aggreable à Africanus, & non ſans cauſe : car voyant ſon fils après ſi longue abſence,

[1] En Épire.

cela luy refit grandement ses esprits & le corps travaillé de maladie. Mais P. Scipio pour demonstrer quelque signe de cueur non ingrat, fit remercier très fort Antiochus par les ambassadeurs qui estoyent venus vers luy, pour le bon tour qu'il luy avoit faict en luy renvoyant son fils. Puis il luy conseilla, de ne point donner bataille, jusques à ce qu'il entendist qu'il seroit retourné au camp. Antiochus esmeu par l'authorité d'un tel personnage, se tint quelque temps en son camp, & deliberoit de faire trainner la guerre longuement, esperant qu'il pourroit avoir quelque accez vers le consul par le moyen d'Africanus. Mais puis après, le consul s'estant campé auprès de Magnesie, & harcelant & irritant l'ennemy, le roy ne se peut contenir qu'il ne descendist en bataille rengée. On dit qu'Hannibal fut present en icelle bataille, estant l'un des chefs pour le roy.

XXXIX. Antiochus estant vaincu, & son armée desconfitte, voyant qu'il n'y avoit plus de remede en ses affaires il se retira vers Africanus, lequel relevé de maladie estoit arrivé au camp un peu après que la bataille eut esté gaignée, & par l'entremise d'iceluy il impetra du consul, de pouvoir traitter de la paix. Venus que furent les ambassadeurs d'Antiochus au camp, & qu'ils eurent demandé pardon au nom de leur roy,

& requis qu'on leur baillast telles conditions de paix qu'on voudroit : Africanus respondit par le commun accord de tous, « Que ce n'estoit point » la coustume des Romains de succumber aux » adversitez, ne de s'eslever en heureuse fortune : » Qu'il luy presentoit les mesmes offres & le » mesme party, qu'il avoit faict avant la victoire, » Que le roy n'entreprinst rien sur l'Europe, Qu'il » quittast toute l'Asie depuis le mont Taurus » jusques au fleuve Tanaïs [1], Qu'il payast tribut » vingt ans de long, Qu'il baillast vingt ostages » tels que le consul les voudroit choisir, & que » devant toutes choses il leur rendist Hannibal le » Carthaginois, lequel estoit cause & autheur de » toute la guerre ». Mais iceluy, comme nous avons escrit en sa vie, voyant que la puissance d'Antiochus estoit rompue par mer & par terre, s'estoit sauvé des mains des Romains, & retiré vers Prusias roy de Bithynie. Antiochus ayant accepté les offres & conditions de la paix, dit, que le peuple Romain usoit envers luy de fort grande courtoisie, le delivrant ainsi de grand soing, & luy ayant assigné si petit royaume. Car les grands royaumes, & les trop grandes richesses, que chascun toutefois desire, sont pleines de tant grandes & tant variables fascheries, que ce que

[1] Qui sépare l'Europe de l'Asie.

Theocrite a escrit, n'est pas moins veritable, que beau & elegant,

Je ne desire point les richesses avoir
Du fils de Tantalus, encore moins sçavoir
Les leger-fuyans vens d'avancer à la course:
Mals qu'il me soit permis, le long de quelque source
De claire & coulante eau, chanter à mon plaisir
Exempt de tout soucy, puis avoir le loisir
De souvent contempler du hault de quelque tertre
Les vagues de la mer, tant grandes puissent estre.

XL. Vaincu que fut le plus puissant roy de l'Asie, & qu'une si grande guerre eust esté si aisément parachevée contre l'opinion de tous, le consul s'en retourna à Rome, & entra en la ville en beau & grand triumphe [1]. Il merita aussi d'estre surnommé du nom de la province par luy subjuguée, de sorte que comme auparavant son frere avoit esté appellé Africanus pour avoir dompté l'Afrique, ainsi seroit aussi cestuy-cy appellé Asiatique pour avoir reduit soubs sa puissance l'Asie. Et P. Scipio, par le conseil duquel Lucius son frere avoit mené à heureuse fin ses entreprinses, ne demoura pas sans honneur. Car bien tost aprês, deux nobles censeurs T. Q. Flaminius, & M. Claudius Marcellus l'esleurent prince du senat pour la troisieme fois. En ce temps là, la famille des Scipions & Cor-

[1] L'an de Rome 565.

nelius avoit receu toutes ſortes d'honneur, & l'authorité d'Africanus eſtoit parvenuë à ſi hault degré, qu'un homme privé n'en euſt ſceu deſiret de plus grande en une ville libre.

XLI. Or l'envie qui avoit eſté cachée ès cueurs des envieux, ne pouvant plus endurer ceſte leur grandeur, vint en la fin à ſortir, & s'eſpandre ſur ceulx qui eſtoyent autheurs de ſi grandes choſes. Car deux tribuns du peuple, ſubornez, dit on, par Porcius Caton, adjournerent P. Africanus [1], & l'accuſerent d'avoir retenu les deniers du roy Antiochus ſans les avoir reduits au threſor public. Iceluy eſtant aſſeuré de ſon innocence, ſe monſtra obeïſſant au Magiſtrat, & avec une ſinguliere aſſeurance s'en vint ſur la place, là où il eut une harengue touchant les choſes par luy faittes, au proufit & utilité de la choſe publique : le recit deſquelles choſes ne fut point prins de mauvaiſe part par la multitude qui eſtoit là preſente, à cauſe qu'il l'avoit faict plus pour eviter le danger qui luy eſtoit appareillé, que par vaine gloire. Toutefois les tribuns non contents de cela, le pourſuyvirent fort & ferme à force d'injures, & l'accuſerent comme eſtant coulpable, plus par ſuſpicions, que par vives raiſons. Le lendemain eſtant de rechef adjourné, il comparut à l'heure

[1] L'an de Rome 567. Nous avons vu ailleurs qu'ils étoient freres & s'appelloient Petillius.

assignée, & estant bien accompagné de ses amis, passa tout au travers de l'assemblée, & monta sur la tribune aux harengues. Alors quand il vit que tous avoyent fait silence, il dit : « Il me souvient, » mes seigneurs, que par un tel jour que cestuy-» cy j'obtins une belle victoire sur Hannibal & » les Carthaginois, parquoy laissant tout estrif » & contention derriere, je suis d'advis que » nous allions au Capitole pour rendre graces » à Dieu d'une telle victoire ». Puis il se partit de là, & toute l'assemblée le suyvit non seulement au Capitole, mais par tous les temples de la ville, laissant le magistrat seul avec les sergens.

XLII. Ce jour fut comme le dernier de l'heureux succez de la fortune d'Africanus lequel reluisit plus que nuls autres auparavant, pour la grande assemblée des gens qui l'accompagnerent, & la grande benevolence que le peuple luy demonstra. Car depuis ce jour, il delibera de se retirer aux champs arriere de toute ambition & de la multitude de gens. Il se retira donques à Linternum [1], fasché grandement de ce qu'il ne rapportoit que honte & ignominie pour le loyer de tant de benefices qu'il avoit faicts à la chose publique : ou bien pource que remply d'honneur & de gloire, il estimoit estre chose plus vertueuse

[1] Dans la Campanie.

de ceder de ſon bon gré à l'envie de ſes ennemis, que de vouloir maintenir ſa grandeur par force d'armes. Et ainſi que les tribuns l'accuſoyent de contumace, & que ſon frere Lucius excuſoit l'abſence de iceluy ſur la maladie qu'il avoit, Tiberius Gracchus, l'un des tribuns qui eſtoit en picque contre Africanus, receut icelle excuſe pour bonne, contre l'opinion de tous, & defendit ſi bien la cauſe de Scipion, ores le louant honorablement, ores effroyant ſes ennemis, que le ſenat luy en ſceut depuis fort bon gré, & l'en remercia grandement: car il eſtoit merveilleuſement faſché de l'injure qu'on luy faiſoit. Il y en a qui ont eſcrit, que Publius Scipio deſchira de ſes mains le livre que ſon frere avoit apporté au ſenat pour rendre compte de ſon adminiſtration, & ce devant qu'il ſe retiraſt à Linternum, non par malice, ou arrogance, mais par la meſme confiance de laquelle il avoit aucunefois uſé envers les quæſteurs, quand il leur demanda contre les ordonnances, les clefs du threſor public, pour ſubvenir à la neceſſité de la choſe publique. Il y en a auſſi qui diſent, que ce ne fut pas Africanus, mais Aſiaticus, lequel fut appellé en jugement par les tribuns: & que P. Scipio eſtant alors envoyé en commiſſion en la Thoſcane, retourna viſtement en la ville quand il l'eut entendu: & que trouvant à ſa

venue ſon frere Lucius condamné, & les ſergens preſts pour le mener tout lié & garotté en priſon, il s'eſchauffa tellement de courroux, qu'il recourut par force ſon frere d'entre les mains du ſergent & des tribuns du peuple. Ils diſent davantage, que Tiberius Gracchus tribun du peuple, ſe plaignant au premier que la puiſſance du tribunat eſtoit violée & foulée aux pieds par une perſonne privée, laiſſant puis après derriere toute haine & inimitié qu'il portoit aux Scipions, il entreprint en la fin leur defenſe, à fin que les tribuns ſemblaſſent pluſtoſt vaincus par un tribun, que par une perſonne privée.

XLIII. Ils diſent pareillement que ce jour meſme, ainſi que le ſenat ſouppoit au Capitole, il auroit perſuadé à Africanus de donner ſa plus jeune fille en mariage à Tiberius Gracchus [1]. Ceſte promeſſe ne fut pas pluſtoſt faicte, que P. Scipio s'en retourna à ſon logis, diſant à ſa femme, qu'il avoit marié leur fille, de quoy elle fut courroucée, & luy dit qu'il ne la devoit point marier ſans le conſentement de la mere, encores qu'il l'euſt peu marier à Tiberius Gracchus. Ceſte reſponſe pleut grandement à Scipion, quand il veit que ſa femme eſtoit de meſme opinion que luy, touchant le mariage de leur fille. Je ſçay bien, que ce que je vien de dire eſt attribué par

[1] Voyez la vie de Tibérius Gracchus dans Plutarque au Tome VII.

aucuns à Tiberius le fils, & à Appius Claudius ſon beaupere. Car Polybe & autres autheurs authentiques eſcrivent, que Cornelia, laquelle enfanta Caius & Tiberius, fut mariée à Gracchus après la mort d'Africanus. Car Africanus eut à femme Æmylia fille de L. Paulus, lequel eſtant conſul, mourut près de Cannes pour la choſe publique. Il eut d'icelle deux filles, dont la plus grande fut mariée à P. Cornelius Naſica, & la plus jeune à Tiberius Gracchus, devant, ou après la mort du pere. Quant aux fils d'iceluy, on en trouve bien peu de choſes par eſcrit, leſquelles on puiſſe aſſeurer pour vrayes. Nous avons parlé de ce jeune qui fut prins par Antiochus, & depuis renvoyé liberalement à ſon pere, duquel les autheurs ne font après aucune mention que je ſçache, ſinon que quelques uns diſent, qu'il fut puis après præteur, & qu'il impetra ceſt office par le moyen de Cicereius ſecretaire de ſon pere. On trouve auſſi par eſcrit qu'Africanus le jeune fut adopté par le fils de P. Scipion. M. Cicero au livre qu'il a intitulé Cato Major : Combien eſtoit debile, dit il, le fils de P. Africanus, celuy qui t'a adopté ? Et au ſixieme livre de la republique Æmylius le pere admoneſte Scipion ſon fils de ſuyvre & obſerver juſtice & pieté, comme a faict Africanus ſon ayeul.

XLIV. Quant à la mort de P. Scipio, les

autheurs en escrivent diversement. Aucuns y en a qui disent qu'il mourut & fut ensepvely à Rome : en foy de quoy ils mettent en avant un monument qui luy a esté erigé auprès de la porte Capene, sur lequel y avoit trois statues, deux desquelles estoyent de P. & L. Scipions, & la troisieme de Q. Ennius poëte. A quoy semble accorder ce que Ciceron escrit : Nostre Ennius, dit-il, a été fort aimé d'Africanus le grand : pourtant estime on qu'il a esté posé au sepulchre de Scipion. D'autres autheurs y a (& le bruit en est plus commun) qui escrivent qu'Africanus mourut à Linternum, & que là il fut ensepvely selon son ordonnance, à fin que son païs, qui recognoissoit tant mal les benefices par luy receus, ne celebrast point ses funerailles : & que là luy fut dressé un sepulchre, sur lequel auroit esté posée une statue, qui puis après fut abatue par la tempeste, laquelle Live tesmoigne avoir veuë. Davantage auprès de Cajete, on trouve ces vers gravez en un vase de bronze qui est en un sepulchre de marbre,

Après avoir vaincu Hannibal, prins Carthage,
De l'empire Romain augmenté l'apennage,
Soubs ce marbre icy gist serré le corps mortel
De Scipion le grand, non le los immortel :
Et cil à qui jadis Europe plantureuse
N'a pas sceu resister, n'Afrique monstrueuse,

De ce petit tombeau repose au beau milieu :
Tant peu l'heur des humains s'arreste en certain lieu.

Quant au temps de sa mort, après avoir longuement recherché, j'ay trouvé en quelques orateurs Grecs, qu'Africanus a vescu cinquante quatre ans, & que peu de temps après il mourut[1].

Au demourant ç'a esté un personnage digne de toute louange bellique, & excellent en toutes autres vertus, desquelles il repaissoit tellement son esprit, qu'il estoit accoustumé de dire, « Que » jamais il n'estoit moins oiseux, que quand il » estoit à repos : ny jamais moins seul, que » quand il se trouvoit sans compagnie ». Car aucunefois il se retiroit tout exprès de la trouppe & assemblée des gens, pour se trouver à l'escart comme en quelque port. Mais la gloire de ses haults faicts estoit si grande, que par tout où il alloit, toutes sortes de gens accouroyent pour le voir. Le bruit commun est, que quand il se fut retiré à Linternum, il y vint quelques brigands le saluer, pour avoir la veuë d'un si grand personnage, & pour luy toucher la main tant loyale & victorieuse. Car grande est la force de vertu, & de grande authorité envers toutes sortes de gens, veu qu'elle attire à l'amour &

[1] L'an de Rome 571. Il avoit 24 ans l'an de Rome 543, lorsqu'il fut envoyé proconsul en Espagne ; ajoutez 28, cela fait 52 ou 53 ans.

admiration de soy, non seulement les bons, mais aussi les mauvais.

LA COMPARAISON

D'HANNIBAL AVEC P. SCIPIO.

OR est il temps que nous conferons en peu de paroles les faicts & gestes de Scipion & d'Hannibal, & ce qui touche à leur discipline civile. Premierement si nous venons à considerer leurs faicts belliques, il est tout notoire que tous deux ont esté souverains & très excellents capitaines de guerre, & qui n'ont pas seulement esté egaux aux plus braves roys & princes qui ayent esté de leur temps (combien qu'il se trouvast alors la fleur des plus belliqueux du monde) mais aussi à ceulx qui ont esté anciennement.

II. D'une chose ne me puis-je assez esmerveiller, c'est attendu les puissans adversaires qu'ils ont eu en la ville, lesquels taschoyent de renverser tous leurs conseils & desseins, comment il a esté possible qu'ils ayent peu soustenir tant & de si grandes choses, ou bien conduire à heureuse fin si grandes entreprinses ès guerres estrangeres qu'ils ont mené. Car à fin

que je me taise des autres choses, P. Scipio quelle peine eut il avant que de pouvoir obtenir qu'il fust envoyé en Afrique, pour mener de près la guerre aux Carthaginois, Fabius Maximus & autres princes de la ville luy estans du tout contraires? D'autre part, Hannibal quel adversaire avoit il en Hanno, lequel estoit prince & chef de la partialité contraire? Ayans doncques tous deux surmonté tant de difficultez qu'on leur a dressées chez eulx, ils ont mis à fin choses dignes de perpetuelle memoire, non pas par quelque cas fortuit, comme il advient à plusieurs, mais par industrie, par bon entendement & par conseil.

III. Mais plusieurs ont en admiration la fierté & hardiesse d'Hannibal, qui après avoir pillé Saguntus, osa venir des extremes fins de la terre en Italie, & menant quant & luy une grosse armée de gens de pied & de cheval, vint provoquer une très puissante chose publique, laquelle ses predecesseurs avoyent tousjours grandement redoubtée, & après avoir gaigné plusieurs batailles, & tué des consuls & des capitaines, vint planter son camp devant la ville de Rome, & esmouvoir les roys estrangers & les plus lointaignes nations à faire la guerre aux Romains. Celuy qui a sceu faire telles choses, ils l'estiment avoir esté un très grand & très vaillant capitaine.

IV. Les autres, venans à parler de Scipion, le louent & eslevent grandement pour les quatre souverains capitaines par luy vaincus, & les quatre grosses armées qu'il a desfait & tourné en fuitte en Hespagne, & pour avoir vaincu & prins ce gtand roy Syphax. Finablement ils viennent à grandement louer iceluy combat memorable, auquel Scipion desfit Hannibal en bataille rengée. Car si Fabius, disent ils, a esté loué, pource qu'il n'a pas esté vaincu par Hannibal, en quelle estime aura on Africanus, qui a rompu en pleine bataille iceluy tant brave & redoubté capitaine, & a mis à fin une guerre si dangereuse? Davantage Scipion a tousjours fait la guerre ouvertement, & s'est combattu ordinairement avec l'ennemi en plaine campagne. Et à l'opposite Hannibal a tousjours usé de finesses, ruses, & de toute sorte de tromperies. Pourtant l'appellent tous les autheurs Grecs & Latins capitaine très cauteleux & très rusé.

V. Davantage on louë Hannibal de ce qu'il a sceu si bien & si long temps maintenir en paix & union son armée ramassée de toutes sortes de nations, ce pendant qu'il a fait la guerre aux Romains, sans qu'il se soit jamais esmeu en son camp aucune sedition. D'autre part on le blasme qu'il n'a pas sceu user de sa victoire quand il eut desfait les Romains en icelle bataille

taille memorable : qu'il a laiſſé tellement corrompre ſes ſoudards par les delices & voluptez de la Campanie & Apulie, qu'il ſembloit que ce fuſſent tous autres ſoudards que ceulx qui avoyent desfaits les Romains auprès de Trebie, de Traſymene & de Cannes. Tous autheurs reprenent ces choſes en luy, & ont en horreur la deſloyauté & cruauté d'iceluy. Car entre autres choſes, quelle cruauté fut-ce de faire venir en ſon camp une femme d'Arpi avec ſes enfans, & puis les faire bruſler tous vifs ? Que dira on de ceulx leſquels il fit mourir cruellement au temple de Juno Lacinia à ſon partement d'Italie ?

VI. Quant à Scipion, ſi nous arreſtons pluſtoſt à ce qu'en eſcrivent les bons autheurs, qu'à un tas de calumniateurs & envieux, nous le trouverons avoir eſté un capitaine fort debonnaire & moderé, & non ſeulement brave & vaillant au combat, mais auſſi fort doulx & clement après la victoire. Parquoy bien ſouvent ſes ennemis ont experimenté ſa vertu, les vaincus ſa miſericorde & clemence, & toutes autres ſortes de gens ſa foy & loyauté. Mais pour venir à parler de ſa continence & liberalité, celle qu'il a uſé en Heſpagne envers cette jeune dame priſonniere, & Luceius[1] prince des Celtiberiens, n'eſt-elle pas digne de toute grande louange ?

[1] Tite-Live le nomme Allucius.

VII. Quant à leur faict particulier, ils ont esté tous deux instruits ès bonnes sciences, & tous deux ont aimé & eu en reverence les gens doctes. Car ainsi que l'on dit, Hannibal a eu grande familiarité avec Sosillus Lacedæmonien, comme Africanus avec Ennius. Il y en a quelques uns qui escrivent, que Hannibal a esté tant bien versé & excellent ès lettres grecques, qu'il a escrit une histoire en langue grecque touchant les faicts de Manlius Vulso. Quant à moy je m'accorde vouluntiers avec M. Tullius, lequel dit au livre de l'orateur qu'Hannibal a ouy en Ephese Phormion Peripatéticien disputant avec beaucoup de babil, du devoir & office d'un souverain capitaine, & des loix & ordonnances de la guerre, & que un petit après, interrogué qu'il luy sembloit de ce philosophe, il respondit non pas en trop bon grec, mais toutefois en grec : « Qu'il avoit veu beaucoup de vieulx » resveurs, toutefois que il n'en avoit point » veu de plus grand que Phormio ». Davantage tous deux ont eu fort bonne grace en leurs devis familiers, & Hannibal avoit quelque chose d'aigu & picquant en ses reponses. Une fois, ainsi qu'Antiochus vouloit faire la guerre aux Romains, & qu'il avoit mis aux champs son armée, non tant bien equippée d'armes, comme ornée d'or & d'argent, il demanda à Hannibal

s'il luy sembloit que ceste armée suffist pour les Romains, « Ouy sire, dit il, encore que les » ennemis soyent très avaricieux ».

VIII. Or cela peut on bien dire veritablement, qu'Hannibal a fait de grands exploits de guerre, tourefois ruineux & dommageables à sa chose publique. Car il donna l'occasion de la guerre très perilleuse, & fut cause de la totale ruine de son païs. A l'opposite Scipion a tellement gardé sa chose publique en son entier, conservé son païs, & augmenté la puissance d'iceluy, que ceux qui y viennent à penser, ne sçauroyent appeller autrement qu'ingrate Rome, laquelle a mieulx aimé, qu'Africanus conservateur d'icelle sortist de la ville, que de reprimer & rabbatre la fureur & audace d'un petit nombre de gens. Quant à moy, je ne sçauroye avoir bonne estime de la ville qui a enduré si laschement l'oultrage & villannie faicte à un tant grand & plus qu'innocent personnage : & ne la sçauroye tant blasmer aussi, comme je l'estimeroye blasmable, si elle avoit aidé à lui faire cest oultrage. Et de faict, le senat, comme tous tesmoignent, a remercié Tiberius Gracchus, de ce qu'il avoit defendu la cause des Scipions : & la commune suyvant Africanus par tous les temples de la ville en laissant là les tribuns qui l'accusoyent, a assez declaré quelle bienveuil-

lance & quel honneur elle portoit au nom des Scipions. Parquoy s'il falloit mesurer les cueurs & vouluntez des citoyens par telles choses, on ne sçauroit estimer la ville autant ingrate en mettant en oubly la memoire des bienfaicts, comme trop molle & trop lasche en endurant un tel oultrage : car il y en a eu bien peu, qui ayent voulu consentir à telle meschanceté, & tous presque en ont esté grandement faschez.

IX. Mais Scipion qui estoit homme de grand cueur, ne se souciant gueres de l'envie des ennemis, aima mieulx quitter la ville, que de la vouloir ruiner par guerres civiles. Il n'a pas aussi voulu venir contre son païs à enseignes desployées, ny soliciter les nations estranges & roys très puissans, pour avec leur aide venir forcer la ville, laquelle il avoit embellie & ornée de tant de despouilles & triumphes, comme ont faict Coriolanus, Alcibiades & plusieurs autres, desquels il est faict memoire ès histoires ancienes. Car on peut facilement entendre, combien il s'est estudié à conserver la liberté Romaine, par ce qu'estant en Hespagne, il refusa le tiltre & nom de roy qui luy fut presenté : qu'il se courroucea grandement au peuple Romain, par ce qu'il le vouloit creer perpetuel consul & dictateur : attendu qu'il defendit qu'on ne luy dressast nulles statues, ny au lieu où on s'assem-

bloit pour consulter, ny au siege judicial, ny au Capitole. Toutes lesquelles choses ont esté puis après conferées par les citoyens assujettis à Cæsar qui a desfait Pompeius. Telles donques estoyent les vertus civiles d'Africanus, qui sont souveraines & très vrayes louanges de continence.

X. Or pour reduire en somme toutes ces choses, ces deux très renommez capitaines ne sont pas tant à comparer l'un avec l'autre en vertus particulieres & civiles (esquelles Scipion a beaucoup plus grand avantage) qu'en vertus belliques, & gloire de hauts faicts & exploits de guerre. Au reste, il y a eu aussi quelque similitude en leur mort, par ce que tous deux sont trespassez hors de leur païs : combien que Scipion n'a pas esté condamné par sa chose publique, comme Hannibal, mais a voulu finir sa vie hors de la ville par un exil voluntaire.

OBSERVATIONS

SUR LA VIE DE DION.

CHAP. XXVI, page 39. Dans la phrase grecque, il ne seroit pas impossible que le mot de vieillesse se rapportât à Dion, quoiqu'il paroisse naturellement s'appliquer à Platon. Les savans se sont partagés sur cet objet. Mais en suivant une leçon plus exacte des manuscrits, on reconnoîtra d'abord que la phrase d'Amyot n'est pas bonne, & on traduira : Platon n'ayant pas voulu s'en mêler par respect pour l'hospitalité, & à cause de sa vieillesse. Platon est mort la premiere année de la cent huitieme olympiade, dans la quatre-vingt-deuxieme année de son âge. Il étoit donc né la troisieme année de la quatre-vingt-septieme olympiade, & par conséquent il avoit soixante-onze ans, lorsque Dion commença ses préparatifs de guerre contre Denys, la troisieme année de la cent cinquieme olympiade. C'étoit bien un âge à ne plus se mêler d'une pareille entreprise. Mais, quant à Dion, voici deux témoignages décisifs. Platon dit positivement dans une de ses lettres, que, lorsqu'il se rendit pour la premiere fois auprès de Denys le jeune, Dion commençoit à être un homme fait. Denys monta sur le trône la premiere année de la cent troisieme olympiade. Dion aborda en Sicile pour l'attaquer la quatrieme année de la cent cinquieme. L'intervalle n'est que de onze ans. Il ne pouvoit donc pas être un vieillard. Cornelius Nepos confirme puissamment notre conclusion, en nous apprenant que Dion fut tué à cinquante-cinq ans. Or il fut tué la troisieme année de la cent sixieme olympiade, cinq

ans après l'époque que nous discutons ici. Il avoit donc cinquante ans lorsqu'il faisoit ses préparatifs. Ainsi au chap. XXIX, p. 43, au lieu de ces mots, homme jà vieil & passé, il falloit traduire : homme qui avoit passé la premiere fleur de l'âge.

Chap. XXXI, p. 45. Il falloit au moins écrire la Pouille ; le Grec dit l'Iapygie, & il est impossible de fixer le lieu proprement désigné ici par Plutarque. Les Romains appelloient du nom d'Apulie tout ce qui s'étendoit le long de la mer Adriatique depuis la Frentanie, qui étoit la quatrieme région de l'Italie, & que le fleuve Frenton séparoit de l'Apulie, jusqu'à Tarente à l'ouest, & Brindes à l'est ; & ce nom d'Apulie comprenoit la Daunie & la Peucétie. Depuis Tarente & Brindes, toute cette peninsule qu'on appelle le talon de la botte, & dont les différens ports servoient de lieux d'embarquement pour aller en Grèce, jusqu'au promontoire Iapyx ou de Salente, se nommoit Iapygie en général. On y distingue la Calabre & le pays des Salentins. Cependant quelques uns, Strabon entr'autres, dit qu'elle se nomme indifféremment Iapygie, Messapie, Calabre ou Salentie. Mais quelques historiens Grecs comprenoient sous cette domination l'Apulie, aujourd'hui la Pouille. Le vent qui conduisoit de cette côte dans la Grèce, s'appelloit Iapyx du nom du pays. C'est pour cela que dans la seconde ode du premier Livre Horace souhaite que tous les autres vents se taisent, & que le seul Iapyx souffle pour porter son ami Virgile en Grèce. Ainsi il est au moins vraisemblabe que Philiste étoit en rade près de Brindes.

Chap. XXXVI, p. 51. C'est avec raison, dit M. Reiske dans une note sur ce passage, que M. Dacier avertit que

ce nom de Campaniens est une faute, & qu'il faut trouver un nom de peuple Sicilien à y substituer. Je crois donc qu'il faut écrire Cataniens. Cependant, ajoute le savant Editeur, Diodore de Sicile parle, en un endroit de son seizieme Livre, de Campaniens à Etna. Cette derniere remarque est quelque chose; mais elle annonce en même-temps avec quelle précipitation travailloit M. Reiske, qui, frappé de cette idée, ne s'est pas donné le temps de consulter Diodore sur un point si important de critique. S'il l'eût fait, il y auroit trouvé toute l'histoire de ces Campaniens passés d'Italie en Sicile, servant d'abord les Syracusains contre Denys le tyran, ensuite corrompus par ses largesses, devenus les restaurateurs & les défenseurs de sa puissance; récompensés en proportion d'un si grand service, s'emparant par un crime atroce de la ville d'Entelle; placés ensuite par le même tyran dans Catane, & delà dans la ville d'Etna sur la montagne voisine du même nom; enfin détruits, quelques années après l'époque où nous sommes, par Timoléon. Depuis, sous Agathocle, autre tyran de Sicile, monté sur le trône dans la cent quinzieme olympiade, il auroit vu les restes de ceux-ci, ou plus vraisemblablement d'autres Campaniens venus d'Italie, à leur exemple, s'emparer de Messine par une trahison & avec une cruauté pareille à celle que leurs devanciers avoient exercée à Entelle; Polybe, L. I. Enfin ceux-ci, ou un troisieme essain du même pays d'Italie, servant, suivant le même Diodore de Sicile, dans les troupes des Carthaginois, établis par Amilcar à l'occident de l'île, pour défendre les cantons soumis à Carthage: & cela lui auroit su sans doute pour ne point chercher ici d'autre nom que celui de Campaniens, qui y occupe une place si conforme à la vérité de l'histoire.

SUR LA VIE DE BRUTUS.

Chap. XLVI, p. 178. Il est vrai qu'on trouve ce nom à-peu-près au septieme Livre de Strabon; mais le Géographe parle en cet endroit des Palus-Méotides, de la Chersonnèse Taurique, & du Bosphore Cimmérien. Or nous venons en ce moment de l'Hellespont, de la Chersonnèse & du Bosphore de Thrace, & nous sommes dans la Thrace auprès de la ville de Philippes. Par conséquent il ne s'agit pas du port de mer dont parle Strabon, suivant la citation d'Amyot, mais du Mont Symbole, qui, selon Dion Cassius, L. 47, se réunit au Mont Pangée dans un lieu qui porte le même nom de Symbole, entre Philippes & Néapolis.

SUR LA VIE D'ARATUS.

Chap. III, p. 224. Le Grec dit que l'air de prudence & la noblesse de ses traits sentoit un peu la voracité d'athlète; & la marre. Nous avons dit ailleurs quelle étoit la maniere dont les athlètes exécutoient l'exercice de la marre ou hoyau.

Chap. XIV, p. 241. Apelle, comme nous l'avons dit ailleurs, fleurissoit vers la cent douzieme olympiade, environ quatre-vingt ans avant cette époque. Il avoit été disciple de Pamphile, à qui il avoit payé un talent pour dix ans de leçons, aussi bien que Melanthus, dont il étoit le compagnon d'études & non pas le disciple, suivant Pline, dont l'autorité, en pareille matiere sur-tout, est préférable à celle de Plutarque.

CHAP. LX, p. 309. Le fameux Déméttius de Phalère étoit mort l'an de Rome 470, & nous sommes au moins à l'an 535. Ce nom de Phalérien est une faute depuis long-temps remarquée pat les savans. C'est ce Démétrius Pharien, dont il est souvent parlé dans Polybe. Il fut ainsi surnommé du nom de sa patrie, Phare, l'une des îles Liburniennes, fondée par les habitans de Paros dans la quatre-vingt-dix-huitieme olympiade. Son courage l'avoit rendu illustre parmi les Illyriens. Il devint leur chef, & s'étant uni aux rois de Macédoine, Antigonus Gonatas & Philippe, il leur rendit de grands services dans la guerre. Il fit la guerre aux Romains. Mais ayant été vaincu par Paule Emyle l'an de Rome 535, il s'enfuit à la cour de Philippe, qui le fixa auprès de lui. Dans la suite ayant voulu s'emparer de la ville de Messene, au sçu de Philippe, il fut tué dans l'attaque; fin digne de sa vie, dit Polybe. Car c'étoit, dit l'historien, un homme téméraire & sans foi. Le fait dont Plutarque parle ici, se retrouve mot à mot dans Polybe.

SUR LA VIE DE GALBA.

CHAP. II, p. 321. M. Dusoul a raison d'observer que le nom même de la personne manque ici. Mais il se trompe en supposant que c'est celui d'Alexandre, tyran de Phères, dont il est souvent parlé dans la vie de Pélopidas. Le trait que Plutarque rapporte ici ne peut lui convenir en aucune maniere, puisqu'il regna onze ans. C'est le nom de Polyphron qu'il faut rétablir en cet endroit selon Xénophon. Voici son récit; Hell. L. VI. Jason, que les Thessaliens avoient choisi pour leur chef, & qui avoit gouverné avec beaucoup de sagesse & de gloire, ayant été tué dans une conspiration par sept jeunes gens, la troisieme

année de la cent deuxieme olympiade, les Thessaliens mirent à sa place deux de ses freres, Polydore & Polyphron. Mais peu après Polyphron ayant surpris son frere endormi, l'assassina; du moins il en fut soupçonné. Il gouverna un an, mais en tyran. Alexandre, le quatrieme frere, le tua lui-même sous prétexte de venger la mort de Polydore, & s'empara de l'autorité dont il usa d'une maniere très-tyrannique. L'année dont parle ici Xénophon, & les dix mois de Plutarque vont bien ensemble. Diodore de Sicile ne parle point de Polyphron. Il dit que Jason fut tué, selon quelques-uns, par son frere Polydore, qui ne régna pas au-delà d'un an. Mais l'autorité de Xénophon, historien contemporain, me paroît indubitablement préférable à celle de Diodore de Sicile. Tous deux au reste sont d'accord avec moi sur ce point, que ce n'est point Alexandre dont il peut être question ici.

SUR LA VIE D'OTHON.

CHAP. I, p. 374. Dans les mois de mars, mai, juin, octobre, les ides tomboient le 15 du mois, & on commençoit le lendemain 16, à compter les jours avant les kalendes. Dans les autres mois les ides étoient le 13, & le 14 étoit le 18 avant les kalendes.

SUR LA VIE D'ANNIBAL.

CHAP. VIII, p. 428. La position des Autels des Philéniens n'est pas certaine. Quelques auteurs les placent au sud-est de la grande Syrte, aujourd'hui golfe de Sidra, qui est entre les royaumes de Tripoli & de Barca. D'autres les mettent entre la grande & la petite Syrte, aujourd'hui golfe de Cabes entre les royaumes de Tunis &

de Tripoli, c'est-à-dire, entre 30 & 35 degrés de longitude. Or les colonnes d'Hercule, aujourd'hui détroit de Gibraltar, sont par 12 degrés. La distance est donc au moins d'environ 500 lieues.

SUR LA VIE DE SCIPION L'AFRICAIN.

CHAP. VIII, p. 523. Il y a ici une erreur de la part de l'auteur, ou il en faudroit supposer une grave dans Tite-Live. Le fleuve appellé Bætulo par Mela, Sambroca par Ptolemée, & aujourd'hui le Ter, est au haut de la province Tarragonoise, près d'Ampurias, où Scipion avoit abordé. Mais ce n'est pas là que se donna le combat contre Asdrubal, selon Tite-Live; ce fut à Bœtula, qui est dans la Bétique. Et en voici la preuve. Après la bataille, dit Tite-Live, Asdrubal se retira au-delà du Tage vers les Pyrénées. Or Bætula est au-dessous du Tage; mais le fleuve Bætulo & le canton des Bætulons est en deçà du Tage, & bien plus près des Pyrénées. Tite-Live ajoute, que Scipion, quelques jours après le combat, traversa le pas de Castulon pour retourner à Tarragône. Or Castulon est près du Tage dans la Bétique, entre Bætula & Tarragône. La ville auprès de laquelle fut vaincu Asdrubal fils de Barca, est donc la même Bætula, où fut vaincu l'année d'après Asdrubal, fils de Gisgon. Et le savant Cellarius a eu raison de nous dire en parlant des Bætulons : prenez garde de les confondre avec la ville de Bætula dont parle Tite-Live.

Fin du Tome neuvieme.

TABLE

DES VIES DES HOMMES ILLUSTRES.

TOME I.

TOME II.

TOME III.

TOME VII.

TOME VIII.

TOME IX.

SUPPLÉMENT.

DE L'IMPRIMERIE DE PH.-D. PIERRES,
Premier Imprimeur Ordinaire du Roi, &c.



